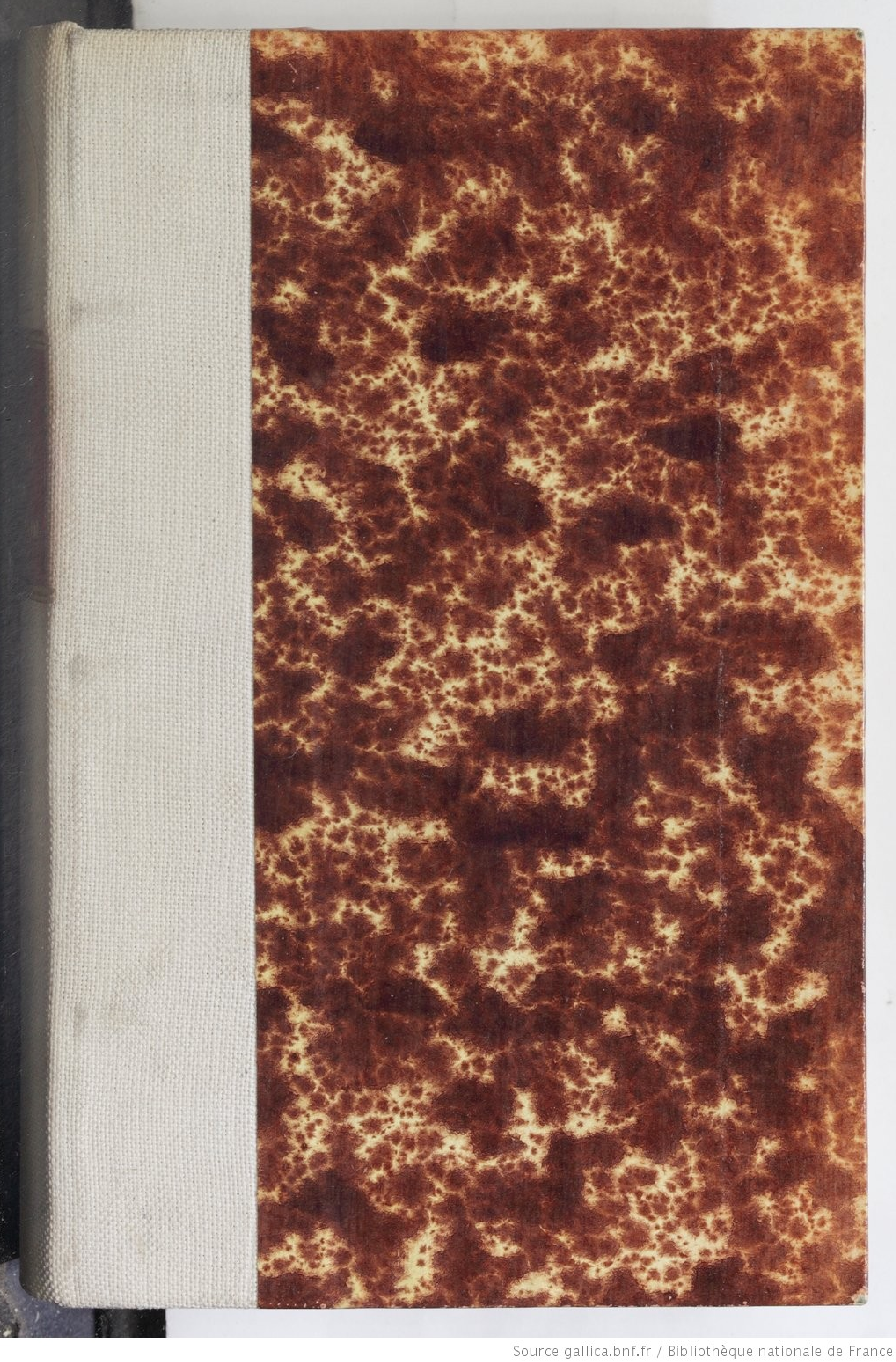
Le Pêcheur de l'île de La Borde, par M. B. Poitevin


BnF Gallica









LE PÊCHEUR

DE

L'ILE DE LA BORDE

PAR

M. B. POITEVIN



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 15-17-19, galerie d'Orléans.

1884

LE PÊCHEUR

DE

L'ILE DE LA BORDE

Imprimeries réunies, **B**.

LE PÊCHEUR

DE

L'ILE DE LA BORDE

PAR

M. B. POITEVIN



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 15-17-19, galerie d'Orléans.

1884

LE PÊCHEUR

DE

L'ILE DE LA BORDE

I

L'ILE DE LA LOGE.

Par une belle matinée de mai, à l'heure où l'astre du jour commence à se montrer à l'horizon, où l'arbuste et l'arbrisseau odorants, encore couverts de ces pleurs du ciel qu'on nomme la rosée, exhalent dans l'atmosphère leurs doux et suaves parfums, deux hommes d'âge mûr devisaient dans l'île de la Loge en suivant le sentier tracé le long de la berge. Le charme qu'ils paraissaient éprouver dans leur entretien familier semblait indiquer l'habitude en commun d'une promenade aussi matinale. Ces deux hommes, en

effet, appréciant les beautés de la nature et connaissant les ressources de l'île sur ce point, y passaient volontiers une partie du temps consacré au plaisir. Ainsi une scène de la nature dont ils ne se lassaient pas et à laquelle ils manquaient rarement d'assister, c'était le lever du soleil, ce spectacle magique dont l'aspect varie selon que l'atmosphère est pure ou vaporeuse, mais toujours si beau à contempler de cet endroit. La Seine, coulant de l'est à l'ouest, avec sa rive droite réservée au chemin de halage et entièrement découverte, contourne la jolie plaine sur laquelle s'étendent les villages du Vésinet, de Chatou et de Croissy, de sorte que dans ce moment où tout est calme, où la nature semble conserver un repos absolu, les premiers rayons venant frapper de leur éclat sur une eau à la surface immobile et unie comme une glace, y projettent une demi-teinte rougeâtre au ton chaud, qui graduellement augmente d'intensité et de vigueur pour finir par arriver à la couleur de feu, si bien qu'en quelques instants la rivière et l'horizon paraissent se confondre dans un embrasement général. O Parisien, mon ami, les levers de soleil que l'on te montre dans les théâtres sont bien pâles, comparés à ceux de l'île de la Loge!

La rive opposée de cette île, du côté de l'ouest, fait face aux admirables coteaux de Port-Marly et de

Bougival, dont elle n'est séparée que par un bras de la Seine et la grande route, jadis si fréquentée par tant de carrosses dorés et sur laquelle se trouve construit aujourd'hui le chemin de fer routier de Port-Marly.

Rien de plus coquet que ces trains avec leurs machines sans feu, leurs élégantes voitures; et pour compléter l'idéal d'un voyage enchanteur, ils parcourent toute la ligne, tantôt entre deux rangées de ravissantes maisons de plaisance, tantôt en longeant les rives de la Seine, mais toujours à l'ombre des arbres séculaires qui tour à tour bordent la route ou la rivière. Jamais, je crois, ligne ferrée ne fut établie dans une position plus délicieuse, car il serait difficile de trouver des sites plus charmants que ceux qui s'offrent à la vue, quand, de cette île, on porte ses regards vers les coteaux dont nous venons de parler.

D'un côté, à droite, séparée par une étroite vallée, une haute colline avec ses splendides villas en amphithéâtre; sur le faîte, l'antique château de Saint-Germain, où naquirent Henri II, Charles IX, Louis XIV, etc., etc... Plus loin, la terrasse de la forêt si justement vantée, d'où l'on découvre Paris et les environs; dans le fond, toujours à droite, la vallée de la Seine avec son beau fleuve, et par-dessus la cime des arbres de l'île Corbière, une de ces merveilles des temps modernes : le viaduc du

chemin de fer, qui, par sa hauteur vertigineuse et sa pente rapide, semble s'élancer vers les cieux.

A gauche, au milieu même de la rivière, comme s'il voulait en arrêter le cours, un bâtiment aux larges proportions, de style sévère : c'est la machine de Marly, complément indispensable du palais de Versailles, une folie de Louis XIV, laquelle cependant ne manquait pas de grandeur. Malheureusement ce qui semble vouloir amoindrir l'effet moral de cette gigantesque conception et en tirer parti contre la royauté, c'est le pavillon de la du Barry que l'on aperçoit sur le coteau qui domine la machine. Ce pavillon est le témoignage mémorable de la vie déréglée de Louis XV, qui le fit construire pour sa maîtresse à proximité du palais de Marly, alors sa demeure habituelle; mais il fut rasé sous la Révolution, car, elle aussi, par cet acte de colère, voulut laisser des souvenirs dans ce pays où tout, les arbres même, en rappelle. En effet, si l'on ramène ses regards au-dessus du bâtiment construit dans la rivière et dont nous venons de parler, on aperçoit la cime d'un énorme peuplier qui dépasse d'une hauteur prodigieuse celle de ses voisins : c'est un arbre de la liberté planté en 1791. Ce colosse en sentinelle près de la machine semble avoir été placé là pour empêcher de nouvelles dilapidations.

Cette belle contrée, incontestablement une des

plus charmantes des environs de Paris, que ce fût au palais de Saint-Germain, de Versailles, de Marly ou de Saint-Cloud, a toujours été la résidence préférée de la royauté. Or, comme en vertu de cet axiome : *Plus on est près du soleil, mieux on ressent les effets bienfaisants de ses rayons*, la noblesse l'avait en quelque sorte accaparée. Malheureusement pour les uns, et heureusement pour les autres, la roue de la Fortune tourne sans cesse, et ce qui était autrefois le privilége de quelques-uns est aujourd'hui celui de tous.

La partie de l'île dont nous parlions tout à l'heure et où se rendaient nos matineux promeneurs est celle qui se trouve située en face du village de Port-Marly. Ces deux hommes, âgés de cinquante à cinquante-cinq ans environ, étaient d'aspect bien différent. L'un, de haute taille, d'une structure herculéenne, doué d'une figure ouverte encadrée d'une forte barbe blonde, au regard franc où perçait cependant la causticité, mais présentant de la simplicité, de l'aisance dans le maintien et un heureux abandon dans la manière de s'exprimer, provoquait bientôt la sympathie. C'était un sculpteur de grand talent.

L'autre, au contraire, était de taille moyenne, avec un corps sec et une figure osseuse toujours fraîchement rasée, mais empreinte d'un mélange de rigidité et de mélancolie dénotant une nature

droite en proie à des souffrances physiques ou morales. La cravate blanche qu'il portait d'habitude aurait pu faire supposer un homme d'Église, tandis que c'était un ancien magistrat qu'une surdité accidentelle avait forcé à une retraite prématurée. D'ailleurs, homme intègre et juge d'une grande clairvoyance, il était généralement estimé et regretté au palais.

Liés depuis leur enfance par une réelle amitié, mais séparés par la pratique de professions différentes, ces deux hommes éprouvaient un bonheur sans mélange de se retrouver libres de toute entrave, et, quoique presque toujours d'opinion contraire, ils prenaient néanmoins un véritable plaisir à leurs conversations. Nous l'avons déjà dit, l'aspect magique de l'horizon en feu au lever de l'aurore, vraiment admirable, les attirait dans l'île presque tous les jours, à cette heure matinale.

II

LES CONFIDENCES D'UN ARTISTE A UN ANCIEN MAGISTRAT.

— Je te le répète, mon cher Delpy, disait l'ancien magistrat à son ami, tu t'enflammes trop facilement, tu prends les choses trop à cœur. Est-ce qu'à mon tour je vais être obligé de te faire la leçon?

— Que veux-tu, mon pauvre Verdier, quand je pense à cet enfant, à la sollicitude qu'il m'a fallu pour l'amener au point où il en est, et qu'il suffit d'un moment de folie pour perdre le fruit de tant de soins, car il a du talent, n'en doute pas...

— Il le faut bien, répliqua Verdier, puisqu'on prétend qu'il atteint à la hauteur du maître.

— Ils ont raison, dit l'artiste, et la preuve c'est que le prince russe dont je fais le portrait en pied que tu as remarqué à l'atelier avait stipulé, entre autres conditions, qu'il serait exécuté par moi seul; mais depuis qu'il a vu Philippe à l'œuvre, il l'accepte volontiers. Ensuite, veux-tu que je te fasse un

aveu, dit à demi-voix l'artiste en s'approchant de son ami, eh bien, on dira un jour de moi ce qu'on a dit du Pérugin.

— Comment cela? demanda le magistrat.

— Parbleu, répondit l'artiste, le Pérugin fit un peintre qui valait mieux que lui, et moi je fais un sculpteur qui me surpassera. Ce sera ma gloire. Puis, si tu avais vu ma pauvre sœur à son lit de mort, quand elle me confia son Philippe adoré, et si, d'un autre côté, tu avais entendu les promesses que je lui fis, tu comprendrais mon inquiétude; car il y a des symptômes qui ne trompent pas, et je t'affirme que mon neveu se trouve sous l'influence de préoccupations et de contrariétés sérieuses.

— Mais tu as eu déjà cette même appréhension l'année dernière, fit observer Verdier, et cependant ce ne fut qu'une crainte chimérique.

— Chimérique! répéta Delpy, comme se parlant à lui-même : plût à Dieu qu'il en fût ainsi!

— Tu appris donc alors quelque chose dont tu ne m'as jamais parlé? demanda Verdier.

— Hélas! mon pauvre ami, on aime peu à s'entretenir de ce qui vous est désagréable; mais puisque aujourd'hui nous sommes sur ce chapitre, je puis bien te faire part de mes tourments. A l'époque dont nous parlions tout à l'heure, mes soupçons, comme je te le disais, étaient fondés, car je crois

bien que ce fut le moment où, pour la première fois, un sentiment étranger à son art s'empara de l'esprit de mon neveu. Le malheur a voulu qu'une famille du midi de la France, arrivée à Paris pour l'éducation de ses enfants, vînt s'installer dans la maison que j'habitais. Dans cette famille se trouvait une institutrice italienne d'une rare beauté. Un jour que nous sortions de déjeuner, un bruit inaccoutumé se fit entendre au-dessous, dans l'appartement occupé par cette famille, et presque au même instant un coup de sonnette retentissait à ma porte. C'était la nouvelle locataire, accompagnée de l'institutrice, qui venait pour reprendre un oiseau envolé qui s'était réfugié chez moi. Si l'Italienne est jolie, tu connais la belle tête de Philippe, et le langage des yeux, tu le sais, est souvent d'une éloquence bien dangereuse.

— Eh bien ! interrompit le magistrat, je ne vois pas là de quoi se désoler.

— Sans doute, continua l'artiste, si les choses en étaient restées au langage des yeux ! D'abord, à partir de ce moment, Philippe devint soucieux ; il sortait davantage, et naturellement il travaillait moins. Les anxiétés que j'ai éprouvées pendant quelques mois m'étaient d'autant plus pénibles qu'il me fallait avoir l'air de ne rien voir. Cependant, je dois le dire, peu à peu l'horizon sembla vouloir s'éclaircir, l'ardeur au travail revint, et je

croyais tout oublié depuis longtemps, lorsque le hasard m'a singulièrement détrompé.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le magistrat, dont la surprise augmentait visiblement.

— Ce qu'il y a, répondit l'artiste, tout simplement une petite fille âgée de douze à treize mois.

— Eh bien! qu'il épouse la mère, répliqua sans hésiter Verdier.

— Tu as raison, mon ami, dit Delpy. Je comprends si bien ce cri du cœur, qu'il a été ma première pensée, et c'est précisément dans ce but que j'ai voulu me renseigner sur cette personne.

— Et ces renseignements? demanda Verdier.

— Ces renseignements sont peu rassurants pour l'avenir d'un jeune homme. Altière et frivole, elle n'a qu'un désir, m'a-t-on dit, briller et dominer.

— Diable! fit l'ancien magistrat en réfléchissant.

— Philippe, paraît-il, reprit l'artiste, commence à s'apercevoir de ce penchant chez sa maîtresse, mais c'est en vain qu'il cherche à réagir!... Et faut-il te l'avouer?... je comprends sa faiblesse, car jamais la nature ne porta plus loin la perfection : c'est une tête angélique, avec le doux coloris de l'innocence qui transporte dans un rêve de volupté. Si tu joins à cela que sa petite fille est adorable et qu'il en est fou, tu comprendras toute mon inquiétude. Cependant je l'ai vu hier à l'atelier et je l'ai trouvé moins soucieux. Est-ce le signe précurseur

d'un heureux changement, ou bien une simple diversion causée par le succès si flatteur qu'il vient d'obtenir relativement à sa statuette dont je t'ai parlé? Je ne sais; mais, s'il y a un changement, que Dieu le rende durable! Dis-moi, fit-il comme si une idée lui était subitement venue, vu le jeune âge de Philippe, ne pourrait-on pas faire valoir un cas de séduction de la part de cette femme, pour la renvoyer dans son pays?

— Je ne le pense pas, répondit l'ancien magistrat. Quel âge a-t-elle?

— Un an de moins que lui, et il en a vingt-deux seulement.

— Alors il y a séduction réciproque, répliqua Verdier. Puis, l'atteinte que la réputation de cette jeune femme pourrait éprouver, même d'une simple tentative, est chose trop grave pour s'y arrêter un instant. Ensuite, mon ami, es-tu bien sûr de tes renseignements? ne peux-tu pas avoir été induit en erreur, volontairement ou involontairement? Quand on a comme moi vingt ans de palais, mon pauvre Delpy, on a de l'expérience sur ces matières. Veux-tu, avec l'aide de quelques amis placés pour cela, me laisser faire une contre-enquête?...

— Bien volontiers, dit l'artiste, et je serais heureux de reconnaître une erreur; mais, hélas!... fit-il en secouant négativement la tête.

Verdier, prenant l'affaire à cœur, proposa de

partir le lendemain par le premier train, afin d'être rendu de bonne heure à Paris. Delpy l'accompagnait. Dès leur arrivée, ils convinrent de se retrouver à la gare Saint-Lazare pour le départ de leur train habituel, et ils se quittèrent, l'ancien magistrat prenant la direction des quais, et l'artiste celle de son atelier, situé dans le quartier Pigalle. Verdier, selon son habitude, fut exact au rendez-vous; mais il attendit vainement son ami jusqu'au départ du train. Ayant une heure devant lui pour le suivant, il se rendit à l'atelier de Delpy, où il espérait le trouver. Ce fut encore une déception, il n'avait point reparu depuis la matinée. Notre magistrat, dont l'esprit commençait à s'inquiéter, ne trouva d'autre explication qu'une erreur quelconque : il supposa que, s'étant trompé d'heure, son ami était parti plus tôt, et ce fut dans cette croyance qu'il se mit en route; seulement grande fut sa surprise, en arrivant à Port-Marly, de ne pas trouver Delpy, qui ne rentra que deux heures après, accompagné de son neveu, dont la présence inattendue fit vite comprendre à l'ancien magistrat que la cause du retard de son ami était due à quelque chose d'insolite. Notre jeune artiste, si affectionné par son oncle, était un beau jeune homme de haute taille, un peu fluet, il est vrai, mais plein de distinction et qu'une expression de douceur dans toute sa physionomie rendait sympathique. Néanmoins, en observant plus

attentivement cette belle figure, il était facile d'y lire un fonds d'énergie que l'on n'y aurait pas soupçonné d'abord, et qu'un secret chagrin mêlé de colère mal dissimulée, par suite de commotions éprouvées la veille, accentuait encore.

Voici ce qui était arrivé à ce pauvre garçon.

Philippe, le lecteur ne l'a pas oublié, avait eu l'occasion, à propos d'un oiseau échappé, d'entrevoir une institutrice d'une merveilleuse beauté, Mlle Julietta[1] Margani. Son séjour prolongé à la pension, dont elle n'était sortie que pour entrer dans la famille où elle se trouvait, lui avait permis d'acquérir une grande instruction; élevée loin de ses parents, qui lui avaient caché jusqu'à leur demeure, elle avait, à tort ou à raison, pressenti quelque chose d'irrégulier dans cette mystérieuse situation. Puis il était venu un moment où le séjour de la pension pesait à la jeune fille, d'autant plus que sa mère, en lui recommandant tout particulièrement de se familiariser la langue française, lui avait fait connaître son projet d'aller dans un temps peu éloigné habiter ce pays. Julietta n'avait eu garde de l'oublier. D'autre part, les parents, reconnaissant que leur fille arrivait à un âge où la vie de pension devient peu attrayante, comblaient leur enfant de

1. *Giulietta* était le véritable nom de la jeune fille; mais cette prononciation italienne étant désagréable à Philippe, il avait ainsi modifié ce nom.

toutes sortes de gâteries, l'argent surtout ne lui manquait point; aussi, à l'aide de ce talisman et sous le prétexte de se fortifier dans l'étude de la langue française en faisant acheter des livres sérieux et instructifs, trouvait-elle moyen de se procurer bon nombre de nos romans. Est-ce la lecture de ces romans qui exalta son imagination, ou bien était-ce un penchant naturel chez elle? toujours est-il qu'elle n'eut plus qu'un désir et une idée fixe, venir habiter la France et trouver un moyen pour l'exécution de son dessein. Après force réflexions, elle se décida simplement à écrire à ses parents que, voulant parvenir à parler la langue française dans toute sa pureté, elle reconnaissait qu'en France seulement on pouvait atteindre à ce degré de perfection. Sa mère, profitant de cette bonne disposition, la plaça dans un couvent à Lyon, où beaucoup d'opulentes familles du Midi faisaient instruire leurs filles. Sa rare beauté, sa forte instruction, lui attirèrent bien vite toutes les sympathies. Quelques nones seulement, de celles qui ne devaient pas la moindre reconnaissance à la nature pour sa générosité à leur égard, la trouvaient trop mondaine. Deux pensionnaires surtout, les deux filles d'un très grand négociant, éprouvaient une vive affection pour leur nouvelle compagne. Notre Italienne s'en étant aperçue, cultiva si bien cette bonne aubaine, que ses deux amies obtinrent de leurs

arents de la faire sortir avec elles, ce qui permit à es derniers d'apprécier la jeune étrangère. Notre égociant, habitué à tirer parti d'une situation onnée, entrevit tout de suite l'avantage qui pour-ait résulter de celle-ci : il souffrait de sa séparation vec ses enfants ; mais Julietta Margani passait pour ppartenir à des parents fort riches, et il n'osait as divulguer son secret dessein. Le pauvre homme 'avait point réfléchi à ce que peuvent de jeunes êtes lorsque leur but est de quitter le couvent ; il ut donc agréablement surpris un jour d'en recevoir a demande de ses filles mêmes, avec l'assurance ue leur amie était assez forte pour terminer leur nstruction.

— Y pensez-vous? s'était écrié le père, dissimu-ant sa joie. Croyez-vous donc qu'une jeune fille uisse disposer ainsi d'elle?

— Et avez-vous réfléchi, ajouta la mère, au manque de convenance qu'il y aurait de faire une elle proposition à une jeune personne dont on dit es parents si riches?

— Oh ! mais, répondit l'une d'elles, nous prenez-vous tout à fait pour des idiotes, et vous figurez-vous que nous n'avons pas pensé à tout? D'abord c'est par affection, et non par intérêt, que notre amie accepte. Puis, voici une lettre de sa mère et son consentement. Par exemple, ajouta-t-elle, voilà bien quinze jours que nous l'attendions.

— Cela se conçoit, répliqua le négociant, ils ont voulu s'informer de notre honorabilité; j'en aurais fait autant. Puisque cela vous plaît, mes enfants, je n'y mets pas d'empêchement; demain j'irai au couvent.

III

COMMENT UNE DEMOISELLE QUI VA FAIRE DES ACHATS DANS LE QUARTIER DE LA MADELEINE SE TROUVE AVEC UN JEUNE HOMME DANS L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE.

C'est cette famille qui était venue habiter au-dessous de Delpy et qui avait été la cause involontaire de la connaissance de nos jeunes amoureux. Déjà, à cette époque, rien dans le langage de Julietta ne pouvait trahir son origine italienne, tant était correcte et pure sa manière de s'exprimer en français; pas le moindre accent qui pût révéler une nationalité étrangère. Si l'on rapproche toutes les qualités de cette jeune personne du portrait que Delpy en avait tracé, on ne sera pas étonné de l'impression

produite sur notre jeune artiste, qui, de son côté, n'avait pas été vu avec indifférence. Or le dieu protecteur des amoureux eut bientôt appris à son protégé les habitudes imposées par sa profession à la séduisante et belle Italienne, soit pour conduire à des cours spéciaux les jeunes personnes dont elle faisait l'éducation, soit pour les accompagner à la promenade. Philippe, croyant sans doute aussi à l'utilité du grand air pour sa santé, ne manquait jamais l'heure de sortie de nos jeunes promeneuses, et, bien qu'il les suivît d'abord à distance pour s'en rapprocher tous les jours davantage, jamais, bien entendu, la ravissante Italienne ne s'en était aperçue. Cependant un jeudi, notre institutrice improvisée ayant à faire quelques achats personnels dans le quartier de la Madeleine, le hasard, cet autre protecteur de ceux qui s'aiment et se recherchent, fit qu'elle rencontra notre jeune artiste rue du Jour, en face d'une porte latérale de l'église Saint-Eustache, où ils entrèrent.

Il faudrait un poète inspiré par Érato, cette muse de la poésie amoureuse, pour chanter ce couple heureux. Jeunes, beaux et timides tous les deux, ils semblaient éprouver les mêmes craintes. Sous cette immense nef, dans ce demi-jour où ils s'étaient réfugiés, une chaise qu'on bougeait dans l'église les faisait tressaillir. Était-ce pour rendre leurs engagements plus solennels qu'ils avaient choisi

la maison de Dieu? je ne sais; mais leurs serments dans ce lieu saint étaient pour eux si sacrés, que leurs âmes s'y unissaient dans une félicité céleste! Dans ce doux transport, tout entiers l'un à l'autre, ils ne s'aperçurent pas du mouvement qui se manifesta dans l'église quand le clergé la traversa en se dirigeant vers la grande porte pour une cérémonie funèbre; il fallut la voix retentissante de l'orgue pour les tirer de leur extase... La vue du cercueil réveilla-t-elle chez la jeune fille la superstition italienne, ou bien l'aspect de la mort, cette voix froide au cœur et terrible à connaître, tarit-elle leur douce causerie? On ne saurait le dire; mais toujours est-il qu'ils disparurent. Ce ne fut pourtant pas leur dernier rendez-vous; car six mois ne s'étaient point écoulés, que Julietta prévint son amant de l'impossibilité où elle se trouvait de rester plus longtemps avec la famille de ses jeunes compagnes et de l'urgente nécessité de régulariser leur position.

Philippe, amoureux fou de sa fiancée, ne demandait pas mieux; pour lui la consécration du mariage ne changeait rien. Fort de sa conscience et de son honnêteté, il le considérait comme accompli, car la crainte seule de déplaire à son oncle l'avait fait différer. Julietta en était instruite; elle savait que son fiancé, ayant sondé le terrain sur ce point, avait jugé prudent de ne pas aller jusqu'au bout.

Ne pouvant oublier sa reconnaissance envers ce dernier à qui il devait sa position, et encore moins ses serments envers Julietta, il ne vit d'autre moyen de tranquilliser sa bien-aimée que de vivre exactement comme s'ils étaient mariés, en attendant la consécration de cet acte.

Julietta quitta donc la famille qui l'avait reçue chez elle et s'installa dans une chambre du faubourg Montmartre. Philippe, à cause de son oncle, conserva la sienne, mais son domicile n'en était pas moins avec sa fiancée. Aussi quand, réunis le soir, ils se livraient à leurs doux entretiens, que le cœur de l'un s'épanchait dans celui de l'autre, qu'ils caressaient leurs riants projets d'avenir, quel mortel aurait pu arrêter son regard dans ce sanctuaire de l'amour sans répéter avec notre bon Béranger :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Cet âge en effet était à peu près celui du jeune couple; c'est l'époque où la vie apparaît avec ses plus belles couleurs et les nuances les plus tendres. Malheureusement, si grand que soit le bonheur, il ne suffit pas pour vivre. Julietta parut le comprendre; elle chercha, et, grâce à sa bonne instruction, elle trouva promptement à donner des leçons de français et d'italien. Avide d'air et de liberté, ces leçons en ville la plaçaient dans son élément, et si un désir

immodéré de toilette n'avait provoqué de temps en temps quelque légère observation de la part de Philippe, observation d'ailleurs toujours faite avec tendresse, jamais l'ombre du plus léger nuage n'eût paru à l'horizon. Enfin, un des jours tant attendus arriva, et le ciel leur envoya une ravissante petite fille. Nulle plume ne saurait décrire le bonheur de notre jeune artiste, que rien désormais n'aurait pu séparer de son cher petit ange. Tout, même ses moindres mouvements, était matière à distraction et à observation. Un soir, cet heureux père remarqua pendant qu'on la changeait de linge une étrange bizarrerie de la nature : il fit observer à la mère que leur chère fillette avait au même pied et au même doigt qu'elle une anomalie en tout point semblable à la sienne ; comme cette particularité n'avait aucun inconvénient, ils s'en amusèrent beaucoup.

Julietta était heureuse aussi ; elle s'était toujours promis d'élever elle-même son enfant et elle voulait tenir sa promesse. Cependant, malgré sa volonté, certaines réflexions venaient l'assaillir. Elle avait pris goût à cette vie du dehors. Puis, sa beauté, sa grande fraîcheur, ne seraient-elles pas altérées par l'irrégularité de son sommeil ? Toutes ces raisons, et d'autres peut-être, lui firent regretter de s'être tant avancée sur ce point avec Philippe. Ce dernier, en effet, eut beau redoubler de tendresse, multiplier ses caresses, il devenait de plus en plus évident

que ce qui est ordinairement le bonheur d'une mère était pour Julietta une charge.

« Triple sotte, se disait-elle un jour, suis-je assez punie de ma niaiserie. Comment! la nature m'a douée des plus beaux avantages physiques, pour aboutir à un artiste sans position, quand je pouvais et que je puis encore aspirer aux rôles les plus enviés! Celles qui sont parvenues jusqu'aux têtes couronnées étaient-elles donc plus belles que moi? »

Et se contemplant dans la glace, elle s'écriait : « Je les en défie! » Ensuite portant son regard du côté du berceau où dormait le chérubin, elle ajoutait avec dépit : « Si encore je n'avais pas cet enfant!... Mais allez donc prétendre à quelque chose quand on peut vous jeter ce mot : *Elle est mère de famille.* »

Le pauvre petit ange était souvent victime de ces rêves insensés, surtout depuis une certaine rencontre et les poursuites qui en furent la suite. Philippe, sans soupçonner toute la vérité que sa nature aimante l'aurait d'ailleurs empêché de comprendre, ne pouvait cependant se dissimuler le changement qui s'opérait chez sa maîtresse; aussi se multipliait-il pour lui être agréable : tout ce qu'il gagnait, en dehors du besoin strict du petit ménage, était employé à lui faire des cadeaux de toilette, objets constants de ses désirs. Ne sachant à quoi attribuer les exigences croissantes de Julietta, il supposait que peut-être l'irrégularité de leur position n'y était point

étrangère, et comme il venait d'atteindre sa vingt-deuxième année, qu'en accomplissant ce devoir d'honnête homme il assurait le bonheur de son petit ange et acquérait toute l'autorité du père de famille, il résolut d'obtenir la consécration du mariage.

Sachant que le lendemain, dans la matinée, son oncle devait venir à l'atelier, il s'y rendit, décidé à lui faire part de sa résolution bien arrêtée. Il trouva ce dernier avec un étranger de distinction, un prince russe, ami de celui dont on faisait le portrait en pied, et à qui il venait de vendre 3000 fr. la dernière statuette de Philippe :

— Voici l'auteur de l'objet que vous venez d'acheter, monsieur, dit Delpy en voyant entrer son neveu.

— Comment! répliqua le prince, cet enfant?

— Lui-même, répondit l'artiste.

Philippe, naturellement timide, devint cramoisi. Il se dirigeait vers une pièce voisine, lorsque le prince l'arrêta et, tenant sa montre dans la main, lui dit :

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'accorder dix minutes?

— Volontiers, monsieur, répondit Philippe.

L'étranger, s'approchant alors d'une table où se trouvait ce qui était nécessaire pour dessiner, prit une feuille blanche, un crayon, et plaça notre jeune artiste dans l'attitude d'un homme qui pose.

— Mais, monsieur..., dit Philippe.

— Vous m'avez promis dix minutes, répliqua le prince en l'interrompant. Et avec une rapidité dont Delpy resta stupéfait, il esquissa avec une ressemblance parfaite le portrait du jeune artiste.

— Il n'y a, messieurs, dit l'étranger, au personnel de l'atelier qui venait examiner le croquis, il n'y a, dis-je, croyez-le bien, aucune prétention de ma part. J'ai simplement voulu prouver à ce jeune homme que l'acquéreur de sa statuette pouvait apprécier son travail, afin qu'il eût confiance dans son jugement. Je n'hésite donc pas à déclarer que cette œuvre est celle d'un homme d'avenir, et que son nom sera bientôt aussi connu que celui du maître dont il est le digne élève.

Delpy s'inclina, et s'adressant à Philippe :

— Prends ces 3000 francs que monsieur vient de me remettre et qu'il sera heureux, j'en suis sûr, de te voir posséder. Je veux que ton bonheur soit complet.

IV

DEUX DÉSAGRÉABLES SURPRISES.

Inutile d'essayer de peindre la joie du jeune artiste, surtout dans sa position critique. Aussi, voyant la difficulté de parler à son oncle, il profita de ce que ce dernier se dirigeait avec le prince vers le portrait de son ami, et ne fit qu'un bond jusqu'au faubourg Montmartre afin d'apprendre la bonne nouvelle à sa Julietta, nouvelle si flatteuse pour son amour-propre d'artiste et si avantageuse pour son budget, lui qui dépensait tout le fruit de son travail pour contenter ses moindres caprices. Mais quelle déception et quel chagrin n'éprouva-t-il pas à l'aspect indifférent, presque dédaigneux de Julietta. A peine avait-elle l'air d'écouter ce qu'il lui racontait avec tant de chaleur. Ce fut un véritable désespoir pour ce pauvre garçon, et ses larmes coulèrent comme celles d'un enfant. Philippe, d'une nature droite, avait un fonds excellent et il adorait

sa maîtresse ; mais, poussé à bout, il était homme à prendre une détermination et à la tenir dès qu'il l'aurait prise. Comme presque toujours en pareil cas, une réaction s'opéra en lui ; à la faiblesse succéda un sentiment de fermeté relative, et il lui reprocha ses incessantes exigences, alors qu'il était allé voir son oncle pour régulariser leur position. Ces reproches étaient pleins d'amertume, et il est évident qu'un seul mot de cette femme qu'il aimait tant l'aurait à l'instant jeté à ses pieds. Mais rien qu'une froide insensibilité ! Désespéré, hors de lui, il sortit. Errant sans direction précise, ne sachant où porter ses pas, il marcha ainsi presque toute l'après-midi. Enfin, harassé de fatigue, il finit par se décider à rentrer. Mais quel ne fut pas son étonnement de trouver la porte fermée. Le concierge, interrogé, lui apprit qu'il avait vu sortir Mlle Julietta avec sa petite fille ; seulement, elle ne lui avait rien dit. Après avoir vainement attendu jusqu'au soir, il se décida à faire ouvrir la porte. Rien d'extraordinaire dans la chambre; sa seule remarque fut qu'elle était sortie avec sa plus belle toilette. En proie à une fièvre violente, l'oreille tendue au moindre bruit, la nuit ne fut pour lui qu'un véritable supplice, et nul ne pourrait dire ce qui serait arrivé le lendemain, si, par un heureux hasard, son oncle ne l'avait rencontré. Ce dernier, frappé de l'altération de ses traits, voulut en connaître la cause, et à

force d'insistance Philippe finit par tout lui apprendre. Delpy, ayant résolu d'emmener son neveu avec lui et sachant bien qu'il retrouverait son ami à Port-Marly, ne s'était plus occupé de son rendez-vous. Ils donnèrent les instructions nécessaires au concierge pour le cas où Julietta rentrerait, et tous deux se dirigèrent vers le chemin de fer.

L'arrivée de ces messieurs causa à Verdier une double satisfaction, car il commençait à éprouver de l'inquiétude sur le compte de son ami, non que ce dernier fût un modèle d'exactitude, mais il savait qu'il tenait à prendre son train habituel, où il trouvait des connaissances, et qu'il le manquait rarement. Si, contre sa volonté, il était empêché par une cause quelconque, on était sûr de le voir revenir par le train suivant, ce qui n'avait pas eu lieu cette fois. De là son impatience. Ensuite Verdier connaissait peu Philippe; il savait seulement qu'il était lié avec son fils, dont il n'avait point à se louer. Se rappelant sa conversation sur le compte de ce jeune homme avec son oncle, il éprouvait le désir de le connaître davantage. Delpy, bien qu'enchanté du dénouement si brusquement arrivé, n'était pas fâché, en pareille circonstance, d'avoir son ami Verdier avec lui, par la raison que l'on peut aisément faire dire par un tiers ce qui serait assez difficile pour soi-même; car, dans l'état actuel des choses, il était impossible de prévoir la nature

d'explications que l'inévitable causerie de la soirée pourrait amener.

Philippe, dont l'agitation intérieure, sous une apparence calme, était extrême, préférait aussi voir M. Verdier avec eux plutôt que de se trouver seul avec son oncle. D'une part, le souvenir de son petit ange, ce qu'il allait devenir et même ce qu'il était devenu, brisait son âme; de l'autre, ce serpent aux mille têtes, qu'on nomme la jalousie, et qui mordait à belles dents son pauvre cœur, le plaçait dans la situation d'un homme qui tantôt voudrait parler, et tantôt rester dans ses pensées. Pendant le dîner, on évita avec le plus grand soin tout ce qui pouvait avoir trait à l'événement connu. Delpy et Verdier firent même leurs efforts pour que tout se passât comme s'il n'existait aucune préoccupation, et ils y réussirent dans les bornes du possible. Néanmoins, après le dîner, par suite d'une entente entre nos deux vieux amis ou par l'urgence réelle d'une affaire quelconque, Delpy sortit. Verdier allait profiter de la circonstance pour entamer une conversation que la force des choses devait inévitablement amener, lorsque Philippe lui en fournit l'occasion :

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu Adrien? demanda ce dernier.

— Je le vois bien rarement, cher monsieur, répondit le magistrat.

— Il y a un peu de temps aussi que je ne l'ai rencontré, dit Philippe.

— Alors vous ne vous voyez pas souvent?

— Très peu, monsieur, répondit le jeune artiste; lui, passe ses journées à son bureau et moi à l'atelier. Nos rapports sont assez difficiles.

— C'est vrai, répliqua le magistrat; cependant les soirées sont là, et quand les jeunes gens ont les mêmes goûts, ils se recherchent mutuellement et trouvent moyen de se rencontrer. Du reste, chose triste à dire pour un père, je vous approuve de ne pas le fréquenter.

— Vous le jugez peut-être un peu sévèrement, monsieur, dit Philippe.

— Un père, croyez-le bien, cher monsieur, est toujours porté à l'indulgence pour ses enfants, et lorsqu'il tient le langage que vous venez d'entendre, il doit avoir de graves motifs. C'est malheureusement mon cas. Mais si mon fils, dédaigneux de mes conseils, n'a pas su ou n'a pas voulu en profiter, rien ne prouve que je ne sois plus heureux ici. Mon âge, vous le comprendrez, j'en suis sûr, m'autorise à vous parler ainsi, car vous ne pouvez ignorer mon affection pour votre oncle, et, quand on connaît celle qu'il vous porte, on ne peut qu'éprouver un sympathique intérêt pour tout ce qui vous concerne. C'est donc à cause de cet intérêt, d'une expérience acquise dans un milieu où

pendant vingt ans j'ai vu se dérouler toutes les turpitudes de la vie, que je viens vous parler d'un sujet épineux, mais d'un tel poids dans la destinée d'un jeune homme, qu'il faut absolument l'aborder. Y consentez-vous, et puis-je compter sur votre sincérité comme vous pouvez être assuré de ma franchise?

— Certainement, monsieur, répondit Philippe visiblement ému, car il sentait qu'il avait devant lui un homme habitué à aller au fond des choses.

— Vous êtes très malheureux, n'est-ce pas? reprit notre magistrat.

— Oh! oui, monsieur, je le suis au point de ne pas avoir la force de le cacher, répondit Philippe avec embarras.

— Étrange contradiction! dit Verdier; vous êtes malheureux, quand ce devrait être le contraire! Voyons, raisonnons avec calme. Vous vouliez épouser la jeune personne en question, ne devez-vous pas remercier le ciel de ce qu'elle vous a ouvert les yeux auparavant?... Savez-vous ce que c'est qu'un ménage avec une femme qui n'a pas même pu se contenir jusqu'au moment d'avoir donné légalement un père à son enfant? Que Dieu vous garde d'en faire l'épreuve, car alors vous auriez réellement le droit de vous dire malheureux, tandis qu'aujourd'hui vous êtes simplement sous le coup d'un dépit passager. Le malheur, monsieur,

c'est la perte d'une femme qui a consenti à être votre compagne pour partager votre bonne ou mauvaise fortune, qui vous consolait et qui vous encourageait dans les inévitables défaillances que l'on éprouve toujours plus ou moins, quand la nécessité force à supporter des injustices; car il faut vivre... *Il faut vivre* est en effet le mot de bien des situations, et lorsque Dieu brise du même coup l'affection du cœur et le soutien de l'âme, on a le droit de se dire malheureux.

Philippe, les yeux fixés sur son interlocuteur, fut étonné de voir deux grosses larmes rouler sur sa figure; ce langage muet de la douleur l'impressionna. Mais notre magistrat, réprimant au même instant le souvenir douloureux de son passé, reprit aussitôt :

— Vous êtes, monsieur Philippe, à l'âge où l'on prouve si l'on a ou si l'on n'aura pas la dignité de soi-même, c'est-à-dire si l'on sera ou si l'on ne sera pas un homme. Ne craignez-vous point, à propos de ce que j'appellerai un simple accroc dans la vie, d'amoindrir l'idée qu'on a pu se faire de vous pour votre talent réel, qui n'a pu s'acquérir que par une force de volonté persistante?... Soyez donc à la hauteur de votre dignité, afin de ne point rougir un jour de votre faiblesse, qui resterait comme une marque de débilité. Comment entendez-vous la vie? avez-vous pensé qu'il pouvait

y avoir profit sans risque? Si, lors de votre ardeur à poursuivre cette jeune fille, on vous avait représenté votre folie, ses dangers; si des gens expérimentés avaient voulu vous faire éviter les écueils sur lesquels eux-mêmes s'étaient brisés jadis, vous n'eussiez pas manqué de répondre que vous vouliez braver les naufrages que d'autres avaient bravés, et cependant le plus léger vent contraire vous fait perdre tout sang-froid. Réfléchissez : s'élancer dans des aventures sans en avoir calculé les conséquences et, le cas échéant, sans être cuirassé contre ce qui peut advenir, c'est faire métier de dupe. Oubliez-vous donc que la vie en dehors des règles de la société, ces règles fussent-elles illogiques, n'offre que mécomptes à celui qui s'y livre? De quoi alors pourriez-vous vous plaindre aujourd'hui? Puisque nous sommes sur ce chapitre, monsieur Philippe, il nous faut aller jusqu'au bout, par la raison que votre situation me rappelle mon fils. Convenez, cher monsieur, que si l'étourderie de la jeunesse ne la faisait quelquefois prendre en pitié, si la faiblesse d'un père ou d'une mère ne les portait toujours à l'indulgence à l'égard de leurs enfants, on serait en droit de se demander si le Créateur n'a pas oublié de placer dans le cœur de beaucoup d'entre eux la plus simple notion du sens moral. Car, enfin, il n'a pu entrer dans son dessein de les créer uniquement pour le malheur

de leurs parents. C'est pourtant ce que souvent on serait tenté de croire. Ainsi, pour sauver du déshonneur mon sot et prétentieux fils, qu'un besoin effréné de paraître avait poussé à des prodigalités insensées, à toutes sortes de dépenses désordonnées, il a fallu que je me ruine ; chose qu'il a dû trouver toute naturelle !... Je ne veux pas assurément établir la moindre comparaison entre vous et lui ; mais il faut cependant vous faire savoir que ce jeune homme, dans une circonstance semblable à celle dont nous nous occupons, à propos d'une femme qu'il connaissait à peine, avait versé des torrents de larmes, alors qu'il n'en avait point trouvé une seule à la mort de la meilleure des mères !... Est-il bien sûr, monsieur Philippe, ajouta froidement à demi-voix Verdier, que le souvenir de votre mère vous soit aussi cuisant que celui de la femme disparue ?... Laissez-moi vous demander si vous savez ce que c'est qu'une mère ? Vous étiez jeune lorsque vous avez perdu la vôtre, et ne pouvez guère vous la rappeler. Une mère, voyez-vous, c'est la bonté, la tendresse et le dévouement absolu. C'est une femme qui couve du regard son enfant, qui s'inquiète au plus léger symptôme de malaise. C'est enfin une femme qui vit dans des transes continuelles, tant elle tremble pour son être chéri ; et pour la récompenser de son amour... Mais vous pleurez, je crois, dit le magis-

.rat en s'arrêtant, je ne voudrais pourtant pas vous faire de la peine...

— Oh ! non, non, n'ayez pas de regret, monsieur Verdier, dit Philippe surexcité et les yeux pleins de larmes ! Merci, au contraire, car d'un enfant vous venez de faire un homme. Mais c'est mon pauvre petit ange de fille que, dans mon imagination, je cherche toujours !

— Là encore il faut de la raison, répliqua Verdier. Ce n'est pas votre absence qui l'empêchera de grandir, et soyez certain qu'un jour, peu éloigné peut-être, on viendra vous rappeler que vous en êtes le père.

— Que Dieu exauce ces bonnes paroles, monsieur. Mais je jure sur la mémoire de ma mère, dont vous venez de me rappeler le doux souvenir, que ce jour-là sera le dernier du ravisseur de mon enfant.

— Ce serment, cher monsieur, n'est qu'une folie, il faut le retirer.

— Jamais ! répondit Philippe avec une énergie qui étonna le magistrat.

— Voyons, cher monsieur, reprit Verdier, est-ce à moi de vous rappeler que vous ne pouvez perdre de vue, dans tous vos actes, ce qui peut contribuer au bonheur ou au malheur de cet excellent Delpy, lui qui vous a servi de père, qui a tout fait

pour que vous acquériez un talent qui va sûrement vous donner un nom dans les arts. Si vous connaissiez toute sa sollicitude pour tout ce qui vous concerne, si vous aviez entendu hier avec quel attendrissement il répétait les dernières paroles de votre mère mourante lui léguant le soin d'élever le petit orphelin ! Eh bien ! peut-on s'acquitter plus noblement d'une dette où le cœur a une si large part?... Et vous iriez, par un faux amour-propre, vous exposer à briser le bonheur de cet homme? Non, vous ne le ferez pas.

— Encore une fois, dit le jeune artiste, je vous remercie, monsieur, de ces bonnes paroles et du service que vous venez de me rendre; désormais ma reconnaissance pour vous sera inséparable de celle que je dois au meilleur des oncles. Mais, je le répète, je jure sur les cendres de ma sainte mère que l'homme qui m'a ravi mon bonheur, si jamais je le connais, mourra de ma main.

Un bruit qui se fit à la porte d'entrée arrêta brusquement cet entretien. C'était Delpy qui revenait. A en juger par la figure courroucée de l'artiste, on pouvait assurer qu'il y avait de l'orage dans l'air.

— Mais qu'es-tu devenu toute la soirée? demanda Verdier?

— Je suis enchanté d'être rentré, répondit Delpy en se promenant de long en large.

— Nous aussi, parbleu, dit Verdier. Te serait-il arrivé quelque chose ?

— Non. Seulement je me suis tenu à quatre pour ne pas noyer un homme.

— Noyer un homme ! répéta Verdier tout effaré. Ah çà ! est-ce que tu es fou ?

— Je ne le pense pas ; mais je suis furieux ! Tu vas encore me traiter de sceptique parce que je ne crois pas comme toi aux conceptions profondes de nos législateurs ni de nos gouvernants, les premiers surtout, que la France aurait si souvent tant d'avantage à prendre à Charenton ! O malheureux magistrats ! ajouta-t-il en regardant son ami, que vous êtes à plaindre d'être obligés de rendre des jugements d'après de semblables lois !

— Ah çà, mais après qui en as-tu donc ? demanda Verdier.

— Après qui j'en ai ? reprit Delpy avec un sourire railleur : après toi, après moi, après la France entière. Je ne te dirai point que je suis content de ce qui arrive. Mais enfin, toi qui excuses toujours les bévues de nos gouvernants, écoute bien ceci. Comme c'est après-demain l'ouverture de la pêche, j'ai été chercher nos permissions. N'en voyant que deux, celle de Philippe et la mienne, je me suis enquis si l'on t'avait oublié :

« — Non, m'a répondu le fermier, mais je ne veux pas en donner à ce monsieur.

» — Pourquoi ? lui ai-je demandé.

» — Parce qu'il ne me plaît pas.

» — Du moment que mon ami paye sa permission, ai-je répliqué, il me semble qu'il a fort peu à s'occuper s'il vous plaît ou non.

» — La preuve de votre erreur, a-t-il dit, c'est qu'il n'en aura pas. »

— Qu'est-ce donc que cet insolent? demanda Verdier.

— Cet insolent, répondit l'artiste, c'est un ancien boulanger, autrefois gardeur de pourceaux, qui a pour associé dans la location de la pêche un ancien marchand de parapluies, deux personnages, comme tu le vois, de la plus haute distinction, lesquels, grâce au génie de nos législateurs, peuvent à leur gré t'ennuyer tout à leur aise et te rendre insupportable le séjour dans ce pays.

— Je ne me suis jamais occupé de cette question, dit Verdier, mais je serais surpris qu'il n'existât pas dans le cahier des charges certaines restrictions contre une telle omnipotence. Et cependant, ajouta-t-il en réfléchissant, s'il est fermier du canton, il peut être dans son droit.

— Ainsi, reprit Delpy, moi qui n'ai d'autre récréation, en dehors de mon travail, que la pêche à la ligne, qui ai acheté une maison à Port-Marly à cause de sa position exceptionnelle pour mon plaisir préféré, de la quantité de poisson que la rivière

recèle dans cet endroit, et surtout de la tranquillité dont on y jouit, sans laquelle il n'y a pas de pêche possible; car ici point de marine qui vous dérange, point de courant qui vous gêne, point de canotage; en un mot, rien qui puisse vous ennuyer. La loi, par l'ineptie de nos législateurs sur cette matière, me place sous la dépendance absolue d'un ancien gardeur de pourceaux!

— Cependant, mon ami, répliqua Verdier, s'il est locataire.

— S'il y a quelque chose en France qui ne devrait pas être affermé, dit l'artiste avec véhémence, c'est la rivière, qui n'est en réalité qu'une grande route, où tout le monde doit avoir sa part de jouissance. Mais, en admettant le cas où l'État s'arroge le droit de l'exploiter, pourquoi ne délivre-t-il pas lui-même les permis de pêche comme il délivre les permis de chasse?... une absurdité semblable est-elle admissible, quand c'est l'État qui paye les gardes? Il y a quarante ans, mon ami, que je pêche à la ligne, et il y en a au moins trente-cinq que je prends des permis; j'ai donc pu apprécier la généralité des fermiers, que l'on peut classer en trois catégories: le pêcheur amateur, le pêcheur de profession, et le pêcheur... inclassable, si ce n'est parmi les déconsidérés. Le premier est un homme ordinairement passionné pour la pêche, dont le but est de se réserver les meilleurs endroits. Le second n'a qu'un

désir, tirer de son métier, par tous les moyens possibles, même par la destruction complète du poisson, tout ce qu'il peut donner. Le troisième est presque toujours un homme plus ou moins taré, dont l'origine de la fortune est plus ou moins avouable, soit qu'il ait exercé quelque profession interlope ou qu'il ait fait quelques bonnes faillites plus ou moins frauduleuses, et qui, pour éviter le mépris de ceux qui le connaissent, se retire dans quelque village où, sous la protection de la loi, il devient une sorte de *pacha* de la rivière. Et, chose plus triste encore! c'est que non seulement il fait payer son plaisir par les autres, mais il peut, à son gré, vous faire prendre en aversion un pays qui avait été jusque-là plein de charme pour vous.

— Le législateur, n'en doute pas, dit le magistrat, n'a point prévu l'omnipotence qu'il donnait au fermier, ni l'usage abusif qu'il pouvait en faire; et le gouvernement, de son côté, crois-le bien, ignore tout cela.

— Comment ignorerait-il, répliqua Delpy, ce que tout le monde sait? Dans tout autre pays, reconnaître une erreur paraîtrait équitable; mais ce serait, chez nous, douter de l'infaillibilité administrative! Une simple question, mon ami, ajouta l'artiste. Tu m'as souvent parlé de ce qu'avait de détestable le gouvernement ottoman et son administration. Eh bien, quelle différence fais-tu entre

les Turcs, qui afferment l'impôt sur les moutons, et les Français, qui afferment celui qui existe sur les poissons? Ces deux fermages sont-ils autre chose qu'un impôt similaire?

Verdier, à cette étrange question, oubliant ses préoccupations, ne put s'empêcher de rire. Philippe, au contraire, sachant jusqu'où pouvait aller son oncle, dès qu'il était sur ce chapitre, et tenant à être agréable à l'ancien magistrat, se hâta d'intervenir :

— Voyons, mon oncle, dit-il, n'y aurait-il pas possibilité d'arranger tout cela en faisant mettre ma permission au nom de M. Verdier?

— Eh bien! et toi? demanda Delpy.

— Moi, je ne pense pas pouvoir profiter de la mienne.

— Pourquoi cela ?

— Tu sais, mon cher oncle, si depuis longtemps je désire faire un voyage en Italie, et combien je serais heureux de voir les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres à Rome, à Florence. Or, jamais il ne se présentera un moment plus propice. M. Verdier, qui vient de me rendre un grand service...

— Un service? interrompit Delpy un peu anxieux.

— Oui, M. Verdier te contera cela. Seulement, dans l'entretien que nous avons eu ensemble, il m'a fait éprouver des émotions qui m'ont secoué

et me rendraient le travail pénible et même difficile. Il ne peut donc pas, comme je te le disais, y avoir de moment plus propice.

— Plus propice! répéta Delpy, en réfléchissant. A ton point de vue peut-être; mais, au mien, il n'en est pas ainsi! C'est après-demain l'ouverture de la pêche, et, si tu t'absentes, je vais me trouver avec le prince Lohanoff sur les bras, qui presse tous les jours davantage pour activer son marbre, en me faisant observer qu'il s'attend de jour en jour à être rappelé par son gouvernement. Alors je vais être dans l'impossibilité de pêcher!

— Tu as raison, dit Philippe, je n'avais pas réfléchi à cette circonstance. Je continuerai le Russe. De ton côté, tu promets, sans arrière-pensée, de consentir à mon départ dès que mon travail sera terminé?

— Si tu y tiens, répondit Delpy, je ne veux point te contrarier; toutefois, permets-moi de douter que ce soit l'amour de l'art seul qui t'attire en Italie : c'est pour cela, je t'avoue, que j'ai une certaine appréhension de te voir partir. Je serais sûr que ce voyage n'a d'autre but que la distraction, je te pousserais moi-même à le faire.

— Je comprends ce que tu veux dire. Je le reconnais, il y a du vrai. Crois-moi, cependant tout ne l'est pas. Tu te figures que la personne en question est le seul mobile de mon voyage; elle y est

certainement pour quelque chose, mais le besoin de changer d'air, de place, que sais-je? n'y est pas étranger. Puis, sois sans inquiétude, grâce à cet excellent M. Verdier, ce n'est plus un enfant qui partira : j'ai à cœur de le persuader sur ce point, ce sera ma manière de lui prouver ma reconnaissance. Jusque-là compte sur ma promesse et laisse-moi faire.

— Je veux bien te laisser faire; mais je connais l'Italie, mon ami, et j'aimerais mieux te voir rester avec nous, maintenant surtout que la pêche va ouvrir et que tu pourrais te livrer à cette agréable distraction. Penses-tu être longtemps absent?

— Non, un mois ou deux tout au plus.

— Soit, si tu le désires absolument, dit Delpy. Mais ce voyage est une folie. Il est clair que ton but est de retrouver la trace de cette femme, et je demande à tout homme sensé si c'est dans sa position qu'elle aurait pu avoir seulement l'idée de retourner dans son pays. Je le répète, c'est de la démence.

— Je suis entièrement de ton avis, dit Verdier. On ne peut voir dans ce voyage qu'une malheureuse et regrettable inspiration; mais enfin, si c'est une satisfaction pour ton neveu, tu dois y consentir, et, en attendant que le moment soit venu, j'engage beaucoup M. Philippe à se mettre résolûment au travail.

Notre jeune artiste, se trouvant relativement satisfait de sa soirée, promit de commencer dès le lendemain. Delpy, quoique contrarié de la persistance de son neveu, trouvait un dédommagement dans la pensée qu'il pourrait dans les premiers temps se livrer à son plaisir favori. Verdier, qui, de son côté, avait son idée, voulant partir par le premier train le lendemain matin, brusqua le moment de se séparer, et tout le monde se retira pour aller se livrer au repos.

Le jour suivant, en effet, nos amis, fidèles au programme que chacun s'était tracé, se mirent en devoir de l'exécuter. Philippe et Verdier, partis ensemble, se séparèrent à la gare d'arrivée, le premier se rendant directement à son domicile, dans l'espoir d'y trouver un indice quelconque qui lui servît à expliquer le mystère de la veille ; mais l'état des choses étant le même, il s'achemina tristement vers l'atelier de son oncle, afin de faire prévenir sans retard le prince Lohanoff qu'il était à sa disposition pour continuer son travail. Verdier prit la direction de la Madeleine pour se rendre à la préfecture de police. Quant à Delpy, tout occupé des apprêts de ses engins de pêche, il était resté à la campagne, où le jeune artiste et l'ancien magistrat rentrèrent le soir.

Tout se passa sans nouvel incident pendant quatre ou cinq jours ; mais au bout de ce temps,

une circonstance inattendue vint brusquer un dénouement désiré d'un côté et redouté de l'autre. Le prince Lohanoff venait de faire prévenir Delpy que, rappelé par son gouvernement, l'exécution du marbre commencé devait forcément être interrompue jusqu'à son retour. Seulement, comme son absence pouvait durer quelques années, il entendait payer la moitié du prix convenu. Delpy, maudissant ce contre-temps, dut néanmoins accepter. Il sentait bien que désormais, nulle entrave n'existant plus pour différer le départ de son neveu, il était obligé de lui laisser effectuer son voyage. Cet éloignement qu'il redoutait lui faisait éprouver un pressentiment pénible dont il ne pouvait se défendre.

De son côté, Verdier avait, par ses relations, fait mettre les meilleurs limiers de la police aux trousses de Mlle Margani, non qu'elle eût commis un acte répréhensible : il savait bien que dans sa situation elle était maîtresse de son enfant ; mais enfin cette disparition subite, étrange, piquait d'autant plus sa curiosité de magistrat, qu'il était informé de l'insuccès des recherches. Connaissant, il est vrai, l'amour-propre de messieurs de la police afin de prouver la finesse de leur flair pour trouver ou suivre une voie quand ils la tiennent, il comptait sur un redoublement d'activité excité par le dépit : il eut lieu en effet, et cependant il fut impossible de découvrir la moindre trace de

la fugitive. Cette affaire mystérieuse, pour ne pas dire ténébreuse, le préoccupait; il éprouvait à l'égal de Delpy une appréhension indéfinissable de voir partir ce jeune homme inexpérimenté, dans un état de surexcitation plus ou moins dissimulée, où l'espoir de découvrir et peut-être de se venger pouvait entraîner les plus graves conséquences dans un pays dont il ne connaissait pas les mœurs. Mais comme toute tentative afin de le détourner de ce voyage serait restée sans résultat, on y renonça, et il se mit en route après avoir écouté et promis de se conformer aux conseils et recommandations de son oncle ainsi qu'à ceux de l'ancien magistrat.

V

DÉPART POUR L'ITALIE.

Philippe n'avait jamais quitté Paris, et, comme tous ceux qui s'absentent pour la première fois, il éprouva en se séparant des siens, surtout dès qu'il

dut monter dans le wagon, un serrement de cœur dont il ne pouvait se rendre compte; et si une force involontaire ne l'eût poussé, il serait descendu et ne serait point parti, tant il était en proie à un de ces sentiments de tristesse dont l'âme est pénétrée au moment de s'éloigner de ceux qui, par leur affection, vous ont aidé à supporter une grande douleur. Et c'est lorsque son cœur ressentait le plus vivement le choc de toutes ces pensées, que la cloche et un coup de sifflet de la locomotive vinrent couper court à toute hésitation, car le train venait de se mettre en marche.

Notre jeune voyageur se remit assez promptement des émotions du départ. L'espoir d'apprendre quelque chose concernant la disparition de sa maîtresse, l'idée tant caressée jadis, alors que le bonheur semblait devoir lui rester fidèle, de pouvoir admirer les nombreux chefs-d'œuvre que renferme la ville de Rome vers laquelle il se dirigeait, avaient été autant de motifs pour atténuer le chagrin d'un instant. Deux heures s'étaient à peine écoulées, qu'il n'avait plus qu'un désir, parvenir au lieu de destination. Le malheur voulut que son arrivée à Rome se trouvât un samedi assez tard, et la fatigue du voyage l'ayant empêché de se lever de bonne heure, il ne rencontra pas un seul de ses anciens camarades dans les visites qu'il ne manqua point de leur faire; aussi fut-il obligé de passer dans la

solitude la journée du dimanche, journée d'autant plus longue et pénible pour lui, qu'il se trouvait dans un état d'excitation nerveuse sans cesse augmentée par son isolement et le bruit des cloches, qu'il retrouvait partout où il portait ses pas. Philippe parlait très bien l'italien : son oncle, dans la prévision qu'il voudrait, comme presque tous les artistes, visiter l'Italie et peut-être l'habiter quelque temps pour se perfectionner dans son art, le lui avait fait apprendre, et Julietta avait contribué à compléter les études du jeune sculpteur. Il n'avait donc nullement besoin de ses amis sur ce point; mais la solitude lui était désagréable, l'effrayait même. Puis il avait hâte de quitter Rome et de se diriger vers les environs de Naples; toutefois, n'ayant nulle confiance dans les gens du pays et ne voulant pas leur laisser connaître son itinéraire, c'était près de ses amis seuls qu'il entendait prendre les renseignements dont il avait besoin pour continuer son voyage.

Ainsi ce jeune homme qui avait si vivement désiré voir les œuvres de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini, de Canova, et de tant d'autres, n'y pensait même pas aujourd'hui qu'il les avait sous la main. Cet effet étrange d'un mal moral fut surtout appréciable le lendemain, comme on va le voir. Philippe, d'un caractère doux et affectueux, était très aimé de ses anciens camarades; sa visite fut pour eux la

plus agréable surprise ; et lorsque le premier mouvement de joie de se retrouver ensemble en pays étranger fut calmé, ils voulurent le conduire aux endroits où ils supposaient que ses instincts d'artiste lui faisaient souhaiter de se rendre. Mais quel ne fut pas leur étonnement en voyant son indifférence, quand ils lui avaient connu jadis un enthousiasme pour tout ce qui avait trait à son art. Il expliqua alors qu'à aucun prix il n'aurait voulu passer à Rome sans serrer la main à ses amis, mais qu'une affaire urgente le forçait à continuer sa route vers Naples : tandis qu'à son retour, son esprit libre de toute préoccupation, il pourrait se livrer entièrement à la satisfaction de réaliser un rêve de toute sa vie. Il partit en effet, et se rendit dans la Terre de Labour, cette partie montagneuse des Apennins limitrophe de la Calabre, contrée autrefois très dangereuse à cause des atrocités que le brigandage y commettait, et peu sûre encore aujourd'hui.

C'est sur la cime d'une de ces montagnes escarpées et volcaniques que se trouve le Mont-Cassin, cette superbe abbaye qui passe pour avoir été l'habitation de saint Benoît, et dans laquelle on entre par une longue et sombre grotte. Sa façade présente un développement de près de 200 mètres. Son intérieur, somptueusement orné, renferme, outre une riche bibliothèque, une collection d'antiquités.

L'un de ses plus anciens manuscrits est le *Commentaire* d'Origène sur l'épître de saint Paul aux Romains, de l'an 569. L'église possède le corps de saint Benoît, son fondateur, et celui de sainte Scholastique, sa sœur jumelle, dont on voit dans le parvis les statues colossales, ainsi que celle de sainte Abundanzia, leur mère. Jadis les bénédictins du Mont-Cassin étaient seuls propriétaires et seigneurs de toutes les terres environnantes; aujourd'hui, la plus grande partie de ces terres appartiennent à des particuliers, auxquels elles ont été vendues comme propriété nationale.

Les environs de cette abbaye surtout étaient infestés de brigands. Les cadavres que l'on y voyait suspendus aux branches des arbres de distance en distance indiquaient le châtiment qui leur était réservé, et cependant cela ne les avait jamais effrayés; ils jetaient au contraire l'épouvante jusque dans les pays environnants. C'est dans cette contrée bénite, non loin de San-Germano, près de la route qui conduit de Rome à Naples, qu'allait notre jeune voyageur.

Le hameau où habitait la famille Margani, chez laquelle il se rendait, composé seulement de quelques misérables masures, se trouvait assez éloigné de la ville où il avait couché, et comme de cette ville il avait dû faire la route à pied, qu'il était parti de très bonne heure, la fatigue commençait à

se faire sentir. Après avoir demandé des indications pour la dixième fois peut-être, on lui montra l'endroit désigné à deux kilomètres environ, sur une pente presque au pied de la montagne. Il reprit courage, et après avoir parcouru à peu près la moitié de cette distance, il se trouva en face d'une habitation de belle apparence qu'un coude de la route lui avait cachée : c'était la seule de ce genre qu'il eut aperçue depuis son départ le matin ; car l'aspect du pays, les masures qui s'offraient à sa vue çà et là, et la mine des quelques rares habitants qu'il rencontrait, lui faisaient éprouver un indéfinissable malaise.

VI

LE MARQUIS DE ROZOLI.

En arrivant en face de la maison qui venait de flatter sa vue, ses yeux s'étaient portés sur un bouquet d'arbres situé entre la route et l'habitation, et il éprouva une agréable surprise en y dé-

couvrant un homme contrastant heureusement avec ceux qu'il avait rencontrés jusque-là. Ce personnage, à moitié étendu sur un banc, lisait un journal en fumant son cigare. Philippe se dirigea vers lui. C'était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, très brun, avec une barbe d'un noir de jais; sa belle tête était du plus pur type italien. Mais ce qui frappa surtout notre jeune artiste, ce fut l'étonnante ressemblance de cette figure avec celle de sa Julietta; il retrouvait dans les traits de ce monsieur ceux de la jolie fugitive, et il en resta impressionné. Cependant, bien qu'extrêmement soigné de sa personne, le hâle de sa peau indiquait que sa vie ne s'était point passée dans les salons. Un costume de velours de soie noire faisait ressortir la blancheur et la finesse de son linge; un foulard de couleurs éclatantes, simplement noué autour du cou, complétait un costume négligé qui ne manquait pas d'une certaine élégance. Si l'on joint à cela une bague unie, dite chevalière, avec un gros brillant de la plus belle eau et parfaitement assorti aux trois fixés à sa chemise, on aura un aperçu de son extérieur.

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur, demanda Philippe en s'approchant le chapeau à la main, de me dire si je suis loin de la demeure de M. Margani?

Le personnage en question, sans sortir de son

immobilité, sans même baisser le journal qu'il tenait à la main dans l'attitude d'un homme qui lit, leva les yeux vers le jeune voyageur, et, après avoir fixé un moment sur lui un regard où l'on pouvait lire, en apparence du moins, une indifférence peu bienveillante, il se décida à répondre par une simple demande.

— Que lui voulez-vous?

— J'ai, monsieur, un renseignement à prendre près de lui.

— Mais peut-être pourrais-je vous le donner. De quelle nature est-il?

— C'est de lui-même que je dois l'obtenir, monsieur.

— Dans ce cas, répliqua l'inconnu sans se déranger, continuez votre chemin : c'est à cent mètres de la route, la première maison que vous trouverez à gauche.

Philippe remercia, salua et s'éloigna. Dès qu'il eut tourné le coude formé par la route, l'inconnu se leva, et, avec une agilité que son apparente indolence n'aurait point fait supposer, bondit sur un monticule d'où l'on pouvait voir la maison de Margani. Le voyageur y ayant pénétré, il redescendit tranquillement et reprit sa lecture. Philippe, en effet, était entré dans la maison indiquée, si toutefois, à en juger par le rez-de-chaussée, on peut appeler maison une espèce de grand bouge convenable

tout au plus pour loger des animaux; c'est du moins l'aspect qui s'offrit à sa vue, en entrant dans la pièce où l'on se trouvait immédiatement après avoir franchi le seuil de la porte. C'était une grande chambre enfumée, éclairée par une petite fenêtre, ayant pour ameublement un lit délabré, une grande table et quelques escabeaux de bois blanc; çà et là, suspendus aux murs, avec des portraits de saints, deux ou trois chapelets et force scapulaires mêlés à quelques ustensiles de cuisine. La malpropreté de cette pièce était en tout point digne des habitants de la contrée, et principalement des deux personnages d'aspect peu rassurant qui s'y trouvaient lorsque Philippe était entré. Ces deux individus, natifs l'un et l'autre de la Calabre, étaient armés d'une espèce de poignard que l'on apercevait à travers leurs guenilles et avaient un regard farouche ressemblant moins à celui des humains qu'à celui des bêtes féroces. Ces deux nobles Calabrais étaient d'âges différents : l'un paraissait avoir la cinquantaine, tandis que l'autre avait tout au plus vingt-huit ans. Ce dernier, d'une rare laideur, avec sa mine de fouine, semblait, à première vue, avoir la figure d'un chafouin; mais en le considérant plus attentivement, on trouvait que son regard oblique qui se dérobait sans cesse, et quelques poils droits clair-semés sur sa figure en guise de barbe, lui donnaient l'apparence d'une

hyène. Après avoir salué ces personnages de si haute et de si sympathique distinction, Philippe demanda M. Margani.

— C'est moi, répondit le plus âgé en le regardant avec étonnement.

— Je désirerais vous parler en particulier, fit l'artiste avec une certaine répulsion.

— Laisse-nous un moment, dit Margani à son compagnon.

Ce dernier, froissé sans doute qu'on le renvoyât, ses yeux fixés sur l'étranger, sortit sans souffler mot.

— J'ai, monsieur, une pénible communication à vous faire, commença Philippe dès qu'ils furent seuls, je viens vous parler de votre fille.

— Alors vous venez de Paris ? demanda Margani.

— Précisément, répondit le voyageur, qui ne pouvait décidément se faire à l'idée de voir dans cet homme le père de Julietta.

— De quoi s'agit-il ? dit le vieux Calabrais en allant entr'ouvrir une porte que Philippe n'avait pas aperçue et qui donnait accès dans la pièce où ils se trouvaient.

— Il s'agit d'abord de connaître son adresse.

— Que voulez-vous en faire ?

— Ce que je veux en faire ? répéta l'artiste. C'est selon où elle sera : la laisser tranquille, ou en faire ma femme.

— En faire votre femme? demanda Margani en essayant de sourire sans pouvoir y parvenir; mais je crois qu'un jeune homme du pays compte aussi l'épouser.

— Cela ne se peut pas, répliqua Philippe. Certaines circonstances s'opposent à ce qu'elle soit à un autre.

— Je ne comprends pas.

— Donnez-moi son adresse, et je vous expliquerai tout.

— Expliquez d'abord, et je vous donnerai l'adresse après.

— Eh bien! monsieur, Julietta est ma femme devant Dieu.

— Par saint Benoît! s'écria le vieux Calabrais, son regard fixé sur le jeune homme, dans l'attitude d'un chat prêt à s'élancer sur un chien, voilà du nouveau. Combien estimez-vous votre peau? ajouta-t-il en caressant de la main le manche de son poignard.

—Pourquoi cette question? demanda Philippe, peu rassuré.

— Parce que je vous trouve bien hardi de venir me tenir ce langage. Mais vous êtes donc fou, si vous avez pensé sortir d'ici vivant.

— Quand vous connaîtrez les détails, peut-être penserez-vous autrement, puisque je désire l'épouser, dit l'artiste en tenant sa main sur le revolver

qu'il avait dans sa poche, car l'inquiétude était peinte sur sa figure.

— Tu n'épouseras pas celle que mon frère aime! s'écria le jeune bandit, qui de dehors avait tout entendu. Et rentrant brusquement, il se précipitait sur Philippe, lorsqu'une femme, entrée par la porte d'intérieur entr'ouverte, s'élança au-devant de lui :

— Arrête! dit-elle avec autorité.

Et notre homme resta comme cloué sur place. Philippe, de son côté, qui avait saisi son revolver et s'était jeté en arrière à l'entrée du bandit, demeura stupéfait ; il baissa son arme au moment où il allait faire feu sur son agresseur.

La femme qui venait d'intervenir n'avait point perdu un seul mot du colloque avec Margani. Elle était d'une belle prestance et paraissait avoir trente-huit à quarante ans. Malgré cet âge, elle conservait encore une grande beauté. Sa mise d'une certaine recherche, et les soins de propreté, de coquetterie même sur toute sa personne, contrastaient singulièrement avec les gens et les choses qui l'entouraient.

— Qui êtes-vous, monsieur, et que venez-vous faire ici ? demanda-t-elle à Philippe.

— Madame!... fit l'artiste tout interdit.

— Surtout pas de ruse, point de dissimulation, reprit-elle en cherchant à le rassurer ; la vérité

seule vous sera favorable, tandis que tout mensonge pourrait vous être nuisible.

Le ton d'autorité mêlé de bienveillance, avec lequel ces dernières paroles furent prononcées, l'avertit que cette femme tenait peut-être sa vie dans ses mains.

Aussi notre amoureux commençait-il à regretter sa témérité. Mais comprenant que la sincérité était peut-être l'unique moyen de sortir du guêpier où il s'était imprudemment aventuré, il commença l'histoire de ses amours, aussitôt interrompue par l'entrée de l'inconnu auquel il avait demandé et qui lui avait indiqué la maison de Margani. Les gouttelettes de sueur que l'on voyait sur sa figure témoignaient de la diligence qu'il avait faite pour arriver au plus vite. Or, personne ne s'étant éloigné, il ne pouvait avoir été appelé en toute hâte que par un signe de convention quelconque, ce qui rassurait peu notre voyageur.

— Qu'y a-t-il donc? demanda ce personnage en entrant.

Margani et son acolyte mirent immédiatement chapeau bas en saluant du titre de marquis le nouveau venu. C'était en effet le marquis de Rozoli, à qui Mme Margani expliqua ce qui venait de se passer, en engageant ensuite le jeune homme à reprendre son récit. Ce qu'il allait volontiers faire, espérant désarmer par la sincérité de son exposé

véridique et l'affirmation de sa bonne intention, la colère de ces redoutables ruraux. Mais le marquis s'y opposa; soit qu'il voulût laisser ignorer certains détails aux étrangers, soit pour tout autre motif, il décida que Mme Margani, Philippe et lui monteraient au premier étage.

— Il ne mourra que de ma main! s'écria le jeune bandit, en s'élançant de nouveau sur le voyageur. Et cette fois c'était fait de lui, si Margani n'avait détourné le coup, qui, mal assuré, avait porté à faux. Néanmoins la froideur de la lame, en glissant sur la peau de l'artiste, l'avait fait bondir de côté, et, obéissant à cet instinct de conservation qui ne raisonne pas, il avait levé son revolver et allait faire feu sur son agresseur; mais Mme Margani, se trouvant à son côté, l'en empêcha.

— Depuis quand donc fait-on usage des armes en ma présence, s'était écrié M. de Rozoli en s'élançant à son tour, le stylet à la main, sur le provocateur, avec une agilité que sa robuste structure n'aurait pas fait supposer? Mais le jeune Calabrais, qui connaissait cet homme, pris de terreur, franchit la table qui le séparait de la porte de sortie, et disparut. M. de Rozoli, s'adressant alors au voyageur, le somma de lui remettre son revolver; et, comme ce dernier hésitait, un sourire ironique du marquis, qui n'admettait pas de réplique sans risquer le tout pour le tout, lui fit comprendre sa folie dans le

cas où il voudrait résister. Allongeant le bras, le marquis répéta du ton d'un homme habitué à être obéi :

— Donnez votre arme !

— Donnez donc votre arme ! répéta avec précipitation Mme Margani.

— Convenez, monsieur, balbutia Philippe en remettant son revolver, qu'après ce qui vient de se passer, il me faut une grande confiance en vous pour consentir à me désarmer.

— Soyez véridique, scrupuleusement véridique dans ce que vous allez me faire connaître, et vous n'aurez rien à craindre, dit le marquis, qui brûlait de savoir tout, en redoutant de trop apprendre ; car, mieux que votre revolver, ma parole vous défendra.

Il fit signe à Philippe, et tous deux, suivis de Mme Margani, se dirigèrent vers la porte du fond, derrière laquelle se trouvait un escalier ; après l'avoir monté, ils passèrent devant une fort belle chambre à coucher d'une irréprochable propreté, très confortablement et même luxueusement meublée, pour arriver à un beau salon, où ils entrèrent. Le contraste qui existait entre le rez-de-chaussée et le premier étage aurait dû tranquilliser notre voyageur, mais il avait aperçu, masqué par des tapisseries, l'escalier de l'entrée particulière. Avait-il cru à des oubliettes ? toujours est-il que son imagination surexcitée était loin de se calmer.

— Asseyons-nous, avait dit le marquis en entrant; maintenant je vous écoute.

Notre artiste narra l'histoire de ses amours avec la fidélité d'un homme qui se trouve dans une position peu digne d'envie; elle était d'autant moins rassurante qu'il remarquait que sa narration faisait froncer de plus en plus les sourcils du marquis. La manière mystérieuse dont ce dernier avait été prévenu; le souvenir de sa réception en demandant son chemin pour trouver la maison où il se rendait; l'autorité absolue qu'il paraissait exercer sur tous ceux qui l'entouraient, et le ton avec lequel il l'interrogeait, quand chaque parole semblait empreinte d'une menace : tout cela lui faisait penser à la Calabre, ce pays si célèbre par l'énormité des forfaits de ses habitants, et dont il se trouvait peu éloigné en ce moment.

— C'est bien, dit le marquis en se levant, extrêmement agité.

L'aspect de cet homme était étrange; il se promenait de long en large, dans l'attitude de celui qui réfléchit à ce qu'il vient d'apprendre, et, tout en paraissant satisfait, il semblait dissimuler une colère concentrée d'avoir entendu la vérité. Mme Margani, restée silencieuse depuis leur entrée dans le salon, essuyait ses yeux.

VII

LE SERMENT DE LA CALABRE.

— Quel but aviez-vous en venant ici? reprit le marquis, s'arrêtant brusquement devant Philippe. Pensiez-vous y trouver Julietta?

— Je ne sais, monsieur; j'espérais au moins me procurer une indication quelconque.

— Mais, est-ce bien pour en faire votre femme ou pour la déshonorer encore?

— Jamais, à mes yeux, Julietta n'a été déshonorée, car elle a toujours été ma femme devant Dieu. Orphelin et redevable de ce que je suis à mon oncle, j'attendais d'avoir deux ou trois ans de plus afin de lui parler de mon mariage; et c'est précisément quand je venais de prévenir Julietta que le moment était venu de régulariser notre position, qu'elle a disparu avec mon ange de petite fille.

— Et vous n'avez fait aucune recherche?

— Si, monsieur : un ami de mon oncle, ancien

magistrat, s'est adressé à la police, et, malgré la persévérance de son personnel le plus expérimenté, il a été impossible de découvrir la moindre trace.

— La police de Paris est cependant bien faite. Ne craignez-vous point d'avoir quelque malheur à redouter?

— Je ne le pense pas, monsieur. Les exigences croissantes de ma fiancée, comme je vous le disais il n'y a qu'un instant, relativement à sa toilette surtout, son irritabilité pour le moindre soin à donner à notre chère petite fille, tout cela, hélas! ne me laisse guère d'illusion sur mon malheur!

Et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues. Mais, comptant sans doute sur l'inadvertance de ses interlocuteurs, ou peut-être honteux de sa faiblesse, il ne les essuya pas. Rien cependant n'avait échappé à M. de Rozoli et encore moins à Mme Margani; cette dernière, avec son regard fixé sur le jeune homme, semblait le dévorer des yeux.

— Il faut savoir pardonner un moment d'oubli, monsieur, dit le marquis. Réfléchissez à tous les éléments de séduction qui entourent une jeune fille dans une ville comme Paris, quand elle est jolie, et elle l'était avant de quitter la pension; aussi est-ce contre le gré de tout le monde ici que la malheureuse enfant a voulu partir. Nous l'en aurions certainement empêchée sans la garantie morale que nous offrait un couvent. Il en a été de même relative-

ment à la famille où elle est entrée : tous les renseignements ont été unanimes sur son honorabilité. Malheureusement les séductions d'une grande ville sont dangereuses ; la perspective d'un riche mariage qui facilite l'accès à cette vie brillante tant enviée des jeunes femmes en général, leur donne le vertige, et peut-être sa position avec vous, sans l'excuser aucunement, pouvait éveiller chez elle ces tentations.

— Ceci ne justifierait rien, répliqua Mme Margani. Vous êtes artiste, je crois ?

— Comment le savez-vous, madame ? demanda Philippe surpris.

— En effet, répéta M. de Rozoli étonné, comment le savez-vous ?...

— Je l'ai appris par la famille chez laquelle était entrée ma fille, répondit au marquis Mme Margani. C'était là la cause de mes instances depuis plus d'un an pour nous rendre à Paris. Vous le voyez, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune homme, plus instruite que vous ne le pensiez, j'ai pu apprécier l'exactitude de votre récit, et cela, j'en conviens, devrait me faire croire à votre amour pour elle ; mais les mères ne se sentent jamais assez rassurées, et j'ai besoin d'être convaincue directement par vous-même. Il y a dans ce pays-ci un serment solennel qui a toujours coûté la vie aux parjures.

Et, décrochant du mur où il était suspendu, un crucifix, elle le posa sur le guéridon.

Instantanément le marquis ôta dévotement son chapeau en faisant le signe de la croix.

— Jurez sur notre Sauveur que vous aimez réellement ma fille.

— Je le jure ! répondit l'artiste sans hésiter, en plaçant sa main sur le crucifix. Si j'aime votre fille, madame ! Hélas ! plût au ciel qu'il en fût autrement ; depuis sa disparition, je ne mange plus, je ne dors plus, je ne sais que devenir enfin ! J'ai beau chercher le repos, la distraction, mais une idée fixe s'est emparée de mon esprit et revient toujours : Julietta et mon petit ange ! Ce voyage, entrepris sous le prétexte de me perfectionner dans l'art que je professe, n'a en réalité d'autre but que celui de découvrir leur trace. Si encore je pouvais trouver dans le travail, que j'aimais tant autrefois, une diversion à mon chagrin... Mais le ciseau et le maillet me tombent des mains

— Comment le ciseau ! vous n'êtes donc pas artiste peintre ? demanda le marquis.

Au moment où il allait répondre à cette question, Philippe ne fut pas peu surpris de voir Mme Margani et le marquis se jeter à genoux et prier avec ferveur, ce dernier se prosternant jusqu'à terre. Le tintement de la cloche d'une petite chapelle qui se trouvait sur le flanc de la montagne lui donna

l'explication de ce qui se passait. C'était en effet l'*Angelus* de midi que l'on sonnait. Se mettant à genoux comme ses hôtes, il entendit, dans le profond silence qui se faisait, un bourdonnement étrange dont il ne pouvait se rendre compte : c'était le vieux Margani et deux moines mendiants qui psalmodiaient des prières au rez-de-chaussée.

— Il faut à tout prix retrouver la trace de ma fille, mon cher Rozoli, dit Mme Margani en se relevant.

— Nous allons remuer ciel et terre pour cela, ma chère Marietta, répondit le marquis.

Puis, s'adressant à l'artiste, il lui dit :

— Vous parliez de ciseau avant l'*Angelus*, et je vous demandais si vous n'étiez pas peintre ?

— Je suis sculpteur, monsieur ; je vous citais même tout à l'heure une de mes statuettes qui avait été appréciée.

— C'est juste, répliqua le marquis ; mais ce détail n'étant pas ce qui m'intéressait le plus, m'avait échappé. Néanmoins je profiterai de la circonstance pour avoir votre opinion sur quelques objets de sculpture achetés dernièrement à un pauvre diable qui passait, un artiste, paraît-il, étranger à cette contrée. Et comme l'*Angelus* vient de nous avertir de l'heure de mon dîner et de celui de madame, je vous engage à m'accompagner, et vous dînerez avec moi. Puis, ajouta-t-il en lui rendant son revolver,

nous examinerons les pièces récemment achetées, qui ne sont même pas encore placées dans ma galerie; et, après m'avoir fixé sur le mérite de chacune d'elles, vous pourrez revenir près de madame, qui doit avoir, comme toutes les mères, bien des questions à vous faire.

— Volontiers, monsieur, répondit l'artiste, cette fois de plus en plus rassuré.

Et après avoir pris congé de Mme Margani, tous les deux se dirigèrent vers la demeure du marquis.

Cette habitation était ce que l'on appelle à Paris une belle maison de campagne, et que l'on nomme pompeusement palais en Italie. Le confortable et le luxe de l'intérieur étaient tout au plus dignes de ce nom. Cependant, en y regardant de près, on était surpris d'y voir des choses aussi disparates. C'est la remarque qui, dès son entrée, avait frappé Philippe et qui s'accentua encore en se mettant à table, car, dans le service d'argenterie, il y avait presque de tous les genres. Le dîner fut simple, même frugal. La sobriété, on le sait, est le trait caractéristique des populations de ces contrées. Le repas fut relativement gai, autant du moins qu'il peut l'être entre gens qui ne se connaissent pas. Seulement la cave du marquis avait dans le pays une réputation méritée, et quelques verres des meilleurs crus de la Sicile n'avaient pas peu contribué à rendre plus

expansif notre Calabrais; car lui aussi était originaire de ce noble pays.

— Voyez-vous, jeune homme, disait l'amphitryon à son convive, lorsque quelqu'un me plaît, je me charge de son avenir, et je crois que vous me plairez... Assurément, rien de plus beau qu'une profession d'artiste, quand il a du talent; mais quand on n'en a point... et le marquis fit une grimace significativement dédaigneuse. Si le destin, qui dispose de nous et de nos facultés à notre insu, vous a placé dans la première catégorie, restez-y, je le répète; pour moi, rien n'est plus enviable qu'un talent de ce genre. Mais s'il vous a rangé dans la seconde... eh bien! je vous associerai à mes... opérations commerciales. Toute la question d'abord est donc de savoir si vous avez le sentiment artistique, et nous allons nous en assurer, ajouta-t-il en se levant.

— Comment, monsieur, répliqua le jeune homme à son hôte, qui venait de lui prendre le bras, vous avez une maison de commerce?

— Très bien organisée, je vous assure, et dont les bénéfices sont suffisamment rémunérateurs pour les associés qui la composent.

C'est en devisant ainsi qu'ils arrivèrent à la susdite galerie. Connaisseur réel ou simplement amateur, notre amphitryon n'en éprouvait pas moins un visible plaisir en y entrant, car une satisfaction

où perçait une pointe de vanité se peignait sur sa figure. Les objets exposés et catalogués étaient en général des œuvres d'art sérieuses; quelques-uns même étaient de véritables chefs-d'œuvre. Tout, d'ailleurs, se trouvait rangé avec un soin si minutieux et un ordre si parfait, que l'œil distinguait chaque chose sans qu'on fût obligé de la déranger, ce qui facilitait beaucoup l'examen quand on voulait se rendre compte et juger le travail. Philippe regarda attentivement plusieurs de ces objets, parmi lesquels il s'en trouvait dont le marquis connaissait combien ils étaient appréciés, et le jugement sûr qu'il exprima sur chacun d'eux convainquit bien vite M. de Rozoli qu'il avait devant lui un véritable artiste. Aussi, soit par l'effet de son contentement de posséder des pièces d'un mérite réel, soit qu'il vît avec plaisir dans ce jeune homme un gendre futur pour Mme Margani ou qu'il lui fût simplement sympathique, sa figure reflétait la joie et tout dans sa personne respirait le bonheur.

— Maintenant, dit-il, je vais vous montrer ce que j'ai acheté à ce pauvre diable dont je vous parlais. Il y a, je crois, de jolies choses. En tout cas, je vous demande la même sincérité.

Et pendant que Philippe continuait à examiner ce qui s'offrait à ses yeux, notre amateur sortit pendant quinze ou vingt minutes. Tout occupé de son examen, la durée de cette absence ne fut nulle-

ment remarquée par le jeune artiste, mais il n'en fut point de même lors de la rentrée du marquis ou plutôt à la vue de ce qu'il portait. Les statuettes qu'il désirait soumettre à l'appréciation du jeune voyageur étaient renfermées dans deux caisses dont l'aspect lui semblait étrange : elles paraissaient aussi humides que si elles eussent séjourné dans la terre ou au fond de quelque souterrain, et, sans ajouter de l'importance à cette particularité, il se mit à examiner la première statuette qui lui fut présentée.

— Ceci est médiocre, dit-il, et n'est point digne de figurer ici.

— C'est aussi mon opinion, fit le marquis en lui passant la deuxième.

— Celle-ci est mieux, beaucoup mieux, dit l'artiste à première vue.

Et, étudiant de plus près tous les détails, il n'hésita point à se prononcer sur le mérite du travail, digne en tous points de figurer dans la galerie. Notre amateur, en présence du jugement porté sur cette œuvre, eût vainement essayé de dissimuler sa satisfaction, il était visiblement ravi d'aise.

— Continuons, continuons, mon jeune maître, dit avec contentement le marquis.

Mais, au moment même où il passait la troisième pièce à Philippe, celui-ci poussa une exclamation :

— Ma statuette ! s'écria-t-il avec surprise.

— Comment, votre statuette? demanda l'amateur étonné.

— Oui, monsieur, celle dont je vous parlais en vous faisant observer qu'elle avait été avantageusement appréciée.

— Vous devez vous tromper, répliqua le Calabrais en fronçant le sourcil; quelque autre artiste aura traité le même sujet. D'ailleurs, de quelle manière pourrions-nous alors expliquer sa présence ici?

— Je ne sais, monsieur, mais je suis sûr de ce que j'avance, répondit Philippe avec conviction. Du reste, ajouta-t-il, il n'y a pas d'erreur possible : mon oncle, depuis quelque temps, signe mes œuvres, et je mets, pour ma satisfaction seulement, la première lettre de mon nom dans un endroit et d'une manière presque invisible. Tenez, voilà sa signature et voici ma lettre. C'est la statuette vendue 3000 francs à un prince russe.

— Il est vraiment étonnant, inexplicable même, qu'elle puisse se trouver entre les mains d'un passant, presque un mendiant, dit le marquis, dont la figure s'était rembrunie au point de paraître sinistre.

— C'est bien simple, reprit le naïf et imprudent jeune homme, le prince aura été dévalisé.

— Qui voulez-vous qui s'amuse à voler des objets dont on ne pourrait se défaire?

— Peut-être des affiliés de la bande de Marco Moreno. Elle doit être dans ces contrées, car, en partant de Rome, mes amis, et surtout le maître de l'hôtel où je logeais, m'ont recommandé d'être prudent, en portant à ma connaissance que cette bande faisait parler d'elle depuis quelque temps dans ce pays. La police ne peut donc pas détruire ces gredins?...

— Je crois que ce serait difficile, répondit le Calabrais avec une indifférence affectée.

— Pourquoi?

— Parce que la bande dont vous parlez n'existe que dans les journaux; c'est avec ces balivernes et ces contes à dormir debout, avec des inventions de cette nature, qu'ils parviennent à intéresser le lecteur et à obtenir des abonnements. J'habite ce pays huit mois de l'année, et je puis affirmer n'y avoir jamais vu un seul brigand. Dans tous les cas, vous ne devez pas vous en préoccuper, puisque vous ne pouvez penser à partir ce soir. Mme Margani vous attend, et elle doit avoir bien des questions à vous faire : quand une femme dans sa position de mère vous tient, la conversation se prolonge et le temps passe. D'ailleurs rien ne vous presse, vous coucherez ici et pourrez partir demain dans la journée tout à votre aise. Continuez donc l'examen de ce qui peut vous intéresser, et allez ensuite retrouver Mme Margani, chez laquelle probablement

je vous rejoindrai, car je suis attendu pour traiter d'une affaire importante.

Le marquis laissa en effet l'artiste dans la galerie et se rendit directement chez la Margani. L'aspect sombre de cet homme, qu'elle craignait plus qu'elle ne l'aimait, frappa cette dernière et lui fit éprouver une vague appréhension.

— Comme tu parais soucieux, mon ami? lui dit-elle en le voyant entrer : je t'attendais avec impatience. D'abord, toi qui viens à bout de tout quand tu le veux, il faut, coûte que coûte, que tu trouves l'adresse de Julietta.

— Il s'agit bien de Julietta, fit-il en se promenant de long en large et comme se parlant à lui-même.

— De quoi s'agit-il donc?

— Peut-être de notre propre salut. Du diable si je pouvais me douter de ce qui arrive. Ce jeune homme, d'un véritable talent, se trouve être l'auteur de l'une des statuettes que j'ai achetées dernièrement.

— Eh bien!

— Eh bien! tu ne comprends pas?

— Non.

— Comment! tu ne réfléchis pas que si ces statuettes ont été volées, déclaration en aura été faite à la police, et la moindre indiscrétion de ce jeune homme....

— En quoi cela peut-il te préoccuper, dit-elle en l'interrompant, ta responsabilité ne peut être engagée !

— Non, sans doute; mais c'est toujours désagréable de se trouver mêlé à ces choses-là. Aussi je t'avouerai que, personnellement, je ne voudrais lui faire aucun mal; cependant si le brave Marco m'en débarrassait, il me rendrait service.

— Y penses-tu, mon Giuseppe bien-aimé ? Ce jeune homme qui a l'air si convenable et qui peut devenir notre gendre ? Quel bonheur inattendu pour nous qui voulons aller habiter la France ; tu dois au contraire veiller sur lui, s'il se trouvait menacé d'un danger.

— Ce n'est certes pas moi qui lui ferais courir un risque quelconque, répliqua le Calabrais. Mais quand tu me dis que je devrais veiller sur lui, je te répondrai, ma chère Marietta, que je dois d'abord veiller sur nous; d'ailleurs, je te le répète, aucun péril ne le menace.

— Je n'en doute point, puisque tu me le dis, mon Giuseppe ; mais, avec ce qui arrive, pourquoi prolonger notre séjour ici, surtout après ta promesse concernant notre éloignement de ce pays, que nous devrions avoir quitté depuis longtemps. Le départ de notre fille Julietta, tu t'en souviens, n'avait été consenti qu'à ce prix ; tu dois même te rappeler combien ton orgueil de père se révoltait à la

pensée de savoir ta fille institutrice, lorsqu'elle nous fit part de son désir de quitter le couvent pour terminer l'instruction de ses nouvelles amies. Eh bien, je le répète, après ce que nous venons d'apprendre, pourquoi ne pas partir?

— Tu en connais la cause, ma chère Marietta, tu sais bien que ce maudit procès de famille m'en empêche.

— Je comprendrais cela si ta présence était indispensable ici, répliqua M[me] Margani; mais, tu conviendras que si nous avions été à Paris, nous n'aurions pas à déplorer ce qui arrive pour notre fille. Puis, s'il faut te l'avouer, tes absences m'inquiètent: je crains toujours qu'il ne t'arrive malheur!

— Quel malheur veux-tu qu'il m'arrive à la chasse?

— Je ne sais; mais on a des pressentiments fâcheux dont on ne peut se défendre; ensuite nous sommes assez riches pour vivre honorablement, et je passe ici une existence si triste, quand je pourrais en avoir une, sinon brillante, du moins sortable. Te souviendras-tu de mes conseils, mon Giuseppe bien-aimé?

— Oui, à la condition que tu ne m'en parleras plus.

— Tu le vois bien, mon ami, tu éludes toujours.

— Non, je n'élude pas, je diffère seulement,

ayant des motifs pour cela. Et d'ailleurs, ajouta le marquis avec enthousiasme, y a-t-il quelque chose de comparable à cette mâle et dure vie des montagnes : le grand air, l'espace, les précipices, la fatigue, les dangers même, voilà l'existence la plus enviable, celle qui offre le plus de charme ! Tu ne connais point l'attrait de ces mots, toi : *le soleil et la liberté.*

— Oui, jusqu'à ce qu'il te soit arrivé un malheur quelconque ; je tremble toujours quand j'entends parler des assassinats si fréquents dans ces contrées.

— Allons donc, n'en crois pas un mot. Je gage que c'est le vieux Marco qui te tourmente ; jamais je n'ai eu la bonne fortune de le rencontrer. Il me semble que la chasse à l'homme doit être encore la plus attrayante.

— Mon ami, je te le répète, je ne veux plus de cette vie-là.

— Je ne connais pas les mots « je veux » ou « je ne veux pas », dit le Calabrais d'un ton qui n'admettait point de réplique.

— Mais réfléchis donc à la position d'une mère presque inconnue de sa fille, élevée loin d'elle, n'ayant jamais habité avec elle. Quel attachement peut-elle avoir pour ses parents ? Je te le répète, mon ami, je ne veux plus de cette existence.

— Paix ! dit sèchement le marquis. Le jeune homme en question viendra te voir, et comme il

soupe avec moi, tu peux le garder jusqu'à notre retour, qui aura lieu vers le coucher du soleil, car j'emmène Margani.

VIII

LE MOINE MENDIANT.

M. de Rozoli et son compagnon étaient partis depuis dix minutes environ que M[me] Margani aperçut les deux moines mendiants qui étaient passés vers midi, comme ils le faisaient journellement ; ils revenaient de leur tournée habituelle et gravissaient péniblement une pente pour gagner un gros arbre sous lequel ils paraissaient vouloir se reposer. En effet, dès qu'ils y furent arrivés, ils posèrent leurs sacs à l'ombre et s'assirent à côté. M[me] Margani, très agitée depuis le départ du marquis, était sortie de la maison, elle allait et venait en regardant toujours si elle ne verrait pas arriver le jeune artiste : c'est en le guettant qu'elle avait aperçu les deux moines. Toute préoccupée des quelques mots

prononcés par le marquis, elle en était inquiète. Ce même langage avait quelquefois frappé ses oreilles, et soit hasard ou fatalité, jamais elle n'avait revu ceux que cet homme désignait; de sorte que la crainte d'une menace suspendue sur la tête de son protégé l'empêchait de rester en place. Ces allées et venues avaient sans doute été remarquées par les moines, car l'un deux se leva et se dirigea vers la belle Marietta. C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure aux traits un peu sensuels, d'une taille moyenne, et, autant que son costume permettait d'en juger, il paraissait légèrement trapu et solidement bâti ; l'expression de sa physionomie dénotait un homme énergique, bien qu'il parût s'appuyer lourdement sur son bâton.

— Que Dieu vous protége et vous envoie toutes les félicités célestes dont vous êtes si digne, belle et noble dame, dit le moine en se prosternant avec humilité.

— Je croyais, mon révérend, que l'on vous avait donné ce matin.

— C'est vrai, madame ; mais.....

Et le moine s'arrêta comme s'il se fût trouvé dans l'impossibilité de proférer une parole de plus. Mme Margani, qui, sans avoir l'air de s'en apercevoir, avait remarqué depuis longtemps le trouble vrai ou simulé du religieux en sa présence, en ayant deviné la cause, ne fut donc pas surprise de le voir

revenir. Mais dans ce moment, agitée, inquiète, en proie à une grave préoccupation, elle paraissait avoir oublié le moine, qui, immobile et silencieux, semblait se complaire dans une douce contemplation...

— Tenez, fit-elle, en lui tendant une pièce de monnaie.

Mais le mendiant ne leva point la main pour la prendre.

— Que voulez-vous alors? demanda-t-elle, frappée de l'aspect de cet homme dont la fixité des yeux tenait de l'extase.

— Ce que je veux, madame? que vous me fassiez l'aumône d'un moment! c'est tout ce que je demande aujourd'hui.

— Pourquoi ce moment?

— Pour vous faire connaître les tourments immérités d'un malheureux. Vous me l'accordez, n'est-ce pas, madame? fit le moine d'un ton suppliant. Ayant rencontré votre mari avec le marquis de Rozoli et vous sachant seule, j'ai fait appel à tout mon courage pour m'enhardir; mais quand je suis devant vous, je ne peux ni n'ose plus m'exprimer.

— Ce que vous avez à m'apprendre est donc bien effrayant? dit-elle avec une aménité pleine de charme, car la figure de la belle Margani, comme si une heureuse inspiration ou un trait de lumière

eût éclairé son esprit, venait de passer soudain de la rigidité à la plus encourageante amabilité.

— Effrayant ! oui, madame, mais pour moi seulement. Que diriez-vous d'un homme dont la position dans le monde n'avait rien à envier au point de vue de la fortune, et qui se fait par humilité moine mendiant ; d'un homme qui, poussé par une irrésistible vocation, entre dans les ordres pour abandonner les plaisirs de la terre afin de consacrer sa vie à mériter ceux du ciel, et qui sent sa raison s'égarer à la vue d'une femme !... Enfin, madame, que penseriez-vous si cet homme réellement, profondément religieux, qui n'a jamais eu d'autre ambition, d'autre désir que son salut et le ciel, vous affirmait que pour un regard, un sourire de cette femme, il serait prêt à vendre son âme?

— Je penserais, mon révérend, que pour inspirer de tels sentiments à un homme de votre caractère, si vous parlez sérieusement, il faut que Satan, sous les traits de la plus belle et de la plus séduisante des femmes, veuille vous jouer quelque vilain tour.

— Je crois, en effet, qu'il doit y avoir là quelque chose de surnaturel ! fit-il avec résignation. Si encore la prière, cette suprême ressource du malheureux, me restait, je pourrais m'y réfugier, mais elle m'est aussi ravie. J'implore le Tout-Puissant pour ma délivrance de ce charme qui

m'étreint, et quand, dans mon imagination, j'invoque la bonté divine, c'est encore cette femme angélique qui se présente à mon esprit. En un mot, madame, je cherche Dieu, et c'est l'image qui m'obsède que j'aperçois. Vous le voyez, j'avais raison de le dire, cette position est effrayante pour moi.

— Votre confidence m'intéresse et pique ma curiosité, mon révérend; je regrette de ne pas connaître cette divinité enchanteresse, je vous assure.

— Et pourquoi cela, madame?

— Mais, pour lui adresser mes plus sincères compliments donc, répondit-elle avec une charmante minauderie.

— C'est bien facile à vous, madame, car vous me voyez à ses pieds, dit-il en tombant à genoux. Et prosterné jusqu'à terre, n'osant lever les yeux, il s'écria : Je vous en supplie, pardonnez-moi, ayez pitié d'un pauvre fou!

— Relevez-vous donc, mon révérend, dit Mme Margani en jouant la surprise. Si l'on vous voyait, que pourrait-on penser? Et moi qui vous écoutais comme si vous parliez sérieusement; vous allez bien rire de ma simplicité !

— Hélas! madame, répondit le moine un peu confus, vous pourrez peut-être rire de la mienne, mais j'ai dit la vérité.

— Comment, monsieur, une femme de mon âge, mariée?

— Oui... mariée!... répéta avec désespoir le moine; ce mot qui dans mes longues nuits revient sans cesse à mon esprit, quand je vous aime tant!... Et joignant ses mains en levant les yeux au ciel, il ajouta : Tu le sais, ô mon Dieu, si je suis sincère!... Pour vous prouver mon amour, reprit-il en contemplant Mme Margani, je...

Il s'arrêta court et semblait cloué sur place : il venait de rencontrer les yeux de la Margani immobiles et fixés sur lui; le regard expressif de cette femme semblait scruter la pensée du moine, il semblait vouloir pénétrer dans sa conscience pour y fouiller avec minutie.

— Vous venez, monsieur, de me tenir un langage étrange. En avez-vous mesuré toute la portée?

— Quand on aime, madame, on est l'esclave des sentiments du cœur, et, bercé dans une douce ivresse, on y vit d'espérance sans s'inquiéter d'autre chose.

— Vous m'aimez donc réellement? demanda-t-elle d'une voix qui trahissait une émotion vraie ou simulée.

— Si je vous aime, madame! Mais comment pourrais-je vous prouver mon amour?

Mme Margani, le regard attaché de nouveau sur le moine, lui posa cette question :

— Êtes-vous Italien?

— Oui, madame, répondit-il. Mon père est gouverneur de Naples.

— Et vous dites que vous voudriez me prouver votre amour... Êtes-vous résolu à faire ce que je vous demanderai?

— Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, madame.

Elle alla chercher le crucifix que nous connaissons déjà, fit le signe de la croix, l'étendit sur sa main et lui dit : « Jurez.. »

— Je le jure, répondit froidement le moine.

— C'est bien, dit-elle. Écoutez-moi maintenant. Il va venir tout à l'heure un jeune homme, un étranger ; je crains qu'il ne lui arrive malheur cette nuit. Vous allez courir au monastère pour en rapporter un costume comme le vôtre, dont il se revêtira, et, lui faisant prendre le sac de votre camarade, vous rentrerez tous les deux dans le couvent, où l'autre religieux, par des sentiers détournés, vous rejoindra. Vous voyez, mon révérend, que pour éprouver votre dévouement, c'est une bonne action que je vous demande, ajouta-t-elle avec un délicieux sourire.

Le regard du moine s'était enflammé, et, arrêtant à son tour ses yeux sur celle qu'il aimait, il prit le crucifix et le plaça sur sa main comme elle l'avait fait.

— Jureriez-vous, madame, dit-il avec une émo-

tion qui trahissait tout à la fois la crainte et l'espérance, que le jeune homme attendu n'est pas votre amant?

— Je le jure, répondit-elle en étendant le bras, et de plus je jure qu'il ne le sera jamais. Êtes-vous satisfait?

— Ma vie vous appartient, madame, répondit le moine déterminé. Et après avoir serré la main de Mme Margani, il la baisa.

— Je n'ai pas besoin de retourner au couvent pour un costume, dit-il ; nous venons de reprendre celui du cher frère qui s'est tué la semaine dernière en tombant dans un précipice, et nous l'avons avec nous.

— Oui, j'ai entendu parler de ce malheur ! Le saint homme, paraît-il, avait oublié ce jour-là l'austérité que les religieux prétendent exister dans les monastères, car il ne distinguait plus bien, dit-on, la plaine des précipices.

— Hélas ! madame, même notre vie de privations ne nous met pas toujours à l'abri de la calomnie.

— Mais non, mais non ! reprit-elle, puisqu'on l'entendait de très loin prêcher dans une solitude absolue, et...

Mme Margani, apercevant Philippe, s'interrompit.

— Voici précisément notre jeune homme qui arrive. Comment comptez-vous agir?

— Je ne vois qu'un moyen, madame, afin de ne pas être remarqués : faire partir mon camarade dès qu'il sera reposé, et moi rester à vos ordres afin de prendre le jeune homme quand vous m'en ferez signe.

— Oui; mais si vous alliez rencontrer le marquis avec Margani, et que ce jeune homme soit reconnu. Cette idée seule me fait tressaillir.

— Je ne veux point chercher à pénétrer vos secrets ! Cependant, j'en suis sûr, le danger est là. Est-ce vrai, madame?

— Je ne vous répondrai qu'une chose, monsieur : il faut à tout prix éviter cette rencontre sous peine de péril pour tout le monde.

— Ce jeune étranger, dit le moine, est trop près maintenant; ce serait s'exposer à être entendus, si nous continuions notre entretien. Soyez sans crainte, madame, ajouta-t-il avec fierté en se redressant; ce long bâton de mendiant n'est pas la seule arme que j'aie porté et dont je me sois servi. Il salua respectueusement, et, la tête haute, il se dirigea vers l'arbre à l'ombre duquel reposait son camarade.

Mme Margani était restée sous l'impression des dernières paroles et de l'attitude du moine qui venait de la quitter. Jusque-là exclusivement occupée des risques que courait son protégé, elle se sentait en proie dès ce moment à un sentiment

étrange où se confondait un même intérêt pour ces deux hommes. Elle dissimula de son mieux ce qu'elle éprouvait, et témoigna à Philippe, qui venait d'arriver, tout son contentement de le revoir; celui-ci, de son côté, exprima à sa belle protectrice une parfaite réciprocité. Notre artiste était d'autant plus sincère que, resté seul dans la galerie du marquis, comme sur la route en venant, il n'avait pu s'empêcher de faire des réflexions sur ce fait, inexplicable pour lui, d'avoir trouvé sa statuette entre les mains de son hôte. D'autre part, les remarques précédentes, faites depuis son arrivée, lui étaient revenues à l'esprit; il en était résulté pour lui, sinon la preuve positive d'un danger réel, du moins un ensemble de faits d'une apparence peu rassurante. Or, quand dans une semblable position l'inquiétude vous gagne, l'imagination exagère tout. C'est précisément ce qui avait lieu chez notre jeune artiste. Et, bien que la situation équivoque de Mme Margani lui parût singulièrement bizarre, cette dernière était pourtant la seule personne qui lui fût sympathique. Aussi près d'elle se sentait-il un peu rassuré.

— Eh bien! mon jeune ami, lui dit-elle avec amabilité, avez-vous vu quelque chose digne de figurer dans une galerie?

— Oui, madame, répondit-il visiblement préoccupé.

— Vous n'avez cependant pas l'air très satisfait?

— Si, madame.

— Oui, madame, si, madame, répéta notre interlocutrice; tout cela ne me dit point si quelque objet a provoqué votre admiration.

— J'ai vu de belles choses, madame, et je désirerais bien en causer avec vous. Sommes-nous seuls?

— Oui, répondit Mme Margani; néanmoins nous serions plus tranquilles en haut. Préférez-vous monter?

— Volontiers, madame.

Et tous deux se dirigèrent vers la porte d'entrée. Arrivés dans la pièce qu'il connaissait déjà, Mme Margani fit signe à Philippe d'approcher son fauteuil près du sien.

— Merci, madame, dit-il. Je vous suis d'autant plus reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez, que vous seule m'inspirez de la confiance; en vous uniquement j'ai reconnu le cœur d'une mère.

— Merci! fit-elle en lui tendant la main.

— Si j'osais, madame, je serais bien heureux d'avoir avec vous une explication comme on en a entre gens qui s'estiment. Songez donc à tout ce qui m'arrive, quand je venais simplement chercher à découvrir le refuge de ma fiancée et de mon enfant.

— Je comprends votre étonnement, monsieur, et vous pouvez vous fier à moi; parlez sans crainte.

— Je n'ose pas, répondit Philippe embarrassé : il y a des explications difficiles avec une dame... surtout avec cette brièveté, tandis que dans une longue conversation, où se glissent des sous-entendus sans indiscrétion et sans risque de blesser la délicatesse, on se comprend toujours. C'est certainement ce qui serait arrivé si, au lieu de passer mon temps dans la galerie du marquis, je l'avais passé près de vous. Puis, ceci m'aurait permis de partir cette après-midi.

— Non, de toute manière vous ne seriez pas parti aujourd'hui, répliqua Mme Margani avec résolution.

— Pourquoi cela, madame ?

— Parce que je m'y serais opposée.

— Quelque danger me menace donc ?

— Peut-être ; mais soyez sans crainte, le cas échéant, je veillerai. Tout à l'heure vous disiez que moi seule ici vous inspirais confiance : qu'entendez-vous par là?

— S'il faut vous répondre avec franchise, madame, je vous avoue que tout, depuis ma présence ici, me paraît surprenant dans ce que je vois.

— Hélas ! fit Mme Margani, comme si quelque trouble moral lui arrachait un soupir. Et, après un instant de silence, elle reprit : — Vous parliez, il y a un moment, d'explications assez difficiles avec des dames, disiez-vous... Convenez cependant que si

elles ne sont pas faciles pour vous, messieurs, elles le sont encore moins pour nous. Néanmoins, si j'ai deviné vos désirs et que je ne me trompe point, je vais m'efforcer de vous satisfaire. Ce qui se passe ici vous étonne, n'est-ce pas ?

— Je confesse, madame, qu'entre autres choses, et sans vouloir d'aucune façon médire de M. Margani, en vous voyant...

— Vous nous trouvez mal assortis, dit Mme Margani en souriant. Est-ce cela ?

— Assurément, madame...

— Écoutez-moi, reprit-elle en l'interrompant, car certains arrêts du destin sont quelquefois bien cruels !... L'Italie n'est pas le pays où je suis née, monsieur, c'était la patrie de ma pauvre et bien-aimée mère ! Si Dieu, dans sa miséricorde, me l'avait conservée, je n'aurais point à déplorer ma triste existence. Cette mort, monsieur, a été toute une fatalité pour la famille entière. Je suis créole de la Nouvelle-Orléans et née d'honnêtes commerçants. Étant fille unique, j'avais un riant avenir devant moi ; la fortune, je vous l'assure, ne nous manquait pas. Mais l'oiseau du malheur nous avait sans doute jeté sa note maudite, puisque, dès ce moment, nous ne connûmes que des jours néfastes. J'avais douze ans seulement lorsque je perdis ma digne mère ! Hélas ! cette catastrophe fut d'autant plus affreuse pour nous, qu'elle était im-

prévue; les suites, comme vous allez le voir, en furent terribles. Mon pauvre père adorait ma mère, et longtemps on crut qu'il ne survivrait pas à ce malheur; j'ajouterai même, dit-elle avec mélancolie, que, pour lui comme pour moi, il eût été préférable qu'il succombât !... Cependant, à force de le raisonner, de lui montrer sa fille sans guide dans l'avenir, sans appui, il comprit qu'il devait vivre! Il vécut en effet; mais, hélas! son chagrin, son affliction, altérèrent ses facultés, et, sans avoir complètement perdu la raison, son moral resta sous l'influence d'un état maladif. Les médecins conseillèrent la distraction, les voyages; choses d'autant plus faciles pour nous qu'à l'époque où ma mère mourut, mon père venait de liquider ses affaires et que nous étions sur le point de quitter la Nouvelle-Orléans afin d'aller nous fixer en France, le pays natal de mon père. Nous partîmes dans le courant de cette malheureuse année, emportant notre précieux fardeau, le cercueil de ma mère, dont mon père ne voulait point se séparer et qui fut déposé dans un caveau au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, où celui de mon père a été placé depuis. C'était là nos promenades journalières, monsieur, et bien que je n'eusse que treize ans, je me les rappelle parfaitement. Mon père, ne trouvant de plaisir que dans ce qui avait trait à ma mère et dans ce qui lui rappelait son bonheur perdu, eut la regrettable

idée de vouloir visiter le pays où elle était née, et, comme elle était Italienne, nous nous dirigeâmes vers l'Italie, que je hais autant qu'on exècre ce qui a causé votre malheur ! Notre voyage s'effectua sans accident jusqu'à quatre lieues environ de notre destination ; mais là, en plein jour, sur un des versants des Abruzzes, à l'entrée de la Calabre, la diligence fut arrêtée par la bande de Marco Moreno. Cette attaque inattendue produisit sur mon père une surexcitation telle, qu'il se défendit, malgré les conseils de tous les voyageurs, jusqu'à la dernière extrémité, et comme dans la lutte il avait tué un des bandits, il fut impitoyablement poignardé.

Ici Mme Margani dut interrompre son récit, pour laisser se calmer une vive émotion provoquée par le souvenir de la scène sanglante où son père avait perdu la vie ; et, après avoir essuyé ses larmes, elle reprit :

— Où en étais-je ? dit-elle en cherchant dans sa mémoire. Ah ! oui, je me souviens... Les misérables qui venaient de tuer mon père, sachant que j'étais sa fille, allaient me faire subir le même sort, lorsqu'un jeune homme de distinction, qui était monté dans la diligence au dernier ou avant-dernier relais, se jeta résolûment entre les brigands et moi : « — Grâce pour cette enfant, s'écria-t-il, je promets une rançon. Vous ayant remis ma bourse, ajouta-t-il,

je ne possède point d'autre argent sur moi, mais je jure de l'envoyer à l'endroit que vous m'indiquerez ? — Quelle garantie nous donnes-tu ? demanda l'un d'eux. — Mon serment, répondit fièrement le jeune homme. — Et qui es-tu ? — Le marquis de Rozoli. — Il nous faut 20 000 francs, promets-tu de les envoyer ? — Je l'ai juré », répondit mon protecteur. Et l'on me laissa la vie sauve. Le marquis, sur ma demande, envoya et fit accompagner le corps de mon père à Paris, et le fit déposer dans le caveau, à côté de ma mère. Il fit liquider et placer sur ma tête ma succession, me mit dans un couvent, où il me fit élever jusqu'à dix-sept ans. Par malheur toutes ou presque toutes les jeunes filles, à cet âge, sont enchantées de quitter la pension, et je fus heureuse de l'offre de mon bienfaiteur de venir passer les vacances dans ce pays. Ai-je besoin d'ajouter que ces vacances furent pour la jeune fille sans expérience, dont l'imagination était tout entière à la reconnaissance, le prologue d'une vie de misère morale !... Car le marquis m'avait caché son mariage... Je crois, ajouta Mme Margani avec un visible embarras, que ces explications doivent suffisamment vous satisfaire et vous dispenser de m'en demander d'autres.

— Oui ! madame, oui ! je vous ai comprise et je vous plains ! dit l'artiste très émotionné ; seulement je vous demande la permission de faire mes ré-

serves sur l'honnêteté et encore plus sur la délicatesse de cet homme, qui a dissimulé un calcul honteux, une bassesse de sentiments par une apparente grandeur d'âme. Mais puisque vous me montrez tant d'abandon, tant de sincérité, pardonnez-moi une indiscrétion : je vous avoue que je ne m'explique point le rôle de Margani ?

— Il est pourtant bien facile à deviner. Le marquis, toujours mystérieux relativement à de fréquentes absences de quelques jours, nécessitées, dit-il, par sa passion pour la chasse, mais jaloux de son ombre, a placé là cet homme, soi-disant pour me défendre au besoin, alors que c'est tout simplement pour m'épier et être bien sûr de mon isolement dans ma solitude. Quant au nom de cet homme qu'il me fait porter, c'est, me dit-il, à cause de son procès en séparation. Maintenant que je vous ai donné tous les éclaircissements qui devaient me faire gagner votre confiance, il faut que vous me prouviez que je la possède entière en me répondant avec franchise et en m'obéissant aveuglément sur tout ce que je vous demanderai. Le promettez-vous, monsieur ?

— Je le promets, madame. Mais vous m'effrayez.

— Nul ne sachant ce qui peut survenir, donnez-moi d'abord votre nom ?

— Voici ma carte, sur laquelle se trouvent mon nom et mon adresse à Paris.

— Écoutez-moi bien, je ne suis pas superstitieuse; cependant, depuis que j'habite ce pays, je suis obligée de convenir que certaines remarques m'ont frappée, une surtout que j'ai faite ce matin et qui ne m'a jamais trompée.

— Et quel pronostic avez-vous tiré de cette remarque, madame ?

— Que je devais, sans le moindre retard, veiller à votre sûreté ; aussi me suis-je hâtée. Nous avons à quelques kilomètres d'ici un couvent de moines mendiants, il en passe tous les jours, puisqu'ils ne vivent en partie que d'aumônes. J'ai fait appel pour une bonne action au dévouement du chrétien, et celui auquel je me suis adressée a consenti à faire partir seul son camarade, car ces religieux voyagent toujours par deux. Cet éloignement était indispensable afin de pouvoir vous emmener et passer inaperçu sans provoquer de réflexions.

—Mais, madame, dit Philippe de moins en moins rassuré, si nous sommes rencontrés, personne, avec mes habits, ne pourra me prendre pour un moine.

— Soyez sans crainte sur ce point, tout a été prévu ; mais, avant de nous séparer, bien qu'un secret pressentiment me dise que nous nous reverrons, j'ai quelque recommandation à vous faire. D'abord votre serment relativement à ma fille, le marquis, n'en doutez pas, y veillera. Puis, ma confidence de tout à l'heure, qui doit rester un secret

absolu entre nous. Ensuite je dois vous faire observer que M. de Rozoli, accompagné de Margani, est allé dans la direction du monastère et ne peut passer loin, pour revenir, du chemin que vous allez suivre; il est urgent, comme je l'ai dit à votre guide, de ne point l'approcher. Dès qu'on s'apercevra de votre absence, on fera probablement en sorte de retrouver votre trace; il est donc non moins important d'éviter tout ce qui pourrait faire soupçonner votre présence au couvent. D'ailleurs j'aurai de vos nouvelles et vous aurez des miennes par la personne qui va vous conduire. Le soleil baisse, ajouta-t-elle en regardant dehors et en faisant signe au moine qui attendait, il est temps de se mettre en route.

— Enfin, madame, j'aurais bien désiré savoir de quel danger je suis menacé, moi, inconnu dans ce pays.

— C'est une simple précaution, monsieur. Avez-vous déjà oublié que vous avez promis une obéissance passive ?

— C'est vrai, madame. Seulement, avant de vous quitter, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, je vous prie de me permettre d'embrasser la mère de ma fiancée.

Et, sans répondre un mot, Mme Margani lui tendit les deux joues, que le jeune homme embrassa avec effusion.

— Partez maintenant, dit-elle en voyant le moine sur la porte, il me tarde que vous soyez loin.

Ils se disposaient à sortir quand le moine les en empêcha.

— Et le costume, dit-il en entrant. Otez votre redingote et votre chapeau, vous auriez trop chaud, et mettez le tout dans le sac.

Philippe, en toute autre circonstance, eût peut-être trouvé son accoutrement bizarre et aurait été le premier à en rire ; car le religieux, n'ayant point fait les choses à demi, ne lui avait pas fait grâce du sac, que notre artiste trouvait passablement lourd, ni même du long bâton, qui l'humiliait. Mais d'autres préoccupations hantaient son esprit, et quoique un peu honteux devant Mme Margani, il se résigna volontiers. Après avoir pris congé de sa protectrice, il s'achemina assez péniblement vers le monastère, en s'entretenant avec son guide, qui, en sa qualité d'amoureux, d'Italien doublé d'un Napolitain, ne demandait pas mieux que de le faire causer.

Le moine chargé de le conduire n'était point un homme ordinaire. Un bel avenir, soit dans la politique, soit dans l'administration italienne, lui était jadis assuré ; mais, quoique doué d'un noble cœur, il avait été impuissant à maîtriser d'ardentes passions et avait mené une vie assez orageuse. Avec

cela, bretteur, spadassin enragé, il en était arrivé à perdre un peu l'estime générale et à tomber presque jusqu'à l'abandon de ses amis. Possédant une grande perspicacité, il l'avait senti, et quand il avait voulu réagir et reconquérir par une vie régulière la considération indispensable à l'homme qui n'a jamais rompu avec le sentiment du respect de soi-même, il reconnut l'impossibilité ou tout au moins la difficulté d'y parvenir, et il avait dû se résigner. Ce vide autour de lui, avec sa fierté de caractère, l'avait affligé, et il s'était décidé à entrer dans les ordres. Mais, comme le dit le vieil adage : *Chassez le naturel, il revient au galop.*

Et il est très douteux que la vocation et même son quasi-isolement fussent l'unique mobile de son entrée dans un monastère. La vie agitée que nous venons d'esquisser était chez lui non seulement le résultat de ses passions, mais encore un désir immodéré de renommée. Homme d'une valeur réelle, il avait l'ambition de tous ceux qui ont conscience de leur supériorité, et sa grande préoccupation était de faire parler de lui. Ainsi, dans les innombrables duels qu'il avait eus, beaucoup ne le concernaient point; il lui suffisait de savoir qu'une rencontre devait avoir lieu dans des conditions d'infériorité pour l'un des adversaires, pour qu'il fît sienne à l'instant la cause de ce dernier. Sa nature était donc généreuse et bonne au fond.

Fils d'un homme d'État italien, il avait vingt fois, en lisant le récit des exploits de Marco Moreno de triste célébrité, vainement sollicité son père, surtout depuis qu'il était gouverneur de Naples, pour obtenir, avec les moyens nécessaires, le dangereux honneur de découvrir et de s'emparer de ce chef de brigands si justement redouté. Avait-il pour mobile un sentiment philanthropique, ou bien la célébrité du bandit l'irritait-elle au point de vouloir le braver et se mesurer avec lui? On ne saurait le dire; mais il est présumable que son entrée chez les moines mendiants, dont le genre de vie se prêtait à merveille à des calculs de cette nature, pouvait ne pas y être étrangère. D'autre part, rusé, d'un esprit observateur, n'ayant jamais assez d'éclaircissement quand il poursuivait une idée, il eut garde de laisser tomber la conversation avec son protégé.

— Il faut, monsieur, dit le religieux à son compagnon, que votre protectrice vous porte un grand intérêt et que j'en sois bien convaincu, elle pour veiller sur vous avec tant de sollicitude, et moi pour m'y prêter.

— Je suis, paraît-il, mon révérend, menacé d'un danger, seulement j'ignore où et comment.

— Arrivé chez nous, vous serez en sûreté, et dans trois quarts d'heure nous y serons. Mais vous ne pouvez y rester indéfiniment; de quelle manière

comptez-vous en sortir ? Ne perdez point de vue que vous êtes dans un singulier pays ; et si réellement il y a un péril pour vous, que l'imagination d'une femme, toujours plus ou moins portée à l'exagération, ne l'ait point grossi, il cessera momentanément, mais non définitivement. Si vous connaissiez ce qui a pu vous attirer cette inimitié, peut-être pourrions-nous la conjurer : tâchez de vous rappeler.

— Il y a bien une circonstance qui pourrait l'expliquer ; malheureusement elle touche à la vie privée, et vous savez, monsieur, c'est trop délicat pour en parler, répondit l'artiste.

Si Philippe, moins naïf, avait porté son regard sur la figure du moine en ce moment, il se serait aperçu qu'il venait de toucher à une corde sensible.

— Mon fils, dit ce dernier, affectant à la fois l'abnégation et le dévouement, j'ai promis, avec le secours du Dieu tout-puissant, de vous soustraire à tout danger qui pourrait menacer votre vie ; si cependant, par des réticences, vous me laissez ignorer les causes du péril qui ont pu amener cet état de choses, il est évident que vous me mettez dans l'impossibilité d'en neutraliser les effets. Il est donc non seulement urgent de me faire connaître ce dont il s'agit, mais encore de me rendre fidèlement compte de tout ce qui s'est passé vous

concernant, depuis que vous êtes dans ce pays.

Notre jeune artiste, sous le coup de l'appréhension de la fâcheuse rencontre du marquis, qu'il redoutait, enhardi par la confiance que sa protectrice paraissait avoir en son compagnon, le mit au courant du but de son voyage et de ce qui s'était passé depuis son arrivée, en ayant soin, bien entendu, d'omettre ce qui devait être omis et de glisser sur ce qu'il ne devait qu'effleurer. C'était plus qu'il n'en fallait à cet homme fin et intelligent pour deviner ce que son interlocuteur avait voulu lui cacher. Le serment de Mme Margani, lui donnant la certitude que ce jeune homme ne lui était rien, aurait dû le tranquilliser ; mais, quand la jalousie se mêle à la passion, l'esprit jouit rarement d'une quiétude complète, de sorte que malgré sa promesse et sa volonté arrêtée de la tenir, il était obligé, avant la conversation qui venait d'avoir lieu, de chasser par instants des idées empreintes d'un doute involontaire ; tandis que désormais entièrement rassuré, libre de toute préoccupation, et cela grâce à son jeune protégé, il se sentait heureux et éprouvait pour son compagnon une sympathie que son imagination méridionale exaltait encore.

— Merci de cette confidence, dit-il à Philippe en lui tendant la main : par votre franchise vous venez de gagner l'affection d'un homme qui n'a jamais

trahi la confiance de personne. Je vous offre mon amitié, monsieur, voulez-vous l'accepter? ajouta-t-il avec une expression, une véhémence qui frappèrent l'artiste.

— Bien volontiers, monsieur, répondit avec empressement celui-ci.

— Comptez sur moi, dit le moine, et mettons-nous à l'œuvre. D'abord vous avez un ennemi dans celui qui vous a attaqué à propos de son frère et de votre fiancée; mais je serais surpris que cet incident causât à lui seul tant d'inquiétude à votre protectrice : c'est plutôt l'imprudence, si ce n'est la faute que vous avez commise chez le marquis, relativement à la statuette reconnue par vous. Il y en avait deux autres, dites-vous, et vous avez remarqué que la caisse où elles étaient semblait avoir séjourné sous terre! Aurait-il donc sciemment acheté des choses volées, et les aurait-il cachées? Tout cela me paraît si étrange, que je veux en avoir le cœur net. En attendant, gardez un secret absolu sur ce point. Tant que vous serez parmi nous, vous conserverez purement et simplement l'attitude d'un voyageur qui reçoit l'hospitalité, et laissez-moi agir seul.

La conversation, très intéressante pour l'un et pour l'autre, avait eu pour résultat de leur faire trouver la route moins longue, et, comme ils approchaient du but de leur voyage, ils éprouvaient une

véritable satisfaction d'arriver sans encombre, car depuis quelques instants ils se trouvaient déjà dans une partie de forêt dont le taillis épais et serré entourait à une certaine distance le monastère.

— Arrêtons-nous ici, dit le moine, c'est le moment de reprendre vos habits. Nous sommes tout près du couvent, et nous allons commencer à rencontrer des frères qui rentrent de leurs tournées journalières. Philippe, en effet, changea de vêtement, et moins de dix minutes après ils se trouvèrent en face d'une immense construction située dans une vaste clairière, sur un plateau au milieu de la forêt. C'était le monastère.

IX

LE COUVENT DES MOINES MENDIANTS.

La description de ce bâtiment est simple et facile. Quatre murs d'une hauteur de cinq mètres environ, une grande et solide porte à l'un d'eux, et un petit clocheton au centre : tel était cet établisse-

ment, dont l'aspect morne et silencieux portait à la tristesse. Nos deux nouveaux amis entrèrent en compagnie de plusieurs autres moines qui venaient de toutes les directions; mais, dès qu'ils eurent franchi la porte, l'étranger fut conduit dans une pièce destinée pour ces circonstances. Une justice à rendre aux religieux de ces monastères en Italie, c'est d'être très hospitaliers envers les voyageurs qui viennent leur demander asile. Philippe ne revit son compagnon qu'au moment de se coucher; il vint lui souhaiter une bonne nuit, et lui apprit que le supérieur l'ayant dispensé de sa tournée habituelle pour le lendemain, il espérait rester avec lui, ce dont notre artiste fut enchanté. Ce dernier, harassé de fatigue, ayant assez bien dîné, s'endormit profondément dès qu'il fut dans son lit; mais, soit à cause d'une accalmie survenue dans la nuit par un temps orageux et qui rend l'atmosphère si accablante; soit par suite de tant d'émotions éprouvées pendant la journée, il fut en proie à une agitation fébrile qui lui occasionna des cauchemars affreux. Tantôt il lui semblait entendre le bruit d'une fusillade dirigée sur sa personne par des brigands qui s'étaient embusqués pour le guetter; tantôt, à la lumière des coups de feu, il les apercevait prêts à fondre sur lui, alors que, retenu sur place par une force invincible, il ne pouvait ni se défendre ni fuir, quand tout à coup, comme par

un suprême effort, il parvint à briser cette force occulte, et, s'étant réveillé, il se trouva sur son séant, ruisselant de sueur. Le malaise qu'il éprouvait, la confusion de ses idées, tout contribuait au trouble de son esprit et l'empêchait de se rendre un compte exact de sa situation, lorsqu'un éclat de tonnerre épouvantable, comme on en entend seulement dans les pays montagneux, le fit involontairement bondir de son lit. C'était un coup semblable qui l'avait précédemment à moitié réveillé. Dès ce moment tout s'expliqua pour lui : sa grande fatigue et le violent orage qui venait d'éclater avaient troublé son sommeil.

Entièrement rassuré, il se coucha de nouveau, et l'orage, en se dissipant, ayant dégagé de l'atmosphère l'électricité dont elle était chargée, l'air avait repris cette fraîcheur de la nuit si vivifiante dans les montagnes; aussi ne tarda-t-il pas à s'endormir, mais cette fois ce fut d'un sommeil calme et réparateur. Le dieu des amoureux, veillant sans doute sur son protégé, avait voulu le dédommager; il lui envoya un songe enchanteur, dont il savoura avec délice le bonheur chimérique. Dans ce doux rêve, la félicité lui apparut sous les traits de sa Julietta qu'il venait de retrouver pure comme au temps où l'amour les avait unis, et, dans cette extase causée par la contemplation, il entendait des chants divins exécutés par des voix célestes pour célébrer le re-

tour du suprême bonheur. Ces chœurs harmonieux, qui cessaient par instants pour recommencer ensuite, maintenaient son imagination dans une rêverie qui permet d'entendre sans être entièrement éveillé. Il fallut que le premier rayon de soleil vînt frapper sur son visage pour le tirer de sa somnolence. Et alors seulement il s'aperçut que c'étaient les matines qu'on chantait dans la chapelle du monastère.

Cette première nuit dans un couvent, où règnent ordinairement le calme, la quiétude, et qui avait été si agitée, si pleine de péripéties, imaginaires il est vrai, pour notre jeune artiste, n'avait pas apporté moins de trouble dans l'esprit de l'homme qui lui avait servi de guide. L'entretien de celui-ci avec Mme Margani, la confiance qu'elle lui avait témoignée, avait, non pas fait naître, mais accentué les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Car, depuis le jour où il la vit pour la première fois, il n'avait pas cessé de chercher l'explication de l'étrange position respective de Margani avec celle qui portait son nom. D'un autre côté, les confidences du jeune homme, en lui faisant deviner ce qu'il avait pris soin de cacher, avait excité dans son cœur une haine enflammée par la jalousie, si bien qu'une grande partie de la nuit s'était passée en projets et combinaisons de toute nature, afin de trouver un moyen sûr d'éclaircir un doute qui s'é-

tait emparé de son esprit, et agir en conséquence si ses soupçons venaient à se justifier. Déjà, dans la soirée, il était allé trouver le supérieur, homme d'un âge avancé, très pieux et grand ami de son père. Il lui avait confié la découverte qu'il croyait avoir faite d'un recéleur. Le supérieur, doublement prudent, n'ayant d'autre souci que la sécurité et les intérêts du monastère, ne pouvait oublier la grande fortune en perspective du fils de son ami, qui, ses vœux prononcés, était assurée pour le couvent. Malheureusement, son noviciat n'était pas encore terminé, et, comme il ne s'agissait plus que de quelques jours, il voulait éviter tout motif de retard. Aussi l'engagea-t-il avec force ménagements affectueux, par crainte, lui disait-il, d'attirer des représailles sur le monastère, et surtout de troubler les saintes aspirations pour le grand acte qu'il était sur le point d'accomplir, de se désintéresser de sa découverte; mais, quand il apprit que c'était du marquis de Rozoli dont il était question, il se prononça catégoriquement, en lui défendant d'une manière absolue de s'occuper de cette affaire. Le moine parut résigné et se retira dans sa cellule; mais cette résignation n'était qu'apparente, il avait hâte au contraire de mettre ses projets à exécution. En effet, l'aurore le trouva debout, attendant avec impatience la clarté du jour; aussi, dès son apparition, s'empressa-t-il d'écrire à son père, qui était,

comme nous l'avons vu, gouverneur de Naples. Cette lettre resta sans réponse; cependant, trois jours après, le supérieur recevait de la main même de son ami le gouverneur les lignes suivantes :

« Mon cher supérieur et ami,

» Après avoir prié le Tout-Puissant qu'il daigne » répandre sur votre vénérable tête les félicités » célestes, je m'empresse de porter à votre con- » naissance que, conformément aux désirs exprimés » par un grand nombre de fidèles, je fais don à la » sainte abbaye du Mont-Cassin de la statue de son » fondateur, et, pour perpétuer le souvenir de cet » acte pieux du gouvernement, je viens de prendre » un arrêté qui autorise et institue la règle que » voici : Chaque année, à cette époque, un pèle- » rinage de soixante religieux, fourni par deux » monastères, auxquels se joindront des fidèles, se » fera au Mont-Cassin; mais, comme pour cette fois » aucune mesure de sûreté n'a pu être prise à » cause de l'incertitude de la date de leur départ, » qui a lieu ce soir; vu l'urgence d'arriver le 11 cou- » rant, jour de la fête du bienheureux saint Benoît, » fondateur de la sainte abbaye; que, d'un autre » côté, il sera confié aux pèlerins un dépôt sacré » dont ils ont la responsabilité, car vous ne pouvez » ignorer que la sainte image est bénite par notre

» saint-père le pape, j'ai décidé que, pour cette » année seulement, ce pèlerinage restera exclusive- » ment monastique.

» Dans l'espoir que le grand saint intercédera en » notre faveur auprès de la divine Providence, afin » qu'elle nous accorde sa bénédiction et maintienne » nos ferventes populations dans cette pureté de » mœurs que le monde nous envie et qui est due » à notre très sainte religion, j'ai fait le pré- » cieux présent à l'abbaye vénérée. Mais ce qui » remplira, comme le mien l'a été, votre cœur de » béatitude, c'est le dévouement et l'abnégation » de ces hommes de la foi, qui veulent porter eux- » mêmes la châsse sur laquelle sera placée la sainte » image. Je viens donc vous prier, vu les fortes cha- » leurs qui règnent à cette époque et rendent tout » voyage de jour impossible, de vouloir bien leur » accorder l'hospitalité dans votre saint monastère, » où, après trois nuits de marche, ils trouveront un » repos nécessaire, d'autant plus qu'ils seront » obligés de repartir dans la soirée qui suivra la » nuit de leur arrivée.

» Croyez, monsieur le supérieur, à ma vieille affection.

» *Le commandeur* TAMBERLI,

» gouverneur de Naples. »

Dans ce pays, principalement dans les campagnes,

où les populations sont si avides de cérémonies religieuses, à cause, sans doute, du faste dont on les entoure, la nouvelle de ce grand événement se répandit avec une rapidité prodigieuse. Le couvent fut sans cesse assailli pour connaître exactement l'heure d'arrivée de la sainte procession, et, bien qu'on ne l'attendît que dans la nuit, les habits de fête furent bientôt prêts, et l'on ne vit toute la journée que des gens endimanchés convergeant vers un même point, le monastère. La façade où se trouvait la porte était, avant même le coucher du soleil, envahie par une foule si compacte, que l'accès en était à peu près impossible; aussi, pendant que le jour baissait, le sentier que devait parcourir le cortége pour se rendre au couvent se garnissait-il de chaque côté de nouveaux arrivants. Rien de plus singulier et de plus pittoresque que cette foule bariolée de couleurs éclatantes, ce pêle-mêle, assis ou couché par terre, cherchant, chaque groupe à sa manière, à tromper le temps de l'attente. Ici un chanteur, amateur doué d'une belle voix, que des voisins écoutent en silence; à côté, des dormeurs, parmi lesquels des ronfleurs émérites provoquent la colère de ceux qui écoutent le chant; plus loin, des gens qui prennent leur repas; plus loin encore, d'autres groupes chantent des chœurs religieux ou profanes; et un peu partout des rixes pour des places qu'on se dispute, ou des

enfants qui gambadent. Si l'on ajoute à ce tableau quelques individus silencieux, qui se promènent çà et là comme pour observer, on aura un aperçu de ce bizarre tohu-bohu. Néanmoins, au fur et à mesure que le crépuscule approchait et s'accentuait, que l'ombre de la nuit s'étendait comme un immense voile sur la forêt, le tableau se modifiait. Sans que ce fût un calme plat, succédant au bruit produit par cette vague humaine tant agitée, il faut cependant reconnaître qu'un silence relatif s'établissait peu à peu. D'abord le nombre des chanteurs avait peu à peu diminué ; les enfants mêmes avaient modéré leurs folâtreries, mais, en revanche, les querelleurs, ayant sans doute déchargé leur bile, semblaient avoir transmis leur colère à des mères dont les filles, subrepticement disparues, étaient probablement allées avec leurs amoureux, à travers bois, au-devant de la procession. Les plus bruyants devenant de moins en moins nombreux, le tapage finit par cesser ; et si la multitude des ronfleurs émérites, qui semblaient faire rage, ne s'était pas accrue au point de faire croire à une entente ou à un parti pris de remplacer les chanteurs, on aurait pu goûter un peu de repos, tandis qu'on était obligé de se résigner en prêtant une attention soutenue au temps qui s'écoulait, indiqué par les coups frappés à l'horloge du monastère. Nos patients venaient de compter deux heures, quand la cloche,

soudain mise en branle, annonça aux fidèles que le cortége était en vue. En effet, ceux qui se trouvaient le plus près du couvent, situé sur une légère éminence, aperçurent sur le flanc d'une petite montagne qui s'élevait vis-à-vis, un point lumineux d'une certaine importance et qui avançait lentement. Ce fut alors un incroyable remue-ménage : on s'appelait, on réveillait les dormeurs afin qu'ils ne perdissent pas leurs places, et naturellement les querelles recommencèrent.

Quel singulier peuple que ces Italiens!... De même que dans un pays où il existe un costume national, tout le monde, jeune ou vieux, riche ou pauvre, est habillé d'une manière uniforme; de même, en Italie, tout le monde, que l'on soit réellement pieux ou simplement hypocrite, l'homme de bien comme le voleur, l'assassin, alors qu'il vient de commettre le plus abominable des crimes; tout le monde, dis-je, se prosterne devant une relique, une image sainte, avec une égale ferveur, une égale humilité!... Et ce serait une erreur de croire que ces démonstrations extérieures sont pour les uns une occasion de faire étalage de sentiments religieux, et pour les autres un moyen de dissimuler leur perversité ou d'écarter les soupçons de leurs forfaits. Non, ce n'est rien de tout cela : c'est purement et simplement une question de mœurs, et par conséquent d'habitudes. On voit même des ban-

dits de la pire espèce, qui ont commis et commettent d'innombrables crimes, observer rigoureusement et pratiquer avec assiduité, avec ponctualité, tous les devoirs prescrits par la religion. Aussi quel sujet d'étude que cette population dont nous parlons, surtout à l'approche du cortége, qui arrivait enfin assez près pour qu'on pût en distinguer les détails. Ce cortége se composait de soixante hommes environ, marchant processionnellement sur deux rangs, chacun un cierge allumé à la main, avec une croix en tête portée par l'un d'eux. Au centre, entre les deux rangs, dix autres hommes soutenaient sur leurs épaules une châsse ressemblant assez à un catafalque et couverte d'un immense drap blanc de laine en forme de poêle. Le costume de ces religieux était celui dont se revêtent ordinairement les moines : une grande robe grise qui les enveloppait jusqu'aux pieds, avec un capuchon qui leur couvrait entièrement la tête, et une corde de chanvre autour de la ceinture. Toutefois, à leur marche régulière, à leurs pas cadencés, sans le costume et leur grande barbe, on les aurait pris moins pour des moines que pour des militaires.

Cette sorte de procession n'avait assurément rien de pompeux; et pourtant ce luminaire éclairant cette châsse avec sa blanche draperie, l'aspect fatigué de ces hommes qui paraissaient s'appuyer lourdement sur leurs longs bâtons, le son de la cloche à

cette heure de la nuit, où tout est silencieux dans les bois, produisirent sur cette foule agenouillée de chaque côté du sentier un effet indescriptible. Les uns, au moment où la croix arrivait près d'eux, levaient les yeux et les mains vers le ciel, pour se prosterner ensuite la face contre terre; les autres, dans des positions et avec des gestes non moins bizarres, psalmodiaient des prières. Puis le dernier moine passé, tous venaient se ranger dévotement derrière le cortége pour l'escorter jusqu'à la porte du monastère, laquelle se referma dès qu'il fut entré. La foule alors commença à se dissiper, et cette partie de la forêt serait promptement redevenue aussi solitaire que précédemment, si quatre ou cinq hommes d'allures suspectes, éloignés d'une centaine de mètres du couvent, à de grandes distances les uns des autres, ayant l'air de ne point s'apercevoir, n'avaient par leur va-et-vient monotone troublé sa solitude ordinaire. Le hasard, en effet, n'avait pas conduit ces hommes dans cet endroit, c'est en vertu d'une consigne sévère qu'ils s'y trouvaient.

Voici ce qui s'était passé lors de la disparition de Philippe. Le marquis de Rozoli, rentré de son excursion avec Margani le jour où notre artiste était allé visiter sa galerie, avait été très désappointé à son retour de ne pas le trouver chez la Margani. Celle-ci lui dit que ce jeune homme, ayant té-

moigné le désir d'examiner de plus près certains objets de sa collection, y était retourné. Rentré chez lui, son désappointement fut plus grand encore en apprenant qu'on ne l'avait point revu. Sans perdre de temps, il avait immédiatement pris ses mesures pour que tous les chemins fussent rigoureusement gardés et que les recherches les plus minutieuses fussent faites. Le dépit d'avoir été mis en défaut par ce jeune étranger, le danger pressenti de cette malencontreuse visite, l'avaient irrité et excité à redoubler d'ardeur; mais tout avait été inutile, il n'était point parvenu à retrouver sa trace. Ayant de nouveau interrogé Mme Margani, il n'avait pu, malgré les prières et les menaces, en tirer que ce qu'elle lui avait déjà fait connaître.

Quelques jours après ce que nous venons de raconter, en proie à une agitation fébrile, étouffant de rage et de colère, il regagnait sa demeure, lorsqu'il avait aperçu sur la route où il se trouvait deux moines mendiants qui se dirigeaient de son côté, et, comme si la vue de ces hommes lui avait suggéré une idée qui ne lui était pas venue auparavant, il s'était dit, après un moment de réflexion : Supposer ce jeune homme dans le monastère est une folie, puisqu'il ne sait point s'il en existe dans le pays, et alors même qu'il ne l'eût pas ignoré, il n'aurait pu s'y rendre sans demander son chemin, et naturellement sans être vu par quelqu'un. C'est plongé

dans ces réflexions qu'il avait été abordé par les deux moines, qui lui demandèrent l'aumône. Le marquis, en leur mettant à chacun une pièce de monnaie dans la main, leur avait demandé si, dans leur tournée, ils n'avaient point aperçu un jeune homme dont il avait donné le signalement. Sur la réponse de l'un d'eux lui apprenant que cette personne était au couvent, il n'avait pu retenir un mouvement de surprise mêlée de joie. C'est cette découverte qui motivait la présence des hommes que nous avons vus rôder et qui faisaient bonne garde autour du monastère. Le marquis jouait-il de malheur dans cette affaire, il serait difficile de le préciser; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le moine qui lui avait fait connaître le refuge de l'artiste était précisément le novice Tamberli, celui qui l'y avait conduit et dont nous avons déjà fait la connaissance. Or, comme il était allé mendier chez M. de Rozoli dans la matinée, qu'il avait continué, sans s'éloigner, à errer çà et là, il était évident que son but avait été de le rencontrer et qu'il entrait dans les vues du rusé Napolitain d'indiquer à son adversaire la retraite de l'homme dont il cherchait vainement la trace depuis quelques jours. Quoi qu'il en soit, le marquis avait éprouvé une grande satisfaction de ce qu'il venait d'apprendre, et, voulant reconnaître un service rendu, il avait offert une deuxième pièce de monnaie, que le

moine avait refusée en faisant observer qu'il mendiait pour son ordre, mais qu'il ne vendait point ses services; que pour lui, personnellement, il n'acceptait jamais rien. Cette fierté, même d'un moine mendiant, aurait peut-être, dans toute autre circonstance, inspiré quelque réflexion à M. de Rozoli, tandis que dans la disposition d'esprit où il se trouvait, dans la joie qu'il éprouvait, il n'y avait fait aucune attention et s'était occupé sans retard de mettre à profit ce qu'il venait d'apprendre. Aussi, prenant ses précautions, il avait commencé par faire surveiller le monastère, attendant ainsi que le cortége de saint Benoît fût passé pour réclamer ensuite le fugitif. Ce qui eut lieu en effet. Les moines ayant quitté le couvent dans la soirée du lendemain, vers les neuf heures, pour se remettre en route, à minuit on frappa à la porte, et dix hommes armés vinrent réclamer le jeune homme qui y avait été recueilli.

X

LES MOINES NAPOLITAINS.

— Ce n'est guère une heure pour se présenter au monastère, dit le frère portier, après avoir ouvert le guichet et tiré, de manière à ne pas être aperçu, sur un cordon qui communiquait à une sonnette d'intérieur. Ne pourriez-vous attendre jusqu'après matines? Notre supérieur, d'un âge avancé, a déjà passé une partie de la nuit dernière sans sommeil, et, dans son état de fatigue, une émotion peut lui être nuisible.

— Le supérieur, répliqua l'un deux, n'a rien à voir dans tout ceci : pourquoi troublerions-nous son sommeil! Seulement, ajouta-t-il d'un ton menaçant, ouvrez, ou nous enfonçons la porte.

— Avouez, messieurs, reprit le frère portier avec un accent résigné, que ce serait un singulier moyen pour ne pas faire de bruit. Il n'est nul besoin d'avoir recours à la violence; donnez-moi votre

parole d'emmener silencieusement le voyageur, et je vais chercher les clefs.

— Puisque je vous répète, répondit la même voix, que le jeune homme seul nous intéresse.

— Patientez alors quelques minutes, dit-il en refermant le guichet, et je reviens vous ouvrir.

Cinq minutes après, en effet, nos dix gredins entraient.

— Par ici, dit le frère portier, dès qu'il eut refermé la porte.

Et, passant devant ces nobles personnages qu'on aurait volontiers pendu de confiance à première vue, il les fit entrer dans une pièce spacieuse où il leur alluma une lampe accrochée au mur.

— Conduisez-nous, dit celui qui les commandait, et qui n'était autre que Margani, dans la chambre où se trouve ce jeune homme.

Et prenant quatre hommes avec lui, il fit signe au frère portier de marcher en tête. Celui-ci leur ayant fait traverser la cour, les fit entrer par une porte du rez-de-chaussée dans un long corridor, par lequel ils arrivèrent à une grande pièce qui ressemblait assez à une salle d'attente ou à un parloir, à cause du nombre de portes qui de tous côtés y donnaient accès et des bancs de bois dont elle était entourée. A peine le dernier homme était-il entré, que la porte se referma, ce qui sembla un peu surprendre Margani dont l'étonnement fut bien

autrement grand encore, en voyant apparaître à sa droite un officier de carabiniers, un revolver à la ceinture et le sabre nu à la main, pendant que ses hommes faisaient irruption de tous côtés dans cette chambre.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit ironiquement l'officier en s'avançant.

— Trahison! s'était écrié Margani en apercevant l'uniforme. Et, s'élançant sur le frère portier son poignard à la main, il allait le frapper, quand un coup de pointe terrible porté par un des militaires lui traversa le corps presque de part en part. On le vit chanceler, son poignard tomba de sa main, et il s'affaissa comme une masse sur les dalles. Les autres brigands, instantanément entourés, resserrés dans un cercle de fer, ne purent faire usage de leurs armes. Il en avait été de même pour la fraction restée près de la porte du monastère, avec cette différence cependant, que celle-ci, au grand désappointement de Tamberli, chargé de s'en emparer, s'était laissé prendre sans combattre. La première partie du drame avait réussi, mais ce n'était encore qu'un prélude.

L'officier qui avait la responsabilité de l'expédition connaissait de longue date la bravoure du fils du gouverneur, et, malgré qu'il n'eût point voulu l'exposer, il lui était difficile, vu ses instances, de ne pas lui confier la direction des opérations ulté-

rieures, alors surtout qu'il venait d'obtenir un succès complet.

Les calculs de Tamberli avaient été très simples :

— Je lui ai appris le refuge du fugitif, se disait-il, sûrement il viendra ou il enverra le réclamer ; au lieu de résister, on lui facilitera l'entrée du couvent, et comme il faut s'emparer silencieusement de ceux qui viendront, tous mes efforts doivent tendre à les fractionner, ce qui les affaiblira et dispensera de faire usage des armes à feu.

Tout ayant réussi au gré de ses désirs, sans perdre un seul homme, l'officier se réjouissait d'avoir laissé au jeune moine la direction de l'affaire. Du reste, il savait qu'il avait obtenu le consentement de son père pour cette expédition, qu'il en avait conçu et réglé minutieusement d'avance tous les détails. Tamberli, en effet, ayant pu se rendre compte de l'omnipotence du marquis de Rozoli dans le pays, de l'influence toute-puissante qu'il y exerçait ; de la position équivoque de Margani dans sa maison même, par les visites continuelles, prolongées de jour et de nuit, du marquis ; par l'autorité absolue de ce dernier dans cette maison où demeurait une femme aussi distinguée que belle, et enfin par le respect mêlé de plus ou moins de terreur qu'inspirait le nom de cet homme dans toute la contrée, il avait soupçonné

là quelque chose d'anormal, et, s'il ne pouvait connaître d'avance le résultat de ses combinaisons, il était certain du moins d'une découverte quelconque. Aussi, comptant sur la faiblesse de son père à son égard, sachant combien son entrée dans les ordres lui avait été pénible et combien serait grande sa satisfaction de le voir renoncer à une détermination prise contre son gré, il n'hésita point à lui faire part de ses projets, en ayant soin de lui indiquer les précautions à prendre et de lui donner à entendre que la réussite de ce coup de main pourrait bien changer sa destinée.

« Que découvrirons-nous (lui disait-il)? je
» l'ignore; mais sois persuadé que l'honneur du
» succès vaut la peine d'être tenté, et qu'il pour-
» rait se faire que cette expédition fasse parler
» du gouverneur et de son fils. Si tu t'y décides
» (ajoutait-il encore), et il me paraît impossible que
» tu me refuses cette marque de confiance, voici,
» pour assurer la réussite dans ce pays où rien ne
» peut bouger sans que l'homme que je suspecte
» en soit instruit, ce qu'il faudrait faire. Tu con-
» nais la vénération des habitants de cette contrée
» pour saint Benoît; tu simulerais l'envoi de la
» statue de ce grand saint à l'abbaye du Mont-
» Cassin, dont il est, comme tu sais, le fondateur;
» tu enverrais, processionnellement escortée par
» soixante carabiniers revêtus de l'habit de moine,

» une châsse recouverte d'un immense poêle et por-
» tée par dix hommes; seulement, à la place de la
» prétendue statue, se trouveraient les armes, les
» munitions et les habits des militaires. Ce cor-
» tége, sous prétexte de la grande chaleur, mais en
» réalité pour que rien ne trahisse la supercherie,
» ne devrait voyager que la nuit. Observation très
» importante : Comme il est de toute nécessité,
» pour le succès de l'entreprise, que les hommes
» composant le cortége soient logés au monastère,
» tu écriras au supérieur pour lui annoncer le
» passage de la sainte procession et le prier de lui
» donner l'hospitalité, en ayant soin de laisser
» ignorer la vérité, que tu lui apprendras par une
» seconde lettre confidentielle remise à l'officier
» qui commandera le détachement et qui la lui
» donnera en arrivant. C'est tout ce que je te de-
» mande. Quant à ce qui se passera ultérieure-
» ment, tu peux être sans inquiétude, mes précau-
» tions sont prises : car, pour écarter tout soupçon,
» le cortége se remettra en route dans la soirée
» qui suivra son arrivée; bien entendu, ce seront
» nos moines qui remplaceront en nombre égal
» les carabiniers et qui partiront avec la châsse
» vide.

» Reçois, mon cher père, etc..... »

Cette lettre, on le pense bien, avait d'abord causé une désagréable surprise au gouverneur.

Mais telle a toujours été et sera la nature humaine : si, même parmi les siens, nul ne se soucie de partager les dangers d'une entreprise, quand il n'y a que des périls en perspective, tous, dans le cas de la réussite, caressent agréablement l'espoir de voir rejaillir sur leur personne une part de gloire du succès obtenu, et le gouverneur Tamberli n'était point exempt de cette faiblesse. On se trouvait à l'un de ces moments presque périodiques dont quelques nations, comme l'Espagne, l'Italie, la Grèce, semblent avoir le triste privilége. Une recrudescence de brigandages, de crimes odieux qui révoltent les honnêtes gens, excitent l'opinion publique, venaient de se manifester en plusieurs endroits et de contraindre le gouvernement à donner des ordres rigoureux concernant la répression énergique de semblables forfaits et la poursuite à outrance, vraie ou simulée, de ces bandits; car bien des gens, peut-être hostiles aux autorités italiennes, prétendent qu'il y a peu d'exemples, s'il en existe, où messieurs les brigands aient été poursuivis, sans que, préalablement, quelque membre de cette paternelle administration ait poussé la déférence jusqu'à les faire avertir. Quoi qu'il en soit, après avoir été désagréablement surpris de la demande de son fils, qui lui avait d'abord paru une folle conception de son esprit aventureux, il avait fini non seulement par s'y

habituer, mais à considérer la réussite d'un tel coup de maître comme chose très flatteuse pour son amour-propre d'administrateur, et il avait fait diligence pour mettre en route la petite expédition, avec recommandation à l'officier commandant de le tenir régulièrement au courant des événements. Tout jusqu'ici avait marché à souhait, seulement le plus difficile restait à faire. La capture de dix coquins n'était certes pas à dédaigner; mais notre clairvoyant Napolitain, comme nous l'avons déjà dit, ayant un plan arrêté d'avance, avait espéré que le succès serait disputé et qu'il y aurait au moins un des bandits de blessé, cas prévu et indispensable à la réussite de son projet. Il n'en fut pas ainsi : la fraction dont il devait s'emparer, qui était restée près de la porte, avait été entourée avec une telle promptitude, qu'elle n'avait pu se défendre et, naturellement, faire usage de ses armes; or, sans résistance, pas de combat, et conséquemment point de blessés. Cette déception avait été heureusement de courte durée, car il eut bien vite appris que le détachement commandé par l'officier avait précisément réalisé l'objet de ses désirs. Le bandit blessé fut sur son ordre porté dans une chambre préparée d'avance par lui-même. Il s'y rendit aussitôt; mais grande fut sa surprise, et plus grande encore sa joie, en reconnaissant le vieux Margani, qui était certainement l'homme

qui avait été le mieux placé pour servir à l'exécution de son dessein. Seulement, pour arriver à un résultat, la première des conditions était de le ranimer, de le faire parler, et il ne donnait aucun signe de vie. Le moine, sans perdre un instant, se mit résolûment à l'œuvre pour le sortir de cet état; mais, malgré tous les moyens employés en pareil cas, ses efforts restèrent inutiles, le blessé ne bougea pas. Il se décida alors à recourir au savoir d'un frère qui, avant d'entrer dans les ordres, avait longtemps exercé la médecine, et dont les malades, soit au monastère, soit au dehors, avaient été à même plus d'une fois d'apprécier les lumières. L'ancien médecin, s'étant rendu aux désirs de Tamberli, examina d'abord attentivement la blessure, et, sans hésiter, la déclara mortelle; néanmoins il ne désespéra point de faire reprendre connaissance au malade. Ayant sans doute prévu un danger imminent, il avait apporté avec lui et versa sans retard dans sa bouche quelques gouttes d'un liquide qui réussissait à merveille en pareil cas; et le blessé, en effet, sous l'action de ce médicament, recouvra peu à peu l'usage de ses sens. En voyant ses premiers mouvements, Tamberli sortit avec le frère médecin pour rentrer seul presque aussitôt, revêtu d'un surplis. Dès que la lucidité du moribond fut revenue, au point d'avoir conscience de ce qui se passait autour de lui, il parut surpris

de se trouver dans une chambre inconnue. Cet chambre, il faut bien l'avouer, n'était pas préc sément disposée pour égayer un homme dans position; non que le mobilier eût quelque cho d'extraordinaire, il était au contraire d'une granc simplicité : un lit, deux chaises, un placard à deu panneaux dans l'épaisseur du mur, une table (nuit et une table ordinaire, le tout de bois blan Cependant, malgré cette sobriété dans son ameu blement, l'aspect de cette pièce était étrange causait une certaine impression : sur la table c nuit, entre un ciboire et un vase d'eau bénite ave son goupillon, un flambeau d'église dans leque brûlait un cierge; sur la table, contre le mur, fai sant face au moribond, un immense crucifix sur monté d'une tête de mort, entouré de quatr cierges également allumés; près du lit, un moin à genoux, en costume d'église, avec un livre au mains, dans l'attitude d'un homme qui prie.

— Comment vous trouvez-vous, mon frère? di ce dernier avec componction en rencontrant l regard du malade.

Margani, ayant voulu faire un mouvement poussa un cri de douleur!

— Ah oui! fit-il comme s'il se souvenait. Trahi son! trahison! répétait-il en maugréant. Si Dieu m'accorde la grâce de guérir, je les brûlerai tous dans leur couvent.

— Mon frère, reprit le moine, il y a des moments où l'on ne doit penser qu'au salut de son âme.

Et, prenant le goupillon, il aspergea le lit en disant : — *Omnipotens æterne Deus, salvam fac animam suam.*

— Il y en a d'autres, répliqua Margani, où l'on ne pense qu'à la vengeance, et, je vous le répète, je les brûlerai tous.

— Mon frère, croyez-moi, c'est de votre âme seule que vous devez vous occuper.

— Je veux d'abord m'occuper d'aller chez moi pour me guérir, dit-il en essayant de faire un mouvement, comme s'il voulait se lever : Enfer !... s'écria-t-il en sentant l'impossibilité de bouger.

— Mon frère ! mon frère ! fit le moine en reprenant le goupillon, et, aspergeant de nouveau le lit, il répéta : *Omnipotens æterne Deus, salvam fac animam suam*. La résignation et l'espoir du pardon de vos fautes doivent être désormais votre unique préoccupation. Dieu, dans sa miséricorde, accorde toujours la rémission des péchés au repentant sincère; remerciez-le donc, puisque dans son inépuisable bonté, il vous donne le temps de vous repentir.

— Comment le temps de me repentir?... répéta le blessé d'un ton menaçant. Pensez-vous donc que j'aie peur de mourir de cette blessure ? j'en ai eu bien d'autres, et Dieu, je l'espère, m'accordera de

vivre pour tirer vengeance d'une infâme trahison.

— Je vous le répète, mon frère, il y a un moment dans la vie où le pécheur ne doit penser qu'à l'éternité !...

— Je suis Italien, monsieur le moine, répliqua Margani en grimaçant un affreux sourire, et je ne connais point de bonheur comparable au doux espoir de la sainte vengeance.

— Malheureux ! s'écria le moine, parler ainsi quand vous allez paraître devant Dieu ! Et, reprenant le goupillon, il aspergea derechef le lit, en répétant : *Omnipotens æterne Deus, salvam fac animam suam.*

— Ah çà, fit Margani intrigué et de mauvaise humeur, pourquoi jetez-vous continuellement de l'eau sur mon lit ?

— Pour éloigner l'ombre de Satan, mon frère ; je la sens aller et venir autour de votre chevet, guettant l'instant où vous rendrez l'âme, pour s'en emparer.

— Vous prenez là une peine bien inutile ; je vous le répète, mon âme n'est pas près de me quitter.

— Comment, mon frère, vous doutez du serviteur de Dieu, qui s'est dévoué à la prolongation de votre vie pour vous arracher à la puissance du démon, où vous seriez inévitablement tombé si la mort vous avait surpris avant la confession de vos fautes ? Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

— Non, par la raison que si j'avais été moins crédule en entrant dans ce couvent maudit, je ne serais point dans l'état où je suis.

— J'ignore ce qui s'est passé lors de votre entrée au monastère; mais je sais qu'à la nouvelle d'un homme en danger de mort, voulant à tout prix lui obtenir la rémission de ses péchés, j'ai, pour le ranimer, vainement employé toute ma science, car c'est seulement en désespoir de cause que j'ai eu recours au frère médecin.

— Le frère médecin, répéta Margani, comme s'il se parlait à lui-même, est un homme de bien; il m'a donné des soins autrefois, et ce n'est pas lui qui aurait commis la trahison dont je suis la victime.

— Croyez-moi, mon frère, renoncez à votre défiance. Il a fallu toute la force de conviction dont mon cœur de prêtre est pénétré pour vous dire la vérité sur votre situation; on trompe un malade afin de lui dissimuler la gravité de sa position, jamais pour l'empirer. Réfléchissez qu'il s'agit avant tout de votre salut éternel. Si vous avez plus de confiance dans le frère dont je vous parle, que vous préfériez apprendre de lui votre état réel, je vous offre de le faire venir.

Margani répondit affirmativement par un signe de tête. Il était visible, au grand désespoir du moine, que la conversation l'avait affaibli; aussi

se hâta-t-il d'envoyer chercher l'ancien médecin.

— Venez vite, mon frère, dit Tamberli avec inquiétude en l'apercevant dans le corridor, notre malade, qui tout à l'heure avait retrouvé quelque force, semble la perdre de nouveau.

— S'est-il confessé ? s'enquit d'abord le moine en arrivant.

— Non, répondit Tamberli, il désire apprendre de vous exactement sa position.

Aussitôt entré, le médecin s'approcha du lit du malade et lui versa dans la bouche quelques gouttes de son cordial, qui le ranimèrent aussitôt.

— Comment vous trouvez-vous ? demanda-t-il après un moment d'attente.

— Un peu mieux, répondit d'une voix faible le blessé.

— Ce n'est rien, une légère faiblesse ; dans un instant ce sera passé. Vous voulez, paraît-il, savoir exactement votre position ? Hélas ! mon ami, vous exigez là de moi une chose pénible à vous apprendre ; et cependant, si pour le pécheur l'aspect de la mort est un sujet d'épouvante, un inconnu redoutable, existe-t-il, pour le vrai chrétien qui par l'absolution a obtenu le pardon de ses péchés, une allégresse, une félicité comparable à celle de penser qu'au terme de son grand voyage il va trouver le royaume des cieux ouvert pour lui, et qu'il va enfin jouir de l'ineffable bonheur de paraître

devant le divin Maître, dont l'inépuisable bonté accorde toujours le pardon au repentant sincère. Vous désirez être fixé, mon ami ? Je ne puis mieux faire que de vous engager à être prêt pour bien mourir, car votre heure suprême est arrivée ! Appelé par le devoir de mon double ministère, je vous quitte et vous laisse à mon frère, qui vous assistera; responsable de votre âme, il vous guidera. Et purifié de vos péchés, vous monterez au ciel, où pour vous commencera la vie éternelle !... Adieu !

— Eh bien ! mon ami, avez-vous enfin confiance ? demanda le moine dès qu'il fut seul avec le malade.

— Il le faut bien !... Mourir m'importe peu, si j'avais pu me venger avant; mais la mort sans la vengeance, c'est affreux. Heureusement, ajouta-t-il, d'autres se chargeront de ce soin.

— Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, dit le frère, vous y verriez tout le chagrin que vous me causez ! Comment ! je dispute à Satan votre âme, dont il tient déjà la moitié, qui, j'en suis sûr, rit de son rire infernal en nous écoutant, et vous semblez vous complaire à vouloir lui assurer la possession de l'autre moitié ! Devant vous deux routes sont ouvertes, celle du ciel, ou celle de l'enfer. Si vous tenez absolument à prendre cette dernière, je ne puis vous en empêcher; mon devoir est de vous

rappeler ce que vous venez d'entendre, et je vous le rappelle, car il s'agit de l'éternité. Or, vous ne pouvez prétendre à l'absolution, qui vous donnera en partage le séjour des bienheureux, que par une confession véridique et un repentir sincère. Au lieu de cela, vous paraissiez tout à l'heure caresser l'espoir d'être vengé par d'autres. Malheureux ! y pensez-vous ? Est-ce que Jésus-Christ, notre rédempteur, ne s'est pas vengé en demandant le pardon de ses bourreaux. Non seulement j'exige, pour ne pas faire preuve d'impiété et attirer ainsi sur vous la juste colère de Dieu, que vous renonciez à ces idées, mais il faut, au moment de mourir, m'aider à sauver l'âme de vos complices en me les faisant connaître. Ne l'oubliez point, participer à leur conversion, à les préserver des flammes éternelles, sera, aux yeux du Seigneur, ce qui comptera le plus en votre faveur.

— Hélas ! fit Margani, confiant dans mon expérience, ils se sont laissés conduire, et, grâce à une infâme trahison, je les ai perdus. Vous les tenez, les pauvres gens !

— Ceux-là, nous les purifierons et nous les ramènerons sur le chemin de la vertu ; je parle de ceux qui sont au dehors, de votre chef par exemple. Pour moi, ce n'est pas douteux, vous êtes soumis à une certaine organisation.

— Supposons que vous dites vrai, répliqua Mar-

gani, semblant heureux de prendre le moine en défaut, pensez-vous qu'une mauvaise action soit un titre pour gagner le ciel? et y en a-t-il une plus mauvaise que celle de trahir un serment?

— Non, répondit résolûment le moine, Dieu punit les mauvaises actions, à moins cependant qu'elles ne soient commises dans l'intérêt du ciel, comme dans le cas actuel. La sainteté de l'intention l'emporte alors sur le mal, et attire au contraire la récompense céleste. Or, je vous le demande, est-il possible d'utiliser plus efficacement au profit de votre âme l'heureuse circonstance qui se présente de fournir les moyens de ramener des gens égarés et inévitablement damnés? Je comprendrais votre hésitation, si vos confidences pouvaient arriver à la justice; ce serait alors confondre le serviteur de Dieu avec un homme de police et ne trouver aucune garantie dans le caractère sacré d'un ministre de la religion. Vous parliez tout à l'heure de votre serment; en est-il de plus solennel, de plus fidèlement tenu que celui du prêtre jurant de ne point se souvenir de ce qu'il entend au confessionnal? A-t-il jamais été violé? existe-t-il un seul exemple d'un secret dévoilé par un confesseur?... Non, jamais, jamais, fit Tamberli en simulant une grande exaltation, la vie de son meilleur ami en dépendît-elle!... Et d'ailleurs, continua-t-il en se radoucissant, votre conscience peut être tranquille; notre

entretien même est la preuve de l'inviolabilité d'un secret qui nous est confié, car vous ne pouvez m'apprendre grand'chose que je ne sache, et je vais vous en donner la preuve. Mais avant, mon bon frère, fit-il en lui prenant affectueusement la main, laissez-moi vous dire que je n'ai qu'un seul but : vous mettre en état de recevoir l'absolution. Aidez-moi donc en employant, au lieu de vos réticences, une franchise toujours appréciée et récompensée par le divin Maître. Voyons, que puis-je faire pour gagner votre confiance ? Faut-il vous dire que je sais votre nom, votre demeure, et que je connais certains détails de votre vie ?

— Vous me connaissez ? demanda le malade, surpris.

— Est-il vrai que vous vous nommez Margani, et que la femme qui porte votre nom n'a jamais été la vôtre ?

Margani, stupéfait, ouvrit de grands yeux et regarda fixement le moine.

— Vous ne reconnaissez pas le moine qui vous a quelquefois demandé l'aumône ?... Moi, je me souviens de vous, et je veux vous ouvrir les portes du paradis. *Domine, tuo divino spiritu fac ut afflatus sim !* Margani, comprenant votre répugnance pour tout ce qui ressemble à une délation, je n'en attends aucune ; je veux même respecter vos scrupules, au point que vous n'ayez qu'un oui ou un non à

épondre. Mais n'oubliez point que Dieu seul a le ouvoir de lire dans votre âme ; c'est vous dire que lu plus ou du moins de vérité, de sincérité dans vos éponses, dépendent votre salut ou votre damnaion éternelle.

Par le regard fixe du blessé sur le moine, ce lernier pressentait que son état empirait ou que es paroles l'impressionnaient, aussi se hâta-t-il de oursuivre :

— Margani, au nom du Tout-Puissant, devant ui vous allez paraître, est-il vrai que la femme qui orte votre nom est la maîtresse de M. de Rozoli?

— Je ne puis répondre, dit-il avec épouvante.

— Insensé, reprit le moine, vous n'osez répondre u serviteur de Dieu quand il n'ignore rien, pas nême que j'ai devant moi un des complices qui ervirent à commettre le plus horrible des forfaits : ssassiner un malheureux père, et, sous le masque e la générosité, de la protection, abuser hypocriement, lâchement, de l'inexpérience de sa pauvre nfant pour la déshonorer. Heureusement, vous ne ìtes qu'un instrument, et si vous êtes sincèrement epentant, Dieu pourra peut-être vous pardonner; andis que sans pitié il frappera le monstre qui ntôt se nomme marquis de Rozoli et tantôt Marco loreno. Craignez-vous encore de m'apprendre uelque chose ?

— O mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

s'écria Margani les larmes aux yeux. Vous savez si j'ai jamais approuvé ce qui concerne Marietta!... Mais que pouvais-je dire ou faire sans être impitoyablement mis à mort.

— Voilà enfin une bonne parole, reprit le moine tout heureux d'avoir découvert plus qu'il n'avait soupçonné. Cette marque de repentir fera plus pour votre salut que tout ce que je pourrais faire moi-même... Dites-moi maintenant, où cache-t-il le fruit de ses rapines?

— Pourquoi éteindre les lumières? demanda le blessé d'une voix affaiblie.

— Les lumières? dit Tamberli en s'approchant du moribond pour lui verser quelques gouttes du cordial laissé par le moine médecin et qui lui avait réussi auparavant.

— Je n'y vois..., murmura-t-il sans pouvoir achever la phrase.

Ce furent ses dernières paroles, et il expira en les prononçant. Après s'être bien assuré qu'il était mort, le moine éteignit les cierges et disparut.

XI

UNE EXPÉDITION MATINALE.

Sans avoir appris tout ce qu'il aurait voulu savoir, il en connaissait assez pour agir sûrement ; c'était du moins le sentiment qu'exprimaient sa figure, son regard flamboyant et son attitude résolue. En effet, ne perdant pas un instant, il se rendit près de l'officier, et tous deux s'enfermèrent dans une chambre où ils restèrent environ dix minutes. Immédiatement après en être sortis, et pendant que Tamberli allait chercher notre artiste, qui avait été préalablement enfermé, l'officier ordonna de mettre les prisonniers en sûreté et donna ses instructions aux hommes qu'il laissait pour la garde du monastère; puis, prenant le reste du détachement, il se mit en route avec le moine et Philippe. De prime abord la figure de ce dernier paraissait assez piteuse ; néanmoins, en l'observant plus attentivement, on y voyait comme un reflet de

la diversité des sentiments qui agitaient son âme. Ne pouvant se dissimuler que sa vie avait été menacée, puisque la seule personne qui lui avait inspiré de la confiance à son arrivée chez Margani l'avait fait cacher dans un couvent, il réfléchissait aux précautions prises par elle, et la recommandation faite avec une certaine insistance d'éviter la rencontre du marquis lui donnait la presque certitude que le danger venait de ce côté; toutefois le mobile de cet homme, qui l'avait bien reçu, lui échappait complètement. C'était quand toutes ces choses étranges venaient se heurter dans son esprit, qu'elles y suscitaient une inquiétude comme on en éprouve dans les situations périlleuses, qu'il avait été prévenu de se lever pour partir nuitamment, avec observation spéciale de prendre son revolver. Si l'on ajoute à ces impressions la vue des soldats dans le monastère, où il n'avait jusque-là aperçu que des moines, on comprendra qu'il fut médiocrement rassuré, et que ce qu'il ressentait ressemblait singulièrement à de la peur; ne se dissimulant rien sur ce point, ayant conscience de ce sentiment secrètement confus de sa poltronnerie, il brûlait du désir de se réhabiliter à ses propres yeux. C'est en proie à toutes ces pensées qu'il cheminait avec le détachement dans la direction de la demeure du marquis de Rozoli. Le temps était superbe; le calme de la nuit, surtout à cette

heure matinale où l'aurore ne s'annonce encore dans un horizon vaporeux que par une lueur douteuse, laissant à peine distinguer un mélange demi-voilé d'une teinte rougeâtre sur un fond d'or ; ce calme, dis-je, semblait favoriser à tel point le retentissement du bruit produit par la marche cadencée des soldats, que Tamberli conseilla au capitaine de leur faire rompre le pas, ce qui diminua considérablement la chance d'être entendu de loin. Ils marchaient silencieusement depuis trois quarts d'heure environ, lorsque le moine les arrêta.

— Nous sommes, fit-il observer, à cinq cents mètres de l'habitation.

— Quel excellent général vous feriez, dit l'officier, vous ne négligez aucune précaution.

— Nous sommes dans un pays, mon cher capitaine, répliqua Tamberli, où l'on ne saurait jamais en prendre assez. Voici ce que je propose : entourons l'habitation avec cinq hommes.

— Y pensez-vous? dit l'officier ; à cette distance, avec cinq hommes?

— Vous ne me laissez point achever... C'est précisément leur éloignement de la maison qui en fait l'utilité, puisqu'ils ne sont là qu'en éclaireurs, pour éviter toute surprise du dehors. A cent mètres de l'habitation, afin de la surveiller, cinq autres placés de manière à se trouver entre ceux-ci.

— Nous avons du monde, fit observer le capitaine, pourquoi ne pas en mettre davantage?

— Parce qu'il y a encore une autre maison où nous allons répéter nos mesures de prudence, répondit le moine; et comme les deux endroits sont situés à près d'un kilomètre l'un de l'autre, nous avons besoin d'une réserve à égale distance entre les deux, prête à se porter où son concours serait nécessaire.

— Vous craignez donc quelque embûche?

— Non; mais il faut tout prévoir, et agir comme si on la redoutait.

Après avoir placé leur monde autour de l'habitation du marquis, ils se dirigèrent vers la demeure de Mme Margani, laquelle fut entourée comme la précédente; puis, en retournant chez M. de Rozoli, ils laissèrent à mi-chemin le reste du détachement, moins quatre hommes que le capitaine garda avec lui.

— Et maintenant? demanda ce dernier.

— Maintenant, répondit le moine, vous allez vous placer derrière le monticule près de la maison, et moi, je vais aller avec mon jeune ami frapper à la porte.

— Mais, fit l'officier, dans le cas où vous vous trouveriez en présence d'un danger quelconque, votre long bâton ne me paraît guère une arme suffisante pour vous défendre. Prenez mes quatre

hommes, et je vais rester avec votre jeune ami.

— Ne craignez rien, répliqua le moine en écartant sa robe grise et laissant voir à sa ceinture son revolver d'un côté et son stylet de l'autre. D'ailleurs je doute de trouver le marquis chez lui ; la maison de Margani étant restée seule, c'est là qu'il doit être.

— Et ceci ? demanda Philippe, en montrant une espèce d'étui long de 1^{m},50 environ, qu'il portait depuis leur départ du monastère.

— Remettez-le à l'un de ces militaires, qui le gardera jusqu'à notre retour, répondit le moine.

Et il se dirigea avec l'artiste vers l'habitation. Arrivé près de la porte faisant face à la route, il frappa avec son bâton ; après un moment d'attente, n'entendant ni ne voyant rien bouger, il frappa de nouveau. Cette fois un individu, que l'on pouvait prendre pour un domestique, se montra à une fenêtre du premier étage, et d'un air moitié dédaigneux, moitié rogue, demanda ce que l'on voulait.

— Parler au marquis, répondit le moine.

— A cette heure-ci ? fit le domestique. Vous pouvez remercier Dieu de son absence.

— Alors il n'est pas chez lui ?

— Puisque je vous le dis.

— Ne pourriez-vous pas m'indiquer où je le trouverai, il s'agit d'une affaire très importante pour

lui ; car, dans l'espoir de le rencontrer, je suis parti de nuit.

Le domestique, ayant vu la veille un va-et-vient inaccoutumé, réfléchit un instant, puis se décida à répondre :

— M. le marquis est sorti avant le jour, et comme il s'est dirigé du côté de la maison Margani, peut-être y sera-t-il entré. Savez-vous où est située cette maison ?

— Oui, je la connais, répondit le moine, et, faisant signe à son compagnon, ils s'éloignèrent ensemble.

— Capitaine, dit-il en revenant au monticule, ne jugez-vous pas prudent, à cause de la personne à qui je viens de parler et qui aurait pu apercevoir vos soldats, de faire avancer tout près de l'habitation les cinq premiers hommes, afin de surveiller les portes et de ne laisser sortir personne ?

L'officier donna des ordres en conséquence, et quelques minutes après les factionnaires étaient échelonnés autour de la maison, où personne ne pouvait bouger sans être vu ou entendu de ces derniers. Blottis contre les murs, immobiles comme des statues, l'œil au guet et l'oreille tendue, ils faisaient heureusement bonne garde ; car la précaution du moine n'avait pas été inutile. A peine Tamberli et ses amis avaient-ils disparu, que l'un des militaires placé derrière un oranger, près d'une ouverture,

entendit un léger bruit, et s'aperçut que la porte près de laquelle il se tenait se mouvait doucement. Mais comme elle s'ouvrait sur lui, il ne pouvait voir ni être vu de celui qui sortait; à tout hasard, le doigt sur la gâchette, il baissa son arme à hauteur d'homme et mit en joue, de sorte que l'individu qui venait d'ouvrir et de refermer la porte avec les plus grandes précautions pour ne pas être entendu, se trouva, en se retournant, à moins d'un mètre de distance du canon d'un fusil braqué sur lui.

— Oh!... fit-il avec effroi.

— Si tu fais un mouvement, dit à demi-voix le soldat qui le tenait toujours en joue, tu es mort.

— Mais je ne bouge pas, répondit vivement le domestique, épouvanté et tremblant.

— Écoute-moi bien, reprit le militaire en relevant son fusil. Tiens-tu à vivre ?

— Comment, si j'y tiens! fit notre homme avec terreur et respirant à peine.

— Alors tu vas rentrer et me jurer qu'il ne sera pas ouvert une seule porte ni une fenêtre, que tout enfin restera immobile. Me le promets-tu ?

— Si je vous le promets? répéta le matinal imprudent; mais je vous le jure par tous les saints de l'Italie, et vous savez s'il y en a, ajouta-t-il un peu rassuré ?

— Bien. Seulement, fais attention. A la moindre infraction, nous te fusillons sans pitié.

Et il rentra sans se le faire répéter.

Pendant que ce colloque avait lieu à l'habitation du marquis, nos matineux visiteurs arrivaient près de celle de Margani, qui était entièrement fermée. Pas un être animé ne se montrait aux alentours; la nature elle-même paraissait vouloir s'associer au silence absolu qui régnait autour de cette maison isolée, et si quelques oiseaux n'avaient semblé par leurs chants fêter les premiers rayons du soleil qui doraient déjà les hautes cimes des montagnes, on aurait pu se croire dans une contrée inhabitée.

XII

OU LE MARQUIS DE ROZOLI AURAIT DU ÊTRE SATISFAIT, ET COMMENT IL NE LE FUT PAS.

Cependant la physionomie de nos amis était loin de posséder la placidité que l'aspect de ces lieux aurait pu inspirer, celle du moine surtout : son regard, fixé sur la fenêtre du premier étage, faisait

deviner les tortures de son âme; sa figure, un moment contractée, aurait même pu faire craindre une explosion intempestive; mais, réagissant sur lui-même, il se remit, reprit son rôle commencé et poursuivi avec persévérance.

— Capitaine, dit-il avec une tranquillité apparente, je vous conseille de vous placer avec vos quatre hommes derrière la maison pour éviter d'être vus d'abord, ensuite pour vous trouver près de nous, au cas, invraisemblable il est vrai, où des bandits attendraient ici ceux du monastère.

L'officier, approuvant cette précaution, se rendit au désir de Tamberli, et ce dernier alla frapper à la porte, comme il l'avait fait la première fois. Ayant entendu un léger bruit, il attendait avec une certaine impatience, lorsque la porte s'ouvrit. C'était le marquis. En apercevant Philippe à côté du moine, sa figure exprima soudain un mouvement de vive satisfaction, mais ce ne fut qu'un éclair; car instantanément, sans doute sous l'impression de quelque réflexion subite, elle se renfrogna à ce point, que notre artiste, malgré son désir de se montrer digne des gens qui l'entouraient et dont il admirait le sang-froid et la bravoure, ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de crainte qu'il cherchait vainement à se dissimuler.

— Comment se fait-il, messieurs, demanda le

marquis, que vous veniez dans cette maison à pareille heure ?

— L'autre jour, répondit le moine, vous m'avez paru si heureux d'apprendre où se trouvait ce jeune homme, que j'ai pensé vous être agréable en vous le conduisant, et, comme je suis allé chez vous, où l'on m'a dit que, sorti de bonne heure, vous seriez peut-être entré ici, nous y sommes venus.

— Quand avez-vous quitté le monastère ? demanda M. de Rozoli, affectant l'indifférence.

— Pourquoi cette question ? dit à son tour le moine.

— Oh! pour rien; une simple curiosité, voilà tout.

— Mais, fit l'artiste, qui s'enhardissait peu à peu, quel intérêt aviez-vous donc, monsieur le marquis, à rechercher ma trace ?

— Encore une simple curiosité, répondit ce dernier d'un air préoccupé. Vous ne m'avez toujours pas appris l'heure de votre départ du couvent ? ajouta-t-il en s'adressant au moine.

— Je ne saisis point, repartit celui-ci, en quoi cela peut vous intéresser. Vous désiriez retrouver ce jeune homme, je vous l'amène ; que voulez-vous de plus ?

— Ce que je veux, monsieur le moine ? Je veux vous faire observer que je n'ai pas l'habitude,

quand j'interroge, de recevoir des demandes en guise de réponses.

— Mais, monsieur le marquis, ceci est de l'autocratie de la plus belle eau, et je m'aperçois qu'un de mes amis vous connaissait à merveille, en me citant votre raideur, même envers ceux qui vous obligent.

— Un de vos amis qui me connaissait ? fit d'un air dédaigneux M. de Rozoli. Et vous le nommez ?

— Oh ! c'était un jeune homme dont vous ne vous souvenez certainement pas, car je parle d'une époque déjà fort éloignée. Il avait été, je crois, le témoin de la partie adverse dans un de vos duels à Naples ; il s'appelait Tamberli.

— Tamberli ? répéta le marquis. Je m'en souviens très bien ; un fanfaron qui a eu le bon esprit de ne jamais me procurer l'occasion de lui donner une leçon. Qu'est-il devenu ? J'appris dans le temps qu'on l'avait envoyé dans une légation, mais depuis je n'en ai plus entendu parler.

En achevant ce dernier mot, il resta un instant dans l'attitude d'un homme qui écoute sans être sûr d'avoir entendu quelque bruit, et, s'agenouillant aussitôt, il se mit à prier dévotement. C'était en effet l'*Angelus* qui sonnait à une chapelle des environs. Nos deux amis l'ayant imité, il se fit un moment de silence. Le moine le rompit en se relevant.

— Vous regrettiez, disiez-vous tout à l'heure,

qu'une circonstance ne vous ait pas permis de donner une leçon à Tamberli ; il désire trop de son côté la recevoir, pour que tôt ou tard l'occasion tant souhaitée de part et d'autre ne se présente pas. Mais il ne s'agit point de cela. Vous m'avez paru si contrarié du départ subit de ce jeune homme, que je me suis fait un devoir de vous le conduire. Qu'avez-vous à lui dire ?

— Tenez-vous beaucoup à vos oreilles, monsieur le moine ? demanda le marquis pour toute réponse.

— Par saint Benoît, répondit Tamberli, voilà une singulière question. Remarquez donc, monsieur, que *si ce n'est pas l'habit qui fait le moine*, il ne l'embellit guère non plus ; or, un moine sans oreilles serait encore bien plus laid, et je ne veux point de cette laideur. C'est vous dire que je tiens fort à mes oreilles.

— Alors, veuillez vous souvenir de mon habitude d'interroger et non d'être interrogé. Je vous ai demandé l'heure à laquelle vous aviez quitté le monastère cette nuit, j'exige à l'instant une réponse catégorique.

— Et moi, je vous ai demandé pourquoi une telle question ; car je cherche en vain, ajouta le moine avec un sourire diabolique, l'intérêt que vous pouvez avoir à connaître le moment où j'ai quitté le couvent.

Ce sourire empreint d'une ironique tranquillité, railleuse même, jeta dans l'esprit du marquis une vague inquiétude; cependant, voulant dissimuler sa préoccupation, il fit bonne contenance et réclama de nouveau avec autorité une réponse à sa demande.

— J'y répondrai, dit le moine avec le même calme apparent, toujours appuyé sur son bâton, lorsque vous aurez répondu à la mienne.

— Décidément, fit M. de Rozoli en s'avançant, vous y tenez. Le moine, dont les yeux étincelants semblaient lancer sur son antagoniste le défi et la haine, ne bougea pas. Le marquis, étonné de cette résistance et de l'aspect de cet homme, s'arrêta instinctivement. Mais, bien que la présence de l'artiste, inexplicable pour lui, et l'absence prolongée de Margani, non moins inexplicable, lui fissent éprouver un malaise qui ressemblait fort à un mauvais pressentiment, il n'était point d'humeur à se laisser braver impunément, et il allait mettre sa menace à exécution, lorsque Mme Margani, qui avait probablement tout entendu, sortit brusquement et se précipita entre les deux adversaires.

— Mais qu'y a-t-il donc, messieurs? demanda-t-elle tout effrayée.

— Je ne sais pas pourquoi, répondit le marquis d'un ton de colère mêlée de pitié, le diable jette toujours sur mon chemin des étourneaux de ce genre.

Le moine, jusque-là immobile sur son bâton, se redressa et porta son regard sur Mme Margani. Vêtue d'un costume du matin d'une certaine recherche et qui lui allait à ravir, il la contemplait. Le marquis, ayant saisi et deviné son regard, dut se faire violence pour contenir son courroux. Il enjoignit à sa maîtresse de rentrer. Elle résista d'abord; mais, réfléchissant qu'elle pouvait tout voir de sa chambre, elle céda. La porte était à peine franchie, que M. de Rozoli la tira et la ferma sur lui. Pendant ce temps Tamberli, avec une promptitude dont on aurait cru incapable cet homme trapu, avait jeté son bâton et ôté sa robe grise; de sorte qu'en se retournant, son adversaire parut agréablement surpris de trouver, au lieu d'un moine, un homme armé devant lui.

— A la bonne heure, fit le marquis, maintenant je peux au moins vous arracher une oreille, puisque vous pouvez vous défendre.

— Il tient à vous de faire mieux encore, illustre gentilhomme.

— Vous arracher les deux? J'y consens volontiers.

— Oui, d'abord; puis ce sera un bon moyen de donner votre leçon à ce fanfaron de Tamberli qui, de son côté, a juré votre mort. C'est vous dire que l'un de nous seulement sortira vivant d'ici.

— Vous, Tamberli! s'écria M. de Rozoli, heureux

d'humilier son adversaire devant sa maîtresse, qui devait certainement écouter : eh bien ! franchement vous n'avez pas embelli.

— Porter péniblement toute la journée et par tous les temps un sac souvent lourd, pour découvrir un bandit, répliqua Tamberli, conserve moins frais le teint, en effet, que de faire lâchement tuer les autres à sa place.

— Que veux-tu dire, moine maudit ! s'écria encore le marquis au paroxysme de la colère, car il craignait de comprendre. Défends-toi, ajouta-t-il, son stylet à la main, je n'entends pas qu'on dise que je t'ai traîtreusement frappé.

— Oh ! fit Tamberli, son revolver à la main de façon à tenir son adversaire en respect, un grain de plus ou de moins dans un chapelet serait de peu d'importance.

— Ah çà ! dit M. de Rozoli, en voyant aussi un revolver à la main de l'artiste, qui s'en était prudemment armé, est-ce que vous êtes venus pour m'assassiner, ou bien avez-vous pensé que vous alliez me faire peur ?

Ces deux hommes, chacun dans son genre, étaient réellement dignes de remarque. Le marquis de Rozoli, quoique visiblement inquiet de la présence de Philippe, alors que Margani ne reparaissait pas, chose inexplicable et de fort mauvais augure pour lui, était néanmoins beau à voir : c'était le

type de l'homme habitué au danger, ayant escompté d'avance les chances de la vie, et qui, loin de se laisser abattre par un péril imprévu et éminent, trouve là au contraire une occasion de se prouver à lui-même qu'il est et sera toujours à la hauteur de sa tâche, c'est-à-dire digne de commander aux autres.

Tamberli, à l'inverse de son antagoniste, était un mélange de générosité et d'ambition, mais d'une ambition à lui, avec son caractère particulier. Jamais peut-être les éléments propres à faire ressortir cette étrange nature ne s'étaient rencontrés plus puissants que dans cette circonstance : la soif de la gloire mêlée au désir de la vengeance donnait à la physionomie de cet homme, qui n'était cependant pas beau, une mâle sérénité qui imposait.

— Vous me demandiez tout à l'heure si nous étions venus pour vous assassiner ? Je pourrais vous demander à mon tour si vous nous prenez pour les acolytes de l'abject Marco Moreno. Mais j'aime mieux vous prouver le contraire en vous montrant des témoins qui nous ont accompagnés.

Et il fit signe à Philippe de prévenir ces messieurs.

— De plus, ajouta-t-il, l'honneur de se battre avec un gentilhomme accompli et de recevoir une leçon du noble marquis de Rozoli est trop grand, pour avoir rien négligé de ce qui était nécessaire.

Voici des témoins, dit-il en montrant les militaires qui s'approchaient à côté de Philippe, et prenant l'étui que ce dernier tenait, il en tira deux épées qu'il posa en croix par terre.

— Choisissez, monsieur le marquis, fit-il en les lui montrant.

La vue des militaires et l'assurance de son adversaire, qui auraient peut-être ébranlé le courage d'un homme dans sa position, ne firent que raffermir celui de M. de Rozoli. Mais ce qui excitait surtout son courroux, c'était l'intonation de la voix du moine en affectant d'appuyer sur ses titres, qu'il lui répétait à profusion. Notre Calabrais sentait d'autant plus vivement cette espèce de nargue, qu'il était habitué à exercer autour de lui une domination absolue, et s'il est vrai que c'est seulement dans les moments de danger qu'on peut juger un homme, l'autorité souveraine mêlée de terreur qu'il exerçait dans le pays se comprenait, car c'était bien un homme à braver les plus grands périls sans en éprouver la moindre émotion. Ainsi il avait envoyé dix hommes sûrs, éprouvés, pour aller s'emparer du jeune étranger qu'il voyait devant lui, et, à la place des siens qu'il avait vainement attendus avant le jour, il se trouvait en présence d'un adversaire jusque-là caché sous l'habit de moine et accompagné de carabiniers qu'il ne soupçonnait point dans le pays, lui qui était régulièrement tenu au

courant des faits les plus insignifiants et qui avait de grands motifs pour tenir fermement la main à la prompte exécution de ses ordres. Cette volte-face, lui faisant une position si inattendue, aurait dû lui donner à réfléchir ; il n'en fut rien cependant. Une légère animation de son visage trahissait seule sa colère provoquée par le défi de Tamberli ; aussi, au lieu de choisir son arme comme l'y conviait son adversaire, s'adressa-t-il à l'officier :

— Pensez-vous, monsieur, demanda-t-il, que je puisse, sans me compromettre, me battre avec une espèce de moine batailleur?

— Il me serait facile de faire une demande analogue au capitaine, répliqua Tamberli, mais avec cette différence que je pourrais décliner les vrais titres du noble marquis de Rozoli, que seul je connais ici ; seulement je m'exposerais à mettre obstacle, à empêcher un combat que je cherche depuis longtemps. Trêve donc d'insolence et probablement de fanfaronnade. Prenez votre arme, ou je prends la mienne.

A voir le regard haineux fixement attaché sur le moine, il était facile de deviner que le marquis avait compris, et comme il était cité pour la première lame d'Italie et qu'il avait conscience de sa supériorité, dès ce moment il n'eut qu'une idée fixe : tuer son adversaire. Il prit l'épée qui se trouvait dessus, et, appuyant la pointe contre la terre,

il fit décrire à la lame une courbe dans chaque sens, preuve évidente d'une grande qualité. Tamberli, ayant pris la sienne, s'assura également de sa solidité.

— Y sommes-nous? dit-il en relevant la tête.

Le marquis, pour toute réponse, baissa son épée en s'avançant. Tamberli l'ayant imité, leurs armes en une seconde furent croisées. Pour toute personne qui a assisté à un duel, il était clair, en voyant ces deux champions un stylet à la main gauche, qu'il ne s'agissait point d'une de ces affaires à l'eau de rose où une simple égratignure fait déclarer l'honneur satisfait. Le capitaine, pour parer à tout événement imprévu, ordonna à ses hommes de dégainer, et après en avoir placé deux à cinq ou six pas derrière chaque combattant, il se plaça lui-même sur le côté, à égale distance de l'un et de l'autre. Il y avait près d'une demi-heure que nos deux adversaires faisaient des prodiges d'adresse et de vigueur sans pouvoir arriver à un résultat, lorsque Tamberli eut la malheureuse idée d'essayer d'attirer son antagoniste par une feinte; mais s'apercevant qu'il s'était trop découvert et réagissant avec trop de précipitation, il reçut une légère blessure à l'avant-bras. A la vue du sang, l'officier voulut arrêter le combat, Tamberli s'y refusa péremptoirement.

— Ce n'est qu'un à-compte, dit ironiquement le marquis.

— C'est peu généreux, monsieur, répliqua l'officier.

Tamberli ne souffla mot, et les armes se croisèrent de nouveau. M. de Rozoli, enhardi par un premier succès, et croyant peut-être la blessure de son adversaire plus grave ou bien voulant l'intimider, attaquait avec une impétuosité qui allait jusqu'à la témérité; Tamberli au contraire, gardant tout son sang-froid, parait régulièrement ses attaques. Le marquis s'irritait-il de cette prudence ou croyait-il à de la lassitude? ce qui est certain, c'est que son opiniâtreté allait jusqu'à la fureur. Tamberli, jugeant le moment propice, eut encore recours à une feinte que l'acharnement de son ennemi favorisait et dont la réussite fut telle, que ce dernier reçut un coup terrible en pleine poitrine. Cet homme, comme s'il eût voulu continuer le combat, resta un moment debout; mais on vit son épée s'abaisser, et il tomba la face contre terre.

XIII

UNE DÉCOUVERTE IMPRÉVUE, STUPÉFACTION ET INFAMIE.

A un cri parti de la maison, l'officier et Philippe s'y étaient dirigés en toute hâte. Ayant rencontré Mme Margani, qui avait tout vu, ils essayèrent de l'empêcher de sortir, mais ils durent se résigner à l'accompagner. Pendant ce temps les soldats avaient retourné le moribond, il avait même repris connaissance; apercevant Mme Margani, il essaya de lui tendre la main, et celle-ci allait la prendre, lorsque Tamberli, levant son bras devant elle, l'en empêcha.

— Ne touchez pas à cette main, madame; je soulèverais contre moi l'indignation de l'humanité entière si je vous laissais commettre un semblable sacrilége.

— Un sacrilége, répéta avec épouvante Mme Margani, que voulez-vous dire?

— Je veux dire, madame, que la plus honnête,

la plus vertueuse des femmes peut devenir la victime du dernier des monstres. Ne m'en demandez pas davantage, je vous prie.

— Comment ! Mais je veux absolument tout savoir, au contraire !

— Croyez-moi, madame, ne cherchez pas à approfondir ; qu'il vous suffise d'apprendre que vous avez gisant à vos pieds le plus grand des criminels.

— Le plus grand des criminels ! répéta encore Mme Margani, effrayée, la figure bouleversée. Je veux connaître la vérité, monsieur, mais la vérité tout entière, entendez-vous bien ?

A ce moment, le corps du marquis eut un tressaillement ou un mouvement convulsif ; des gouttelettes de sueur apparurent sur son front et sa figure devint livide. Il était mort.

— Tout est inutile maintenant, madame. Détourner la tête avec horreur de ce cadavre est la seule chose qui vous reste à faire. Renoncez donc à découvrir ce qui ne peut que vous affliger, puisque, je le répète, il n'y a aucune utilité.

— Vous m'en avez trop dit, monsieur, pour que désormais il puisse y avoir pour moi du bonheur ou même du repos. Je tiens à tout connaître, ne pouvant qu'y gagner une tranquillité relative, et...

— Je vous en supplie, madame, dit Tamberli en l'interrompant, n'insistez pas, et réfléchissez que

dans certains moments on se laisse aller à dire ce que l'on regrette ensuite, et je suis dans cette position. Rentrons, ajouta-t-il en lui prenant la main et en l'entraînant du côté de la maison. Il est d'autant plus sage de cesser de parler de ce qui peut vous causer de la peine, que c'est du domaine du passé, et l'avenir seul désormais doit vous occuper.

— Monsieur a raison, madame, dit le capitaine, auquel se joignit Philippe; à quoi bon s'appesantir sur le passé? S'il ne rappelle que des choses pénibles, il vaut mieux l'oublier.

— La femme, messieurs, répliqua Marietta, dont l'existence, caressée par le destin, s'est écoulée au milieu de tout ce qui doit faire le bonheur de la vie, peut redouter le chagrin; mais quand on a comme moi épuisé la série de toutes les douleurs morales, on n'a plus rien à craindre. Parlez! monsieur, parlez! fit-elle en levant les yeux au ciel!

— Je le répète, madame, jamais je ne me déciderai à vous faire inutilement de la peine; n'insistez pas, je vous en prie.

— Non seulement j'insiste, monsieur, mais j'exige, en vous rappelant certain serment, de connaître sans la moindre omission toute la vérité.

— Pourquoi exiger, madame? Renoncez, je vous en supplie, à ce désir qui fera votre malheur, et le mien par mon regret d'en avoir parlé.

— Je persiste plus que jamais, convaincue aujourd'hui qu'ignorer serait pire pour moi que de savoir.

— Que dois-je faire, monsieur? demanda-t-il au capitaine.

— Un soldat, monsieur Tamberli, ne connaît que la franchise, répondit l'officier.

— Exigez-vous toujours que je parle, madame? demanda Tamberli.

— Je l'exige, monsieur, répondit avec assurance Marietta.

— L'homme qui vient de trouver la mort est... Je ne pourrai jamais, fit-il en se retournant.

— Est... répéta Marietta surexcitée, en lui saisissant la main avec énergie et se plaçant en face de lui.

— Le véritable assassin de votre père, madame.

— Oh! non, s'écria Marietta, j'étais là, et j'ai vu frapper mon pauvre père. Il m'a au contraire protégée, car il a payé une rançon pour me sauver la vie : je vois encore cette épouvantable scène. Vous vous trompez, monsieur, je vous l'assure.

— Faut-il donc vous dire, madame, que c'était une infâme comédie; que pendant qu'il faisait étalage de générosité, qu'il jouait du grand seigneur, il vous faisait dévaliser par sa bande. Ce que je voulais surtout vous cacher, c'est que le soi-disant marquis de Rozoli n'est autre que Marco Moreno.

Elle voulut répondre, mais un cri étouffé seul se fit entendre ; on ne distingua que le mot : « Infamie ! » et elle tomba privée de sentiment.

XIV

HEUREUSE CURE D'UN MOINE MÉDECIN.

Cet évanouissement fut suivi d'une violente crise de nerfs, qui d'abord inquiéta fort. Peu à peu cependant un certain calme survint, mais les crises reparaissaient dès que Marietta retrouvait ses idées. Tamberli alors se rendit en toute hâte au monastère et fut assez heureux d'y trouver le frère médecin pour l'amener sans retard près de la malade. Celui-ci, après l'avoir examinée, déclara urgents les plus grands ménagements, surtout un repos d'esprit absolu ; il administra des médicaments qu'il avait apportés avec lui, et donna l'assurance, en se retirant de revenir matin et soir, ce qui eut lieu en effet. Le traitement intelligent du moine eut facilement raison du mal physique ;

mais il n'en fut point de même pour le moral. La disposition d'esprit, l'exaltation de cette infortunée, furent plus rebelles à se calmer. Il y avait principalement un danger à conjurer, c'était une idée fixe de suicide qui l'obsédait. Le moine médecin, d'une nature excellente, d'une instruction solide, eut recours à toutes les ressources pour amoindrir les fâcheux effets des chocs divers que Marietta venait de recevoir; il s'y employait de tout cœur et d'autant plus volontiers, qu'il voyait dans cette malheureuse femme une victime innocente de la fatalité. Un jour cependant, où la malade fut moins raisonnable que la veille, le vieillard se fâcha ou fit semblant de se fâcher; elle résista d'abord, mais la victoire finit par rester à l'homme dévoué.

— Comment! avait-il dit avec véhémence, vous voulez mourir! Et quand vous avez prononcé ces mots, vous croyez sans doute avoir fait acte de courage, tandis qu'en réalité vous avez simplement fait preuve de faiblesse. Vous parlez sans cesse de la mort de votre père et jamais du salut de son âme! mais si vous mourez, madame, qui donc ira prier sur la tombe de cet excellent père!... qui donc intercédera pour lui auprès du Tout-Puissant! Oubliez-vous qu'il n'a pu faire la rémission de ses péchés, et que le commandement de Dieu est formel sur ce point? car il dit : *Quiconque meurt sans confession est damné.* Parler de mourir! répéta-

t-il avec exclamation, quand la prière peut ouvrir le paradis au meilleur des pères!...

— Oh!... fit-elle en se jetant au cou du moine et en l'embrassant avec effusion, merci!... merci!... Oui, vous avez raison, j'étais folle. Je veux vivre pour prier et pleurer sur mon malheur.

— A la bonne heure, s'écria le moine triomphant. Dieu aidant, cette fois c'est bien la raison qui l'emporte. Ce sera le premier jour où je partirai content.

— Mais vous reviendrez ce soir? demanda-t-elle en suppliant. Je veux quitter ce pays maudit, m'éloigner au plus tôt de ces lieux du crime et de l'ignominie, où ma vie doublement flétrie provoque l'horreur de moi-même! Songez donc, mon révérend, si j'allais mourir dans ce lieu de réprouvés!...

— Mon enfant, dit le vieillard, je vous approuve d'avoir hâte de quitter ces contrées; mais il ne faut point, par une précipitation exagérée, compromettre l'amélioration obtenue dans votre santé. Il est certainement fâcheux que ces messieurs aient été obligés de vous quitter dans un pareil moment, mais c'était le seul moyen d'abréger les lenteurs inévitables pour avancer vos affaires. M. Tamberli, je vous l'ai dit, ne se borne pas à recevoir à Naples, où il est le héros du jour, des félicitations sur son coup de maître; non, accompagné du jeune artiste qui a été la cause inattendue de la découverte, il

active de son mieux la reconstitution de votre fortune : car, chose providentielle, c'est précisément l'ostentation du misérable pour faire parade de sa générosité et mieux détourner les soupçons, qui va permettre de pouvoir la rétablir. Dans les bagages laissés avec la jeune fille au soi-disant marquis, contre la rançon promise, se trouvaient des papiers qui constataient la fortune de votre père, et afin de pouvoir la liquider et la faire venir en Italie, ils furent envoyés à notre ambassade à Paris. Or, c'est l'inscription de ces papiers sur les registres qui va servir à cette reconstitution.

— Je n'ai nul besoin d'ajouter, je pense, que je n'accepterai que ce qui appartenait strictement à mon père.

— Ceci, madame, est bien entendu ; mais comme à votre majorité, m'écrit Tamberli, Marco vous a fait signer une renonciation à son profit, et que plus tard il a fait disparaître ces valeurs, c'est naturellement sur sa fortune, dont une partie est la vôtre, qu'on prendra ce qui vous appartient. Or, les intérêts devant être capitalisés depuis le moment où il a pris cette somme, c'est-à-dire depuis vingt-six ans environ, je crois, cela portera votre avoir au triple à peu près de son état primitif. Où comptez-vous vous retirer, madame ?...

— Où pourrais-je me retirer, mon révérend, si ce

n'est où reposent ceux qui me sont chers et près desquels je veux passer ma vie à prier.

— C'est là, madame, une noble et louable inspiration, elle vous procurera un bonheur inconnu jusqu'ici pour vous.

— Et à la fin de ma prière, ajouta-t-elle, je prierai pour le saint homme à qui je le devrai.

— Merci, madame : prier pour quelqu'un n'est jamais inutile; nous prions pour tous les pécheurs mais nous avons bien besoin que l'on prie aussi pour nous. Un frère en danger de mort me force à retourner plus tôt que d'habitude au monastère; je reviendrai demain matin, et si le mieux se maintient, ce qui dépend non du médecin, mais du plus ou moins de raison que vous mettrez à ramener le calme dans votre esprit, nous pourrons peut-être demain fixer le jour de votre départ.

Après avoir pris congé de la convalescente, le moine se hâta de retourner au couvent. L'éloignement du vieillard était doublement pénible pour Marietta, qui aurait voulu s'endormir dans un éternel oubli d'un malheur immérité. D'abord elle redoutait la solitude à cause des tristes réflexions qui venaient l'assaillir; puis ce saint homme avait su la rattacher à la vie, et le contraste qui résultait de leurs entretiens, où elle retrouvait ses aspirations naturelles, avec l'ignominie d'un passé qu'elle abhorrait, lui faisait retrouver dans sa présence une sérénité

relative. La soirée fut longue. Réduite pour unique société à la femme qui la soignait, elle attendait avec impatience l'heure de son coucher, et le lendemain celle où le moine revenait ordinairement. Non qu'elle eût à se plaindre de cette femme, mais étant depuis plusieurs années au service commun du marquis et au sien, elle lui rappelait involontairement des souvenirs qu'elle aurait voulu chasser de son esprit. Sachant que le plus ou le moins de calme qu'elle pourrait y maintenir avancerait ou retarderait son départ de ce pays, pour elle maudit, elle faisait tous ses efforts pour retrouver une quiétude salutaire. Le médecin, le lendemain matin, après avoir examiné la malade et s'être rendu compte, vit la possibilité de fixer le jour tant désiré, ce qui eut lieu en effet; en même temps arrivait une nouvelle non moins heureuse : Tamberli et Philippe annonçaient leur retour de Naples, où ils n'avaient pas perdu leur temps. Le gouverneur retrouvait son fils, qu'il avait, à son grand désespoir, cru perdu; de plus, ce fils, dont le passé, orageux il est vrai, n'était certainement pas exempt de reproches, mais qui cependant n'avait jamais porté la plus petite atteinte à l'honneur, n'en avait pas moins été le point de mire de la calomnie des ennemis de sa famille. Ils avaient même été jusqu'à prétendre que la honte seule l'avait forcé à cacher sa vie de dissolution dans

un couvent, et, aujourd'hui qu'il rentrait dans le monde, la tête haute, par un de ces coups de maître qui font sensation et qui non seulement confondent les calomniateurs, mais rehaussent d'autant plus le mérite d'un homme qui avait été injustement attaqué, son père, heureux et fier, ne pouvait absolument lui rien refuser. Il avait donc, sur la demande de son fils, consenti à faire les recherches nécessaires au rétablissement de la fortune de la victime. Et comme, dans la visite opérée chez le marquis après sa mort, on avait trouvé des sommes importantes qui avaient été mises en séquestre, le gouverneur avait ordonné de faire parvenir à cette malheureuse femme un à-compte qui lui permît de quitter le pays, si tel était son désir. Sa santé seule pouvait donc désormais mettre obstacle à son départ ; c'est ce que le moine médecin lui faisait observer, et ce que les nouvelles venues de Naples lui annonçaient. Dans sa position, en tenant compte de ses malheurs, elle aurait pu goûter, sinon le bonheur, du moins une tranquillité relative; et cependant une vague inquiétude venait de temps en temps hanter son esprit. N'ayant consenti à vivre que pour prier, cette vie seule lui souriait, et elle était résolue à s'y livrer entièrement. D'autre part, elle ne pouvait se dissimuler la reconnaissance qu'elle devait à Tamberli, qui avait certainement et sûrement préservé les jours de Philippe,

l'avait délivrée elle-même d'une vie odieuse, et poursuivait à Naples, dans ce moment, la restitution de sa fortune, qu'elle ne serait peut-être jamais parvenue à récupérer sans son intervention; car, s'il n'est point facile de faire restituer aux États en général ce qu'ils ont entre leurs mains, c'est encore bien plus difficile en Italie, où les lenteurs judiciaires sont proverbiales. Mais, quand à cet état normal d'un pays vient se joindre le mauvais vouloir de l'administration, l'espoir d'obtenir un résultat satisfaisant est à peu près impossible. D'un autre côté, ne méconnaissant pas les vifs sentiments de Tamberli à son égard, elle s'inquiétait de l'avenir. Le moine médecin, dans son ignorance de ce qui existait et à propos de la nouvelle reçue le matin annonçant l'arrivée des nouveaux amis, avait entretenu Marietta du grand cœur du novice, de la joie ressentie au monastère de posséder une si grande âme, et de la gloire qui devait nécessairement rejaillir sur la communauté. — Aussi, ajouta-t-il avec enthousiasme, le supérieur vient-il de se décider à abréger son noviciat et à lui faire prononcer ses vœux le jour de la fête de l'Assomption, afin que la très sainte Marie intercède pour lui près du Tout-Puissant. Va-t-il être heureux, ce cher frère, et combien je vais l'être moi-même de lui apprendre la bonne nouvelle. A quoi réfléchissez-vous encore? demanda le moine à Marietta en la

voyant absorbée et comme si sa pensée se portait ailleurs.

— Moi? fit-elle interdite et un peu honteuse, à rien, mon révérend, je vous écoute. Je songeais, ajouta-t-elle un peu embarrassée, à l'époque où M. Tamberli doit prononcer ses vœux. Pensez-vous que son absence pendant son voyage à Naples ne causera pas quelque retard pour cette cérémonie, soit que le supérieur ne le trouve pas assez préparé, ou que lui-même, après tant d'émotions, éprouve le besoin de se recueillir?

— Nul retard n'est à craindre de la part du supérieur et encore moins de la sienne, madame; car cette cérémonie est toujours le suprême désir de ceux qui entrent dans les ordres. Ils arrivent demain soir, m'avez-vous dit, je crois; c'est donc après-demain que je pourrai lui apprendre la bonne nouvelle.

Le médecin, doublement satisfait, s'éloigna, laissant Marietta livrée à des réflexions dont il était loin de soupçonner la cause. Celle-ci, restée seule, s'assit sur son canapé, et là elle pensait à ce que le moine venait de lui apprendre. — Dieu a pitié de moi, se dit-elle en levant les yeux au ciel, jamais je n'aurais eu le courage d'opposer un refus. Et deux grosses larmes tombèrent sur sa robe. La vue de ces pleurs l'affectèrent.

— J'apprends une nouvelle qui devrait être une

satisfaction pour moi, et, sans m'en apercevoir, je me surprends à pleurer ! mon cœur me trompait donc ?... Non, fit-elle avec résolution : A mon âge je dois être une femme, et cette femme, après de si grands malheurs, doit passer sa vie dans la prière! Il est donc préférable qu'il prononce ses vœux. Et, se levant brusquement, elle sortit pour échapper à des idées qu'elle s'efforçait de bannir de son esprit, mais qui revenaient toujours.

XV

COMMENT UN HOMME BIEN INTENTIONNÉ VA QUELQUEFOIS CONTRE SON BUT.

La journée du lendemain fut longue, mais enfin l'heure de la visite finit par arriver, et ce fut un véritable bonheur pour la pauvre femme d'apercevoir au loin le médecin. Le brave homme, tout à fait rassuré sur sa convalescente, bien qu'elle lui parût plus soucieuse, venait simplement pour lui être agréable. De son côté, Marietta aimait la pré-

sence de cet homme, près duquel elle oubliait ses vives préoccupations. Ce jour-là surtout, en proie à une agitation inaccoutumée, elle aurait voulu le retenir, le faire causer; mais avec un vieillard de cet âge, qui, toute la journée, supportait de réelles fatigues, elle craignait d'être indiscrète, lorsque le moine témoigna lui-même le désir de rester un peu plus longtemps que d'habitude. Marietta lui assura combien elle était heureuse de cette bonne détermination.

— Il ne faut point m'en savoir gré, madame.

— Je n'en profite pas moins, mon révérend. Vous avez donc d'autres motifs?

— Oui, le supérieur m'a fait demander, et il m'a retenu plus longtemps que mes occupations ne le permettent.

— Il vous a sans doute entretenu de la grande cérémonie? demanda Marietta, affectant l'indifférence.

— Non, il a voulu avoir mon avis sur un projet que j'approuve d'ailleurs de toute mon âme.

— Et ce projet, mon révérend, les profanes peuvent-ils le connaître?

— Parfaitement, puisque tout le monde pourra en voir l'accomplissement et que vous serez probablement appelée à y participer.

— Moi? fit avec surprise Marietta.

— Oui, oui, vous. Afin de perpétuer l'acte de

notre novice que Naples fête avec enthousiasme en attendant que le héros de cette belle action soit canonisé, et dont la gloire, comme je vous l'ai déjà dit, rejaillira sur notre ordre, le supérieur veut avoir sur ce sujet, pour la chapelle du monastère, un immense tableau exécuté par un de nos grands artistes. Ce tableau devra représenter le Dévouement, sous les traits de Tamberli, faisant mordre la poussière au monstre, c'est-à-dire au criminel; la Reconnaissance, sous vos traits, avec une main posée sur l'épaule du héros et tenant de l'autre main une couronne de fleurs composée de myosotis, de pensées, de feuilles de laurier, qu'elle va lui placer sur la tête; et, dans le fond, sur un nuage, son autre victime sous la figure d'un vieillard, souriant à sa fille en signe d'encouragement. Que dites-vous de cette idée, madame?

— Je dis... Et sans pouvoir achever sa phrase, Marietta, son regard fixé sur le moine, tout en conservant sa figure souriante, eut une défaillance suivie d'un léger évanouissement.

— Eh bien! mais qu'y a-t-il donc? demanda le médecin en lui faisant respirer des sels.

— Oh! rien, répondit Marietta en revenant à elle, ça va mieux.

— Il faut avoir plus d'empire sur soi-même, mon enfant. Comment, parce que je vous rappelle votre père, bien plus heureux que vous?...

— Je ne me plains pas, mon révérend ; au contraire, repartit la malade, par vous j'ai consenti à vivre ; qui sait si vous ne venez pas de me rendre un plus grand service encore ? Vous le voyez, je suis plus raisonnable.

— A la bonne heure ! fit le religieux, plus satisfait.

Le saint homme, par suite de ce qui venait de se passer, prolongea sa visite ; il savait que Tamberli et son ami seraient de retour dans la soirée, et il voulait laisser sa malade seule le moins possible. En effet, aussitôt que le médecin fut parti, toutes sortes de réflexions envahirent la tête de la pauvre femme, la scène surtout que devait reproduire le tableau restait toujours présente à son esprit et lui causait un trouble réel. Cette idée du vieillard encourageant sa fille lui revenait sans cesse ; elle était si bien en harmonie avec une secrète pensée dont elle ne pouvait se défendre et qui contrastait si fort avec la vie de résignation qu'elle avait cru de son devoir d'adopter, qu'elle achevait d'ébranler ses sens. Aussi, désirant et redoutant tout à la fois ce retour, éprouvait-elle cette impatience, cette agitation indéfinissable que donne toujours la témérité d'une résolution prise, alors qu'on se sent impuissant à la tenir et qu'un secret désir vous fait souhaiter d'en être empêché. C'est dans un de ces moments d'imagination surexcitée qu'elle crut en-

tendre du bruit au dehors; tout à coup un tremblement nerveux s'empara d'elle et continua jusqu'au moment où Tamberli et Philippe se présentèrent, car c'étaient bien nos deux amis qui revenaient.

Connaissant les précautions que l'état de Marietta exigeait, nos voyageurs prirent tous les ménagements possibles. Peu à peu la malade retrouva le calme nécessaire et ne tarda pas à se réjouir de la fin de sa solitude. Une chose néanmoins attirait involontairement son attention et l'impressionnait visiblement : c'était la transformation complète de Tamberli. Si le moine médecin s'était trouvé là, il est douteux que, par la mise de bon goût, recherchée même du novice, il eût cru à son désir de voir abréger le temps qui le séparait du grand jour de la cérémonie. Ce qui est certain, c'est que, très élégamment vêtu et portant bien son costume, ce n'était plus le même homme.

Réservé sans affectation, il mit beaucoup de tact dans l'inévitable et embarrassante conversation au sujet de leur voyage à Naples, et conséquemment aux intérêts de Marietta. La difficulté d'en parler sans toucher à son passé, si pénible pour elle, était grande; il s'en acquitta cependant avec l'habileté d'un homme rompu aux affaires. Son dévouement semblait même d'une apparence si platonique, que Marietta en fit mentalement la remarque, et, mal-

gré son désir d'éviter de penser au langage passionné du novice, qu'elle aurait voulu au contraire oublier, elle ne pouvait s'empêcher d'en faire la comparaison et d'en éprouver un sentiment de tristesse qu'elle n'osait s'avouer, tout en s'efforçant de le dissimuler.

— Loin de me plaindre de ce changement, dû sans doute au séjour de Naples, se disait-elle, je dois m'en réjouir; car il va enfin me permettre de vouer ma vie à la prière sans faire preuve d'ingratitude. Cacher mon existence flétrie par le malheur doit être et sera ma seule préoccupation, avec celle de retrouver ma fille, victime peut-être aussi de quelque abomination.

Ces diverses réflexions, mélange de contentement et de chagrin, avaient produit sur Tamberli, qui l'avait remarqué, un moment de visible préoccupation qui n'avait pas échappé à Philippe, et dont Marietta, de son côté, s'était aperçue. Voulant effacer ou plutôt éviter toute fausse interprétation, elle le remercia et lui témoigna beaucoup de gratitude pour l'intérêt si dévoué qu'il venait de lui montrer et l'assura de sa reconnaissance éternelle. Puis, se tournant vers Philippe, elle lui apprit sa résolution d'habiter désormais Paris, et lui indiqua le jour du départ. Ce dernier, en lui témoignant toute sa joie de cette décision, lui avoua qu'il avait toujours supposé qu'elle la prendrait, et lui dé-

clara même que son ami et lui avaient déjà arrêté certaines dispositions dans cette prévision.

— Ceci me rappelle une bonne nouvelle, que je suis fort aise d'apprendre à monsieur, fit-elle en désignant Tamberli; et, bien que ce soit mal à moi de priver mon bon docteur de ce plaisir, je ne résiste pas au désir de la lui faire connaître.

— Et cette bonne nouvelle, madame? demanda Tamberli.

— C'est une faveur accordée par votre supérieur pour abréger le délai qui vous sépare de la grande cérémonie où vous devez prononcer vos vœux.

— Je vous remercie, madame, de votre bonne intention, et je suis très reconnaissant à notre supérieur; mais mes idées étant complètement modifiées sur ce point, demain j'irai moi-même lui exprimer tous mes regrets.

— Comment, monsieur, vous renonceriez à un si bel avenir! Le docteur, en me parlant de vous, vous désignait comme le futur supérieur.

— La bienveillance de cet excellent homme, qui a beaucoup connu mon père, le porte, en ce qui me concerne, à prendre ses désirs pour la réalité, madame. D'ailleurs, dans tous les actes de la vie, il faut de la loyauté, et dans ma disposition d'esprit ce serait un sacrilége. Je ne suis point ce qu'on appelle un dévot, mais il y a des choses que je traite toujours avec sévérité, et celle-ci est du

nombre. J'étais un moine improvisé pour certaines circonstances, et mon rôle a pris fin avec ce qui les avait fait naître. Vous voyez, madame, qu'il ne peut plus être question d'ordre religieux pour moi maintenant.

— Et ce dont M. Tamberli ne vous parle pas, ajouta Philippe, c'est d'un engagement pris avec moi, engagement qui, j'en suis sûr, ne peut que vous être agréable.

— Et de quoi s'agit-il, messieurs?

— De m'aider à retrouver ma Julietta, répondit l'artiste.

— Je ne demanderais pas mieux, mon cher ami, que de partager la reconnaissance que vous devrez pour un tel service, mais je ne puis rien ajouter à celle que je dois moi-même. Ensuite, si monsieur quitte les ordres, c'est naturellement pour rentrer dans sa famille; or, vous à Paris et monsieur à Naples... je ne saisis pas bien.

—Vous avez raison, madame, répliquaTamberli, ce ne serait pas facile en effet. Mon intention, comme vousle disiez, est de rentrer dans ma famille, mais seulement jusqu'au moment où la conclusion des affaires que j'y poursuis sera assez avancée pour que ma présence devienne inutile.

— Vous me rendez confuse pour tant d'obligeance, monsieur; et pourtant, malgré mon désir de vous épargner toute cette peine, je me trouve

dans la nécessité d'accepter vos bons services, car, je suis forcée de le reconnaître, jamais je ne serais venue à bout de ces inextricables embarras.

— Et lorsque les affaires seront terminées, ou à peu près, dit Philippe, mon excellent ami a l'intention de venir habiter Paris.

— A Paris! loin des vôtres! fit observer Marietta en s'adressant à M. Tamberli. Vous allez faire bien de la peine à monsieur votre père? Ne me disiez-vous pas que dans sa joie de vous voir quitter le couvent, il n'avait rien à vous refuser? Mais si vous allez à Paris, il sera encore bien plus éloigné de son fils.

— C'est juste, madame; seulement, pourvu que je n'entre pas dans les ordres, il consent à tout. Réfléchissez donc, madame, Paris n'est pas au bout du monde, et de même que je puis aller le voir à Naples, il ne sera peut-être pas fâché d'avoir une occasion pour venir de temps en temps à Paris.

— C'est vrai, monsieur, répondit Marietta visiblement rêveuse.

La soirée étant avancée, nos amis se séparèrent, en se donnant rendez-vous pour se retrouver à l'heure de la visite du moine médecin.

Le lendemain, en effet, tout le monde fut exact. La conversation avait repris sur leurs projets d'avenir, lorsque le médecin frappa à la porte d'entrée. Nous l'avons dit, cet homme était d'une excellente

nature, et si d'habitude tout dans sa personne reflétait la bonté, ce jour-là sa figure joyeuse exprimait toute sa satisfaction de pouvoir être agréable à son prochain; ce qui n'était point un vain mot chez lui. Nos amis, l'ayant vu venir, s'étaient retirés pour le laisser avec la convalescente; de son côté, esclave du devoir professionnel, il s'occupa d'abord de la malade, et dès qu'il fut convaincu que son état était tout à fait satisfaisant, il s'informa de nos voyageurs, qui rentrèrent presque aussitôt.

— Hélas! mon frère, fit-il après s'être informé de leur santé, en s'adressant avec étonnement à Tamberli, je vous vois là une mise peut-être indispensable au sein des plaisirs à Naples, mais, permettez-moi de vous le dire, incompréhensible ici, surtout à la veille du grand acte qui va vous ouvrir le chemin de la félicité céleste. Plus d'humilité, croyez-moi, serait bien préférable, car, vous l'ignorez encore, et je suis heureux de vous annoncer la bonne nouvelle, notre vénérable supérieur vient, pour vous récompenser, d'avancer le saint jour où vous devez prononcer vos vœux.

— Vous ne pouvez douter, cher frère, de ma reconnaissance pour le bonheur que vous paraissez éprouver en m'apprenant ce que vous supposez m'être agréable; mais, j'en suis sûr aussi, vous estimez comme moi que pour un si grand acte, il faut l'entière certitude d'une vocation réelle; or

cette certitude, je suis forcé de l'avouer, je ne la possède point. Au contraire, je dois en faire l'aveu, mes idées, parfaitement arrêtées, sont ailleurs.

— Que me dites-vous là? cher frère, s'écria le moine stupéfait.

— Ce que tout honnête homme vous dirait à ma place.

— Comment! c'est après plusieurs mois de noviciat, au moment où vous touchez au grand jour, alors que vous pouvez en voir un plus grand encore, car on parle de vous pour succéder à notre supérieur, que vous auriez une aussi funeste idée? Cela me paraît impossible. Ne trouvez-vous pas, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Marietta, que ce serait le comble de la folie?...

— J'approuve complètement votre conseil, mon révérend, répondit Marietta embarrassée, hésitante, nul homme, je crois, n'est plus digne de recueillir une telle succession. Et puis y a-t-il une situation plus enviable que celle qui vous permet de prier et de faire prier pour ceux qui en ont tant besoin? M. Tamberli, j'en suis sûre, avait cédé à un entraînement irréfléchi; mais nos bons conseils, je n'en doute pas, l'empêcheront de commettre une pareille faute. Êtes-vous de cet avis, monsieur Philippe?

— J'ai le regret de me séparer de vous dans cette circonstance, répondit l'artiste, tandis que

j'approuve entièrement M. Tamberli; la pensée seule de vivre près d'un ami à qui je dois tout me semble atténuer mon malheur! Vous le voyez, madame, je ne puis être votre auxiliaire dans cette circonstance.

—Ce n'est pas généreux, monsieur Philippe; on doit aimer ses amis pour eux et non pour soi, répliqua Marietta, rougissant à vue d'œil. Et d'ailleurs êtes-vous bien sûr que votre ami se plaira à Paris, et qu'il n'éprouvera pas tôt ou tard le désir de retourner en Italie?

— Je connais Paris, madame, repartit Tamberli, et quand j'y allais, quoique seul, sans relations, j'en enviais trop le séjour pour pouvoir supposer la moindre envie de le quitter, alors que des affections m'y attirent.

— Merci, dit Philippe en tendant la main à son ami.

Le moine, homme instruit et entré fort tard dans les ordres, avait une grande connaissance de la vie, et les dernières paroles de Tamberli ayant augmenté l'embarras de Marietta, ce qui ne lui avait pas plus échappé que celui qu'il avait déjà remarqué dans son langage, venaient de lui ouvrir tout un monde de révélations et le convaincre de l'inutilité de ses efforts pour ramener le fugitif au monastère.

— Mon frère, dit-il à Tamberli, j'aurais été heu-

reux, très heureux de vous voir persévérer dans la bonne voie où vous étiez entré ; cependant, je l'avoue, la première condition pour y trouver le bonheur, c'est, comme vous le disiez, une vocation réelle. Si vous sentez qu'elle vous fait défaut, il est préférable de s'abstenir, et, dans ce cas, je prierai le Tout-Puissant pour qu'il vous prenne sous sa sainte garde.

— Et de mon côté, excellent frère, je garderai toujours le souvenir du plus affectueux et du plus respectable des hommes. Je n'oublierai pas davantage le temps que j'ai passé dans votre couvent ; je vous serai même obligé de vouloir bien annoncer ma visite au supérieur, afin de lui exprimer toute ma reconnaissance et de lui témoigner mon regret de ne pas persévérer dans mes premières intentions.

Le moine, après lui avoir affirmé que son désir serait accompli, et donné l'assurance à Marietta que tout danger avait disparu relativement à son voyage, prit congé des uns et des autres, et retourna au monastère.

Nos amis, restés seuls, s'occupèrent de leur départ, qui fut fixé au lendemain et qu'il eût été d'ailleurs difficile de différer davantage. Le séjour du détachement venu sur la demande de Tamberli avait eu sa raison d'être au commencement. Les aveux et même les délations, pour sauver leur vie,

de quelques-uns des bandits arrêtés au couvent, avaient occasionné plusieurs autres arrestations et nécessité force visites domiciliaires; mais tout cela était terminé, et il n'y avait plus de motifs pour maintenir des hommes dans ce pays. D'un autre côté, dans ces bienheureuses contrées placées sous la protection de tant de saints, une grande partie de la population peut se payer le luxe d'être ce que l'on peut appeler des gens de sac et de corde; de sorte que si le marquis de Rozoli pouvait dire avec quelque raison peut-être qu'il n'y avait pas de bandes de brigands, il est non moins certain qu'il ne manquait point de bandits. Et après ce qui venait de se passer, il eût été peu prudent, les militaires partis, de rester dans ce pays si fertile pour la reproduction de cette bonne graine. Nos amis agirent donc sagement en s'en éloignant dès le lendemain. Ils se rendirent à Naples, où Tamberli resta, tandis que Marietta et Philippe se dirigèrent vers Paris, en passant par Rome. Un séjour de trois semaines dans cette dernière ville fit le plus grand bien à Marietta. Il n'en fut point de même pour l'artiste; les terribles émotions qu'il venait d'éprouver avaient produit une heureuse diversion, mais avec le calme ses préoccupations habituelles étaient revenues. Il se retrouva avec plaisir au milieu de ses anciens camarades, et admira les chefs-d'œuvre qu'il avait tant désiré

connaître. Mais il était facile de voir chez lui u fonds de tristesse qui dominait toutes ses facultés et, chose bizarre, cette ville où il avait jadis rêv de faire un si long séjour, il la quittait volontiers Retourner à Paris était devenu pour lui une idé fixe. Marietta, de son côté, ne le désirait pas moins seulement leurs motifs étaient différents. Philippe sans toutefois trop y compter, avait un secre espoir que Verdier et son oncle auraient peut-êtr découvert quelque trace de la fugitive. Marietta, a contraire, dont le physique et le moral avaient ét fortement ébranlés, en proie à une diversité d sentiments qui s'entre-mêlaient dans son cœur, e par-dessus tout ayant hâte de quitter le sol italien aspirait au terme de son voyage. N'étant pas asse forte pour accompagner Philippe toute la journée elle restait fréquemment à l'hôtel, et elle redoutai la solitude, car c'est dans ces moments qu'elle s trouvait assaillie par de pénibles réflexions. Notr jeune artiste lui avait si souvent parlé de son oncle qu'il semblait par instants à la pauvre femm qu'elle allait retrouver là une famille ; malheureusement l'incertitude sur ce point encore l'affligeait Une seule pensée aurait pu apporter quelque soulagement à toutes ces amertumes, mais de ce côt aussi le doute hantait son esprit ; elle redoutait d fâcheux et tardifs retours sur sa triste existence.

XVI

LES PLEURS DU BONHEUR.

Résignée sans arrière-pensée à la prière quelques jours auparavant, elle ne trouvait plus dans ce suprême refuge des souffrances morales la même consolation. C'est en proie à cette inquiétude imaginaire, à un sentiment rendu craintif par un passé marqué au coin de la fatalité et la juste fierté qu'éprouve une âme honnête, qu'elle arriva à Paris. L'aspect de cette ville lui rappela son enfance, son pauvre père, ses malheurs enfin ; elle pensa devenir folle. Et malgré la présence de Delpy, qui avait été prévenu par son neveu de l'heure d'arrivée, elle ressentit une émotion tellement vive, qu'elle ne put proférer un seul mot ; heureusement quelques paroles affectueuses vinrent rendre à ses nerfs surexcités un calme nécessaire, et lui permettre de s'excuser auprès de cet homme dont Philippe lui avait si souvent parlé. Soit que ce dernier eût en-

tretenu son oncle des ménagements exigés par l'état physique et moral de cette femme, soit que ce fût par l'effet d'une sympathie spontanée, il eut pour elle les soins et les prévenances les plus délicates. Le premier résultat de cet empressement fut de la mettre tout à fait à l'aise, ce dont elle avait grand besoin ; aussi, bien qu'elle eût obstinément refusé à Philippe de descendre chez son oncle et qu'elle fût bien décidée à aller à l'hôtel, elle ne put résister aux instances de Delpy et accepta presque volontiers l'hospitalité chez lui. Tout marchait donc à souhait, et, sans une ombre au tableau concernant Philippe, car on n'avait toujours rien découvert sur sa fugitive, tout le monde aurait été content. Le lendemain matin, Delpy et son neveu accompagnèrent Marietta au cimetière du Père-Lachaise, et, conduits par un gardien, ils trouvèrent facilement la tombe de la malheureuse famille. Marietta, en apercevant l'épitaphe gravée, devint pâle ; le regard fixé sur la pierre, elle s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur.

— Nous reviendrons vous prendre dans un moment, madame, fit Delpy en s'éloignant avec discrétion.

Mais, absorbée dans sa prière, elle ne répondit pas. Nos amis, feignant d'examiner les tombes çà et là, n'eurent garde de la perdre de vue. Dans leur va-et-vient ils la surprirent plusieurs fois baisant,

en l'inondant de ses pleurs, la pierre sous laquelle reposaient les siens ; et, comme elle était agenouillée depuis près d'une heure, Philippe et son oncle se rapprochèrent.

— Ne trouvez-vous pas, madame, dit ce dernier, qu'après avoir été souffrante et après les fatigues d'un long voyage, il y aurait imprudence à prolonger votre présence ici ?

— Encore quelques instants, monsieur, répondit-elle d'une voix suppliante en se retournant de son côté ; il y a si longtemps que je désirais accomplir cette visite !

— Je le comprends, madame, mais il nous faut de la raison pour vous. Réfléchissez : puisque maintenant vous êtes à Paris, rien ne vous empêchera de venir tous les jours, si tel est votre désir ; pourquoi alors exposer votre santé, dont la moindre conséquence serait précisément de vous priver d'une satisfaction bien compréhensible.

— Oui, vous avez raison, monsieur, dit-elle en se relevant et en essuyant ses yeux : l'idée seule de ne plus jamais venir serait affreuse pour moi. Si vous saviez combien je suis heureuse de cette visite et de penser à la facilité de la renouveler journellement ; je me trouve toute changée, je dirai même que je me sens revivre. Et il faut bien l'avouer, ajouta-t-elle en cheminant entre ses deux amis, votre bonne réception, votre généreuse hospitalité,

vos procédés si affectueusement délicats pour une femme qui était restée jusqu'ici ignorée de vous, ont opéré en moi une telle métamorphose, que j'ai peine à me reconnaître moi-même. Oh! que votre neveu avait raison!

— N'exagérons rien, madame, n'exagérons rien, répliqua Delpy, auquel la satisfaction du résultat obtenu avait fait retrouver sa rondeur ordinaire; il ne faut pas que la métamorphose dont vous parliez vous fasse passer d'un extrême à l'autre. J'étais instruit de tout par les lettres de mon neveu, et jamais je ne pourrai m'acquitter de toute la reconnaissance que je vous dois.

— Reconnaissance? répéta Marietta. Mais que dirai-je donc, moi qui, grâce à lui, vais pouvoir vivre de la vie des honnêtes femmes. Songez à ce qui est arrivé, monsieur, et dites-moi si dans tout cela il est possible de ne pas voir le doigt de Dieu!

— C'est vrai, madame, répondit Philippe, avec cette différence cependant que, de ma part, il y a cause involontaire, tandis que chez vous, c'est en présence d'un danger imminent pour ma vie que vous avez volontairement agi.

En causant ainsi, nos amis arrivèrent chez Delpy, où M. Verdier les attendait. Ce dernier, au courant des événements par les lettres de Philippe à son oncle, fit de son mieux pour sortir de sa circonspection habituelle. Il fut même très utile dans les

banalités de la conversation qui servirent à écarter toute allusion aux fâcheuses aventures du jeune artiste. Le déjeuner, où l'ancien magistrat était invité, fut relativement gai, et l'après-midi se passa en promenades, dont l'unique but était de distraire Marietta. Puis peu à peu chacun reprit ses habitudes. Et si Philippe, à son retour, avait seulement trouvé le moindre vestige de trace de son cher petit ange, il aurait envisagé l'avenir avec placidité; mais rien! pas même une lueur d'espérance : le néant! Car des rudes secousses que son moral et son physique avaient reçues par les vives émotions ressenties, il résultait, sinon une diversion complète, du moins une atténuation à son désespoir, et son esprit eût éprouvé de la tranquillité.

Ensuite à ce réel chagrin, et sans qu'il le laissât paraître, venait se joindre comme un autre chagrin, mais celui-là dans le plus profond de sa pensée. Il ressentait quelque chose d'indéfinissable : ce n'était ni de l'affliction, ni de la colère, ni du dépit, et cependant il y avait de tout cela. Ce sentiment caché, qui lui faisait éprouver tant d'amertume, fut précisément ce qui le sauva; ce fut le levier à l'aide duquel, sans s'en douter, il parvint à surmonter son découragement. En proie depuis le départ de Julietta à une tristesse qu'il ne pouvait bannir, il faisait de vains efforts pour y parvenir; mais, dans le cours de son voyage, il

s'était passé des événements qui avaient frappé son esprit et légèrement blessé son amour-propre. Quand il comparait le rôle que les circonstances lui avaient imposé à celui de Tamberli, il se sentait un peu humilié, non qu'il y eût chez lui une ombre de jalousie; il était transporté d'admiration envers son ami et avait pour lui la plus sincère affection. Néanmoins il regrettait d'autant plus son rôle effacé, que pendant ces moments difficiles il avait conscience d'être toujours resté maître de lui et d'avoir même parfois regretté une occasion de se montrer, surtout devant Marietta. Ne pouvant revenir sur le passé, il porta ses regards vers l'avenir, et il voulait montrer à cette dernière et à son ami Tamberli qu'il n'était point sans mérite. Ce fut ce sentiment de fierté qui, mieux que tous les conseils, réveilla son juste orgueil d'artiste; et dès lors de ce combat intérieur résulta, sinon l'annihilation complète de son chagrin, du moins une salutaire atténuation. C'est dans cette heureuse disposition d'esprit qu'il se mit sans retard à chercher un sujet; et, comme on ne fait réellement bien que ce que l'on aime à faire, il dirigea ses pensées vers ceux qui lui étaient sympathiques. Or pouvait-il en trouver de mieux approprié à ses désirs qu'une des personnes qui lui avaient sauvé la vie?... N'ayant pas oublié certaines confidences de son ami Tamberli, une idée subite lui

survint, et son choix fut vite fait : Marietta. Cette dernière reçut avec d'autant plus de plaisir la communication de ce projet, qu'elle y vit aussitôt le double avantage d'une occupation nécessaire à l'artiste et une distraction pour elle. On se mit donc à l'œuvre, et, surprise agréable pour tous et principalement pour Delpy, jamais Philippe n'avait montré plus d'ardeur au travail. Il est vrai que lui seul correspondait avec son ami et savait ce que tout le monde ignorait : son arrivée prochaine. Delpy, suivant avec le plus grand intérêt l'œuvre du jeune maître, était ravi, et, son regard attaché sur ce jeune homme qu'il aimait tant, il se disait tout bas : — Non, il n'est pas perdu pour l'art!... Cependant ce changement subit faisait involontairement réfléchir son oncle. Ce dernier se disait parfois : — Il doit y avoir là une cause. Mais c'est en vain qu'il la cherchait, et, bien que Philippe, pour épargner la lassitude à son modèle, ne l'employât que pour les cas urgents, son oncle lui demanda un jour s'il ne craignait pas de le fatiguer. — Aucunement se hâta de répliquer Marietta, avant que le jeune artiste eût eu le temps de répondre. Delpy, ne voyant dans l'empressement de Marietta qu'une occasion de sa part d'être agréable à son neveu, lui en sut gré. Philippe aussi avait bien remarqué combien son modèle avait mis de précipitation dans sa réponse; mais, loin de partager l'erreur de

son oncle, il croyait au contraire en avoir deviné le motif. Dans tout état de cause, que ses soupçons fussent fondés ou non, il se réjouissait des bonnes dispositions qu'on venait de montrer, afin d'en tirer profit. L'œuvre entreprise n'était pas en effet une petite affaire. Un portrait en pied, même en peinture, est toujours un travail de longue haleine; mais c'est bien autre chose en sculpture, surtout quand il y a abondance d'ornements. Les toilettes de Marietta, quoique d'une grande simplicité, étaient de bon goût; par malheur elles avaient toutes une saveur plus ou moins italienne, et Philippe n'avait rien voulu qui lui rappelât ce pays. Force donc avait été pour Marietta de se faire violence et d'adopter une autre mise, afin d'être parée selon les désirs de l'artiste, conformément à un croquis dessiné par lui-même, croquis d'ailleurs merveilleusement réussi au double point de vue du but poursuivi et de la possession d'un ravissant costume de salon. Marietta, d'une faiblesse extrême envers Philippe, lui avait dit en voyant ce dessin :

— Je cède à vos exigences; mais, en dehors de l'atelier, jamais je ne mettrai un costume dont l'éclat et l'élégance sont tout à fait en opposition avec mes goûts de simplicité. Sa sincérité n'était point douteuse, et notre artiste se gardait bien de la contredire; néanmoins, quoique jeune, il n'ignorait pas non plus l'attrait irrésistible de la toilette

pour la femme, et, poursuivant son but qui tendait à changer les idées de celle-ci au profit d'un ami, il s'était dit : — Parée ainsi, elle s'admirera, et la tentation aidant, elle résistera difficilement au dieu de la coquetterie, qui modifiera tout dans son esprit. S'il y a des dettes, dont on ne doit pas même chercher à s'acquitter, c'est celles contractées envers mon ami, et je veux, à son intention, faire une œuvre sérieuse. Pour cela, la première des conditions est que mon modèle soit à ma guise. — C'est, animé par la diversité de tous ces sentiments de reconnaissance que notre artiste s'était mis résolûment à l'ouvrage, très heureusement secondé, comme nous venons de le voir, par l'empressement de son modèle.

Avec un tel concours de bonne volonté, on aurait pu croire au prompt achèvement de l'œuvre; il n'en était rien cependant : on avançait, mais lentement. Delpy seul, quand il examinait les soins apportés dans les moindres détails, appréciait les efforts de l'artiste; il était surpris du chemin parcouru, et, cherchant à modérer son ardeur, il l'engageait à moins de ténacité, puisque son modèle était toujours à sa disposition. Lui, au contraire, qui ne pouvait se dissimuler la longueur du temps nécessaire pour approcher de l'irréprochable, semblait puiser dans son labeur même un nouvel élan pour l'activer; et comme, en somme, ce

n'était point un travail de Pénélope qu'il avait entrepris, que chaque jour apportait une nouvelle parcelle, ce qui devait finir par faire un tout, il ne se décourageait pas.

— Encore une quinzaine, se disait-il un jour, en regardant son marbre, et je ne craindrai plus de le voir arriver.

Mais, comme si cette pensée avait dû lui porter malheur, il reçut le lendemain matin une lettre de Tamberli qui lui annonçait son arrivée pour la fin de la semaine, lettre dont il donna connaissance à Marietta. Tout en se faisant une fête de revoir son ami, il aurait bien désiré que ce retour fût retardé de quelques jours, à cause de l'inévitable dérangement qu'il allait lui causer. Il redoubla d'activité, afin de bien employer les jours qui le séparaient du moment indiqué par sa lettre, et attendit son ami avec une certaine joie intérieure, car il venait de remarquer dans Marietta une préoccupation inaccoutumée et d'autant plus significative, qu'elle cessa presque entièrement de parler de Tamberli, alors que précédemment elle rappelait volontiers et assez souvent la reconnaissance qu'elle lui devait. Une autre remarque encore, peut-être insignifiante celle-là, c'était sa fréquence manifeste bien plus grande à se regarder dans la glace pendant les moments de repos. Et, chose singulière, bizarre, cette persistance à se regarder

n'était nullement celle d'une coquette qui s'admire, se contemple : non, c'était celle d'une femme qui est en proie à un combat intérieur et dont les regards dans la glace reflètent et trahissent un mélange d'inquiétude et de satisfaction. Quoi qu'il en fût, ce jour tout à la fois tant désiré et tant redouté arriva, et avec lui notre voyageur. Il fut reçu avec la sympathie, l'affection et la gratitude qui lui étaient dues par tout le monde. Delpy, comme toutes les natures généreuses, était enthousiaste et voyait dans le nouveau venu un caractère chevaleresque; Philippe, son sauveur; et Marietta, avec ses distractions, ne distinguant pas clairement, ne pouvait néanmoins s'empêcher de considérer cet homme comme le promoteur d'une nouvelle vie pour elle, auquel elle devrait sa fortune, dont il lui rendait un fidèle compte, et qui, en valeurs du premier ordre, montait environ à une centaine de mille francs de rente. Cette délicatesse et ce chiffre que plus d'un pauvre diable aurait appelé un joli denier, et sur lequel n'aurait pas osé compter celle à qui il était attribué, furent loin de diminuer la part des bons sentiments qu'elle éprouvait volontairement ou involontairement pour ce liquidateur désintéressé. Au contraire, cette femme si impressionnable, sentant grandir le danger et son impuissance à se maîtriser, éprouvait une vive perplexité : de là cette lutte intérieure dont sa figure exprimait

parfois l'intensité. Tamberli, fêté de tous, se laissait aller sans fausse modestie au courant qui l'entraînait, et, malgré son amour difficile à dissimuler, homme de tact, il sut se contenir. Puis, ne voulant pas avoir l'air de mettre Marietta, pour prix de ses services rendus, dans l'impossibilité de lui refuser sa main, il avait résolu de laisser passer les premiers moments où les sentiments de reconnaissance placent un obligé dans une fausse situation. Mais, quel ne fut pas son étonnement de voir Philippe prétexter tantôt une affaire, tantôt un rendez-vous, pour disparaître des journées entières; bien plus, Marietta elle-même n'agissait pas autrement, quand il lui proposait une promenade. Delpy seul était resté le même. Il aimait cette bonne figure réjouie, un peu railleuse, où perçait un léger fonds de causticité. Toujours à sa disposition, il se faisait un plaisir de lui montrer les curiosités de Paris, attention que notre étranger goûtait fort. — Cependant, se disait-il, ceci ne m'explique pas la disparition presque journalière de Marietta et de Philippe. Ne sachant que penser, il voulut d'abord s'assurer s'ils sortaient ensemble, et, se faisant un observatoire d'une porte cochère non loin de celle de nos amis, il se mit à faire le guet. Dix minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il aperçut Philippe ouvrant la portière d'une voiture qui stationnait devant la maison, et au même

instant Marietta parut et tous deux y montèrent. Tamberli, atterré, fut abasourdi; le regard fixé sur le véhicule qui s'éloignait, il resta immobile, ne pouvant en croire ses yeux. — Oh! fit-il, en portant la main sur son front. Et quittant la porte où il était, il marcha devant lui, sans but déterminé, plongé dans ses réflexions. C'était surtout la mise élégante de celle qu'il aimait qui venait d'éveiller en lui un sentiment de jalousie qui mordait à belles dents son cœur d'Italien. — Non, ce n'est pas possible! se disait-il. Victime de quelque affreux cauchemar, je rêve sans doute. — Semblable à un voyageur qui s'est trompé de chemin et qui s'éloigne d'autant plus de son but qu'il persiste à suivre la voie où il s'est engagé, l'esprit d'un amoureux dominé par la jalousie s'égare souvent dans des suppositions insensées, plus ou moins invraisemblables et toujours à côté de la vérité. Tamberli, en proie à une exaltation fébrile, mais ne pouvant croire à une trahison, prit subitement une décision : aller chez Delpy et avoir une explication. Il se rendit en effet sans retard chez ce dernier. Le domestique lui apprit que son maître était allé le prendre à son hôtel. — Ne trouvant personne, avait-il ajouté, monsieur se sera probablement rendu à son atelier. Il se fit alors donner l'adresse, et se dirigea vers le quartier Pigalle. Chemin faisant, il réfléchissait à la réponse du domestique : — Plus de doute,

pensait-il, M. Delpy s'empare de moi toute la journée pour qu'ils puissent prendre leurs ébats en toute liberté : quelle abomination ! Et l'accablement de son cœur lui laissait à peine la force de marcher. Par instants il se disait : — Moi qui, dans mes songes dorés, poétisais cette femme en ne voyant dans sa triste odyssée qu'une victime du malheur ! Quelle niaiserie de ma part ! — Dans d'autres moments, outré, humilié de s'être mépris à ce point, son cœur bondissait dans sa poitrine au point de lui ôter la respiration. C'est dominé par une pareille incohérence d'idées qu'il entra dans la propriété où se trouvait l'atelier.

XVII

POURQUOI DELPY RIT DU MALHEUR DE TAMBERLI.

Cette propriété se composait d'un corps de bâtiment donnant sur la rue, d'une cour entre la maison et un jardin, à l'extrémité duquel était situé l'atelier de Delpy. Ce dernier, en humant un cigare,

contemplait justement un superbe datura dont la première fleur venait de s'épanouir. Tamberli, sur les indications du concierge, se dirigeait de son côté, lorsque l'artiste l'aperçut et vint au-devant de lui. Frappé de l'altération de ses traits, il lui demanda s'il était malade.

— Non, monsieur, répondit assez brièvement Tamberli, mais j'ai à vous parler.

— Bon, se dit l'artiste en l'engageant à entrer, la mine, trop chargée, va faire explosion.

Ce dernier ne fut en effet nullement surpris : il s'attendait à une demande quelconque d'explications; seulement l'altération qu'il venait de constater sur la figure de l'Italien le contrariait, car il n'avait pas été sans remarquer dans leurs promenades journalières son étonnement des absences de Philippe et de Marietta; mais comme il avait fallu absolument gagner du temps, la seule chose possible était de sembler ne pas s'en apercevoir. C'est ce que l'artiste avait toujours fait.

— Entrons par ici, dit Delpy, en ouvrant une petite porte, nous serons plus tranquilles dans mon atelier. L'atelier du maître, situé à l'autre extrémité du bâtiment, obligeait, pour s'y rendre, de passer d'abord par celui où travaillaient les élèves, puis dans celui qui était réservé à Philippe. Il est vrai qu'à cette heure-là notre jeune artiste, en fumant sa cigarette, prenait toujours un moment de

repos, et se trouvait précisément dans cet instant avec le modèle dans l'atelier de son oncle. En traversant la première pièce, Tamberli, quoique grand amateur d'œuvres d'art, fit à peine attention à plusieurs ébauches en cours d'exécution plus ou moins avancées, et dont quelques-unes cependant étaient dignes de remarque. Il n'en fut point de même lorsqu'il entra dans l'atelier de Philippe; ses yeux, sans y prêter autrement attention, se portèrent machinalement sur l'unique marbre qui s'y trouvait. Il continuait à suivre son guide, lorsque, s'arrêtant tout à coup comme si une chose passée inaperçue d'abord lui était subitement revenue à l'esprit, il tourna de nouveau la tête vers le marbre, et, son regard attaché sur l'œuvre presque achevée, il avança avec précipitation :

— Ah!... s'écria-t-il, le portrait de Marietta!

— Vous l'avez reconnue? demanda Delpy avec une satisfaction marquée.

— Si je l'ai reconnue! répéta Tamberli transporté de joie; mais c'est d'une ressemblance parfaite. C'est votre œuvre, monsieur Delpy?

— Du tout, du tout; c'est celle de mon neveu. J'ajouterai même que, pour la promptitude d'exécution, c'est un tour de force homérique; mais on avait si peu de temps...

— On avait peu de temps, répéta-t-il en fronçant le sourcil. Ce portrait est donc destiné à quelqu'un?

Vous ne me refuserez pas le premier service que je vous demande, monsieur Delpy : je veux connaître celui qui l'a commandé.

— C'est difficile, cher monsieur, répondit malicieusement l'artiste. Le secret professionnel est là. Puis, que voudriez-vous en faire?

— Le tuer, répondit froidement Tamberli.

— Le tuer! répéta l'artiste avec un grand éclat de rire. Comme vous y allez; et vous voudriez que je vous le fisse connaître? Que Dieu m'en garde! D'ailleurs on ne tue pas ainsi quelqu'un dans notre bon pays de France.

— On le tue partout, monsieur, répliqua l'Italien, lorsque l'honneur préside au combat.

— Vous auriez raison dans certaines circonstances; mais, en vérité, je ne vois rien ici qui motive une semblable détermination.

— Vous le pensez? Eh bien! écoutez-moi. Tout à l'heure je vous disais que j'avais à vous parler, et ceci arrive à point pour entrer en matière. Croyez-vous aux arrêts du destin, monsieur Delpy?

— Ah!... vous voilà bien toujours les mêmes, messieurs les Italiens, superstitieux en diable, dit l'artiste comme s'il se parlait à lui-même.

— Non, vous vous trompez, je ne suis pas superstitieux; seulement je crois à certaines destinées. Vous allez juger si je puis faire autrement. J'ai eu une jeunesse, non pas précisément ce que l'on

appelle orageuse, mais passablement mouvementée. Ami des aventures périlleuses, je les recherchais volontiers. Une surtout était passée chez moi à l'état d'idée fixe : découvrir et m'emparer de Marco Moreno, ce bandit dont les forfaits semaient l'épouvante dans une partie de l'Italie, et principalement dans les régions qui avoisinent Naples. Ayant observé que presque tous les rares brigands capturés appartenaient à la même contrée, j'en augurai que là devait se trouver le repaire de la direction; et, comme il existait au centre de ce pays un couvent de moines mendiants, je résolus d'y entrer. Par exemple, je vous jure, monsieur, que le métier qu'on y pratique n'est point une sinécure digne d'envie; mais mendier, aller de maison en maison, servait à souhait mes projets : je devais, par ce moyen, étudier le pays et arriver à connaître les habitants. Sur le chemin qu'ordinairement je parcourais, s'élève une maison où j'avais aperçu une femme qui, sans être de toute première jeunesse, était belle cependant. Son aménité bienveillante pour tous, sa distinction naturelle, et jusqu'à sa mise recherchée, contrastaient si singulièrement avec le lieu qu'elle habitait et les gens qui l'entouraient, que je fus frappé d'une si étrange anomalie. Ma curiosité, piquée au vif, jointe à mon désir d'apprendre quelque chose sur cette situation inexplicable, ramenait sans cesse mon esprit vers le

même sujet, et il me fut bientôt impossible de me dissimuler que ce que j'avais appris de plus certain était mon amour pour cette femme. Quand la fougue de la jeunesse est passée et que l'on a mon âge, monsieur Delpy, on est plus calme et partant plus circonspect en fait de sentiment ; mais, lorsqu'on a le malheur de s'éprendre, c'est un attachement sérieux, n'en doutez point, et le mien, je vous l'assure, est de ceux-là. Comprenez-vous maintenant pourquoi je veux connaître la personne qui a commandé ce portrait?

— Décidément je suis voué aux amoureux, dit jovialement Delpy en voyant l'erreur de Tamberli. Je sors de mon neveu pour retomber sur un ami. Mais vous avez donc juré de me faire perdre la tête?

— Je ne vois pas dans tout ceci un sujet de plaisanterie, repartit Tamberli d'un air sérieux.

— Mais pensez-vous donc que si je ne vous voyais pas victime d'une erreur, je plaisanterais sur un sujet aussi grave? Tranquillisez-vous, cher monsieur, car l'homme qui a commandé ce portrait et que vous vouliez tuer, tout à l'heure vous l'embrasserez certainement. Ce n'est donc pas de lui que je m'inquiète, mais plutôt de moi, qui n'aurais peut-être pas dû vous laisser parler et encore moins continuer.

— Comment cela? demanda notre amoureux surpris. Je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas ? reprit Delpy. Eh bien ! je vais tout vous expliquer. Et ouvrant toute grande la porte de son atelier, il ajouta : — Voici le coupable qui a commandé et exécuté pour son ami Tamberli le marbre que vous venez de voir.

Notre Italien, un instant stupéfait, se remit presque aussitôt, et, s'élançant au cou de Philippe, il s'écria.

— Oh ! mon excellent ami, que d'excuses j'ai à vous faire.

Pendant ce temps Delpy, rayonnant de joie, adressait les siennes à Marietta ; mais celle-ci, assise dans un fauteuil, ne paraissant occupée que d'une pensée, resta rêveuse, puis, sortant de sa torpeur, dans l'attitude d'une femme qui fait appel à tout son courage, elle pria Delpy et Philippe de la laisser seule avec Tamberli. Si ce dernier n'avait jamais connu la peur dans les moments de danger, il n'en était probablement pas de même en cet instant, car il était en proie à un tremblement qu'il ne pouvait s'expliquer.

— Monsieur, dit Marietta dès qu'ils furent seuls, en l'engageant à s'asseoir près d'elle, j'ai à peine besoin de vous dire que j'ai tout entendu, mais je tiens à ce que vous sachiez qu'un sentiment de délicatesse semblait me faire un devoir de vous arrêter au moment où j'ai vu que c'était de moi qu'il s'agis-

sait. M. Philippe s'y est opposé d'une manière absolue.

— C'est pour lui un titre de plus à ma reconnaissance, madame. Le hasard n'a fait ici que vous apprendre ce que vous saviez déjà ; et si depuis mon arrivée je n'ai pas encore parlé, c'est uniquement pour...

— ... que la question de mes intérêts soit entièrement réglée, dit Marietta en l'interrompant. Je reconnais bien là votre délicatesse ; cependant, et ici j'ai besoin de votre secours : afin de vous prouver combien j'apprécie cette noblesse de sentiments, je ne vois rien de mieux que d'être raisonnable pour vous.

— J'ignore, madame, ce que vous entendez par être raisonnable pour moi, je prends l'engagement de me soumettre à tout, une chose exceptée.

— Laquelle, monsieur ? demanda Marietta avec une vive émotion.

— Qu'il ne sera pas dit un mot de mon union avec la seule femme que j'aie aimée.

Marietta, craignant que l'altération de sa voix ne la trahît, resta un instant sans oser répondre.

— Mais, monsieur, reprit-elle enfin d'un accent ému, c'est précisément sur ce point que la raison doit vous venir en aide. Considérez mon âge, mes malheurs, une vie vouée aux plus pénibles réflexions, et dites-moi si ce ne serait pas de votre

part une folie !... Non, il faut à l'honnête homme, au noble et loyal cœur comme le vôtre, une jeune femme dont la fatalité n'ait point souillé l'existence ; une jeune femme dont l'auréole virginale rayonnera sur le ménage, y portera la joie du bonheur et répandra sur la vie future ce suave parfum qui est l'attribut de l'innocence. Vous prendrez mon portrait, œuvre d'un brave et loyal jeune homme aussi, qui, dans la certitude d'avoir deviné vos sentiments à mon égard et dans son désir de vous prouver sa reconnaissance, n'a rien imaginé de mieux. Et moi, dans ma solitude, en priant pour mes affections perdues, je prierai pour la dernière que mon cœur ulcéré gardera éternellement.

La pauvre femme, vaincue par l'émotion, sentant sa voix encore une fois lui faire défaut, s'arrêta. Tamberli, immobile, son regard attaché sur elle, la contemplait.

— Noble créature, dit-il enfin, ému à son tour : oui, vous avez raison, vous étiez digne d'un meilleur sort ; et, croyez-le bien, il ne tiendra pas à moi que vous ne l'ayez.

— Oh ! monsieur, ayez pitié de moi, ne cherchez point à ébranler une résignation qui s'appuie sur la raison, et que plus tard vous regretteriez peut-être d'avoir voulu vaincre.

— Vous avez entendu, madame, ma conversa-

tion avec M. Delpy ; vous ne pouvez par conséquent douter de mon amour, et, quand on aime, c'est pour faire le bonheur de ceux que l'on affectionne, et non leur malheur. Vous êtes donc bien fixée pour ce qui me concerne, tandis que l'incertitude où je me trouve sur ce point me rend malheureux, car la pensée que la reconnaissance est le seul sentiment inspiré par moi serait trop affligeante. Vous voyez ma sincérité, madame, oserais-je provoquer la vôtre?

— La reconnaissance, monsieur, est tout à fait étrangère aux impressions dont je parle ici, je vous l'assure. Je désire seulement vous prouver ma gratitude par des conseils sincères, mais tristement pénibles pour celle qui les donne et uniquement dictés par ce que je crois être un devoir. Enfin, si grand que soit pour moi l'attrait d'un bonheur inespéré, il ne peut me faire oublier vos services rendus, et je crois ne pouvoir mieux les reconnaître qu'en imposant la résignation à mon pauvre cœur et en faisant taire des sentiments que j'aurais voulu vous cacher.

Tamberli, debout, ivre de bonheur, s'avança tout près de celle qu'il aimait.

— Madame, lui dit-il, un homme qui vous adore désire unir son sort au vôtre ; il vous demande si vous consentez à devenir sa femme ?

Marietta, toujours assise, incapable de proférer

une parole, tendit sa main pour toute réponse.

L'émotion de la pauvre femme venait d'éclater par un spasme nerveux qui lui fit serrer convulsivement la main qu'elle tenait, et, le regard fixé sur cet homme, elle finit par ajouter en se levant :

— Vous persistez donc malgré mes conseils ?

— Si je persiste, madame ! Mais qui donc désormais pourrait m'enlever Marietta ? l'idée seule de la posséder... fit-il en rencontrant son regard..... Tenez, ange adoré, ajouta-t-il en baissant la voix, sentez-vous comme ma main tremble ? Et les yeux ardents reflétant toute la flamme dont son âme était animée, il la rapprocha de lui machinalement ; et comme si une puissance invisible, mais irrésistible, les avait attirés réciproquement, leurs bouches se rencontrèrent, et les lèvres de l'un pressées sur celles de l'autre, ils murmuraient tout bas des mots qu'on ne pouvait comprendre.

Tamberli, la figure rayonnante, heureux sans doute de ce qu'il venait d'entendre, offrit son bras à Marietta.

— Venez, madame, j'ai hâte de remercier ce bon M. Delpy, pour le bonheur inattendu qu'il m'a procuré. Et la conduisant dans l'atelier de Philippe, il ouvrit la porte et se dirigea vers celui des élèves où se trouvaient ses deux amis, qui s'approchèrent en l'apercevant.

— Allons, fit Delpy en voyant la figure réjouie

de Tamberli, je devine que vous ne tuerez personne cette fois-ci : est-ce vrai ?

— Non, cher monsieur, non ! Jamais, je vous le jure, je n'en ai eu moins d'envie.

— A la besogne, à la besogne ! s'écria Philippe le ciseau à la main, en rentrant dans son atelier et en s'adressant à son modèle.

— Madame ! exclama Delpy avec sa bonne et joviale figure, permettez-moi de vous adresser tous mes compliments.

— Sur quoi donc, monsieur ?

— Sur l'heureuse métamorphose qui vient de s'accomplir.

— Vous trouvez, monsieur ? fit-elle avec un léger embarras.

— Je trouve si bien, qu'à l'avenir, lorsque vous ne serez pas raisonnable, j'irai chercher l'habile prestidigitateur qui a opéré un tel changement.

— Oh ! j'y consens volontiers, répondit-elle avec un sourire mélancolique.

— Vous ne pouvez douter, mon cher maître, dit Tamberli en s'adressant à Philippe, combien je suis sensible à une si délicate attention de votre part, combien je serai flatté de posséder une œuvre de mérite comme ce marbre, qui, par sa valeur artistique, est un véritable cadeau de prince, et, par la reproduction d'une image frappante, est inappréciable pour moi. Et pourtant, si je ne craignais

d'affliger votre cœur d'artiste, je vous dirais que j'ai mieux que cela encore.

— Ah!... fit Philippe sans lever la tête de son travail.

— Tenez, jugez-en vous-même.

Et prenant la main de sa future fiancée, il la baisa à plusieurs reprises.

Marietta, quoique un peu confuse, se montrait heureuse; il était de la dernière évidence que les désirs de Tamberli étaient ardemment partagés; et, bien que sa figure gardât la trace de ses émotions, il était manifeste qu'un changement considérable venait de s'opérer en elle. Depuis longtemps, accablée sous le poids de l'horrible révélation qui lui avait été faite, et bien qu'elle en fût l'innocente victime, elle n'avait pu se dissimuler la flétrissure de sa vie désormais perdue; son âme honnête, pleine de tristesse et de honte, lui ôtait jusqu'à l'idée de chercher à réagir contre une si grande fatalité; elle se résignait. Malheureusement on n'accepte pas impunément une résignation si pénible sans que le moral en soit affecté; de sorte qu'elle était obligée de cacher, de combattre le jour cette préoccupation incessante, occasionnée, entretenue par les visions nocturnes d'un sommeil agité, qui l'obsédaient dès qu'elle fermait l'œil, ou par des insomnies qui l'empêchaient de détacher un instant sa pensée de l'infortune sous le poids

de laquelle elle succombait. C'est en proie à cet accablement de son âme, à cette confusion de ses sens, qu'involontairement se présentait toujours à son imagination surexcitée ce moine mendiant qui lui avait si tendrement déclaré son amour. Or, avec cette disposition d'esprit, ce qui s'était passé depuis n'étant point de nature à affaiblir ces sentiments, le bonheur inespéré de Marietta était très compréhensible. Sa fâcheuse position expliquait une timidité craintive, mais au fond elle désirait ardemment cette union.

Le hasard, ce grand maître dans bien des circonstances, en précipitant les événements, avait porté la joie chez nos amis. Aussi dès ce moment on se prépara pour la cérémonie du mariage, qui eut lieu quelques jours après, et à laquelle Tamberli aurait voulu donner de l'éclat, mais qui, sur les instances de Marietta, fut célébrée avec toute la simplicité possible. Tamberli, en rentrant de l'église, trouva le cadeau de noces de Philippe : le portrait de la future maîtresse de la maison était placé dans le salon. Ce marbre fut la branche de salut du jeune artiste. Delpy, fier de son élève, dans son affectueuse sollicitude pour son neveu, en avait parlé; il fut visité par de nombreux amateurs, dont quelques-uns étaient connus pour leur compétence. Ceux-ci faisant les plus grands éloges de l'œuvre, l'auteur fut classé parmi les

artistes distingués; et, comme *noblesse oblige*, il se trouva dans la nécessité, non seulement de soutenir sa réputation acquise, mais de faire son possible pour la grandir. Ses efforts ayant été couronnés par le succès, il se trouvait maintenant obligé de suivre le courant qui l'entraînait sur la voie des honneurs, et ne s'appartint plus. Aussi, bien qu'il conservât un fonds de tristesse, changeait-il physiquement à vue d'œil, à la grande satisfaction de son oncle : mince, fluet même jusqu'ici, il prenait du corps, et Delpy, qui analysait tout, quand il s'agissait de son neveu, voyait dans ce changement la preuve que son esprit reprenait son calme habituel. Philippe, il est vrai, savait que désormais il pouvait se reposer sur Marietta et son mari pour tout ce qui pourrait être humainement fait relativement à son point noir, c'est-à-dire sa fugitive. D'ailleurs sa petite fille seule l'occupait sérieusement. Il était lui-même surpris du revirement de ses idées à ce sujet : il lui aurait semblé aujourd'hui presque une lâcheté de reprendre une femme dans des conditions semblables, et, si ce n'eût été par crainte de causer du chagrin à Mme Tamberli et l'espoir de retrouver son enfant, il se serait refusé à toute recherche. Mais il n'en pouvait être de même pour une mère.

Le lendemain de son mariage, elle avait voulu s'entretenir en particulier avec Verdier, car le

caractère sérieux de cet homme lui plaisait, et en sa qualité d'ancien magistrat il avait une compétence qui faisait défaut aux autres.

— Monsieur Verdier, lui avait dit Mme Tamberli, il faut absolument, coûte que coûte, que je retrouve ma fille, et j'ai compté sur vous pour me guider dans mes recherches.

— Je suis, madame, tout à votre disposition ; néanmoins je crains, hélas ! que toute démarche à ce sujet ne soit inutile. Je vous l'ai avoué, je ne conserve point le moindre espoir de retrouver sa trace.

— J'ai cependant entendu dire, répliqua Mme Tamberli, que la police à Paris, quand elle voulait, finissait toujours par arriver à ses fins. En intéressant les agents, par exemple, ne pensez-vous pas que l'on augmenterait les chances de succès ? Je ferais volontiers les sacrifices nécessaires.

— Votre offre, madame, dans aucun cas ne pourrait nuire, mais elle ne servirait à rien. Ces pauvres gens sont loin d'être riches, ils ne sont même pas assez payés pour les immenses services qu'ils rendent ; malgré cela, croyez-le bien, il n'y a point, pour eux, de plus puissant levier que l'esprit de corps. Intelligents, persévérants pour découvrir un indice quelconque qui puisse les mettre sur une piste, ils sont d'une ardeur et d'une ténacité inouïes à la suivre, quand ils la tiennent : la perspective

d'être cités à leurs camarades comme limiers des plus fins est un stimulant qui leur fait accomplir des prodiges. C'est vous dire, madame, qu'une récompense pécuniaire leur serait très certainement agréable et utile, mais n'avancerait pas à grand'chose. D'ailleurs, bien qu'il soit défendu de leur offrir de l'argent, j'ai discrètement fait prévenir, de la part de Delpy, qu'une somme de dix mille francs serait la récompense de celui qui découvrirait le lieu de refuge de votre fille.

— Votre ami M. Delpy est un excellent cœur, monsieur, et ce que vous me dites ne me surprend pas. Cependant, vive ou morte, je ne puis comprendre qu'on ne trouve aucune trace de Julietta.

— C'est bien extraordinaire, en effet ; mais rien ne prouve que l'on ne finira point par découvrir quelque chose. Ce ne serait pas la première fois qu'au moment où l'on s'y attend le moins, on apprenne ce qu'on avait vainement cherché ; il faut donc de la patience et savoir attendre. Du reste, madame, vous pouvez vous reposer sur moi pour cette affaire, je ne perdrai pas de vue ceux qui en sont chargés.

— Merci, monsieur, de votre bonne obligeance. J'accepte avec d'autant plus de plaisir que ce serait le complément de mon bonheur.

— Ne désespérons pas, madame. Ainsi que je vous le disais, c'est au moment où l'on s'y attend

e moins, et même souvent en suivant la piste d'une ffaire étrangère à celle pour laquelle on a fait 'inutiles recherches, qu'ils tombent dessus, et cela, réquemment, des mois, des années plus tard. Rien 'est donc absolument perdu.

Verdier, comme le médecin qui donne de l'espoir à son malade, alors qu'il n'en garde plus ui-même, s'efforçait d'entretenir l'espérance chez Mme Tamberli, tout en conservant peu d'illusion ur le résultat final des recherches de la police, au noins quant à présent; puis, sachant par expérience personnelle que le temps, ce grand destructeur qui use ou dévore tout à la longue, finirait par amener un calme définitif, il exhortait à la patience. Ce stratagème lui réussit, car la douleur de la mère et le chagrin de Philippe s'amortirent graduellement; seul le tendre souvenir de l'enfant survécut intense dans le cœur du père.

Vivant dans la plus étroite intimité, jaloux de leur bonheur, nos amis n'admettaient avec eux que M. Verdier, dont la droiture, l'intégrité et sa vieille amitié avec Delpy, lui avaient attiré l'estime et l'affection de tous. Un jour cependant, environ cinq ans après les événements que nous venons de raconter, un nuage sombre vint obscurcir cette atmosphère de félicité jusque-là si pure, si limpide. Philippe, sans que le moindre indice pût le faire prévoir, fut subitement pris du désir de revoir

Rome : il voulait, disait-il, examiner plus attentivement certains chefs-d'œuvre des grands maîtres, que sa disposition d'esprit l'avait empêché d'étudier à sa guise. Tout aussitôt froncement de sourcil de l'oncle et opposition absolue de Mme Tamberli, mais l'un et l'autre pour des motifs différents. Delpy, qui se réjouissait en secret de la disparition de l'Italienne, craignait de voir se renouveler un roman qui s'était si heureusement terminé. Philippe, en effet, était devenu ce que l'on peut appeler un bel l'homme. Tandis qu'à vingt-trois ans, quoique d'une figure distinguée, sa barbe naissante, sa haute taille et son corps fluet lui donnaient un peu l'apparence d'un échalas, aujourd'hui au contraire, avec ses vingt-huit ans, son corps robuste et sa figure d'une expressive douceur, encadrée dans une belle et forte barbe, les craintes de son oncle pouvaient bien n'être pas chimériques. Marietta, de son côté, était sous l'impression d'un rêve dont la date remontait déjà à plus d'une année, et comme des cas semblables avaient toujours été funestes à la personne désignée, et que c'était de lui qu'il s'agissait dans ce songe, elle était persuadée qu'un voyage lui serait fatal et s'opposait absolument à tout projet de ce genre. Ayant recours à l'influence de son ami Tamberli, Philippe espérait triompher de sa résistance; mais tout ce que ce dernier et lui purent

ire et dire fut inutile : elle montra une opiniâ-
reté dont on ne la croyait point capable. Sa grande
ffection pour cette femme l'empêcha de persister,
t il dut se résigner. D'ailleurs, bien qu'à son âge
n préfère ordinairement d'autres distractions, il
imait cependant leurs soirées passées ensemble ;
l éprouvait surtout un véritable plaisir à voir son
ncle et Verdier aux prises, ce qui arrivait presque
haque soir. Le premier, malgré une bonhomie
naturelle, se montrait dans leurs discussions scep-
ique, frondeur, caustique, même virulent ; et
comme tous ceux qui ne doivent leur position
indépendante qu'à leur travail et à leur intelligence,
il ne transigeait point sur son franc-parler : il
attaquait et critiquait à outrance tout ce qui lui
paraissait illogique ou injuste. Verdier, au con-
traire, en sa qualité d'ancien magistrat et naturel-
lement d'ancien fonctionnaire de l'État, ne pouvânt
divorcer entièrement avec les préjugés de l'esprit
de corps, qui consistent à croire que hors de leur
petite église, dans chaque branche de l'administra-
tion, personne n'a de compétence pour émettre
une opinion, avait une tendance à tout défendre,
même ce qui n'était point défendable. Mais ce qui
parfois exaspérait surtout notre véhément artiste,
c'était la froide dialectique de son adversaire, dont
la tactique, quand il se trouvait poussé dans ses
derniers retranchements, était d'atténuer en faisant

valoir la difficulté de faire mieux, principalement lorsqu'il était question de bonnes lois.

XVIII

MORALITÉ D'UNE LÉGISLATION ENVIÉE PAR LE MONDE ENTIER.

— Je conviens de la difficulté dont tu parles, disait un soir Delpy à son ami ; mais conviendras-tu à ton tour combien il serait facile de conserver ce que l'on voudrait garder des anciennes lois, pour n'en faire qu'une seule bien claire, bien précise et très compréhensible pour tous les honnêtes gens ? Alors j'admettrais cet absurde aphorisme répété sur tous les tons dans notre pays : *Nul n'est censé ignorer la loi;* mais dans l'état actuel de notre législation, il est simplement ridicule. Je le demande à tous les magistrats les plus émérites, connaissent-ils toutes les lois existantes, et savent-ils par cœur ce fameux Bulletin qui est arrivé aujourd'hui à son 274e ou 275e volume ? Non, assurément. Alors pour-

quoi proclamer de tels axiomes?... Si encore toutes ces lois étaient basées sur la morale!

— Comment, tu vas douter aussi de la moralité d'une loi? demanda Verdier.

— Juges-en toi-même, dit l'artiste. Tu sais que notre pauvre ami Rab, avant de mourir, m'a nommé son exécuteur testamentaire. Eh bien, je suis encore allé consulter aujourd'hui pour la liquidation de cette succession. Sais-tu, grâce à la moralité dont tu parlais, ce qui va rester à la pauvre orpheline, à cette enfant de sa sœur qu'il avait adoptée? Rien, absolument rien.

— Que dis-tu là? notre ami avait une position.

— Oui, s'il n'y avait pas eu de dettes.

— Voyons, fit Verdier, je demande à tout homme sensé si la loi est pour quelque chose dans tout cela?

— Et cet homme sensé te répondrait oui, puisque l'on prélève un droit sur ce qui n'existe pas.

— C'est juste, dit Verdier, il y a les droits de succession, je les oubliais; et ils se montent à combien?

— Oh! mon Dieu, à une bagatelle de si peu d'importance, que non seulement il ne reste rien pour l'enfant, mais que, d'après la loi, on devrait payer à l'État.

— Cependant, mon ami!...

— Ne va pas défendre cette abomination! s'écria

Delpy hors de lui, tu ferais douter de ta raison ou de ton équité. Je comprendrais que la liquidation de cette succession laissant une balance de 11 000 fr., l'impôt soit prélevé sur cette somme, puisque c'est ce qui reste réellement; mais est-il compréhensible que, chez un peuple civilisé, il puisse y avoir une loi qui ne soit autre chose que le vol? Comment, sous prétexte d'impôt, car vous ne pouvez imposer ce qui n'existe point, vous vous arrogeriez le droit de dépouiller des malheureux? Ce serait vraiment à se demander si les hommes qui ont voté une semblable loi avaient bien conscience de ce qu'ils faisaient.

— Mais, fit Tamberli, je ne saisis pas. Si la succession n'est que de 11 000 francs, quelle base prend-on pour établir la taxe sur une somme plus forte?

— Quelle base? répondit l'artiste. Je conserve à peine assez de sang-froid pour vous l'expliquer. Loin de moi, cher monsieur, l'idée de disserter sur la politique; j'entends dire trop de sottises sur ce point, pour avoir la moindre envie d'en augmenter le nombre. Cependant il y a de simples notions de justice, d'équité, qui s'imposent sous tous les régimes, et il me semble que le premier des devoirs d'un gouvernement honnête, puisque c'est lui qui est chargé d'assurer l'exécution de la loi, serait d'extirper de la législation tout ce qui pourrait faire suspecter sa probité; et le fait est ici patent,

indéniable. Tous les gouvernements ont besoin d'argent, sans excepter le vôtre, ajouta malicieusement Delpy en souriant. De ces besoins naît forcément la nécessité de se créer une majorité gouvernementale afin de s'assurer les votes désirés ; et comme, malgré les exigences budgétaires, il n'est pas supposable qu'un gouvernement propose sciemment de mauvaises lois, il faut bien reconnaître alors qu'il y a des députés qui, non insensibles à l'espoir d'obtenir des places, des honneurs pour eux et leurs amis, admettent avec trop de confiance de semblables lois, et qui, instruments dociles, inconscients peut-être, dans les mains du pouvoir, votent ce qu'on leur demande. De là ces lois maudites qui désaffectionnent de leur pays tant d'honnêtes gens, parce qu'elles sont de véritables spoliations. Vous allez juger de la moralité de celle-ci : Notre ami commun, veuf depuis quelques années, possédait à la mort de sa femme, environ 200 000 francs gagnés par son travail. Mais découragé il ne put surmonter le chagrin causé par cette séparation ; à partir de ce moment, ses affaires allèrent à la dérive, et enfin il vient de succomber à son tour en laissant seule au monde une pauvre enfant ! M'ayant constitué son exécuteur testamentaire, je me suis adjoint un comptable, et nous avons dépouillé la succession : l'actif, comme je vous le disais, est d'environ 200 000 francs, et le

passif d'environ 189000 ; il reste donc 11000 francs.

— Eh bien ! fit Tamberli ; du moment qu'il existe un droit à payer au profit de l'État, c'est naturellement sur cette somme de 11000 francs qu'il doit être perçu : c'est l'évidence même.

— Vous vous trompez, répliqua Delpy rouge de colère ; l'évidence dans notre pays est de percevoir le droit, non sur les 11000 francs qui sont la somme réelle, mais sur les 200000 francs qui n'existent point, puisqu'ils sont dus. Or les droits de succession étant dans cette circonstance de 6 fr. 50 p. 100, non compris le double décime et les autres frais, il ne reste rien pour la pauvre créature. C'est purement et simplement, comme vous le voyez, la spoliation de l'orphelin par l'État au nom de la loi.

— Je ne croyais pas qu'en France des choses semblables fussent possibles, dit Tamberli.

— Je conviens, ajouta Verdier, que cette partie de notre législation est à refaire ; cependant, par cette loi injuste, mal faite, je l'avoue, on n'avait voulu qu'empêcher la fraude, car rien ne serait plus facile à tous les héritiers que d'inventer des dettes pour diminuer d'autant les droits de succession à payer.

— Pardon, cher monsieur, fit observer Tamberli, dont la compétence sur ce sujet surprit tout le monde, on procéderait en fait de succession comme on procède pour les faillites : les dettes

econnues régulières, exactes, seraient seules ad-
nises. Dans tous les cas, il serait préférable, vous
n conviendrez, que l'État fût exposé, ce qui est
mpossible avec un contrôle sérieux, à perdre quel-
ues francs sur les droits de succession, que de voir,
ar un acte aussi odieux, déposséder un malheu-
eux orphelin.

— Notre sotte prétention, en fait de législation,
eprit Delpy, nous empêche même de chercher à
ous rendre compte de ce qui se passe autour de
ous; de sorte que nul peuple n'est plus ignorant
ur ces matières si utiles pourtant à connaître dans
'intérêt général. Il est vrai qu'en y réfléchissant,
n ne voit pas trop ce que l'on pourrait apprendre
hez nos voisins, puisque *tous* nous envient la per-
ection de ces lois où le génie français seul pouvait
tteindre. Si cependant, rompant enfin avec notre
ottise, il prenait envie à l'un de nos législa-
eurs de se rendre compte de ce qui se passe chez
'un de nos plus proches voisins, précisément sur le
ujet qui nous occupe, il pourrait juger de notre
umiliante infériorité. En Suisse, au lieu de dé-
ouiller les orphelins de par la loi, comme nous
enons de le voir, on les recueille dans un grand
tablissement connu sous le nom de *Maison des or-
helins*, où ils sont élevés avec une sollicitude toute
paternelle, et instruits dans les écoles publiques
avec les autres enfants jusqu'à l'âge de faire choix

d'une profession. Ce n'est qu'après avoir terminé son apprentissage et alors qu'il est en état de gagner sa vie, que, tout en lui continuant des soins et des conseils affectueux, on le rend à lui-même. De ce qui précède, on pourrait penser que nous valons moins que nos voisins : ce serait encore là une erreur; nul peuple n'a de meilleures intentions et n'est plus généreux que le Français. Néanmoins, il faut bien en convenir, aucun autre peuple ne possède au même degré que nous cette monomanie des honneurs de toutes sortes et de tout ce qui peut y conduire. Si bien que dans ce désir effréné de nous rendre propices ceux qui touchent de près aux régions gouvernementales, dans cette course au clocher pour obtenir ces faveurs qui nous font oublier notre propre dignité, et par crainte de leur déplaire en proposant des améliorations qui pourraient troubler leur quiétude, nous négligeons volontairement ou involontairement les saines doctrines qui dans tous les pays forment la base des sociétés bien organisées. Il ne faut donc pas craindre de le dire et de le répéter : cette loi injuste, spoliatrice, qui contraste si fort avec la loyauté de notre caractère national, doit non seulement être abrogée, mais remplacée par une nouvelle qui mette, comme dans les autres pays, l'orphelin, toujours si digne d'intérêt, sous sa tutélaire protection, ou tout au moins ne le dépouille pas.

— Je te l'ai avoué, dit Verdier, c'est une loi à refaire; je crois même que l'on s'en occupe en ce moment: c'est du moins ce que me disait mon fils la dernière fois qu'il est venu.

— Ah! il est venu te voir! Vient-il souvent maintenant? L'âge doit avoir un peu modifié son genre de vie. Enfin es-tu plus content de lui?

— C'est toujours la même chose, mon pauvre ami. Si j'avais de l'argent à lui donner, oh! alors, j'aurais souvent sa visite, car sa sotte et ridicule prétention est telle, qu'il se croit un personnage; et comme sottise oblige, pour faire croire à de la fortune, il faut nécessairement se ruiner et ruiner ceux qui ont la faiblesse de lui prêter de l'argent.

— C'est vrai, tu as été bien malheureux avec ce jeune homme, et pourtant, dit Delpy après avoir réfléchi un instant, est-ce tout à fait sa faute?

— Comment, si c'est sa faute! s'écria Verdier avec étonnement : c'est peut-être la mienne?

— Non, certes; mais écoute-moi. Je t'ai souvent entendu parler d'un écrivain que tu avais en très haute estime, je parle de M. de Tocqueville; le prises-tu toujours autant?

— Pour certaines questions je n'en connais pas qui l'égalent.

— Eh bien, mon ami, écoute son opinion sur ce point, et peut-être te récrieras-tu moins fort. Non

que je veuille excuser ton fils ; je veux seulement dire qu'il peut se faire que dans des circonstances données, il eût agi différemment. Et prenant un livre, il lut à haute voix :

« Je m'étonne, dit-il, que les publicistes anciens et modernes » n'aient pas attribué aux lois sur les successions une plus grande » influence dans la marche des affaires humaines. Ces lois ap- » partiennent, il est vrai, à l'ordre civil ; mais elles devraient » être placées en tête de toutes les institutions politiques, car » elles influent incroyablement sur l'état social des peuples, dont » les lois politiques ne sont que l'expression[1]. »

— Eh bien ! qu'en dis-tu

— Je dis que ces influences n'autorisent pas un enfant à se mal conduire envers ses parents.

— Je suis d'autant plus de ton avis, que toutes ces lois de succession ne sont en réalité que des lois de domination. Le président Troplong dit très judicieusement dans la préface du traité *Des donations entre-vifs et des testaments :*

« Partout et dans tous les pays civilisés ou non, les désirs » exprimés par le père à son moment suprême parlent plus haut » aux enfants recueillis que toutes les lois de l'ordre civil. »

— Nous sommes donc d'accord là-dessus : la meilleure des lois, en fait de succession, c'est la volonté du père de famille. Tu n'es pas assez naïf, j'imagine, pour supposer que les enfants, membres

1. A. de Tocqueville, *la Démocratie en Amérique.*

d'une famille, sont indifférents à leurs intérêts. Pourquoi donc ton fils, à défaut d'affection, prendrait-il la peine d'être respectueux à ton égard ? ne sait-il pas que la loi te défend de disposer de ta fortune après ta mort ?

— D'une partie, mon ami. Puis faut-il admettre que tous les enfants...

— D'une partie, soit, et j'admets tout ce que tu voudras, dit Delpy en l'interrompant ; mais je suis vieux garçon, et un célibataire ne se fait pas les illusions d'un père ou d'une mère, il voit les choses comme elles sont. Oui, il y a des enfants affectueux qui aiment réellement leurs parents ; cependant l'affection, la morale et l'intérêt, marchant ici de pair, sont un exemple qu'on ne saurait assez répandre dans l'intérêt des saines doctrines et de l'amour de la patrie, car l'unité dans la famille attache au sol, et cet attachement engendre le patriotisme. Tu le vois, la loi, en ôtant au père le droit, et par conséquent la possibilité de récompenser dans sa succession les enfants selon leur mérite, altère et neutralise les effets d'un bon exemple. Ceci, se répétant, devient à la longue aussi nuisible à la famille elle-même qu'à l'autorité paternelle. As-tu réfléchi quelquefois à la quantité de ménages, surtout chez les petits cultivateurs, qui, par suite de la mort du père ou des infirmités qui l'empêchent de travailler, vivent dans une situation

voisine de la misère, et qui y tomberaient complètement sans le dévouement de l'un des enfants? As-tu réfléchi, dis-je, au courage, à l'abnégation de celui qui entreprend de remplacer le père, de subvenir aux besoins de ses parents, et souvent d'enfants en bas âge, pendant que ses frères, plus égoïstes, iront se placer ailleurs, et parviendront naturellement à faire des économies auxquelles le premier ne pourra même pas penser? Te figures-tu, huit, dix ans après, à la mort du père, ces frères ayant une part égale à la succession paternelle? C'est non seulement un non-sens, mais une double monstruosité, par l'ingratitude et l'injustice que ce partage érige en principe d'abord; puis, par un exemple odieux qu'il donne aux autres familles dans une position similaire.

— Pardon, mon ami, pardon, le chef de la famille peut toujours disposer d'un quart en faveur de l'un de ses enfants.

— Tu n'as donc jamais songé à ce que pouvait être le quart du tout d'une famille nécessiteuse! Penses-tu que ce quart, dans des conditions si précaires, soit une récompense suffisante pour le dévouement de ce fils et son abnégation? Tu oublies que si cet homme, au lieu de se vouer à sa noble tâche, avait fait comme ses frères, à labeur égal, il aurait pu se créer une position; tandis qu'avec ses charges, il a dû s'estimer heureux de pouvoir

vivre. Philippe peut te dire que j'avais une cuisinière, une brave fille, dont le père, malade depuis plus de six mois, ne pouvait se livrer à aucun travail, et comme il était veuf, il n'avait à espérer du secours que de ses enfants, au nombre de six. Tous étaient dans une excellente position relative, car le père et la mère avaient vécu de privations pour donner un état à chacun d'eux; aussi gagnaient-ils tous de bonnes journées. Eh bien ! chose incroyable, ma cuisinière seule soutenait son père. Toutes les semaines, il est vrai, ses frères promettaient pour la paye suivante, mais jamais cette paye tant attendue n'est arrivée. Penses-tu qu'un partage égal, s'il y avait eu à partager, eût été juste dans cette circonstance? Veux-tu la preuve que ces faits odieux, loin d'être des cas isolés, sont au contraire ce qui se passe journellement dans toutes les contrées de la France? écoute ce que disait un magistrat sénateur, le plus estimé peut-être de la haute Assemblée. Le président Bonjean, à la séance du sénat du 23 avril 1861, s'exprimait ainsi :

« Quand les pères et mères ne peuvent plus ou ne veulent plus » se livrer aux pénibles travaux des champs, ils distribuent leurs » biens entre leurs enfants, en se réservant une rente viagère, » ou même souvent sous condition d'être nourris, logés et entretenus par leurs enfants. Qu'arrive-t-il souvent? J'ai honte de le » dire... il arrive trop souvent ceci : Dans les premiers temps tout » va à merveille, la rente est servie exactement, le donateur est » entouré de soins; mais peu à peu le souvenir du bienfait s'af-

» faiblit, les charges seules apparaissent. Les rentes ou presta-
» tions en nature ne sont plus acquittées que de mauvaise grâce ;
» trop souvent on cherche des prétextes pour s'en dispenser, et
» trop souvent aussi les malheureux ascendants se trouvent dé-
» laissés dans leurs vieux jours par d'indignes enfants, qui ne
» voient plus en eux qu'une charge inutile. N'est-il pas vrai qu'il
» en est souvent ainsi ? — *Plusieurs voix* : Oui, ce n'est que trop
» vrai. »

— Eh bien, mon ami, reprit Delpy, je pourrais te lire des volumes entiers de ces citations qui portent à de si tristes méditations sur l'avenir de notre pays et à de tout aussi tristes sur le compte de nos législateurs. On comprendrait, en le déplorant, la continuation d'un semblable état de choses, si un Corps législatif était exclusivement composé de députés de Paris, où, comme je le disais, toutes les mauvaises actions peuvent aisément se cacher; ils auraient au moins l'excuse de l'ignorance. Mais quand on songe que presque tous nous arrivent de la province, où ils habitent à peu près toute l'année; que les faits dont nous parlons sont, hélas! connus de tout le monde, puisqu'ils s'étalent si tristement aux yeux de tous, on est en droit de se demander comment il se fait que le vice de cette législation puisse leur échapper; ou bien ne comprennent-ils pas qu'il y a, dans l'unité ou la destruction de la famille, une question sociale du premier ordre, qui tient à la vitalité même de la nation? Voici comment s'exprime à ce sujet un économiste dont la compé-

tence et la hauteur de vues n'ont point été contestées, M. F. Le Play, dans *la Réforme sociale en France :*

« Les nations qui restreignent ou laissent tomber en désuétude l'usage des testaments, au détriment de l'autorité paternelle, de l'ordre moral, de la propriété et de la liberté civile, se dissimulent cet état de décadence en le présentant comme le règne de la justice. Selon leur thème favori, tous les enfants issus du même mariage ont un droit égal à l'héritage comme à l'affection de leurs parents. Un père viole donc l'équité lorsqu'il établit entre eux une inégalité quelconque. Il blesse encore plus la morale quand il déshérite ses enfants légitimes au profit de bâtards, de concubines ou de parasites. Enfin, lors même que les mœurs donneraient à ce sujet toute garantie, il y aurait encore de graves inconvénients à subordonner le régime de la transmision des biens aux défaillances naturelles de la vieillesse.

» Les peuples qui jouissent de la liberté testamentaire savent que ces allégations sont démenties par les faits qui se passent sous leurs yeux. L'analyse attentive de ces faits explique d'ailleurs pourquoi l'usage du testament se concilie avec toutes les règles de la justice. La coutume universelle qui porte le père à tester en faveur de ses enfants est la manifestation spontanée d'une des tendances les plus puissantes de l'humanité, l'amour des parents. Cette tendance se fait jour quand le législateur a le bon sens de s'abstenir. La transmission des biens s'opère alors dans les conditions qui conviennent le mieux à chaque classe de la société, à chaque profession, à chaque famille. Ainsi que le prouve une expérience journalière, les pères prévoyants et laborieux, qui veulent avoir de dignes successeurs, admettent, en réglant la succession, tous les tempéraments que conseillent, d'une part la nature spéciale des travaux, de l'autre la diversité des aptitudes. Les dispositions prises en toute liberté par les pères de famille se sont modifiées, dans les détails, selon les lieux. Elles ont fait naître les sages coutumes qui ont concouru à fonder la grandeur actuelle de l'Europe. Il en a été autrement quand un législateur a formulé lui-même les règles de l'héritage. Une prescription uniforme n'a pas pu se plier à toutes les situations.

Elle a souvent contrarié les lois du travail; elle a même compromis les intérêts de ceux qu'elle prétendait spécialement protéger.

» Le père qui fixe le sort de ses enfants désigne lui-même la part de chacun avec une sollicitude éclairée qu'on ne saurait attendre d'un magistrat ou de tout autre officier public. Il charge un parent, un ami ou un patron de juger souverainement, et sans appel aux tribunaux, les difficultés que la prise de possession pouvait soulever, et tout se termine promptement, sans frais et sans conflit.

» C'est ainsi que, grâce à ce bienfaisant régime, le père de famille continue son œuvre, même après sa mort, conjure l'essor des passions cupides, et supprime les charges qu'entraîne ailleurs l'intervention des gens d'affaires.

» Les faits opposés qui se produisent sous les régimes de contrainte, confirment les conclusions établies pour les régimes de liberté. Le droit à l'héritage conféré aux enfants étend sur la société entière sa funeste influence. Il pervertit particulièrement ceux qui devraient être le principal espoir de la nation; il habitue la jeunesse riche à croire que la naissance lui donne le droit de jouir de tous les avantages sociaux, de vivre dans l'oisiveté ou le vice, et de se soustraire à tout devoir envers la famille et la société. La loi favorise indirectement ces scandales, si elle enlève aux parents le pouvoir d'imposer à la jeunesse le travail, la vertu et l'obéissance. Or c'est ce qui arrive quand le père de famille ne peut transmettre, au besoin, son foyer et son atelier à un étranger honnête et laborieux, plutôt qu'à un fils vicieux et incorrigible.

» Sans doute la société est en droit d'exiger qu'un fils indigne de l'héritage paternel ne tombe pas à sa charge, soit avant, soit après la mort de ses parents. A ce point de vue, elle peut réclamer des aliments pour l'enfant prodigue ou incapable. Mais là doit s'arrêter l'obligation du chef de famille; le reste doit être laissé à son amour et à son expérience.

» Un père ne blesse donc pas la justice, il lui rend au contraire hommage, lorsqu'il prive de son héritage un enfant vicieux. Il raffermit en outre l'ordre moral en employant son autorité de législateur domestique à inculquer ce salutaire principe, que les avantages sociaux doivent être le prix de la vertu. Même à cette déplorable époque où la corruption propagée par Louis XIV et

ses successeurs faisait tomber en désuétude l'usage des testaments, Montesquieu s'efforçait de réagir contre cet entraînement funeste en écrivant : « La loi naturelle ordonne aux pères de » nourrir leurs enfants, mais elle ne les oblige pas de les faire héri- » tiers. »

VI. — LE TESTAMENT OPPORTUN MALGRÉ CERTAINES DÉFAILLANCES ACCIDENTELLES.

« On ne saurait s'arrêter à cette objection que certains pères vicieux et injustes déshériteront des enfants vertueux et soumis. Il n'appartient pas à l'État, sous un régime de liberté, d'améliorer par son contrôle les relations privées, quand celles-ci ne compromettent point un intérêt public. Ce soin est laissé de plus en plus aux mœurs et à l'opinion. Si le législateur avait pour mission d'empêcher que la propriété ne fût jamais une cause de scandale, il devait évidemment en réglementer la jouissance plus encore que la transmission. Le père qui, en présence de la mort, ce suprême redresseur des natures perverses, n'est pas ramené au sentiment de la justice, aura bien autrement scandalisé le monde dans le cours de sa vie ; et, selon toute vraisemblance, le testament n'aura pas été le plus grand de ses méfaits.

» On ne peut, d'ailleurs, supprimer le droit de tester qu'en attribuant aux enfants le droit à l'héritage. Mais pour dépouiller ainsi le chef de famille du droit qui lui appartient, ne fût-ce qu'en sa qualité de propriétaire, il faudrait démontrer préalablement que le caractère du père offre à la morale publique moins de garanties que celui des enfants. Or c'est ce qui n'a jamais été tenté, à ma connaissance, même par les sophistes les plus pervers. Il n'est pas nécessaire, en effet, d'avoir un jugement très ferme, ni une grande expérience de la vie, pour être assuré qu'il y aura toujours plus de fils indolents ou insoumis que de pères malveillants. Ces dispositions du cœur humain se reproduisent invariablement dans toutes les constitutions sociales. Elles impliquent la condamnation des lois qui, au nom de la justice, restreignent la liberté testamentaire. En effet, cette liberté qui régnait sans entraves, comme le rappelle l'épigraphe de ce livre, chez un peuple ancien, grand entre tous les autres, n'est pas moins déve-

loppée chez les deux peuples modernes les plus libres et les plus prospères. Si les pères de famille étaient assez vicieux pour abuser du testament, ils ne justifieraient pas seulement l'interdiction du droit de tester, ils prouveraient que leur race a perdu le sens moral, c'est-à-dire les bases mêmes de son ancienne prospérité. Ainsi dégradée, cette race n'aurait plus en elle-même les moyens de réforme. Elle ne pourrait être régénérée que par un maître absolu, soumis lui-même à la loi morale, mais ayant en outre le pouvoir de l'imposer à ses sujets.

» Quant aux motifs tirés de l'impuissance de la vieillesse, je ne me dissimule pas qu'ils exercent sur l'esprit de mes contemporains une impression profonde. Et comment n'en serait-il pas ainsi chez nous, où tant d'hommes influents vont jusqu'à déclarer que l'âge mûr lui-même est suspect de routine et d'incapacité? Mais plus une erreur est accréditée, plus il importe de la réfuter avec méthode. Je n'ai donc pas pensé qu'il convînt d'aborder une si grave question d'une manière incidente. En traitant de la famille, je montrerai que de telles attaques sont injustes et antisociales.

» J'expliquerai en même temps pourquoi, dans toute société prospère, la vieillesse jouit à bon droit d'une autorité prépondérante. En se reportant à ces considérations, on s'assurera que les mêmes qualités qui, dans la vie usuelle, légitiment le pouvoir de la vieillesse, la rendent éminemment propre à régler la transmission des biens.

» C'est ici le lieu de rappeler que, selon les procès-verbaux du Conseil d'État, les restrictions apportées en 1803 à l'usage des testaments ont été appuyées non sur ces arguments tirés de la justice et du droit naturel, mais sur des préoccupations politiques qui aujourd'hui n'ont aucune raison d'être. Je constate de nouveau que la liberté testamentaire favorise également toutes les classes, et n'a par conséquent aucun caractère politique. Je conclus enfin de ce qui précède, que tout peuple déchu qui voudra reconquérir la prospérité par l'initiative individuelle, doit préalablement revenir à l'usage du testament. Il retrouvera, en cette matière, la notion du vrai par l'observation des faits, et notamment par l'exemple des deux nations qui devancent toutes les autres dans les voies de la liberté. »

— Il résulte donc de ce qui précède, que ce prétendu partage équitable entre les enfants est une erreur manifeste. Les hommes de 89, comme tous les gouvernements qui leur ont succédé, ont-ils voulu, par ce régime de succession, s'immiscer dans les intérêts privés pour se substituer à la volonté du père de famille? L'affirmative serait on ne peut plus regrettable. Ou bien, sous l'influence des effets du droit d'aînesse, de priviléges choquants au profit de certaines castes et au détriment du reste de la nation, qu'ils aient cru dans ces moments de surexcitation, avec la soif de liberté et d'égalité qui les caractérisait, qu'il était de l'intérêt public de passer un niveau sur les lois qui, de près ou de loin, touchaient à l'inégalité de la société française, cela se conçoit; que dans cet ardent désir d'abattre tout ce qui semblait vouloir s'élever au-dessus de la parité poursuivie, et surtout de rendre impossible le retour du droit d'aînesse, ils aient proclamé l'égalité au partage entre tous les enfants dans la succession du père, cela se conçoit encore dans ces moments de luttes acharnées contre tout privilége. Mais comment se fait-il que l'on ne se soit pas aperçu depuis que, dans ce tourbillon révolutionnaire, confondant le droit d'aînesse avec le droit de tester, on avait dépassé le but? Voici encore comment s'exprimait, en 1803, l'illustre Portalis, en soutenant, dans la discussion du Code

civil au Conseil d'État, le principe de la liberté testamentaire contre celui du partage obligé.

« Il n'est donc pas question (disait cet homme d'État) d'exa-
» miner ce qui est le plus conforme au droit naturel, mais ce
» qui est le plus utile à la société. Sous ce point de vue, le droit
» de disposer est, dans la main du père, non, comme on l'a dit,
» un moyen entièrement pénal, mais aussi un moyen de récom-
» pense. Il place les enfants entre l'espérance et la crainte,
» c'est-à-dire entre les sentiments par lesquels on conduit les
» hommes bien plus sûrement que par les raisonnements méta-
» physiques. Le droit de disposer est encore un droit d'arbitrage
» par lequel le père répartit son bien entre ses enfants propor-
» tionnellement à leurs besoins. Et il faut remarquer que ce droit
» est avantageux à la société; car le père, en donnant moins aux
» enfants engagés dans une profession lucrative, réserve une plus
» forte part à ceux que leurs talents appellent à des fonctions
» utiles à l'État, inutiles à leur fortune.

» Là où le père est législateur dans sa famille, la société se
» trouve déchargée d'une partie de cette sollicitude. Qu'on ne
» dise pas que c'est là un droit aristocratique. Il est tellement
» fondé sur la raison, que c'est dans les classes inférieures que
» le pouvoir du père est le plus nécessaire. Un laboureur, par
» exemple, a eu d'abord un fils, qui, se trouvant le premier élevé,
» est devenu le compagnon de ses travaux. Les enfants nés
» depuis, étant moins nécessaires au père, se sont répandus dans
» les villes et y ont poussé leur fortune. Lorsque le père mourra,
» sera-t-il juste que l'aîné partage également le champ amé-
» lioré par ses labeurs avec des frères qui déjà sont plus riches
» que lui? »

— Si, après l'opinion exprimée par tant d'écrivains illustres, il restait un doute dans certains esprits sur le danger, l'importance et le but de cette loi, je les engagerais à lire les conseils que le fondateur même du Code civil, Napoléon Ier, adressait

à son frère Joseph pour le gouvernement de son royaume ; et si, après cette lecture, ils ne se rendent pas à l'évidence sur le caractère dissolvant de notre loi de succession, c'est qu'il y aura parti pris.

Voici ce qu'il écrivait en 1806 :

« Établissez le Code civil à Naples, *tout ce qui ne vous sera* » *pas attaché va se détruire en peu d'années*, et ce que vous » voudrez conserver se consolidera. *Voilà le grand avantage du* » *Code civil... Il consolidera votre puissance*, puisque par lui » tout ce qui n'est pas fidéicommis tombe, et qu'il ne reste plus » de grandes maisons que celles que vous érigez en *fiefs*. *C'est* » *ce qui m'a fait prêcher un Code civil et m'a porté à l'établir.* »

— Est-ce assez clair et peut-on s'y méprendre? D'ailleurs le droit de tester existait à Rome, et il existe aujourd'hui dans tous les pays libres, l'Angleterre et les États-Unis en tête. Ces deux grands peuples, en effet, devancent tous les autres en matière de liberté civile. Ils pensent que par cela seul qu'on possède librement des biens, on doit, comme conséquence naturelle, pouvoir les transmettre sans entrave. Ils trouvent que si de son vivant on peut disposer de sa fortune, on doit également avoir le droit d'en disposer par testament. Il n'y a donc rien d'étonnant que, malgré notre présomption à proposer comme un modèle notre loi de succession, il y ait réprobation unanime des peuples les plus éclairés, les plus libres et les plus prospères. En Russie même, les biens patrimoniaux sont seuls

soumis au partage forcé, tandis que vous êtes entièrement libre des biens acquis.

Cette loi est d'une inspiration d'autant plus malheureuse qu'elle désagrége la famille et porte atteinte presque gratuitement à l'autorité paternelle; car le résultat n'en serait point sensiblement modifié quant à leur quote-part, un père ne pouvant sans motif être partial au détriment ou au profit de tels ou tels enfants. Toutefois, bien que la répartition fût à peu près la même, il y aurait un effet moral bien différent dont l'importance n'échappera à personne, puisque ce partage, au lieu d'être imposé par la loi, émanerait de l'autorité paternelle, et en attirant à celle-ci l'affection et le respect de ses enfants, elle aurait resserré les liens de la famille par le groupement de solidarités convergeant vers leur chef, qui n'est autre que l'amour paternel personnifié, c'est-à-dire le dévouement absolu.

Il n'y aurait modification sensible dans le partage que quand il se trouverait un membre aussi indigne que ton fils le fut à ton égard en ma présence, un jour que vous régliez un reliquat de succession sur la part qui lui revenait de sa mère. Figurez-vous, madame, dit-il en s'adressant à Mme Tamberli, que le fils de mon pauvre ami discutait un jour une affaire d'intérêt avec son père. Ce jeune homme avait montré tant de ce froid égoïsme, de cette âpre ra-

pacité révoltante vis-à-vis d'un père que celui-ci lui dit : « Mais enfin je ne te comprends pas, *si je venais à manquer de pain, tu ne m'en donnerais donc pas?* — Non, répondit brusquement le fils. Je ne te dois rien. Tu m'as élevé, c'est vrai; mais tu n'as fait que ton devoir, comme je ferai le mien en élevant mes enfants. » Je ne suis pas méchant, madame, cependant, je vous l'assure, il fut heureux de ne pas être mon fils, je l'aurais brisé comme je brise cette allumette.

Et ce père à qui on jetait au visage ces paroles cyniques a payé 182 000 francs de dettes pour sauver son fils du déshonneur. Il est vrai que s'il m'avait écouté, il ne se serait pas inutilement ruiné comme il l'a fait.

Cependant ce ne sont là, croyez-le bien, pour tout homme réfléchi, que les moindres conséquences du partage forcé dont je parlais. Comment ne comprend-on pas en France qu'une nation n'est autre chose qu'une grande famille ? Eh bien ! est-ce que dans cette grande famille il n'y a pas une direction, une solidarité, des récompenses pour ceux qui travaillent dans l'intérêt général, et des punitions pour ceux qui sont devenus nuisibles? Que deviendrait une nation où l'on n'aurait aucune punition à craindre? N'est-ce pas dans cette situation, avec le partage forcé, que vous placez le père de famille en lui ôtant la possibilité de donner l'ému-

lation à ses enfants ou de leur faire craindre son ressentiment?

— On prétend, dit Mme Tamberli, que les Chinois ont un grand respect pour l'autorité paternelle; est-ce vrai, monsieur Delpy?

— Les Chinois, madame, nous devrions tout simplement les prendre pour modèle au lieu de débiter des sottises sur ce peuple remarquable entre tous par une vitalité inouïe; c'est en outre le seul qui ait traversé tous les âges de l'histoire sans perdre sa nationalité. Dans ce pays, l'autorité paternelle est poussée jusqu'à son extrême limite; c'est même à cette salutaire influence, ainsi qu'à celle de l'amour, de l'attachement que le Chinois éprouve pour la famille, que tous les hommes d'élite attribuent son bonheur d'avoir échappé à la décadence. C'est aussi le seul peuple qui, pour honorer ce grand principe de l'autorité paternelle, fait remonter et consacre par un usage immémorial aux ascendants les vertus et la gloire de leur postérité. Ceci est tellement dans leurs mœurs, chez eux, que tout service rendu à l'État par un fils est récompensé chez le père. D'autre part, le Chinois est pénétré à ce point de la solidarité qui doit exister dans une famille, généralement si nombreuse dans ce pays qu'elle a toujours son tribunal domestique pour juger chacun de ses membres, qu'il subira une condamnation à la prison, à la cangue, à la

flagellation, à l'exil temporaire, mais il ne pourra supporter l'exclusion de sa famille ; le suicide en sera presque toujours la conséquence. Si vous comparez, madame, la législation familiale de ce peuple si éclairé, aux mœurs si douces, chez lequel, naturellement, toute loi spoliatrice est impossible, puisque c'est la famille elle-même qui rend gratuitement la justice, au nombre incroyable dans notre pays, d'officiers ministériels, d'hommes d'affaires, quelques-uns honnêtes, les autres plus ou moins tarés, mais qui tous ont besoin de vivre de leur métier, et pour cela embrouillent, pressurent et taillent à merci des malheureux qu'ils ruinent aux trois quarts, quand ils ne les ruinent pas entièrement, vous serez comme moi convaincue des effets désastreux de cette loi fatale. J'ai eu la curiosité, madame, de vouloir me rendre compte de l'importance que pouvaient avoir dans notre arsenal judiciaire les lois de succession, et en voici le résultat que je vous livre sans commentaire. Les années néfastes de 1870 et 1871 ne pouvant manquer d'augmenter le nombre des décès, partant les procès, je suis remonté, pour avoir une année normale, jusqu'en 1868. Eh bien ! sur 46 115 procès que les tribunaux civils ont jugés pendant cette année, il n'y a que la bagatelle de 21 315 procès de succession. Concluez.

— Je croyais cependant, dit Mme Tamberli, avoir

entendu parler de chrétiens persécutés, d'infanticides nombreux?

— Ah! oui, interrompit Delpy : la persécution des missionnaires, la légende des petits enfants, etc. D'abord, madame, il serait difficile qu'il y ait persécution religieuse, puisque toutes les religions sont entièrement libres en Chine, que chacun peut, selon ses désirs, y pratiquer celle de son choix. Le gouvernement n'intervient jamais dans les questions religieuses que lorsqu'on veut les faire servir de prétexte pour empiéter sur le domaine laïque. Quant à la légende des petits enfants, ajouta-t-il en prenant une brochure, écoutez ce que dit sur ce sujet, dans la *Nouvelle Revue*, un écrivain autorisé, M. G.-Eug. Simon, ancien consul de France en Chine :

« A entendre les agents de la Société de la Sainte-Enfance, pour l'appeler par son nom, l'infanticide serait, en Chine, élevé à la hauteur d'une véritable institution tolérée ou même autorisée par les lois. Le mépris de la vie humaine y serait porté à un tel degré, que les parents auraient l'habitude de jeter aux pourceaux ceux de leurs enfants dont ils regarderaient l'existence comme un embarras. On a pu voir des images qui illustrent ces récits et que l'on fait circuler dans les écoles catholiques. Il y a encore dans quelques églises des bannières décorées de ces mêmes images, que l'on promène dans certaines occasions. Plusieurs missionnaires du siècle dernier, et d'autres qui vivent aujourd'hui, ont cependant maintes fois protesté contre ces abominables calomnies. Je puis notamment citer une lettre d'un jésuite, le P. Amyot, publiée vers 1790, dans le quatrième volume des *Mémoires concernant les Chinois*, qui aurait dû faire monter le rouge de la honte aux inventeurs de la légende des petits Chinois.

Mais cette légende rapporte à la Sainte-Enfance cinq à six millions par an, et il paraît qu'il est dur d'y renoncer. Quant à moi, qui ai passé dix ans en Chine, qui ai parcouru le pays du nord au sud et de l'est à l'ouest, je déclare qu'il n'a jamais été à ma connaissance qu'un infanticide ait été commis, soit dans les localités que j'ai visitées ou habitées, soit dans les localités voisines. Je ne dis pas cependant qu'il n'en ait jamais été commis et qu'il ne s'en commet jamais. Mais j'affirme que ce crime est beaucoup moins fréquent en Chine qu'en France, et que conclure d'un fait possible, mais accidentel ou involontaire, d'un enfant dévoré par un porc, à un fait habituel ou volontaire, est, je ne saurais trop le répéter, une abominable et infernale calomnie; et, en la stigmatisant d'une façon aussi énergique, je ne crains point d'être démenti par aucun des Européens qui connaissent la Chine autrement que par les racontars de gens superficiels ou intéressés. D'ailleurs il y a des faits, des faits matériels qui démentent ces récits, et qui, seuls devraient les faire repousser, si l'on se donnait la peine d'y réfléchir un peu. Et d'abord comment pourraient-ils s'accorder avec l'augmentation incessante de la population chinoise! Elle était de 360 millions en 1812, elle est de 537 millions aujourd'hui. Il me semble que le démenti est péremptoire. »

— Voilà, madame, le peuple que nous traitons de barbare.

— Autrefois, oui, dit Verdier; mais nous commençons singulièrement à revenir de ces idées erronées.

— Nous devrions bien, répliqua Delpy, profiter de l'occasion pour faire de même relativement à beaucoup d'autres peuples.

— Enfin, mon cher ami, je constate que tu as été ce soir très instructif; on te doit des compliments sur ton heureuse mémoire.

Et, s'arrêtant subitement dans l'attitude d'une

personne qui écoute, il courut ouvrir la fenêtre :

— Je crois, dit-il en prêtant de nouveau l'oreille, que je viens d'entendre le signal de notre départ pour la campagne.

— Tu dois faire erreur, c'est trop tôt ; il ne chante pas encore, fit Delpy en s'approchant de son ami.

— Je ne me trompe nullement, c'est bien le chant du rossignol, répliqua Verdier ; et quand ce maître chanteur fait entendre ses premières notes, il serait fort difficile, madame, de retenir notre ami : jamais je n'ai pu lui faire retarder son départ seulement de vingt-quatre heures. C'est absolument l'impatience d'un enfant que l'on doit conduire à la foire au pain d'épice.

— Je comprends d'autant plus cet amour, monsieur, repartit Mme Tamberli, que je suis entièrement de même ; ce sublime chanteur a toujours du nouveau pour moi.

— J'avoue, madame, toute ma faiblesse pour le chant merveilleux de cet oiseau, et à moins d'être magistrat, d'avoir un référé dans le cœur au lieu et place d'un atome de poésie, je me demande comment on peut rester insensible à cette harmonieuse voix.

— Mais penses-tu donc, se récria Verdier, que les magistrats n'apprécient pas le beau au même degré que les artistes ?

— Vous autres, s'écria Delpy, vous êtes en général si laconiques, si brefs et si secs, que vous de-

vez faire peu de différence entre le chant du rossignol et le croassement du corbeau...

N'avais-je pas raison l'autre jour, madame, en vous témoignant la crainte de voir mon pauvre ami devenir fou ?

— Décidément, monsieur Delpy, dit Mme Tamberli en riant, vous en voulez à la magistrature, ou vous avez des motifs pour douter de son sentiment artistique.

— Vous allez juger, madame, combien une semblable opinion à leur égard serait injuste de ma part. Je suis, comme vous le savez, élève de David d'Angers. Un jour, il y a plus de quarante ans qu'est arrivée l'histoire que je vais vous conter, il vint à l'atelier une personne avec un chien griffon anglais. Nous trouvâmes ce chien drôle, et mes camarades m'engagèrent à le faire modeler. Son propriétaire, en y consentant, prit l'engagement de l'amener toutes les après-midi, ce qu'il fit avec exactitude. Je m'étais mis bravement à l'œuvre, et quelques jours après mon animal était à peu près achevé, quand un monsieur, qui s'annonça comme magistrat, se présenta un matin à l'atelier. Il venait, je crois, pour cause de politique, ce qui n'était point rare, je vous assure, avec le *patron*. Ce dernier étant occupé pour quelques instants seulement, et le visiteur, voulant sans doute se faire passer pour un connaisseur, plaça son lorgnon à l'œil et se mit à examiner le

travail de chacun de nous. Arrivé à mon griffon au moment où je donnais les derniers coups de ciseau : « Pas mal, cet angora, pas mal », fit-il après l'avoir regardé attentivement. Je lui lançai un regard d'une tendresse telle, qu'il s'éloigna sans mot dire. Mais le plus joli, ce fut d'aller se plaindre à David :

« — Il a l'air peu aimable, cher maître, votre jeune homme qui travaille seul là-bas, fit-il en me désignant du doigt.

» — Pourquoi donc? demanda le *patron*.

» — Je lui ai fait compliment de son angora, et pour toute réponse il m'a lancé un regard...

» — Je crois bien, répliqua David, riant aux larmes et parlant assez haut pour être entendu de tous, vous lui adressez des compliments sur son angora, quand c'est un chat de gouttières qu'il fait.

» — Pardon, monsieur David, repartit le visiteur en le prenant d'assez haut, je ne confondrai jamais un chat de gouttières avec un angora, pour la raison que le premier a le poil ras et soyeux, tandis que celui-ci l'a long et rude.

» — C'est précisément parce qu'il diffère de ses congénères, fit observer le maître en riant toujours, que le jeune homme a voulu le représenter. »

— Et vous voudriez, madame, que je pusse douter du sentiment artistique de la magistrature !

— Mais enfin, demanda Mme Tamberli, riant de

son côté, êtes-vous bien sûr que ce monsieur était un magistrat.

— Je suis sûr au contraire qu'il ne l'était pas; c'était, je crois, un chef de bureau de la préfecture de police. Mais tous ces fonctionnaires du gouvernement se disent magistrats.

— Donc ceci ne prouve rien contre la magistrature, répliqua Mme Tamberli; et, comme le disait M. Verdier, je suis convaincue que ces messieurs apprécieraient le chant du rossignol si leurs occupations ne s'opposaient à tout déplacement pour aller l'entendre. En avez-vous beaucoup là-bas?

— Beaucoup, madame. Ils sont probablement attirés par la végétation luxuriante de Port-Marly; car le jour, la nuit, des coteaux, des jardins ou de l'île, on entend sans discontinuité ce mélodieux oiseau. Assurément, madame, le charme de nos soirées d'hiver passées ensemble est grand pour moi; mais quand le printemps a réveillé la nature, que les arbres et les arbustes ont revêtu leur verte parure comme pour cacher notre inimitable et mystérieux chanteur, qui s'en donne à cœur joie, alors, j'en conviens, craignant de perdre une seule note de son harmonieuse et ravissante partition, dont l'exécution dure bien rarement plus d'un mois, je me hâte d'aller prendre ma stalle de première afin d'en jouir le plus possible. Si vous saviez, madame, combien je suis heureux de les

entendre se répondre les uns aux autres, et combien je suis attentif à leurs cadences nuancées et toujours nouvelles. Vous n'ignorez point, je suppose, que cet incomparable chanteur brille plus encore par son génie que par la mélodie de sa voix.

— Comment cela, monsieur ? je ne saisis pas... dit Mme Tamberli.

— A l'inverse de ses congénères, dont chaque espèce a son chant déterminé, le rossignol ne chante jamais le même air ; il trouve toujours moyen de le varier. C'est là précisément le grand attrait du véritable amateur.

— J'avoue, monsieur, que jusqu'à ce jour j'avais ignoré cette particularité. Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez ?

— Si j'en suis sûr ? Vous pouvez, madame, vous en rapporter à moi sur ce point... Votre maison est-elle prête, et comptez-vous bientôt y aller ? moi, je pars demain.

— Et vous, monsieur Verdier, demanda Mme Tamberli, quand pensez-vous vous installer ? M. Delpy partant, vous ne tarderez certainement pas à faire de même, n'est-ce pas ?

— Je suis pris d'un peu court, madame, sans cela je serais parti demain avec lui ; mais je ne vois aucun inconvénient pour après-demain.

— Quant à Philippe, reprit Mme Tamberli, en prenant un croquis que ce dernier venait d'es-

quisser, nous n'avons pas à nous en occuper, soit à Paris, soit à Port-Marly, il va toujours où son oncle se trouve.

— Cette fois exceptée, dit Tamberli, je le garde jusqu'à notre départ. Vous ne m'en voudrez pas, cher maître ? demanda-t-il à Delpy.

— Vous gardez trop bien, répondit celui-ci, ce que l'on vous confie, pour vous en vouloir : je suis, au contraire, enchanté de votre idée. Mon neveu, restant, vous entraînera, et nous vous attendrons moins longtemps. N'est-ce pas, Philippe ?

— Compte sur moi, mon cher oncle, répondit ce dernier en achevant son croquis.

— De mon côté, madame, si votre maison n'est pas entièrement prête, dit Delpy, je vais faire activer ce qui reste encore à terminer. Néanmoins un coup d'œil du maître n'étant jamais inutile, je vous attends à dîner après-demain. Venez de bonne heure, et nous visiterons ensemble le tout dans ses moindres détails.

XIX

UN SECOURS INATTENDU ET UNE SINGULIÈRE COINCIDENCE.

Nos amis, étant convenus de se retrouver chez Delpy le surlendemain, se quittèrent ; ils comptaient employer la journée qui les séparait du moment de leur départ à divers achats nécessaires pendant la saison de la campagne et ne se revoir qu'à Port-Marly. Grande fut donc la surprise de Mme Tamberli de voir arriver Verdier de bonne heure le lendemain. D'un naturel impressionnable, cette visite matinale inattendue lui causa de l'étonnement. Le vieux magistrat, connaissant le terrain, avait demandé Tamberli; malheureusement, Marietta traversa l'antichambre au moment où l'on venait de lui ouvrir la porte, et il n'avait pu l'éviter.

— Quelle nouvelle vous amène parmi nous de si bonne heure, cher monsieur? demanda-t-elle après les compliments d'usage et l'avoir fait entrer au salon.

— C'est une nouvelle, répondit Verdier, peut-être bonne, peut-être insignifiante, mais qui, dans aucun cas, ne peut être mauvaise. Vous devez donc, en tout état de cause, être rassurée et écouter tranquillement ce que je dois vous faire connaître. Hier soir, en rentrant, j'ai trouvé un avis de la préfecture de police m'invitant à me rendre chez le secrétaire général, et là j'ai appris que l'on croyait enfin être sur la trace de la fugitive. Elle serait à Londres dans la plus profonde misère.

— Que me dites-vous, cher monsieur, fit vivement à demi-voix Mme Tamberli, très émotionnée. Ne pourrait-on sans retard lui faire parvenir de l'argent?

— Vous me paraissez si peu raisonnable, madame, qu'à l'avenir j'agirai seul, et, sûr d'avance d'être approuvé par M. Tamberli, je ne vous communiquerai plus aucun renseignement.

— C'est ma fille, monsieur Verdier : vous êtes père, et devez me comprendre. Si cependant elle est malheureuse, pourquoi ne pas lui envoyer un peu d'argent.

— Un peu d'argent? répéta l'ancien magistrat ; y songez-vous, quand nous ne savons même pas si c'est bien elle? Si tout à l'heure vous m'aviez laissé achever, vous n'auriez point fait cette proposition. A chaque instant la police fait de ces découvertes, et après examen on trouve une erreur. Rien

ne prouve qu'il en soit autrement cette fois-ci.

— Oh ! mon Dieu ! si c'était une fausse joie !...

— Rien de plus fréquent, cela arrive journellement ; et personne, jusqu'après vérification, ne peut vous donner la moindre certitude. Néanmoins le signalement, les renseignements, tout semble concorder ; mais, je vous le répète, ces erreurs se produisent à chaque instant.

— Vous a-t-on permis de lire le signalement ? demanda Mme Tamberli.

— J'ai tout copié, madame, répondit-il en dépliant un papier et en le lui lisant : « Taille environ 1m,67 ; forte de poitrine, brune, cheveux et sourcils épais ; âgée d'environ vingt-huit ans ; d'origine italienne. A dû être fort belle avant les sérieuses traces de souffrance empreintes sur sa figure. Avec une petite fille également brune, âgée de six ans à peu près. » Renseignement spécial : « A vécu avec un artiste à Paris. » Seulement, ajouta Verdier, on ne dit point avec quel genre d'artiste.

— C'est parfaitement inutile, monsieur, répliqua Mme Tamberli : je reconnais bien le portrait de ma fille, surtout d'après les renseignements donnés par mon pauvre Philippe.

— Vous le voyez, madame, j'aurais dû agir seul afin de vous épargner peut-être une déception.

— Votre empressement, cher monsieur Verdier, me touche au dernier point, et, quoi qu'il advienne,

toute ma gratitude vous est acquise. Mais comment faire pour s'assurer de la réalité? voilà le difficile. Philippe seul la connaît, et, à aucun prix, je ne le laisserai partir. Vous rirez, vous me traiterez de superstitieuse, vous direz enfin tout ce qu'il vous plaira, mais il ne partira pas.

— Cependant, madame, fit observer Verdier, comment faire alors? nous resterons dans une impasse.

— Jamais, monsieur, ce rêve ne m'a trompée. Son départ, n'en doutez point, serait le signe certain d'un malheur, et ce serait pour ma vie entière un remords de l'avoir laissé partir. Il faut donc m'aider à trouver une autre combinaison.

— Je vous assure, madame, que je ne vois rien de possible avec votre idée fixe, arrêtée.

— Et moi, fit Tamberli en ouvrant la porte, qui ai tout entendu, j'ai un moyen aussi simple que sûr. M. Delpy a vu ta fille plusieurs fois, et, comme dans ces circonstances on ne sait pas ce qui peut arriver, et qu'à tout événement il faut un bras et une tête, nous partons tous les quatre demain soir ou après-demain matin, à ton choix.

— Je regrette, mon ami, de te refuser; mais, avec ou sans nous, Philippe ne voyagera pas.

— Dans ma combinaison, il reste à Paris, fit observer Tamberli, puisque Delpy, M. Verdier et nous, devons partir. Ton rêve nous concerne-t-il aussi? demanda-t-il en riant.

— Non : Philippe, ma fille et la sienne seulement; puis, je n'approuve pas tes plaisanteries sur un rêve néfaste, toujours funeste à ceux qui s'y sont trouvés désignés. Cela pourrait nous porter malheur.

— Quel enfantillage! reprit Tamberli. Peut-on attacher une importance sérieuse aux puérilités d'un rêve? Enfin, si l'impression d'un songe te préoccupe si fort, je n'insiste pas, je ne te contrarierai pas plus pour cela que pour autre chose.

— Permettez, monsieur Tamberli, dit Verdier toujours prudent, pour ne pas dire mieux. J'irai à Londres volontiers, s'il y a nécessité; mais je n'ai pas bien compris tout à l'heure, lorsque vous avez parlé d'un bras et d'une tête?

— C'est pourtant facile à comprendre, cher monsieur. Julietta n'est point allée seule à Londres. Avec qui et comment s'y est-elle rendue? Là est toute la question. Il peut donc se faire qu'il y ait utilité d'avoir un homme de loi avec soi, ou bien qu'il soit indispensable de recourir à des moyens plus directs. M'avez-vous compris, cette fois?

— Tu me fais trembler, mon ami, dit Marietta impressionnée.

— Il ne faut pas te tourmenter, ma bonne Marietta, nous ne parlons que par hypothèse! Maintenant voici ma proposition : D'abord laisser Philippe ans l'ignorance de ce qui se passe; prétexter,

comme si les premiers beaux jours nous y invitaient, une excursion de peu de durée au Havre, Dieppe, etc., et ne rester à Londres que le temps strictement nécessaire à l'exécution de nos projets, afin d'éviter tout soupçon chez notre jeune artiste. Qu'en dites-vous, monsieur Verdier?

— La combinaison me paraît bonne... Mais laisser ce garçon dans l'ignorance, quand il se repose sur moi, m'est pénible. Ne pourriez-vous trouver un autre moyen?

— Si, j'en tiens un autre, répondit Tamberli après un instant de réflexion. Nous allons envoyer une dépêche à M. Delpy, lui annonçant votre arrivée et la mienne pour cette après-midi; à nous trois, nous chercherons, et certainement nous trouverons.

— J'aime mieux cela, dit Verdier. Madame viendra-t-elle avec nous?

— Non, ma femme a pris ses dispositions pour la journée.

— Je préfère en effet vous laisser aller seuls, messieurs; j'ai des achats à faire pour la campagne, et je suis déjà bien en retard.

Verdier et Tamberli descendirent.

— Par ici, fit Verdier en se dirigeant à droite; nous avons un bureau télégraphique à deux pas.

— Un bureau télégraphique?... Pourquoi faire?

15

demanda Tamberli. Auriez-vous par hasard ajout foi à la fable débitée devant ma femme?

Verdier resta ébahi.

— Où allons-nous donc, alors? demanda-t-il son tour avec une certaine inquiétude.

— Chez Philippe, répondit Tamberli. Nous allon tout lui apprendre, et il partira ce soir par l'expres avec un agent. En se rendant tout de suite à l'endroi désigné, nous aurons demain une dépêche dans l journée; ma femme, alors rassurée par ses bonne nouvelles, le sachant en bonne santé, ne s'occuper plus de son rêve. Seulement, jusqu'à l'arrivée d la dépêche, silence absolu sur le départ de Philippe.

— Ah çà! monsieur Tamberli, est-ce que vous avez pu supposer un instant que j'allais prêter la main à des machinations de ce genre? vous n'avez certainement pas réfléchi à la responsabilité considérable à encourir.

— Je ne vois là aucune responsabilité, reprit Tamberli tout naturellement; d'ailleurs, inutile de le dire, je prends tout sur moi.

— Permettez, permettez, fit Verdier d'un ton où perçait une prudente défiance. Vous prendrez sur vous ce qui vous concerne, mais je reste responsable de mes actions. Supposons que par une de ces fatalités, très rares fort heureusement, j'en conviens, il arrive malheur à ce jeune homme.

— Quel malheur pourrait-il donc arriver dans un si court voyage ? Si vous voyez là, cher monsieur, un danger quelconque, c'est à ne plus sortir de chez soi.

— Je ne prévois pas de grands risques, c'est évident ; mais il y a des hasards si étranges ! un naufrage, un accident de chemin de fer, un assassinat même ; que sais-je enfin ? Il peut arriver tant de choses !...

— Mais encore une fois, si l'on pensait à tout cela, je le répète, on n'oserait point bouger de chez soi, et ne pourrait-on pas se demander s'il est prudent d'y rester ? Permettez-moi, cher monsieur Verdier, de vous dire très affectueusement, comme le dirait ce bon Delpy : vous êtes l'incarnation vivante du *fonctionnarisme* français.

— Et vous, répliqua Verdier, avec un malicieux sourire, pemettez-moi de vous dire que vous venez de commettre un barbarisme.

— Encore une erreur de votre part, dit Tamberli. Si comme vous j'étais Français, vous auriez raison ; mais, en ma qualité d'Italien, la tolérance est admise. Je reviens à notre ami Delpy. De même qu'il voudrait mettre en *non-activité par retrait d'emploi le fonctionnarisme...*

— Vous tenez au mot ? fit Verdier en l'interrompant.

— J'y tiens... De même je vais vous interner à

Port-Marly sous sa vigilante surveillance et m'occuper seul de cette affaire. M'approuvez-vous, du moins cette fois?

— Si je vous approuve! mais c'est tout ce que je vous demande.

— Alors, allons chez Philippe.

— Chez Philippe? répéta Verdier étonné. Je croyais que nous allions à Port-Marly.

— Sans doute; mais, auparavant, il faut bien prévenir notre ami, afin qu'il ait le temps de se préparer.

— C'est juste, dit Verdier d'un air rassuré; et, pour perdre moins de temps, j'irai, pendant votre visite, prendre mon sac de nuit et vous attendre au chemin de fer.

— O trembleur des trembleurs! exclama Tamberli en riant, même par une simple visite vous craignez encore de vous compromettre!

— Vous me trouverez dans la salle d'attente, dit Verdier tout joyeux de s'être tiré de ce qu'il considérait comme un mauvais pas.

Une heure après, en effet, Tamberli rejoignait Verdier au chemin de fer, et tous deux partaient pour Port-Marly.

— Eh bien...? demanda Verdier en voyant un léger trouble sur la figure de son ami.

— Il part ce soir, et mon programme est adopté; demain nous aurons des nouvelles.

— Et son aspect, en apprenant cette découverte?

— Calme, très calme : « Mon ami, m'a-t-il dit, je m'en voudrais de vous cacher une seule pensée. Je partirai comme nous venons d'en convenir; mais si ce n'était ma petite fille, je ne bougerai pas. Et puisque nous sommes sur ce sujet, j'ai une confidence à vous faire : je ne désire pas du tout retrouver Julietta; car, à moins de faire abstraction de tout amour-propre, de toute dignité, je ne puis penser à épouser cette femme, et dans ce cas je fais de la peine à une autre personne à laquelle j'ai voué une espèce de culte : de sorte que, dans le passé et dans l'avenir, cette femme m'apparaît comme une fatalité attachée à mon existence. Vous le voyez, le mieux serait pour tout le monde de ne plus en entendre parler. Je partirai cependant, à cause de ma petite fille. Si vous saviez, mon ami, ajouta-t-il mélancoliquement, comme elle était gentille, combien elle était caressante. » Et sa voix s'est alors éteinte sur ses lèvres; mais, réagissant bientôt sur lui-même, il étouffa un soupir, et peut-être un peu honteux de sa faiblesse, il m'a énergiquement répété qu'il partirait ce soir, en me disant d'être tranquille sur son compte. Ces derniers mots me préoccupent. Prévoirait-il quelque péril? Si j'en avais la certitude, je partirais avec lui. Je sais, il me l'a avoué, que son esprit est resté frappé de certaines scènes dont il a été témoin en Italie et du

rôle effacé qu'il a dû forcément y jouer; je sais encore qu'il serait heureux de saisir une occasion de se réhabiliter à ses propres yeux; mais je sais aussi que le courage, dans la disposition d'esprit où il se trouve, peut devenir un danger.

— Dans aucun cas, vous ne pouvez penser à partir ce soir, dit Verdier, attendez sa dépêche de demain, et vous agirez en conséquence. Dès que vous aurez vu Delpy, vous pourrez retourner à Paris et vous rendre chez l'agent dont voici l'adresse. Vous êtes sûr de le trouver, il est consigné à votre disposition dans son domicile même; et là faites-lui vos recommandations pour qu'il vous tienne au courant par une dépêche toutes les deux heures, même à l'insu de Philippe, si vous le désirez. Seulement, à votre place, je ferais adresser les dépêches au domicile de l'agent, où vous iriez les prendre.

—Vous avez raison, parbleu. C'est une excellente idée, je vais la suivre de point en point.

Il la suivit en effet, et, ainsi que Verdier le lui avait assuré, il trouva l'agent à son poste, c'est-à-dire à son domicile. Tamberli, après s'être fait connaître, lui donna des instructions précises, en lui faisant observer qu'elles devaient être ponctuellement exécutées. L'agent lui ayant engagé sa parole et cet homme lui inspirant toute confiance, il se sentit rassuré.

— Maintenant, monsieur, dit Tamberli, je m'aperçois d'un embarras imprévu.

— Lequel, monsieur? demanda l'agent.

— Celui de la rencontre à la gare. Vous ne connaissez point votre compagnon de voyage, et il ne vous connaît pas davantage. Si j'avais pu l'accompagner, il n'y aurait eu aucune difficulté, mais je ne saurais où le prendre dans ce moment. Comment faire?

— Rien de plus simple, monsieur, répondit l'agent, donnez-moi son signalement à peu près.

— C'est un beau garçon, de vingt-huit ans environ; il est de votre taille, mais plus fort, des épaules surtout; sa figure, encadrée dans une belle et assez longue barbe blonde, est empreinte d'une expression de douceur rare.

— C'est plus qu'il n'en faut, monsieur. Quand on exerce une profession comme la nôtre, on est obligé de se contenter de beaucoup moins. Je me chargerai de le reconnaître sur dix mille.

— Oui, mais enfin, au moment du départ, si vous ne le reconnaissiez pas?

— Je vous le répète, monsieur, il n'y a pas d'erreur à craindre; cependant, pour vous tranquilliser, vous allez le prévenir ou lui laisser un mot, si vous ne le trouviez pas. Dites-lui que j'aurai le billet que voici à mon chapeau, car nous ne le prenons pas au bureau, nous. Vous voyez qu'il a environ 15 cen-

timètres carrés, et il se voit de loin; de plus, je tiendrai un foulard bleu à la main en en laissant tomber un coin le long de ma canne; naturellement je serai dans la salle des premières.

Nous l'avons dit, cet homme lui inspirait confiance, et, satisfait de le voir accompagner Philippe, il envisageait ce voyage avec une quiétude complète. Il lui fit encore quelques recommandations, lui donna rendez-vous pour sept heures à la gare du Nord, et se retira.

Notre jeune artiste s'y rendit à l'heure dite, prit son billet au bureau, et se dirigea vers la salle d'attente. En y entrant, il promenait son regard sur les voyageurs qui s'y trouvaient, dans l'espoir d'apercevoir un monsieur avec un grand billet à son chapeau, ainsi que Tamberli l'avait indiqué sur l'écrit qu'il lui avait laissé, lorsqu'une personne venant du côté opposé où son regard s'était porté lui demanda s'il n'était pas M. Philippe Darbois. La connaissance fut vite faite, et le lendemain matin à six heures ils descendaient à la station de Charing-Cross, c'est-à-dire au centre même de Londres. A la diligence que le compagnon de l'artiste mettait dans tout, on l'aurait bien moins pris pour un Français que pour un Anglais, car il était visible qu'il connaissait le prix du temps.

— Où descendez-vous, monsieur Philippe? demanda l'agent; avez-vous un hôtel attitré?

— Du tout, c'est la première fois que je viens à Londres.

— Dans ce cas, je vous proposerai de rester ici même.

— Comment, ici même? dit Philippe surpris.

— Oui, à l'hôtel de la station, s'entend.

— Il y a donc un hôtel dans la station?

— Il me semble qu'il est assez grand pour être aperçu, répondit l'agent.

— Quoi! cet immense bâtiment?

— C'est l'hôtel de Charing-Cross. Nous allons faire porter notre petite valise dans une chambre et demander un thé avec deux œufs au jambon. Puis je vais sortir quelques minutes, le temps d'aller à un poste de police situé dans une rue à côté, et nous partirons sans retard. Bien que nous soyons, à peu de chose près, au centre de la ville, nous avons 5 kilomètres environ à faire, et il est urgent d'arriver avant l'heure du lever.

— Dépêchons-nous alors, dit Philippe, en se dirigeant vers l'hôtel à côté de son compagnon. Dites-moi, ajouta-t-il, chemin faisant, tout à l'heure vous me proposiez de prendre du thé; si l'on peut se procurer du café au lait, je l'aime mieux.

— Vous pouvez prendre du café au lait si vous le désirez; mais, croyez-moi, autant que possible ne vous écartez pas de ce principe mis en pratique par tous les voyageurs : demandez toujours ce que

l'on prend par habitude dans les pays où vous allez; c'est le seul moyen de diminuer la somme des mécomptes. Ici vous aurez toujours d'excellent thé, mais vous n'aurez jamais que du café détestable.

C'est en conversant ainsi qu'ils entrèrent dans l'hôtel. L'agent commanda ce dont ils étaient convenus, et disparut avec une promptitude qui surprit notre artiste; cinq minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il rentrait avec non moins de diligence.

— Dépêchons-nous, dit-il en s'asseyant à la table où se trouvait Philippe. Et dix minutes plus tard il était prêt à partir.

— Diable, fit l'artiste, qui n'en était encore qu'au jambon; si pour les affaires vous allez aussi vite qu'à table, je ne voudrais point vous avoir à mes trousses.

— Les affaires terminées, répliqua l'agent, je suis le plus grand flâneur de la terre; mais comme il faut toujours compter avec l'imprévu, je n'ai de cesse qu'après la besogne terminée, et je m'en suis toujours bien trouvé. Terminez, monsieur, terminez, ou nous arriverons trop tard. Songez donc, ce serait vingt-quatre heures de perdues.

— Partons puisqu'il le faut, dit Philippe en se levant, et tous deux sortirent.

Je ne sais qui le premier a représenté le Temps, cette divinité païenne, sous la figure d'un vieillard ailé tenant une faux à la main; mais, à n'en pas

douter, c'était un philosophe dont les méditations lui avaient fait approfondir l'inexorable loi de la nature. Rien, en effet, ne pouvait donner une idée plus juste du grand mouvement de rotation qui emporte toutes choses dans la vie, comme le faucheur dont le mouvement cadencé fait tout disparaître devant lui. Ainsi, ce jeune homme qu'il eût été impossible jadis de tenir en place à la seule pensée de retrouver sa Julietta, non seulement ne se hâtait plus aujourd'hui, mais ne l'aurait même pas tenté sans l'espoir de retrouver sa petite fille et le secret dessein de la lui enlever. Aussi, sous ce calme apparent couvait, depuis son départ de Paris, une ferme résolution à cet égard. Armé en conséquence, il était prêt à tout événement. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il sortit avec son compagnon. Dès qu'ils furent dehors, celui-ci fit signe à deux hommes dont la carrure des épaules ne le cédait en rien à celle de notre jeune artiste, et tous les quatre montèrent dans une voiture.

— *East-End, Princes' court, Radcliffe highway*, dit en excellent anglais l'agent français. Le quartier où devait les conduire le cocher n'est pas précisément habité par la fine fleur de l'aristocratie. C'est, en pire encore, ce qu'était autrefois à Paris le quartier Mouffetard. Après avoir roulé assez longtemps dans des rues d'aspect peu rassurant, surtout à cette heure matinale, la voiture s'arrêta

devant une porte bâtarde d'une maison de triste apparence. Le concierge, cet être aimable et poli d'invention parisienne, uniquement créé pour exercer la patience des locataires, est inconnu à Londres. Nos visiteurs furent donc obligés de frapper à la porte, qui finit enfin par s'ouvrir, car on se lève tard dans cette ville. S'étant fait indiquer l'appartement de la personne qu'ils cherchaient, on leur désigna où il fallait sonner. Une femme à moitié habillée vint entrebâiller la porte ; mais, à la vue de quatre hommes, elle la referma précipitamment. Ce ne fut qu'en sommant d'ouvrir au nom de la loi, ce mot respecté en Angleterre, qu'on se décida à ouvrir de nouveau. Après être entrés, nos visiteurs se trouvèrent dans une chambre pauvrement meublée, en présence d'une enfant qui dormait sur un grabat d'où la mère venait de sortir. Dans ce bouge, l'aspect misérable de la malheureuse semblait aggravé par une poignante affliction.

— C'est elle, s'était dit Philippe, quand, la porte entr'ouverte la première fois, il l'avait aperçue ; mais depuis qu'il l'examinait tout à son aise, il se demandait s'il ne se trompait pas. Aussi, portant son regard de la mère à l'enfant, et *vice versâ*, il attendait, sans mot dire, ce qui allait se passer, dans l'espoir de découvrir la vérité sur cet étrange mystère.

— Que voulez-vous et que venez-vous faire ici?

demanda avec angoisse la pauvre femme en terminant de s'habiller.

— Nous venons remplir un devoir pénible, répondit l'agent français, nous venons vous arrêter.

— M'arrêter ? répéta l'inconnue effrayée, et pour quelle cause, mon Dieu ! Je croyais pourtant avoir touché aux dernières limites du malheur.

— Esclaves du devoir professionnel, nous devons exécuter notre mandat sans en rechercher les causes. La seule chose à vous apprendre, c'est que nous avons ordre d'arrêter Mélanie Durfort.

— Mélanie Durfort? répéta-t-elle en reprenant un peu de courage; mais vous vous trompez, je ne la connais même pas.

— Naturellement, répliqua l'agent, comme nous nous trompons toujours. Vous devriez pourtant savoir que la police n'agit point à la légère, et je vais vous en donner la preuve. Avez-vous, oui ou non, habité Paris, et y avez-vous, oui ou non, vécu avec un artiste, duquel vous avez eu cette enfant? fit-il en montrant le grabat.

— Tout cela est vrai, messieurs, répondit-elle en fondant en larmes. Mon pauvre mari, dont vous parlez, vient de mourir à l'hôpital, nous l'avons enterré hier. Mais je vous jure que je ne suis pas la personne que vous cherchez, je n'ai même jamais entendu parler de ce nom.

— Pourquoi, reprit l'agent, si vous n'avez rien

à craindre de la justice, vous faites-vous passer pour Française, alors que vous êtes Italienne. Justifiez de cela, je ne demande pas mieux; mais si vous ne pouvez nous l'expliquer et que vous ne puissiez nous donner des preuves irrécusables de votre identité, réveillez votre enfant et suivez-nous.

Philippe, en proie à des émotions successives, passait alternativement de la certitude de reconnaître Julietta au doute le plus prononcé. Le son de voix de cette femme, sa manière de parler, ses beaux cheveux noirs qu'un désordre naturel faisait ressortir encore, ses grands yeux, son regard expressif, plein de frayeur quand, a leur entrée dans la chambre, elle avait interrogé les agents, tout semblait confirmer que c'était bien elle ; d'un autre côté, différents indices semblaient le convaincre de son erreur. Dans cette incertitude, il souffrait et ne se rendait pas compte du quasi-interrogatoire que l'agent lui faisait subir; les dernières questions seulement de cet homme lui firent comprendre son intention de la forcer à donner sa véritable identité.

Les paroles de l'agent : « Réveillez votre enfant et suivez-nous », avaient retenti dans le cœur de la pauvre mère comme l'avait fait, la veille, la première pelletée de terre jetée sur le cercueil de l'homme, son seul soutien, qu'elle venait de perdre.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec

désespoir en se laissant tomber sur le grabat, puisque je vous dis que je ne connais même pas le nom de la femme dont vous me parlez ; je vous le jure sur la tête du seul être qui me reste au monde, ajouta-t-elle en étendant le bras sur son enfant. Quelle preuve puis-je vous donner, je n'ai aucun papier, je n'ai rien au monde. La seule chose que je peux faire, c'est de vous conter ma vie entière, et, comme on dit que la police sait tout, vous verrez bien si je mens.

— Faire connaître son passé, répondit froidement l'agent, c'est établir son identité ; nous n'avons pas besoin de plus.

— Madame, dit Philippe vaincu par l'émotion, soyez scrupuleusement véridique dans ce que vous allez nous apprendre, et je me porte garant de votre liberté.

— Je n'ai aucun intérêt à dissimuler la vérité, monsieur, répondit la pauvre femme en pleurs, mais il y a des existences flétries par le malheur, accablées par une fatalité si persévérante, qu'on a honte de soi-même, et vous me forcez à exposer ma triste vie devant vous.

— C'est une dure nécessité, madame, reprit Philippe ; mais vous ne reverrez probablement jamais ceux à qui vous allez confier vos malheurs. Et puis, ajouta-t-il en lui prenant la main, des aveux pénibles n'ont-ils pas quelquefois modifié, à l'avantage de celui

qui les fait, des situations plus pénibles encore? Ayez donc confiance, madame ; les personnes qui vont vous entendre jurent de ne se souvenir de rien dès qu'elles auront franchi votre porte.

Ce langage si différent et cette voix moins menaçante que sympathique firent lever les yeux à la pauvre femme, et le regard attaché sur son interlocuteur, elle semblait chercher dans ses souvenirs.

— Puisque vous l'exigez, dit-elle enfin en paraissant faire un effort sur elle-même, je vais vous satisfaire, mais jamais femme ne fut mise dans une plus cruelle nécessité. Est-ce le récit de ma vie à Paris que vous exigez?

— Le récit de votre vie entière, répondit impassiblement l'agent.

Elle leva les yeux au ciel et commença ainsi.

— Je suis née dans l'ancien royaume de Naples. Mon père, devenu veuf quand j'étais en bas âge, m'avait placée en pension dans cette dernière ville, où il avait une demeure. Il exerçait aux environs de Naples la profession de marchand ambulant, assez lucrative pour lui à cause du peu de concurrence, les autres marchands n'osant s'aventurer dans les campagnes de ces contrées très peu sûres. Je restai en pension jusqu'à l'âge de dix-huit ans, époque où mon père me la fit quitter, et ne voulant pas me laisser seule dans une grande ville, il m'emmenait avec lui. Deux voyages se pas-

sèrent sans accident ; mais le troisième a été le commencement de mes malheurs, car nous fûmes entièrement dévalisés. Mon père ne fit aucune résistance, il savait que c'était inutile. Ne perdant pas de temps, il alla trouver un homme tout-puissant dans la contrée que nous parcourions. Cette personne promit de s'informer ; et, s'il découvrait les voleurs, de racheter les marchandises, nous offrant pendant ce temps une libérale hospitalité. Il finit en effet par apprendre qu'un individu les avait achetées. L'ayant fait appeler, celui-ci ne fit pas de difficultés pour les lui revendre. Nous rentrâmes donc en possession de presque tout notre stock, et nous repartîmes en nous dirigeant vers Naples. Par malheur nous fûmes arrêtés de nouveau, et mon pauvre père, sans qu'il fît la moindre résistance, fut impitoyablement assassiné. Les bandits m'emmenaient vers la montagne, lorsqu'à une heure de marche environ du lieu du crime, nous rencontrâmes le bienfaiteur de mon père, qui me racheta et me conduisit dans une maison sur la lisière d'un bois. L'extérieur de cette maison était de chétive apparence, mais l'intérieur était meublé avec luxe. Il me laissa sous la garde d'un vieux domestique et ne revint que le soir avec des provisions. Vous me ferez grâce, j'espère, de ce qui se passa dans cette nuit et les suivantes.

— Connaissez-vous le nom de cet homme? demanda Philippe.

— Je ne me le rappelle pas, monsieur, répondit la pauvre femme. Je sais seulement qu'on l'appelait marquis.

— Tâchez de vous rappeler, madame : ne serait-ce pas marquis de Rozoli, par hasard?

— Si, monsieur, c'est bien ce nom-là. Vous le connaissez donc?

— Ignorez-vous que la police sait tout? Oh! infamie! ajouta-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. Du reste, vous êtes vengée.

— Comment cela?

— Un de mes amis l'a tué, il y a quelques années.

— Tant mieux; car c'est bien lui qui, après avoir été notre bienfaiteur, est la cause des pénibles vicissitudes de mon existence.

— Pauvre femme! fit Philippe avec indignation.

— Oui, pauvre femme! répéta-t-elle avec résignation.

Et, dans l'attitude de quelqu'un qui cherche à se souvenir, elle demanda avec un regard interrogateur :

— Où en étais-je?

— Dans la maison où l'on vous avait conduite, répondit impassiblement l'agent.

— Ah! oui, fit-elle en se rappelant. J'y suis

restée un mois à peu près; et vous faire connaître tous les projets d'évasion plus impossibles les uns que les autres qui traversèrent mon esprit pendant ce temps serait bien difficile, tant le nombre en est grand. Un moyen me parut praticable, et je résolus de le tenter. Seulement... dit-elle avec hésitation, j'ai besoin ici de toute votre indulgence : ce passage de ma vie n'est peut-être pas exempt de blâme; mais celui-là seul qui s'est trouvé dans certaines positions est à même d'apprécier ce qu'elles peuvent enfanter. Il y a dans cette contrée un couvent de moines mendiants dont les membres se répandent journellement dans les environs; sachant que la maison dont je vous ai parlé était habitée, ils ne manquèrent pas d'y venir mendier. A tort ou à raison, je crus remarquer le regard significatif de l'un deux, âgé d'une trentaine d'années. C'est ce qui me suggéra le projet de l'employer à ma délivrance. Vous me traiteriez peut-être de sotte prétentieuse, si je vous disais que je passais pour belle avant que les angoisses éprouvées par une âme honnête eussent empreint sur ma figure mes souffrances morales. Aussi, à ma grande satisfaction, le voyais-je souvent passer et repasser à une certaine distance de la maison.

Un jour, en me montrant un billet, il me fit signe qu'il le plaçait dans le tronc d'un arbre, et

il s'éloigna; peu d'instants après j'allai le chercher, et comme il demandait une réponse, je la déposai au même endroit en lui donnant rendez-vous dans un petit bois, non loin de la maison, pour l'heure où mon gardien faisait sa sieste, et d'où je pouvais, sans être aperçue, guetter son réveil. Il s'y rendit, et nous y passâmes une demi-heure. Après toutes sortes de protestations d'amour, il devint plus entreprenant; comme je le menaçais de rentrer, il changea de tactique et me proposa de m'enlever, de me conduire à Naples, où il viendrait me voir toutes les semaines. Lui ayant fait remarquer la distance de cette ville, il m'apprit et me montra un chemin à travers la montagne, chemin dont j'avais d'ailleurs entendu parler par mon pauvre père et qui abrégeait de près de moitié le parcours à faire pour arriver à cette ville. Nous convînmes de partir le lendemain, et nous partîmes en effet aussitôt mon gardien endormi. Nous devions gagner d'abord le grand bois éloigné d'un kilomètre environ, dans la direction du chemin en question; là je devais prendre un costume de moine dont il devait s'être muni, et nous devions, à travers la montagne, nous diriger vers Naples. Mais nous marchions depuis une demi-heure, lorsqu'il me fit prendre un petit sentier aboutissant à un grand fourré; parvenu dans cet endroit, il voulut se reposer et me déclara sans ambages son intention à mon égard. Je le priai, je

le suppliai de respecter une pauvre fille qui avait eu confiance en lui ; il ne voulut rien entendre et m'étreignit dans ses bras. Malheureusement pour lui et heureusement pour moi, j'avais eu soin, à mon départ de la maison où j'étais retenue, de me glisser dans la chambre de mon gardien pendant qu'il dormait sous une espèce de hangar, et de prendre un de ses stylets que j'avais soigneusement caché sur moi, et je le lui plongeai dans la gorge jusqu'au manche. Ses bras, malgré un violent mouvement subit, restèrent enlacés autour de mon corps, continuant à me presser ; mais peu à peu l'étreinte devint de moins en moins forte, jusqu'au moment où ils finirent par se desserrer tout à fait, et il s'affaissa. Plongeant alors ma main et mon regard dans son sac, j'y cherchai vainement le costume promis : ce fut pour moi la preuve irréfutable de sa trahison. Aussi, sans m'occuper s'il était mort ou simplement évanoui, je m'emparai de son sac, de son bâton, me revêtis de son costume, et, reprenant le petit sentier, je me mis en route en faisant une prière, afin de me placer sous la protection de la sainte Vierge. On dit que la peur donne des jambes : rien de plus vrai, je vous assure ; car, en arrivant à Naples, j'étais moi-même étonnée du chemin que j'avais parcouru. Je me rendis directement à la pension où j'avais été élevée, et je contai, comme je le fais, sans

omettre le moindre détail, à mon ancienne maîtresse, tout ce qui venait de m'arriver. La pauvre femme me portait de l'intérêt ; mais je crois bien aussi qu'elle avait peur d'être inquiétée si l'on découvrait le cadavre du moine, ou qu'il pût regagner le monastère s'il n'était que blessé. Un bateau à vapeur partait le soir même pour Marseille : elle me proposa à titre de prêt de me payer le voyage, afin de quitter l'Italie sans retard ; elle m'avança 50 francs en plus, et je m'embarquai le soir même, après lui avoir laissé l'autorisation de faire vendre le mobilier de mon pauvre père, de se payer et de tenir le reste à ma disposition. Arrivée à Marseille, je fis part à la maîtresse de l'hôtel où j'étais descendue de mon intention de me placer, soit pour donner des leçons d'italien, soit comme femme de chambre, en lui demandant si elle ne pourrait pas me recommander. Elle s'en occupa, et elle aurait probablement réussi, car c'était une brave femme, jouissant de la considération générale. Mais il n'en était pas de même de son mari, qui vivait dans l'oisiveté, comme la plupart de ceux qui tiennent des hôtels. Voyant une femme seule, il se mit en tête de me faire la cour ; ses assiduités étaient telles que je fus contrainte de lui faire remarquer l'odieux de ses inconvenances, en lui déclarant que sa persévérance n'était pas seulement inutile, mais ridicule. Sa femme, qui s'était aperçue de son stratagème

et qui observait sans en avoir l'air, avait pu se convaincre de la rectitude de ma conduite; aussi me continua-t-elle ses bons offices et finit par me trouver une famille où je devais entrer pour donner des leçons d'italien, objet de tous mes désirs. Mais, hélas! en me voyant, la maîtresse de la maison ne voulut pas de moi. « Mon enfant, me dit-elle sans plus de détours, j'ai des fils qui sont des hommes, et vous êtes trop belle personne pour entrer chez moi. » Malgré mes observations concernant ma position d'orpheline, si digne d'intérêt, et ma promesse d'une régularité de conduite irréprochable, elle persista; mais elle promit de s'occuper de moi. En effet, le surlendemain, je recevais un mot de sa part, afin de me présenter dans une autre maison; je fus encore refusée pour le même motif. Désespérée, en proie à une sorte d'agitation nerveuse, ne sachant plus que devenir, je retournai à l'hôtel. Mais en entrant dans le bureau, au lieu de répondre aux questions qui me furent adressées, je me laissai tomber sur un fauteuil et perdis connaissance: j'eus, paraît-il, une violente crise de nerfs. Un monsieur de Paris, d'un certain âge, logé dans l'hôtel depuis quatre ou cinq jours, sortant dans ce moment, s'informa de la cause de mon état. On lui expliqua ma position, et le soir en rentrant, il me fit demander au salon et me proposa devant la maîtresse de l'hôtel et deux

personnes de m'emmener à Paris. « Vous pouvez, mademoiselle, me dit-il en voyant mon hésitation, accepter sans crainte mes offres, elles sont entièrement désintéressées. » Il avait l'air si bien, que j'acceptais, et trois jours après je partis avec lui. C'était un brave et honnête homme qui eut pour moi tous les égards imaginables. En arrivant à Paris, il me mena dans un hôtel, paya un mois d'avance une chambre dans laquelle il me conduisit lui-même, me donna une poignée de main en me montrant un billet de cent francs déposé sur la cheminée, et me dit au revoir. N'osant pas accepter cet argent malgré mon dénument, je le priai de le reprendre. « S'il vous répugne de l'accepter, me dit-il avec bonté, vous me le rendrez demain. » Et il sortit. Le lendemain je passai toute la journée à l'attendre. D'abord je redoutais de le voir venir, puis je me surpris à craindre qu'il ne vînt pas. Quoique déjà âgé, cet homme m'était extrêmement sympathique et la délicatesse de ses procédés m'avait séduite. J'attendis encore le surlendemain. Malheureusement je n'en entendis plus parler. Seule dans Paris, ne sachant que devenir, je m'informai à l'hôtel pour trouver un emploi quelconque. On m'engagea à m'adresser dans un bureau de placement ; je m'y rendis, et l'on me promit de me trouver un emploi. On m'envoya quatre jours après dans une maison pour des leçons d'italien ; je fus re-

fusée pour le même motif qui m'avait fait refuser à Marseille. Trois fois on me donna au bureau une lettre pour me présenter comme femme de chambre ; on ne m'acceptait point sous prétexte de n'avoir ni papiers ni références, mais en réalité toujours pour la même cause. Je l'ai du moins cru et je le crois encore. Enfin un jour, jour néfaste s'il en fut, je rencontrai dans la rue une ancienne servante de la pension où j'avais été élevée ; je ne l'aurais certes pas reconnue, si son costume napolitain n'eût attiré mon attention. Après quelques mots sur le hasard de notre rencontre, je lui exposai ma triste situation. « Eh bien ! me dit-elle, faites comme moi ; ne pouvant trouver à me placer, je me suis créé une profession. — Quelle profession exercez-vous donc ? lui demandai-je. — Je pose chez les artistes, me répondit-elle. Tenez, voici mon adresse ; venez me voir ce soir, et nous causerons de tout cela. » Je m'y rendis en effet, et là je fis la connaissance d'un jeune homme qu'on me dit être un artiste dramatique d'un grand avenir. A partir de ce moment, je le trouvai partout sur mon chemin ; il me faisait la cour, et voulait, disait-il, absolument m'épouser. J'avoue que la perspective de sortir de mon affreuse position me séduisait infiniment. Comme il était convenable à mon égard, je commis l'imprudence de lui permettre de monter chez moi, et, bien que sa visite se bornât à une

conversation, le maître d'hôtel me prévint le soir d'avoir à quitter ma chambre le lendemain matin. « Mais, lui dis-je, elle est payée pour quinze jours encore. » — Il me répondit que je recevais des hommes, et que si je refusais de partir, il me ferait arrêter. Ce dernier mot fut décisif pour moi, et je sortis dès le matin sans savoir où j'irais coucher le soir. Je me rendis chez l'ancienne servante; mais cette dernière, n'habitant pas seule, ne put me recevoir. Elle fit sans doute prévenir le jeune homme dont j'avais fait la connaissance, car il vint m'offrir sa chambre, pouvant, disait-il, aller coucher chez un de ses amis; n'ayant pas d'autre alternative entre cette proposition ou la rue, contrainte et forcée par la nécessité, j'acceptai. Inutile de vous dire, je pense, qu'au lieu d'aller chez son ami, il resta chez lui. Cet artiste d'avenir était tout simplement un comparse et de plus un misérable, contre lequel j'eus à soutenir une lutte pendant la nuit entière. Ne pouvant venir à bout de son dessein, il me mit à la porte. C'est probablement cette circonstance qui a fait croire à la police que j'avais vécu avec un artiste; mais elle se trompe sur ce point, ainsi que vous allez le voir. Je retournai, vers les dix heures, chez l'ancienne servante, qui me donna l'adresse d'un peintre. M'étant présentée chez lui, il m'accepta, et tous les jours, j'allais passer trois ou quatre heures

dans son atelier, où venait également un jeune homme d'une trentaine d'années. C'était un clown du Cirque. Ce garçon, inoccupé dans la journée, trouvait une ressource en sus de ses appointements en posant chez les artistes. Naturellement, de même que le précédent, il me faisait la cour et me pressait d'accepter ses offres de m'épouser; désirant le connaître davantage, je me gardai de le décourager. Mais un jour vint où je dus cesser de venir à l'atelier : le peintre chez lequel je posais, ayant besoin d'un modèle pour une bacchante, voulait m'utiliser, et comme je n'ai jamais consenti à poser pour les nudités, je fus dans la nécessité de refuser. Il le comprit et ne s'en formalisa point; au contraire, il me donna une lettre pour un de ses amis. Car s'il y a des artistes peu scrupuleux, il y en a aussi qui respectent leurs modèles. Je serais d'autant plus coupable de ne pas le reconnaître, que l'homme généreux, délicat, trop délicat pour mon malheur, qui avait payé mon voyage de Marseille à Paris, était un artiste, un sculpteur de grand talent.

— Un sculpteur? demanda Philippe en l'interrompant. Comment l'appelez-vous?

— M. Delpy, monsieur... Le connaissez-vous?

— Non, mais j'en ai entendu parler. Vous disiez tout à l'heure que sa délicatesse avait été cause de votre malheur? je ne saisis pas bien.

— J'ai dit, répondit la pauvre femme, qu'il avait été trop délicat pour mon malheur, ce qui est bien différent. Mais comme les hommes ne peuvent pas comprendre certaines nuances, je ne m'expliquerai point là-dessus, et je reviens à mon récit.

— Si je ne craignais de vous importuner, je désirerais bien au contraire une explication sur ce point, répliqua Philippe.

— Vous ne m'importunez nullement, et deux mots vont vous suffire. S'il eût été moins délicat, il serait revenu à l'hôtel, et je lui aurais conté ce qui m'était arrivé, je lui aurais dit : « Vous le voyez, je suis seule au monde et dans un dénument absolu. Je me sens pénétrée de tant de reconnaissance pour votre procédé à mon égard, que je vous supplie de ne point m'abandonner. Je ne suis pas une femme vicieuse, croyez-le, monsieur, car je ne demande qu'à travailler ; mon instruction me permettra de gagner ma vie, je l'espère. Mais si je me faisais illusion et que vous ayez besoin d'une domestique, prenez-moi, et pourvu que je reste près de vous, je me trouverai heureuse. » Voilà pourquoi, monsieur, je regrette sa délicatesse, et vous allez voir si j'ai tort. Comme je vous le disais, le peintre chez lequel je posais m'avait donné une lettre pour me présenter chez un artiste. Je m'y rendis, et je me trouvai en présence de M. Delpy. Oh ! messieurs,

combien vous seriez plus indulgents pour une femme si vous pouviez comprendre ce que j'éprouvai en présence de cet homme qui était resté dans mon esprit comme une légende ; le choc de mes émotions fut tel, que je restai anéantie, confondue. Oh ! combien je regrettai d'être venue, et combien j'aurais voulu sortir. Ma gratitude pour cet homme était aussi grande qu'elle pouvait être et mon dévouement aurait été absolu ; mais il me semblait qu'il lisait sur mon front la honte que j'éprouvais de mon indigence d'abord, et ensuite du misérable métier que j'exerçais. J'aurais voulu lui dire : « Ne m'accusez pas, vous qui ne connaissez point la faim, cette louve hideuse, menaçante, laquelle finit toujours par vous mordre avec acharnement quand vous persistez à rester honnête. Vous avez été bon et généreux pour moi, je ne l'ai pas oublié et je ne l'oublierai jamais ; mais sans de nouveaux sacrifices vous pouviez me sauver de l'abaissement où graduellement je suis descendue et dans lequel vous me voyez. » D'un autre côté, lui faire part de ma misère, c'était m'exposer à une fausse interprétation de mes sentiments, et la crainte de paraître à ses yeux ce que je n'étais pas, quand au contraire j'aurais voulu le faire lire dans mon âme, me retenait clouée, sans pouvoir ni parler ni bouger. Mais sentant venir une défaillance, ayant peur de tomber en syncope, je fis un effort sur moi-même,

et me sauvai à toutes jambes sans essayer de proférer une parole.....

— Et quelques instants après, dit Philippe en l'interrompant, on vous portait dans une pharmacie de la rue Pigalle, je crois.

— Oui, c'est vrai. Mais comment savez-vous cela?

— N'est-il pas dans le rôle de la police de tout connaître? Par exemple, ce qu'elle n'a jamais su, c'est ce que vous étiez devenue après votre évanouissement.

— Hélas! monsieur, comme je vous le disais tout à l'heure, un jeune homme me faisait la cour, il me pressait d'accepter sa main, de quitter Paris et d'aller en Angleterre; ce que je refusais obstinément. Malheureuse pour malheureuse, me disais-je, j'aimais mieux l'être seule. Mais, lors de l'accident dont nous parlions, en revenant à moi dans la pharmacie, je me trouvai dans ses bras, et il m'accompagna chez moi, où il recommença ses instances. Il croyait que je l'écoutais, tandis que je réfléchissais à ce qui venait de m'arriver, à l'homme toujours présent à ma pensée depuis plus de deux ans et en face duquel je venais de me trouver dans un moment si inattendu. J'étais folle, monsieur, à en juger par la multitude d'idées qui envahissaient ma pauvre tête et s'y heurtaient. Prenant subitement un parti, je lui dis : « Jurez-vous de

m'épouser en arrivant à Londres et de me respecter jusque-là? » Sur sa réponse affirmative, je lui proposai de quitter Paris le soir même; mais nous ne pûmes partir que le lendemain, dans la soirée. C'était un bon cœur et un loyal garçon; nous vivions relativement heureux avec notre enfant que vous voyez, jusqu'au jour où il tomba malade à la suite d'un exercice. Je travaille à la couture, et je gagne si peu, que depuis l'épuisement de nos économies, nous vivons de privations, mon enfant et moi. Aujourd'hui que nous avons perdu notre soutien, car il a succombé avant-hier, il ne nous reste plus que le suicide. Vous vouliez connaître ma vie, la voilà tout entière dans ses moindres détails. J'ai été bien effrayée lorsque vous êtes entrés, en entendant le mot d'arrestation; je n'ai plus peur maintenant, ce sera peut-être le seul moyen de donner un morceau de pain à mon enfant.

— Qu'en dites-vous et que voulez-vous faire? demanda l'agent à Philippe.

— Vous prier, messieurs, de me laisser avec cette femme, et dans une heure je vous rejoindrai à l'hôtel.

Nos agents saluèrent et sortirent sans prononcer un mot.

— Votre récit, madame, dit Philippe dès qu'ils furent seuls, m'a vivement ému; mais je suis loin de regretter la méprise dont vous avez été victime,

méprise occasionnée par une ressemblance frappante qui existe entre vous et une femme que j'ai bien aimée, et qui aujourd'hui est peut-être dans une position analogue à la vôtre. Je ne suis pas dévot, madame, mais il y a des coïncidences si étranges, si extraordinaires, qu'on se plaît à y voir le doigt de Dieu, et l'on doit se faire un devoir d'agir en conséquence. C'est donc dans la croyance que l'homme que vous aimiez aurait à ma place agi comme je vais le faire, ou qu'un autre fera de même pour mon enfant, car j'ai un enfant aussi, que je viens vous dire : Tranquillisez-vous. D'abord avez-vous l'intention de rester à Londres ?

— Hélas ! monsieur, c'est un pays que j'abhorre, et pourtant je suis bien forcée d'y rester.

— Pour quelle cause, madame ? est-ce uniquement par impossibilité d'en sortir faute des moyens nécessaires ?

La pauvre femme ne répondit pas ; mais l'artiste, voyant rouler deux grosses larmes sur ses joues, comprit le motif de son silence.

— Avez-vous quelque chose à payer ici ? demanda Philippe.

— Très peu de chose, monsieur, murmura timidement la malheureuse. Nous ne demandions jamais de crédit nulle part, et nous payions le loyer aux époques de tout le monde ; mais, depuis le transport de mon pauvre ami à l'hôpital, on exigeait

le payement toutes les semaines... Les malheureux sont bien à plaindre, monsieur.

— Combien payez-vous par semaine? en avez-vous d'arriérées?

— Oh! non, monsieur, je ne peux pas avoir d'arriéré, on m'aurait mise dehors; je gardais de côté les trois shillings de loyer et avec le reste j'achetais du pain. Il nous arrivait bien quelquefois d'être à court, mais il fallait à tout prix tranquilliser notre malade. Jugez dans quel état il aurait été, s'il avait su que nous étions jetés dans la rue.

Ces réponses avaient été faites avec tant de timidité, de naturel, qu'à son tour Philippe sentit des larmes lui échapper; ne voulant pas les laisser voir, il se retourna.

—Tenez, dit-il d'une voix émue, voici cent francs pour vos premiers besoins.

— Mais, monsieur, fit-elle avec une certaine appréhension, un peu confuse.

— Je vous conseille de quitter Londres le plus tôt possible. Prenez vos dispositions. Je compte rester ici trois ou quatre jours pour voir la ville, et je vous donnerai un mot pour mon oncle, qui vous recevra bien; il est très bon. Il a toujours regretté votre subite disparition de chez lui. Il fit courir après vous, mais la personne chargée de vous ramener, ignorant votre accident et votre transport dans la pharmacie, ne put vous retrouver.

— De chez lui?... répéta la pauvre femme, son regard attaché sur son interlocuteur. Je n'y suis jamais allée, monsieur, je ne le connais pas.

— Comment, vous ne connaissez pas M. Delpy?

— M. Delpy! Vous êtes le neveu de M. Delpy? C'est donc pour cela qu'il me semblait vous reconnaître. Je vous aurai vu chez lui, monsieur. Et vous êtes son neveu! répéta-t-elle.

— Je ne vous l'avais donc pas dit? Je croyais cependant vous l'avoir appris dans le cours de la conversation.

— O mon Dieu, mon Dieu, fit-elle en baissant les yeux, moi qui n'aurais jamais voulu reparaître devant cet homme.

— C'est le tort que vous auriez, madame. Mon oncle m'a servi de père, et, je puis vous l'assurer, c'est le meilleur des hommes.

— Et c'est à moi que vous dites cela! exclama la pauvre femme en secouant la tête.

— Vous l'avez entendu, je vais rejoindre l'agent de police à l'hôtel; prenez donc vos dispositions, et vous me direz demain quand vous comptez quitter Londres.

— Dans l'état de dénument complet où je me trouve, on est toujours prêt à partir, monsieur : le temps d'acheter une couronne, de la déposer à l'endroit que j'ai marqué avec une branche piquée dans la terre où repose le père de mon enfant, et

ien ne me retient plus ici. Cette dernière visite
ite à l'homme qui m'a rendue heureuse, je ne
emande pas mieux que de m'éloigner au plus tôt.
ependant j'ai une grâce à vous demander, et je
'ose pas.

— Laquelle? dit Philippe.

— Ne pas paraître devant M. Delpy avant qu'il
it appris de vous que le malheur seul m'a conduite
ans l'état où il m'a vue lorsque je m'étais pré-
entée chez lui.

— Soyez sans inquiétude sur ce point, madame.
'otre demande était même inutile; et quand je
éfléchis à la nature de la méprise qui m'a conduit
rès de vous, à la sympathie que j'éprouve pour
os malheurs, je me demande si ce n'est pas un
vertissement.

— Un avertissement? répéta avec intérêt la
auvre femme. De quoi pourriez-vous donc être
nenacé dans la position où vous me paraissez.
'uis, un homme ce n'est pas comme nous, il peut
oujours vivre de son travail, et même par lui se
réer une position, tandis qu'une femme seule!...

— Ce que vous dites est très exact, repartit Phi-
lippe; et, sans vouloir m'étendre davantage sur ce
sujet en cet instant, je vous répète que depuis le
commencement jusqu'à la fin de votre récit j'y sais
une si étrange particularité, une si grande simili-
tude avec d'autres faits de même nature, que je me

demande si je ne dois pas voir dans la méprise qui m'a conduit près de vous un avertissement de mauvais augure. Quoi qu'il en soit, je reviendrai, comme je vous l'ai dit, demain matin, et à moins que vous n'ayez peur de traverser seule le détroit, je vous engage à quitter Londres au plus vite.

— Peur de traverser le détroit? répéta-t-elle avec un sourire mélancolique. Oh! non, monsieur, non. Dans la pension où j'étais à Naples, on faisait baigner les élèves l'été, et j'ai été punie bien souvent pour m'être trop écartée : j'allais quelquefois à près d'un kilomètre en mer, car jouer avec la vague était un bonheur pour moi. J'étais loin de prévoir à cette époque, où l'avenir m'apparaissait plein de douces espérances, les terribles déceptions qu'il me réservait.

— Ne pensons plus au passé, madame, dit Philippe en l'interrompant, c'est devant vous seulement que désormais il faut regarder. Je reviendrai demain matin, et vous me ferez connaître votre décision.

Il pressa la main de la jeune femme, sortit et se dirigea vers l'hôtel, où il trouva son compagnon de voyage.

— Eh bien! fit ce dernier en l'apercevant, il s'est donc passé quelque chose depuis notre départ?

— Pourquoi? demanda le jeune artiste.

— Je vous vois la figure toute soucieuse.

— J'avoue que ce tableau, cette ressemblance, ce récit, cette coïncidence appréciable de moi seul, cette visite enfin prise dans son ensemble, m'impressionnent outre mesure. Je ne sais si je deviens aussi superstitieux que Mme Tamberli, mais il me paraît impossible de ne pas voir dans tout cela un indice de bon ou de mauvais augure.

— Ceci, monsieur, est purement et simplement un effet de l'imagination frappée à l'aspect du tableau déchirant de la pauvreté honnête. Nous sommes tellement habitués à ces situations navrantes, que nous n'y faisons nulle attention. Il nous serait impossible, vous devez le comprendre, d'exercer notre profession. Vous vous rappelez votre promesse à M. Tamberli?

— D'une dépêche pour midi?... Je vais m'en occuper, répondit Philippe.

— Il est temps, grand temps, dit l'agent, et encore est-il douteux qu'elle arrive pour l'heure indiquée.

— Quand repartez-vous pour Paris? demanda Philippe.

— Ce soir, répondit l'agent.

— Connaissez-vous Londres?

— Très bien.

— Voulez-vous m'accompagner cette après-midi?

— Volontiers, répondit l'agent.

Et tous deux, le déjeuner terminé, commencèrent

leurs excursions. Le soir, l'agent repartit pour Paris, et le lendemain matin notre artiste retourna à son rendez-vous, où il apprit que sa protégée se mettait en route le soir même. Il lui donna son adresse à Paris, lui remit deux cents francs, et la quitta en lui assurant qu'il serait à Paris dans quarante-huit heures.

En rentrant à l'hôtel, il trouva une lettre de Tamberli, qui l'engageait à revenir le plus tôt possible : « Je viens, il y a un moment seulement, lui disait-il sur cette lettre, d'apprendre à Mme Tamberli votre absence et l'erreur de la police relativement à Julietta. Elle en est sérieusement affectée. Écrivez-lui, et en même temps envoyez une dépêche dans laquelle vous lui annoncerez la lettre et votre arrivée. Je n'ai pas besoin de vous apprendre combien elle est impressionnable », lui disait-il encore. Philippe suivit les conseils de son ami et annonça son retour pour le surlendemain, ce qui eut lieu en effet. En arrivant, il se rendit chez Mme Tamberli. A la joie manifestée par cette dernière, au soulagement qu'elle parut éprouver en le voyant, il était aisé de juger combien était réelle sa croyance dans le pronostic de son rêve ; ni les plaisanteries de Philippe, ni les raisonnements de son mari, ne parvinrent à ébranler son idée fixe sur ce point.

— Ce qui n'est pas arrivé une fois peut arriver une autre, disait-elle.

Et rien ne réussit à lui faire, non seulement abandonner, mais fléchir son opinion sur ce qu'elle appelait une certitude. Nos amis, malgré l'évidence de son erreur démontrée par le voyage de notre jeune artiste, furent contraints de renoncer à l'espoir de modifier ses idées à ce sujet. Philippe, n'ayant pas encore vu son oncle depuis son arrivée, fit part à ses amis de son intention d'aller le trouver dans l'après-midi à Port-Marly et de dîner avec lui. Naturellement Verdier s'y trouvait, et au dessert notre voyageur narra l'étonnante histoire et la coïncidence étrange qu'il avait apprises à Londres, de la bouche même de la victime. La pensée seule qu'à Paris du moins il aurait pu écarter de cette jeune fille tant de malheurs impressionnait désagréablement Delpy. Cet homme avait un grand fonds de moralité, et pour lui, épargner à une jeune femme les conséquences inévitables auxquelles les expose la misère était un devoir. On ne peut mieux placé pour connaître les chutes rapides d'une jeune fille lorsqu'elle se trouve engagée dans certaines voies, il n'avait jamais manqué de chercher à l'en détourner et de la ramener dans une meilleure direction. Reconnaissant qu'il n'avait peut-être pas fait tout ce qu'il aurait dû, il se promit de venir en aide à cette femme dont les sentiments, d'après le récit de son neveu, paraissaient en tous points dignes d'être encou-

ragés et soutenus, afin qu'elle pût remonter, par une vie honorable, un travail rémunérateur, les échelons de l'échelle sociale, relèvement toujours difficile quand on manque du nécessaire à l'existence. Delpy, doué d'un esprit observateur, se souvenait que lors de son retour de Marseille avec la jeune fille, il avait remarqué en elle une instruction au-dessus de la moyenne, et Philippe ayant confirmé cette opinion, il résolut de l'engager à donner des leçons d'italien. Or, la plupart des jeunes gens qui s'occupent de peinture ou de sculpture, étant destinés à séjourner plus ou moins longtemps en Italie, et personne mieux que lui n'étant plus à même de les connaître, il vit là, pour sa protégée, les éléments d'un succès presque certain. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il attendit sa visite. Philippe se fit un devoir d'accompagner la pauvre femme, car elle n'aurait jamais osé se présenter seule. Delpy la reçut avec bonté et lui témoigna toutes sortes d'encouragements.

— Ce sera désormais deux protecteurs, au lieu d'un, que vous aurez, lui dit-il. Il faut bien espérer un bon résultat. Voyons, que désirez-vous faire?

— Travailler n'importe comment, répondit-elle.

— Aimeriez-vous donner des leçons d'italien?

— C'était toujours là-dessus que j'avais compté, c'est ce qui me souriait le plus; mais sans con-

naissance, sans ressources, comment attendre, où trouver des leçons?

— Vous avez raison, mon enfant; celui qui ne manque de rien pense peu à ceux qui sont dans le besoin : nous sommes tous ainsi. Heureusement vous êtes jeune. Dieu merci, tout peut se réparer. Et d'abord vous avez déjà deux élèves, mon neveu et moi; nous avons oublié en grande partie le peu d'italien que nous savions.

— Mon cher oncle, tu parles pour toi; mais moi, je proteste : je n'ai certes pas la prétention d'être un professeur dans la langue de Michel-Ange, cependant je crois la connaître assez pour ne pas être classé parmi ceux dont tu parles. Ceci bien constaté, je prendrai volontiers des leçons de madame, ne pouvant qu'y gagner.

— Comment trouvez-vous cette modestie, madame? demanda Delpy.

— Fort naturelle, si monsieur est sûr de lui, répondit le futur professeur.

— Sûr? répéta Delpy; il parle l'italien comme un Auvergnat.

— Oh!... mon oncle, fit Philippe en riant, comme tu m'arranges ce soir; heureusement tu ne dis pas ce que tu penses. D'ailleurs j'avoue que, si après tant d'argent dépensé pour apprendre cette langue, j'en étais resté où tu prétends, j'avoue, dis-je, que je mériterais la qualification dont tu me gratifiais

tout à l'heure; mais, je le répète, je proteste.

— Et moi aussi, corbleu ! je proteste... de toute ma reconnaissance pour madame, répliqua jovialement Delpy.

— De la reconnaissance pour moi, monsieur? dit l'Italienne toute confuse. Plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de faire quelque chose qui puisse la provoquer !

— Votre droit sur ce point est un fait acquis, madame ; car le voyage de Londres a complètement changé mon neveu. Depuis sept ou huit ans, il n'avait pas laissé échapper une seule fois un éclat de rire aussi franc que celui que vous venez d'entendre; je vous suis donc redevable, chère dame, d'une métamorphose heureuse pour tous ici, et pour moi en particulier.

— Ce n'est pas un oncle pour moi, madame, que vous voyez, c'est le meilleur des pères ! dit chaleureusement Philippe en allant serrer la main de Delpy.

— Quand on a été sevré si longtemps, fit observer l'Italienne, de ces charmantes scènes de famille, reflets ordinaires d'une si réelle et mutuelle affection, combien elles sont agréables à contempler, messieurs; j'en suis d'autant plus heureuse que votre bon accueil, l'intérêt que vous paraissez porter à une pauvre abandonnée, me donnent le vertige au point de me faire illusion. Vous parliez de re-

connaissance tout à l'heure, monsieur; pensez-vous aux éléments de toute nature, aux souvenirs dont mon esprit s'est pénétré pour me la rendre si douce? Il y a des dettes, et celle-ci est du nombre, dont on ne cherche point à s'acquitter; aussi, n'en doutez pas, je désire rester votre débitrice ma vie durant, en vous servant pour intérêts d'une créance sacrée pour moi une gratitude de tous les instants. Je ne veux pas abuser plus longtemps de votre obligeance, ajouta-t-elle en se levant, et je vais prendre congé de vous. Quand comptez-vous commencer nos leçons?

— Nous allons nous entendre avec mon neveu, et il ira demain vous voir à ce sujet; dans tous les cas, soyez sans inquiétude, et sachez bien que vous n'êtes plus seule au monde.

— Merci, excellent monsieur; croyez que je n'abuserai pas de vos bienfaits.

Elle sortit en serrant affectueusement la main de M. Delpy et celle de Philippe.

— Eh bien! mon oncle, t'avais-je exagéré les qualités de cette femme? demanda notre jeune artiste.

— Non, mon ami, non; elle me paraît douée d'un noble cœur, et elle était digne d'un meilleur sort. Nous en causerons ce soir.

Le lendemain, en effet, Philippe, muni de trois adresses pour des leçons à donner, alla rendre visite à leur protégée. Il la trouva dans une disposi-

tion d'esprit relativement gaie; elle paraissait éprouver une grande satisfaction de la réception de la veille et de sa nouvelle position. Le nombre des élèves augmenta graduellement à ce point, que dès la fin du mois elle fut obligée de prendre une aide. Un an, jour pour jour, après sa rentrée en France, elle épousait un sculpteur de talent, M. Nessini, Italien comme elle, veuf et père de deux enfants, qui possédait une petite fortune très sortable. Les nouveaux mariés vinrent grossir le nombre des amis dont nous avons déjà fait la connaissance, et comme dans la vie l'aisance n'est jamais nuisible, la pauvre femme put jouir enfin d'une existence qu'elle avait toujours enviée.

XX

LES PRÉOCCUPATIONS D'UN ANCIEN MAGISTRAT A PROPOS D'UNE JEUNE FILLE.

Cette société, nous l'avons vu, jalouse de sa tranquillité, n'admettait personne en dehors de ceux

qui la composaient. Jouissant tous d'une santé assez bonne pour apporter de l'exactitude à leurs réunions, ils se suffisaient. Une dizaine d'années s'écoulèrent sans que le moindre événement vînt troubler le calme qui régnait parmi nos amis, dont l'affection réciproque faisait le charme. Verdier seul, sans cependant être arrêté, commençait à manquer quelquefois; affligé d'une infirmité, il vieillissait visiblement. Certaines préoccupations soigneusement dissimulées, jointes à son état maladif, lui ôtaient de sa sérénité. Il se trouvait, par suite des sacrifices faits pour cacher l'inconduite de son fils, strictement réduit à sa modique pension de retraite. La vie devenant de plus en plus coûteuse, et ne pouvant songer désormais à se passer de quelqu'un près de lui, il devenait soucieux. Si encore il avait été sûr de ne pas être forcément entraîné à augmenter ses dépenses au delà de ses ressources, il aurait joui d'une tranquillité relative, car le pauvre homme, sentant combien, dans le cas d'une maladie sérieuse, il aurait de la peine à faire face aux exigences de la situation, s'imposait certaines privations afin de mettre quelques centaines de francs en réserve chaque année. Mais ce qui motivait son ennui surtout, c'est une nouvelle dépense qu'il prévoyait, et voici à quel propos. A la suite d'une conversation que nous allons faire connaître, il avait pris une jeune fille d'une quinzaine d'années qui lui était

fort attachée et très utile ; seulement la fillette d'autrefois était devenue une demoiselle. C'était là sa préoccupation. Jusqu'ici le hasard l'avait favorisé; mais l'exiguïté de ses ressources lui faisait d'autant plus redouter une augmentation de dépenses, qu'il sentait l'impossibilité de les supporter, tout en reconnaissant le bien fondé d'une telle réclamation, si elle venait à se produire.

XXI

LA DYNASTIE DES AUBIGAN.

Voici comment il avait eu cette jeune fille. En dehors de Port-Marly, qui avait toujours été, bien entendu, leur lieu de prédilection, Delpy et son neveu se rendaient assez souvent dans l'île de la Borde, située entre Carrières-sous-Bois et Maisons. Verdier y allait aussi pêcher avec son ami; mais comme les poissons, généralement mal élevés, mettent peu de complaisance à se faire prendre par les pêcheurs à la ligne, ils laissent à ceux-ci les

loisirs nécessaires pour la conversation; et, bien que l'on fasse à ces malheureux pêcheurs une réputation imméritée d'être inabordables quand ils se livrent à leur plaisir favori, il est rare qu'ils laissent passer un confrère en bateau sans échanger avec lui quelques paroles sur le plus ou moins de réussite de la journée. Or, dans ces parages, existe la *dynastie* des Aubigan, famille nombreuse, honorable, qui semble avoir le monopole de la pêche dans ces contrées, car chaque bateau de pêcheur de profession, et Dieu sait s'il y en a, en porte au moins un ; excepté cependant celui du père Aubigan, qui en porte toujours deux. Si jamais, ami lecteur, vous passez sur ces rives, il vous sera facile de reconnaître ce dernier. A l'avant, les rames à la main, un homme à la structure herculéenne, se jouant du courant et du vent contraire, comme si son lourd bateau n'était qu'une légère périssoire. Cet homme est un des fils Aubigan. A l'arrière, tranquillement assis sur la levée, un vieillard à la figure honnête, attendant pour prendre les rames qu'ils soient arrivés sur la place où ils vont tendre ou jeter leurs filets : c'est le père Aubigan. Ce bateau, cependant, ne portait pas toujours les deux hommes dont nous venons de parler. Parfois, à la place du rameur, se trouvait le père, et, dans ce cas, sur la levée où ce dernier se tenait ordinairement, on voyait une des filles du vieux pêcheur, gentille

mais frêle créature, laquelle, à défaut de son frère, accompagnait son père, afin de maintenir le bateau pendant qu'il jetait ou tendait ses filets. De même que le fils épargnait le travail pénible au vieillard, de même celui-ci l'épargnait à sa fille. Un jour où celle-ci était venue avec son père, il éclata un orage épouvantable. Quelques instants auparavant, alors que le tonnerre grondait déjà, le vieux pêcheur, prévoyant ce qui allait inévitablement arriver et connaissant le danger de se réfugier sous les arbres par ces temps chargés d'électricité, avait gagné à force de rames la ferme de l'île de la Borde où nos amis l'avaient précédé. Au moment où il abordait sur la berge, une véritable trombe s'abattait sur la rivière; heureusement la ferme n'était pas à plus d'une cinquantaine de mètres, et il put y arriver en quelques secondes. Tous ces disciples de saint Pierre se connaissant depuis longtemps, la conversation s'engagea naturellement sur la pêche, ses ressources et la fatigue qu'elle occasionne. Delpy fit observer au père Aubigan que son bateau était trop lourd pour sa fille.

— C'est vrai, monsieur, dit le pêcheur; aussi, malgré ses instances, jamais je ne le lui laisse conduire, et, quand je l'emmène avec moi, c'est uniquement pour avoir un peu de tranquillité, car, si je l'écoutais, elle voudrait toujours être sur l'eau.

— Vous aimez donc bien la pêche, ma chère enfant? demanda Delpy.

— Beaucoup, monsieur, répondit la jeune fille en rougissant; mais j'aime surtout être avec mon père. Et elle courut l'embrasser avec effusion.

— Croyez-vous qu'elle est assez enjôleuse, dites, monsieur Delpy? demanda le vieux pêcheur.

— Mais non, je ne le suis pas; c'est parce que j'aime à être avec toi, répliqua la jeune fille, en lui prenant le menton d'une main, tandis qu'elle tapotait de l'autre sur sa joue.

— Refusez donc quelque chose à cette gamine ! dit avec tendresse le père Aubigan.

— Oh! oh! fit Delpy; gamine autrefois, oui, mais maintenant... Quel âge avez-vous, ma chère enfant?

— Quinze ans, monsieur.

— Oui, monsieur, quinze ans, répéta le vieux pêcheur en portant son regard du côté de la fenêtre... Comme ça tombe, mon Dieu!

— Quand le temps est aussi menaçant, dit Verdier, vous ne devriez pas laisser venir cette enfant; quelques secondes de plus, et elle était traversée jusqu'aux os.

— Comme je le disais tout à l'heure à M. Delpy, répondit le pêcheur, c'est difficile de l'en empêcher. Puis, vous en parlez à votre aise, messieurs. Avez-vous réfléchi à ma nombreuse famille? Et quand on

n'a pour l'élever que son bateau et ses filets, je vous assure qu'il y a du tirage.

— Cependant, père Aubigan, dit Philippe, il ne doit plus en être aujourd'hui comme autrefois : vos enfants doivent maintenant vous aider; ils pêchent presque tous, et vous devez nécessairement gagner de l'argent.

— Mes enfants doivent m'aider ! répéta le pêcheur. Je n'ai certainement pas à m'en plaindre, ils travaillent; mais quand au lieu d'être un jeune homme, monsieur Philippe, vous serez père de famille, vous serez à même de vous convaincre qu'ils pensent premièrement à eux. Je serais cependant injuste de nier tout soulagement de ce côté; sans cela je n'y arriverais pas. D'abord il y a peu de temps que cette gamine, fit-il en montrant sa fille, est rentrée à la maison…

— Elle n'a donc pas été élevée chez vous ? demanda Delpy.

— Non, monsieur, répondit le père Aubigan.

— Je m'explique alors pourquoi nous la voyons depuis peu avec vous.

— Depuis peu n'est pas précisément le mot, dit le vieux pêcheur ; il y a près de deux ans qu'elle est rentrée à la maison.

— Vous l'aviez sans doute placée en apprentissage? demanda Verdier. Quel état lui avez-vous donné ?

— Oh! non, monsieur, elle n'était pas en apprentissage. J'avais une sœur qui n'avait pas d'enfant, et elle avait témoigné le désir de l'élever; malheureusement nous l'avons perdue il y aura bientôt trois ans, et comme j'ai appris que mon beau-frère allait se remarier, craignant qu'elle ne fût pas heureuse, j'ai voulu reprendre ma fille. Mais elle est d'un âge aujourd'hui où il va falloir s'arrêter à un parti. Ma femme voudrait en faire une couturière; moi, j'aimerais mieux qu'elle fût repasseuse: il me semble que dans ce métier on est moins exposé à manquer d'ouvrage. Nous avons une voisine qui en a toujours.

XXII

UNE PROPOSITION.

— Si j'osais vous faire une proposition, et si j'étais sûr que cette chère enfant l'accepte? dit Verdier. Mais je n'ose pas.

— Dites toujours, monsieur Verdier, répondit le

père Aubigan. Louise acceptera de vous ce qu'elle refuserait de toute autre personne; elle vous aime beaucoup.

— Que voulez-vous me proposer, monsieur Verdier? demanda ingénument la jeune fille.

— Une chose bien difficile à expliquer, ma chère enfant. D'abord de quitter votre père : y consentiriez-vous?

— Oh! non, non, répondit Louise, en secouant négativement la tête, je ne veux pas quitter mon père.

— Écoutez-moi, cependant, mon enfant. Si je vous propose de le quitter, c'est pour le revoir très souvent, et encore est-ce pour le revoir à la pêche, où je vous conduirai avec moi. Et s'adressant au vieux pêcheur, il continua :

— J'ai bientôt soixante-dix ans, et l'expérience m'a appris à haïr la domesticité; ce sont généralement des coquins. J'ai été à même de les connaître durant ma carrière judiciaire, et je les apprécie à leur juste valeur. J'ajouterai que l'absence de moralité dans leurs rapports avec les fournisseurs, qui se traduisent par une multitude de larcins et qui semblent tacitement, sottement acceptés par ceux qui les occupent, auront tôt ou tard de tristes conséquences pour notre pays. C'est vous dire que ce n'est point une servante que je désire trouver dans votre fille. D'ailleurs vous n'avez jamais placé aucun de vos enfants, je ne vous proposerai donc pas

de commencer par celui que vous paraissez préférer, car un enfant n'éprouve un tel attachement pour son père que quand celui-ci lui en témoigne un réel; et c'est précisément pour éviter d'avoir une domestique que j'offre de prendre votre jeune fille chez moi.

— Excusez-moi, monsieur Verdier, mais je ne comprends pas bien à quel titre elle serait alors chez vous?

— En m'écoutant jusqu'au bout, vous allez le savoir. Autrefois j'étais, non pas riche, mais dans l'aisance ; mon fils unique m'a ruiné, et j'ai été dans la nécessité, toujours bien pénible pour un père, de l'abandonner à ses goûts de folles et extravagantes dépenses. Dans cette situation précaire de fortune, j'ai peu de chances probables pour garder une bonne, moins encore par la modicité des gages que je peux donner que par l'impossibilité où elle se trouvera de voler à son gré. Votre fille, élevée chez des cultivateurs, devait de toute nécessité s'occuper un peu, malgré son jeune âge, de la cuisine et du ménage. Eh bien ! donnez-moi votre enfant, et je prends l'engagement de vous remplacer près d'elle. Nous soignerons ensemble mon petit appartement, où elle aura une jolie chambre, car à aucun prix je ne la laisserai coucher hors de l'appartement, et, si elle est obligée de faire la cuisine, ce sera, comme si c'était ma fille, pour se

mettre à table avec moi. D'ailleurs je mange très souvent chez mes amis, et, j'en suis sûr, elle y sera reçue avec plaisir, personne ne pouvant ignorer qu'une fille ne doit jamais quitter son père.

— D'abord, fit Delpy en interrompant son ami, moi, je n'en veux pas; elle me taquinerait trop.

— Oh! par exemple, dit la fille du pêcheur d'une voix enfantine, c'est vous, monsieur Delpy, qui me taquinez toujours.

— Mon Dieu, monsieur Verdier...

— Permettez-moi, père Aubigan, reprit Verdier avec bonté, je n'ai pas encore fini. Je vous disais tout à l'heure que ma position de fortune était précaire, ce n'est hélas que trop vrai; néanmoins je trouve moyen d'économiser tous les ans, sur ma pension de retraite, quelques centaines de francs qui forment déjà un petit capital, et comme il s'augmente chaque année, j'espère laisser, à ma mort, une petite dot à votre fille. Voilà la proposition que je vous fais et que je serais heureux de voir accepter par votre enfant.

— Mon Dieu, monsieur Verdier, si ma fille y consent, je ne vois là rien d'impossible. Nous allons en causer à la maison, et si vous venez à la pêche demain, je vous donnerai une réponse. Cependant, je ne vous le cacherai pas, il faut que ce soit monsieur Verdier, pour lui confier mon enfant; mais je vous connais depuis si longtemps, et du moment

qu'elle peut trouver chez vous une position honorable, inespérée avec moi, je suis prêt à tous les sacrifices...

Et, s'adressant à sa fille, il lui dit :

— Tu as entendu, mon enfant, ce que M. Verdier vient de dire ?

— J'ai très bien entendu, répondit à demi-voix Louise. Si je puis venir te voir plus souvent qu'à l'époque où j'étais chez ma tante, je veux bien.

— Voyez-vous cette gamine, fit le père Aubigan. Demain je vous rendrai réponse, monsieur Verdier, ajouta-t-il en s'adressant à ce dernier.

La conséquence de cette conversation, comme nous l'avons déjà dit, qui avait eu lieu deux ans auparavant, entre nos amis et le père Aubigan, pendant un orage qui les avait forcés de se réfugier dans la ferme de l'île de la Borde, avait été l'entrée de Louise chez Verdier. A cette époque elle n'avait que quinze ans, tandis qu'aujourd'hui elle en avait dix-sept. C'est précisément cette différence d'âge qui était le sujet des préoccupations de l'ancien magistrat. La pauvre enfant ne demandait rien ; très attachée à son bienfaiteur, elle se trouvait heureuse. Mais ce dernier, homme méthodique, prévoyant, n'oubliait rien ; il sentait bien qu'il avait pris avec lui une enfant, qui aujourd'hui était devenue une femme, car Louise venait d'entrer dans sa dix-huitième année. S'étant fait un agréable passe-

temps de lui donner de l'instruction, il l'emmenait partout avec lui, et il comprenait que les toilettes suffisantes à une fillette de quinze ans devenaient trop simples pour une fille de son âge. Mais, hélas! il lui était impossible d'oublier la modicité de ses ressources : c'est ce qui lui causait tant de souci. Louise, s'apercevant de cet état et le croyant plus souffrant, voulut en avoir le cœur net; elle lui demanda si sa santé le préoccupait. Sur sa réponse négative, elle insista afin de connaître la cause de cet état de tristesse. Verdier lui avoua ses ennuis. L'excellente jeune fille, avec une adresse digne d'un vieux diplomate, gronda fortement l'ancien magistrat :

— Avouez donc, dit-elle, que c'est un prétexte pour me laisser à la maison. Comment, vous trouvez mes toilettes insuffisantes, mais vous voudriez alors me faire mal juger! Auriez-vous des millions, que pour rien au monde je ne changerais quoi que ce soit à ma mise.

— Noble enfant! fit-il comme se parlant à lui-même, si je regrette de ne pas avoir des millions, c'est uniquement parce que je voudrais te mieux récompenser de ton bon cœur. Le père Aubigan avait bien raison en me vantant ton exquise et précoce délicatesse.

Cet entretien fut un soulagement d'autant plus grand pour Verdier qu'il ne l'avait pas cherché.

Outre les soins que son état réclamait, et qu'elle lui prodiguait avec tant de dévouement, elle aimait cet homme comme un père ; de son côté, il avait pour cette enfant l'affection qu'il aurait eue pour sa fille, et il était heureux de voir qu'il s'était alarmé inutilement. Tranquillisé sur un point qui le chagrinait si fort, il avait sans doute senti le besoin d'épancher son contentement avec un ami, et bien que ce ne fût pas son heure habituelle, il se rendit à l'atelier de Delpy en attendant l'heure du dîner. Il trouva ce dernier aux prises avec son neveu, à propos d'une lettre reçue le matin, et c'était encore à cause de l'esprit superstitieux de Mme Tamberli qu'un léger désaccord venait de s'élever. Voici ce qui s'était passé. A la réception de la lettre dont il s'agit, Philippe, sans consulter son oncle, était allé voir son ami Tamberli et lui avait annoncé avec un contentement marqué son départ pour la Russie. Mme Tamberli, qui se trouvait dans la pièce voisine, ayant entendu la conversation de l'artiste avec son mari, s'opposa absolument à ce voyage. Philippe, au contraire, avec tous les égards exigés par leur situation réciproque et soutenu par Tamberli, tint bon et ne céda rien. C'est cette conversation racontée à son oncle qui faisait leur différend. Delpy, désirant éviter de contrarier Mme Tamberli, voulait, malgré son âge, aller lui-même en Russie ; car la lettre était conçue dans des termes qui rendaient

un refus difficile. Mais Philippe, pour la première fois, résista aussi bien à son oncle qu'à la mère de Julietta : à aucun prix, ni pour aucun motif, il ne voulut entendre parler d'un si long voyage pour son oncle.

— Je vais vous donner connaissance de la lettre en question, dit-il à Verdier après lui avoir expliqué ce dont il s'agissait, et vous allez juger si, à part la distance et probablement les fatigues à supporter avant d'arriver à destination, c'est un homme de la valeur et de l'âge de mon oncle qui peut se conformer aux instructions contenues dans cette lettre, alors surtout que pour moi ce ne serait qu'une agréable distraction. Écoutez :

« Monsieur,

» Il y a dix-sept ou dix-huit ans, le prince Lohanoff, mon mari, vous a commandé, pendant qu'il » était attaché à l'ambassade russe à Paris, son » portrait en pied, resté inachevé, paraît-il, par » suite de son rappel précipité. En mission depuis cette époque dans des pays lointains, il n'a » pu retourner en France. Mon fils, le colonel » Lohanoff, tenant beaucoup à l'achèvement de ce » marbre, en a témoigné son désir plusieurs fois à » son père; mais mon mari, comptant toujours

» revenir à Paris et pouvoir le faire terminer, à » son grand regret, a été déçu dans son espérance. » Aujourd'hui, monsieur, tout espoir de revoir » la France est perdu pour lui. Sa santé a reçu une » de ces atteintes dont on se relève difficilement. » C'est précisément cette fâcheuse circonstance qui » permettra, si vous daignez y consentir, à une mère » qui adore son fils, de pouvoir lui offrir ce qu'il dé- » sire le plus. Le colonel, ayant appris l'état de son » père, m'écrit de faire venir, coûte que coûte, une » célébrité médicale de Paris; mais comme le prince » ne jouit plus de ses facultés, qu'elles baissent » graduellement, toute tentative est inutile et un » dénouement fatal inévitable. Réserver à mon fils » une atténuation à sa douleur par l'achèvement de » ce marbre est donc le seul parti à prendre, et s'il » peut être terminé avant deux mois, époque où je » l'attends, car le prince n'est point en danger de » mort immédiate, vous aurez acquis des droits à » la reconnaissance d'une mère, qui, si vous avez » des enfants, fait appel à votre cœur de père. Je » sais, monsieur, que ma demande est contre les » usages, surtout faite à un éminent artiste, mais » l'amour maternel n'a pas de bornes; permettez- » moi de juger du vôtre par le mien. Et comme je » tiens avant tout à ménager cette agréable sur- » prise au colonel, j'utiliserai son conseil; seule- » ment, au lieu d'appeler une célébrité médicale

» qui serait tout à fait impuissante à améliorer la
» position de mon mari, j'aime mieux faire achever
» un marbre objet des plus vifs désirs de mon fils,
» et m'assurer le secret absolu de ce travail en vous
» faisant passer pour le médecin venu de Paris. Si
» vous avez l'extrême obligeance de condescendre à
» ma prière, vous ferez emballer le plus tôt possible
» le marbre commencé, et à votre arrivée ici, atten-
» due avec une grande impatience, il sera transporté
» à l'extrémité du château contiguë à l'appartement
» du prince, laquelle sera affectée, sous la surveil-
» lance de deux domestiques sûrs, à l'achèvement
» de votre travail sans que personne puisse sou-
» pçonner ce qui s'y passe.

» P. S. Pour un service demandé il n'y a pas
» de prix ; aussi je ne vous en parle point, je me
» préoccupe uniquement de la possibilité de l'ob-
» tenir.

» Dans l'espoir d'une prompte et heureuse ré-
» ponse, je vous prie d'agréer, monsieur, l'expres-
» sion de mes sentiments distingués.

» *Princesse* de Lohanoff. »

— Je vous le demande, monsieur Verdier, mon oncle, à son âge, doit-il entreprendre ce voyage dans de semblables conditions ?

— Non, mon ami, non ; vous avez raison, répondit Verdier, et je vous approuve complètement.

— Si tout le monde est ainsi contre moi, il me faudra bien y renoncer, répliqua Delpy; mais, je vous préviens que vous allez extrêmement contrarier Mme Tamberli, et Philippe sera obligé de passer outre sa volonté expresse.

— Nous raisonnerons cette excellente amie, dit Verdier, et nous lui ferons comprendre l'impossibilité absolue d'un si long voyage pour Delpy; elle se rendra à l'évidence, n'en doutez pas, surtout après l'excursion de Philippe à Londres, où il ne lui est rien survenu de fâcheux.

— Vous connaissez l'impressionnabilité de Mme Tamberli, reprit Delpy, et je vous laisse toute la responsabilité des suites qu'une telle contrariété pourrait amener.

— Sois sans inquiétude, mon oncle, nous nous chargeons de la convaincre de l'extrême difficulté et même du danger pour toi d'un tel déplacement; sois certain qu'elle finira par reconnaître la justesse de nos observations et approuver notre prudence. Ce n'est donc pas d'elle qu'il s'agit, mais bien de toi. Es-tu d'avis qu'on se rende au désir de la princesse Lohanoff? Curieux de visiter ce pays classique de l'autocratie, je partirai avec plaisir, si ton consentement est sans arrière-pensée.

— Dès que c'est à titre de service que cette dame

s'adresse à moi, il n'y a pas à hésiter, nous devons le lui rendre ; la sollicitude d'une mère est trop digne d'intérêt pour le refuser. Seulement, ajouta-t-il malicieusement, si dans sa lettre il est facile de voir combien la princesse tient à être agréable à son fils, elle me fait l'effet d'avoir un peu jeté le prince par-dessus bord. Je me trompe peut-être, mais je ne le pense pas ; dans tous les cas, ce sont là affaires de ménage qui ne peuvent ni ne doivent nous regarder. D'un autre côté, c'est toi qui as à peu près tout exécuté jusqu'ici dans ce marbre, il est juste que tu le finisses. Maintenant, soyons sincères, l'ensemble de ce voyage te séduit : ces précautions à prendre, le secret à garder, le pays de l'autocratie, comme tu le nommes, à connaître, tout te fait désirer d'accomplir ce voyage. Va, mon ami, va. La seule chose que je te recommande, c'est la prudence. Songe que là, de même qu'à Venise jadis, sous le conseil des Dix, les murs ont des oreilles. Ceci bien entendu, puisque vous ne voulez pas que j'y aille et qu'il s'agit d'obliger cette dame, fais tes préparatifs, pars et reviens au plus vite. Encore une observation, ajouta-t-il gaiement, avec un peu d'ironie, en homme qui a pris son parti : jusqu'ici on avait vu bien des professions s'exercer à domicile, mais tu seras probablement le premier sculpteur qui inaugurera une semblable nouveauté.

— Ce que tu dis, mon cher oncle, est peut-être vrai ; cependant tu conviendras bien qu'il y a ici une certaine originalité passablement attrayante pour un vieux garçon dont la vie indépendante l'a dédommagé de force déboires. Puis, comptes-tu pour rien la perspective originale de jouer le rôle de médecin ? Songe donc combien il y a de temps que je modèle des personnages ; ne trouves-tu pas juste de profiter d'une si belle occasion pour en tuer quelques-uns ? A part ceci, je prends note de ton bon conseil, de tes prudentes recommandations ; je te promets de les suivre et de les observer scrupuleusement.

— Puisque tu es en si bonne voie de promesses, tu vas prendre l'engagement de ne pas nous donner une troisième édition de tes voyages : ta main a été heureuse les deux premières fois, j'en conviens, mais il ne faut jamais lasser la fortune.

— Je ne comprends pas, dit Philippe. Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, répondit Delpy, qu'à chaque voyage tu nous as ramené une femme, et j'espère bien que, cette fois, tu nous reviendras seul.

— Encore un point sur lequel je peux faire une promesse, répondit Philippe. Je te donne l'assurance de revenir seul. Es-tu satisfait ?

— Parbleu ! comment ne pas l'être ? Je doute, par exemple, que tu t'en tires à si bon marché

avec Mme Tamberli. Je te conseille de profiter du renfort que tu trouves dans mon vieil ami Verdier pour aller la trouver. Ce ne sera pas trop de toute sa rhétorique pour obtenir un succès, dont, malgré cela, je doute fort.

— Alors tu ne viens pas avec nous? demanda Verdier.

— Que Dieu me garde d'une pareille témérité ! répondit l'artiste; libre à vous de vous faire arracher les yeux.

Nos deux amis, voyant l'inutilité d'insister pour décider Delpy à les accompagner, se dirigèrent vers la demeure de Mme Tamberli. Mais, ainsi que l'avait prédit le prudent artiste, rien ne put vaincre l'obstination de cette dernière; aucun raisonnement ne put la détourner de son idée fixe : le malheur dont était menacé Philippe s'il s'éloignait. On eut beau lui faire remarquer que le voyage seul de Londres prouvait la puérilité de ce danger imaginaire, rien n'y fit.

— Je ne peux pas vous empêcher de faire ce voyage, si vous y tenez absolument, disait-elle, mais ce sera contre ma volonté. S'agirait-il de votre fortune, si j'avais le moyen d'y mettre obstacle, je le ferais. Toute tentative pour me faire consentir serait donc superflue.

Philippe, en homme de tact, se tira adroitement de cette situation difficile.

— Vous prétendez, dit-il à Mme Tamberli, que je suis, malgré mon voyage de Londres, qui vous a prouvé le contraire, menacé d'un malheur ; ne serait-ce que pour bannir de votre esprit cette vilaine pensée, je me ferais un devoir d'effectuer ce voyage. Je vous écrirai en arrivant, et toutes les quarante-huit heures vous recevrez une lettre. De cette manière je causerai avec vous presque aussi souvent que si j'étais à Paris, et dans vingt-cinq jours au plus tard je vous embrasserai comme je le fais dans ce moment. Il l'embrassa en effet, en lui disant au revoir, et sortit précipitamment, laissant Verdier avec Mme Tamberli extrêmement contrariée.

XXIII

DÉPART POUR LA RUSSIE.

Ce n'est point sans motif que notre artiste avait brusqué les choses : d'une part, il voulait, autant que possible, abréger sa visite, et par conséquent les explications avec Mme Tamberli ; d'autre part, le

surlendemain matin se trouvait précisément le jour de départ du paquebot qui fait le service entre le Havre et Saint-Pétersbourg. Le but du voyage de Philippe n'était pas cette dernière ville, mais le bateau faisait escale à Revel, ville située tout près de l'endroit où il se rendait, et ce genre de transport, lui permettant d'avoir toujours son colis, c'est-à-dire son marbre, sous la main, lui offrait plus de sécurité contre tout accident, en évitant les transbordements forcés à chaque changement de ligne ferrée. Aussi fit-il diligence afin d'être prêt à partir le lendemain soir par le chemin de fer et s'embarquer le matin du jour suivant. Ses combinaisons ayant réussi à merveille, il était rendu à bord une heure au moins avant que le paquebot levât l'ancre. Le temps, malgré la belle saison où l'on se trouvait, était brumeux, la matinée pluvieuse, même froide. Les éléments exerçaient-ils une influence désagréable sur l'esprit de notre voyageur ? nous ne pouvons le conjecturer ; mais un malaise moral indéfinissable jetait du noir dans son esprit. Involontairement il pensait à Mme Tamberli ; malgré lui, il sentait son âme en proie à des réflexions pénibles. Il avait beau s'encourager, se représenter combien il avait désiré se réhabiliter à ses yeux, une affreuse idée l'obsédait : serait-ce un pressentiment ? Dans cette disposition d'esprit, si le paquebot n'eût pas été en marche, il n'est

point sûr qu'il ne fût pas descendu ; mais un peu plus tard la pluie ayant cessé, le soleil, à mesure qu'il montait, dissipant peu à peu la brume, le temps sur les dix heures était, comme notre mélancolique voyageur, tout à fait remis. Le trajet entre le Havre et Saint-Pétersbourg, sans être toujours une partie de plaisir, présente cependant beaucoup moins de monotonie que d'autres voyages en général par mer, dont les espaces à parcourir paraissent entre ciel et eau des immensités sans fin. Ici au contraire, si l'atmosphère le permet, tout intéresse le passager et lui offre assez souvent une distraction variée. Naviguant parfois en vue de la terre, des pays nouveaux pour lui s'offrent à ses regards, et le désir bien légitime de connaître leur nom tient continuellement sa curiosité en éveil et finit par rendre ce voyage non seulement agréable, mais encore instructif. Après des alternatives de beaux et de mauvais temps durant une navigation de six jours, il débarqua à Revel, chef-lieu du gouvernement d'Esthonie, sur le golfe de Finlande, à 360 kilomètres environ de Saint-Pétersbourg. Cette ville, sinon belle, est au moins originale. C'est un port de mer militaire et de commerce important ; un château fort bâti sur un rocher contribue à sa défense. Aux environs de la ville se trouve le jardin impérial, si renommé, de Katherinenthal. En descendant à terre, il aperçut un homme qui parlait à tous les

voyageurs. Croyant qu'il demandait les passeports, et ayant déjà remis le sien à un préposé venu à bord avant que le bateau approchât de terre, il y fit peu d'attention; aussi, quand arrivé au bout de l'échelle qui servait au débarquement, cet homme lui demanda en français, mais avec un accent allemand très prononcé, s'il n'était pas le docteur Delpy de Paris, Philippe, tout préoccupé de son passeport qu'il venait de remettre et qu'on ne lui rendait toujours pas, sans trop comprendre ce qu'on lui demandait, répondit non. Et, s'écartant de quelques pas, il attendit la mise à terre de ses bagages. Tous les voyageurs à destination de Revel étant descendus, il vit l'homme qui l'avait questionné se retirer d'un air désappointé. Notre artiste, sans la moindre attention, le regardait machinalement s'éloigner, quand subitement une idée lui vint. Se rappelant son rôle de médecin et croyant se souvenir vaguement d'avoir entendu prononcer, en mauvais français, il est vrai, les mots de docteur Delpy, il se mit à sa poursuite.

— Dites donc, brave homme, fit-il en l'abordant, que m'avez-vous demandé tout à l'heure, à la descente du paquebot?

— Je vous ai demandé, monsieur, si vous n'étiez pas le docteur Delpy de Paris, répondit l'Allemand avec un accent qui rendait son langage aussi peu compréhensible que la première fois.

— Est-ce bien le docteur Delpy que vous cher-
chez?

— Puisque je vous le demande, répéta cet
homme, peu satisfait de ce qu'on avait l'air de ne
pas le comprendre.

— Que voulez-vous en faire ? questionna Philippe
à son tour.

— Moi, rien. On m'a envoyé au-devant de lui au
bateau, avec ordre d'interroger tous les voyageurs
qui en descendraient; je pense que c'est pour le
prince! Mais..., ajouta-t-il en faisant une grimace
significative.

— Et comment appelez-vous le prince? demanda
l'artiste.

— C'est le prince Lohanoff, monsieur.

— Alors, c'est bien moi que vous cherchez. Vous
allez, je suppose, me conduire chez le prince?

— Oui, monsieur, et sans perdre de temps; car
j'ai ordre de repartir aussitôt le paquebot arrivé;
et, pour que les chevaux soient moins fatigués, on
m'a fait quitter le château hier et coucher ici cette
nuit. Mon attelage étant reposé, nous sommes sûrs
de faire promptement la route.

— Sommes-nous loin de la résidence du prince?
demanda l'artiste.

— Quarante verstes à peine; mais nos chemins
ne sont point aussi beaux qu'en France. Si vous

n'avez rien à voir à Revel, je vais faire porter vos bagages et atteler tout de suite.

— Je ne demande pas mieux; cependant, un homme de la police sans doute m'a pris mon passeport, et je voudrais le reprendre avant de partir.

— Venez avec moi, dit le cocher en marchant devant lui.

Et il conduisit l'artiste dans un bureau sur le quai, où on l'accabla de questions pour savoir d'où il venait, où il allait, et connaître la cause qui l'amenait en Russie, etc. Notre automédon voulut-il venir au secours du voyageur en expliquant à l'officier de police qu'il était chargé de le conduire chez le prince Lohanoff, ou tenait-il à faire voir que lui aussi parlait le français? toujours est-il qu'il ne fut pas heureux. L'officier détestait-il les Allemands, ou bien était-il agacé par cet intrépide hacheur de paille qui devenait d'autant plus inintelligible qu'il s'impatientait de son côté de voir rire aux éclats son interlocuteur? Nous n'avons pas à nous en préoccuper. Ce qui est certain, c'est qu'à défaut d'une bonne prononciation pour se faire comprendre, il ne manquait pas d'une certaine dextérité, d'une légèreté que son aspect lourd n'aurait point fait soupçonner. L'officier, impuissant à le faire taire, lui intima inutilement à plusieurs reprises l'ordre de sortir; au lieu d'obéir, il s'échauffait de plus en plus. Mais s'apercevant que son

antagoniste prenait sa canne, il disparut comme un isard à la vue d'un chasseur. Philippe, pouvant alors s'expliquer, réclama son passeport, qui lui fut refusé. On lui remit une espèce de sauf-conduit pour lui servir jusqu'au moment où il le recevrait chez le prince Lohanoff. En dehors du bureau de police, notre artiste aperçut son automédon qui se tenait à une prudente distance.

— Je suis à votre disposition, dit Philippe en s'approchant.

— Malheureusement, monsieur, fit observer le cocher, je ne trouve personne pour porter vos bagages. Voici ce que je propose : restez ici près de vos colis, je vais atteler et je reviendrai les prendre.

Quinze à vingt minutes après, il arrivait en effet avec un magnifique attelage. Notre artiste ne put s'empêcher d'admirer les deux belles bêtes qu'il avait devant lui : c'étaient deux superbes chevaux du Mecklembourg ; mais ce qui surtout lui fut fort agréable, c'était la voiture, une espèce de char-à-bancs très commode pour les bagages. Il l'appréciait d'autant plus, que la mer l'avait un peu secoué, et, grâce à ce genre de véhicule, il allait pouvoir faire le voyage au grand air. Notre homme s'étant fait aider, les colis furent vite chargés, et ils se mirent aussitôt en route.

— Tantôt, demanda notre artiste à son conducteur, vous m'avez dit que les routes dans ce pays

n'étaient point aussi belles qu'en France. Comment le savez-vous? vous y êtes donc allé?

— Je l'ai habitée six ans, monsieur. C'est pourquoi je me suis mis en colère, quand l'officier avait l'air de croire que je prononçais mal le français. J'ai servi deux ans dans un collége, et tous les élèves reconnaissaient qu'il n'y avait aucune différence de prononciation avec les Français; ils me répétaient toujours que jamais, si on ne l'avait su, on ne m'aurait pris pour un Allemand. Imbécile d'officier! s'écria-t-il en s'animant de plus en plus, et conséquemment en devenant de moins en moins intelligible, si bien que notre artiste finit par ne plus rien comprendre du tout. On aurait pu, en effet, comparer cet intrépide bavard à une machine à vapeur dont on entend d'abord très distinctement les premiers coups de piston, mais qui, par l'accélération du mouvement, en augmentant de vitesse, finissent par disparaître dans un roulement continu. Il regrettait ce contre-temps; traversant un pays inconnu pour lui, il aurait été fort aise de se renseigner sur ce qui intéresse ordinairement les touristes; puis, obligé de rester trois semaines ou un mois environ au château du prince Lohanoff, il n'aurait pas été fâché d'apprendre s'il pouvait espérer y trouver quelque distraction. Ce pays, généralement boisé et passablement marécageux, ne lui paraissait pas précisément un Éden

enviable des modernes Hébreux. Heureusement, se dit-il, en apercevant une rivière, j'ai apporté mes lignes; mais là encore il sentit une lacune : demander à cette brute si les cours d'eau de ce pays-ci sont poissonneux, c'est le lancer de nouveau à fond de train dans des explications sans fin, où il imiterait, à s'y méprendre, le croassement d'une demi-douzaine de corbeaux qui s'acharnent autour de la tête d'un malheureux solipède. Croyant échapper à cette crécelle vivante, il prit le parti de faire semblant de dormir; peine perdue, la loquacité de l'Allemand ne fit qu'augmenter : paraissant heureux de ne plus être gêné par la crainte d'importuner le voyageur, il s'en donnait à cœur joie. Une idée vint alors à l'esprit de l'artiste, qui commençait à s'impatienter singulièrement. Puisque l'homœopathie, se dit-il, consiste à guérir les maux par des semblables, essayons de ce système : et, adoptant la maxime de Hahnemann, il se mit à ronfler en homme de bonne volonté, espérant ainsi éteindre cette voix énervante en faisant cesser le bruit par le bruit. Loin d'atteindre son but, il sembla avoir donné à son conducteur une prime d'encouragement, et, comme s'il se fût senti excité par le ronfleur, il redoubla son vacarme; s'adressant tantôt à l'un des chevaux quand il ne s'adressait pas aux deux, tantôt à Philippe même, sans s'inquiéter le moins du monde s'il lui répondrait ou s'il

ne lui répondrait pas : — Comment, paresseux, disait-il à l'un des chevaux, tu n'as pas honte de laisser tirer plus fort et marcher plus vite ton camarade? N'est-ce pas, monsieur, que celui de droite tire plus fort; tenez, regardez les traits? Tu as l'air de ne pas m'entendre, paresseux...

— Ah!... à la fin, s'écria l'artiste rouge de colère, allez-vous vous taire et me laisser dormir?

— Mais, monsieur, hasarda l'automédon tout penaud.

— Mais... quoi? exclama Philippe. Si vous croyez que je viens de faire six cents lieues pour être ennuyé de la sorte, vous vous trompez.

— Je ne dirai plus rien, monsieur, je ne dirai plus rien, répliqua l'Allemand le sourire sur les lèvres; je ne pensais pas vous ennuyer. Du moment que cela vous déplaît, il ne sera plus prononcé un mot.

Notre artiste, naturellement bon, regrettait un peu de s'être emporté; aussi profita-t-il de l'occasion offerte par les derniers mots de son conducteur pour en atténuer la portée.

— Je n'exige pas que vous ne prononciez plus un mot, répéta-t-il, loin de là; mais entre un silence absolu et le tintamarre que vous faisiez, il y a un monde. Dites-moi, y a-t-il des rivières près du château du prince Lohanoff?

— Oui, monsieur, il y en a une.

— Et dans cette rivière y a-t-il du poisson?

— Tous les cours d'eau et les petits lacs qui 'entourent en sont pleins. Pourquoi me demandez-ous cela, monsieur ?

— Parce que j'aime la pêche et que je m'amu-serai à en prendre.

— Vous pourrez pêcher et chasser tant que vous oudrez, il ne manque ni poisson ni gibier; seule-nent le poisson d'eau douce n'est pas estimé ici. ,es paysans s'en régalent, mais au château nous ie mangeons que du poisson de mer.

C'est après avoir calmé son trop bruyant con-lucteur et en causant ainsi, que notre artiste toucha u but de son voyage.

XXIV

LE CHATEAU DU PRINCE LOHANOFF.

— La belle grille que j'aperçois! dit Philippe en ournant un coude de la route. Si tout dans cette

propriété est en rapport, cela doit être un beau domaine.

— On peut le dire sans crainte de se tromper, monsieur; vous allez en juger, répliqua l'Allemand.

— Est-ce que nous sommes arrivés? interrogea Philippe, en se disposant à mettre un peu d'ordre dans sa toilette.

— Oui, monsieur, à la grille ; mais nous ne sommes pas encore au château.

— Le parc est donc bien grand? demanda de nouveau l'artiste.

— Nous avons trois verstes de la grille à l'habitation, et c'est le côté le plus étroit, répondit le cocher. Tout le parc est entouré par des fossés de cette largeur, ajouta-t-il en passant sur un pont qui donnait accès dans la propriété.

Ces fossés étaient d'une telle largeur, qu'on les aurait pris pour ceux d'une enceinte fortifiée; tandis que probablement on ne leur avait donné ces larges proportions que pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales de la propriété.

— Vous parliez de poissons tout à l'heure, monsieur? il y en a de beaux là-dedans, allez.

En effet, au moment même où ces mots étaient prononcés, une grosse vague se produisit non loin du pont.

— Avez-vous vu? s'écria l'automédon d'un air
riomphant.

— Oui, oui, répondit Philippe, son regard fixé
sur l'endroit où s'était produit le mouvement de
'eau.

— Voilà le château, dit le cocher en montrant
ine façade au loin.

— La superbe avenue! murmura Philippe, comme
'il se parlait à lui-même. Est-ce le château que
'on aperçoit à l'extrémité? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

C'est par cette avenue de cent cinquante mètres
le large et de plus de trois kilomètres de longueur,
bordée en outre de trois rangées d'arbres sécu-
aires de chaque côté, que l'artiste arriva à la rési-
lence du prince.

Cette habitation, d'un aspect grandiose, repré-
sentait bien ce que l'on se figure en pensant à la
lemeure d'un grand seigneur. L'architecture de ce
château, loin d'offrir de ces parties qui frappent
out d'abord la vue par leurs sculptures tapageuses,
était au contraire d'une grande simplicité; quel-
ques motifs dans le style grec rompaient seuls
'uniformité extérieure de cet immense bâtiment,
qu'on pouvait, sans trop de prétention, appeler
un palais. Du reste, cette sobriété dans l'ornemen-
ation était d'un effet sévère, mais de bon goût. Ce
qui surtout donnait à ce château une perspective

d'ensemble agréable à la vue, dans ce pays plat, c'était son élévation de quelques mètres au-dessus du niveau du sol. Soit que la légère éminence sur laquelle se trouvait placée son assise fût naturelle, soit que ce fût par suite de terres rapportées, cet exhaussement, ayant permis la construction d'un grand perron en harmonie avec l'étendue et la sévérité du bâtiment, produisait de loin un heureux effet. Tout autour de ce château, jusqu'à une distance de deux cents mètres environ, étaient disposés des parterres tellement fleuris, encadrés dans des bordures multicolores, qu'ils faisaient involontairement penser à la France; l'ensemble de ces parterres eux-mêmes se trouvait bordé d'une haie vive derrière laquelle on avait creusé un profond saut-de-loup circulaire, isolant complètement la demeure du prince des dépendances qui l'entouraient en partie. Ces dépendances, d'ailleurs très vastes, paraissaient disposées pour contenir un personnel nombreux.

Le cocher, qui avait probablement reçu des ordres, vint s'arrêter devant le grand perron, où accoururent quatre ou cinq domestiques, dont deux, dès que Philippe fut descendu, passèrent devant lui, et, le précédant de quelques pas, le guidèrent sans mot dire, en se tenant à une distance respectueuse. Il avait à peine monté la moitié des marches, qu'une dame d'un certain âge, pleine de distinction, se

montra sur la porte toute grande ouverte : c'était la princesse de Lohanoff. Notre artiste, véritablement ému par cette réception inattendue de grand seigneur, mettant immédiatement son chapeau à la main, s'inclina respectueusement.

— Soyez le bienvenu et recevez tous mes remerciements, cher docteur, dit la princesse. Combien je vous suis reconnaissante de votre bonne obligeance !

— Votre lettre, madame, était conçue dans des termes tels, qu'il aurait fallu une impossibilité absolue pour m'empêcher de me rendre à vos désirs.

— Jamais, monsieur, je n'oublierai votre aimable déférence. Venez, ajouta-t-elle, en lui prenant affectueusement la main, que je vous présente au prince Lohanoff. Vous devez être bien fatigué, cher monsieur ! Désirez-vous prendre quelque chose ? vous rafraîchir, par exemple ?

— Je vous remercie, madame, je n'accepterai rien ; une diète absolue est la seule chose qui me convienne en ce moment.

— Vous avez eu peut-être une mauvaise traversée ?

— Pas précisément : mais un orage nous a assaillis à quelques kilomètres de Revel, et nous avons été un peu rudement secoués ; de sorte que je préfère rester dans une abstinence complète.

C'est en causant ainsi qu'ils arrivèrent dans

l'appartement du prince, un beau vieillard de haute taille, paraissant âgé de soixante-cinq à soixante-huit ans. Notre artiste ne l'eût pas reconnu, tant il le trouva changé. En l'apercevant, Philippe s'inclina respectueusement.

— Bonjour, monsieur Delpy, bonjour, dit le prince en se levant avec une certaine difficulté et en venant serrer la main de l'artiste ; il y a longtemps que nous ne nous étions vus.

— C'est vrai, monsieur. Mais, permettez-moi de vous le dire, j'éprouve une réelle surprise. Madame nous a écrit que votre santé laissait à désirer, on ne s'en douterait pas en vous voyant, je vous l'assure.

— Il fallait pourtant bien que je fusse malade pour faire venir un docteur de Paris, répliqua le prince en riant. Il n'y a que les femmes, voyez-vous, pour avoir de semblables idées. La vérité est, cher monsieur, que sans une maudite attaque que j'ai eue il y a quelque temps, jamais je ne me serais mieux porté. Ceci bien entendu, je me réjouis de l'idée de la princesse, puisqu'elle me procure le double avantage de vous serrer la main d'abord, et ensuite, grâce à votre obligeance, de satisfaire un vif désir de mon fils. A ce propos, ajouta-t-il avec une grande marque d'intérêt, donnez-moi donc des nouvelles de votre parent, je crois, de ce jeune homme qui travaillait à mon portrait, et à qui un de mes amis

rédisait un brillant avenir. Qu'est-il devenu ?

—Ce jeune homme, monsieur, est devenu ce ue vous voyez.

—Comment, ce que je vois! répondit le prince. e ne comprends pas.

—C'est cependant facile à comprendre: j'ai bien u tout à l'heure que vous me preniez pour mon ncle.

—Quoi ! reprit le prince surpris, ce jeune homme fluet, avec cette figure presque imberbe, si je ı'en souviens...

—Comme je vous le disais, continua Philippe, st devenu l'homme que vous avez devant vous.

— Eh bien, monsieur, j'affirme que nul de ceux ui vous ont vu à cette époque ne vous reconnaîtrait. t le fixant avec intention, il ajouta : J'ai beau vous egarder, je ne retrouve rien de mon jeune homme, u'une ressemblance avec votre oncle. Donnez-moi ors de ses nouvelles; car en vous voyant, croyant voir affaire à lui, je me demandais comment il s'y ait pris pour ne pas vieillir; je le trouvais même ajeuni. Mais tout s'explique maintenant. Est-il en onne santé? Ne lui est-il rien arrivé de ces acci-ents que les années amènent ordinairement? Quel ge a-t-il ?

— Mon oncle, monsieur, va avoir soixante-dix ns, et vous pensez bien que pour tout au monde ne lui aurais pas laissé entreprendre ce voyage.

— Et vous, cher monsieur, quel âge avez-vous ?

— Quarante et un ans, monsieur, répondit Philippe.

— C'est la plus belle époque de l'existence, dit le prince avec un accent de regret. C'est le moment où l'homme se trouve en possession de toute son énergie et de toutes ses facultés. Tout en ne voulant pas atténuer la reconnaissance que nous vous devons et sur laquelle vous pouvez compter, je suis convaincu que le voyage n'a pas été sans attrait pour vous.

— Trois choses, monsieur, me l'ont fait accepter : la première, c'est une lettre à laquelle un homme de cœur n'est jamais insensible ; la deuxième, c'est le souvenir d'une bienveillance toute particulière, avec les encouragements les plus flatteurs prodigués à un jeune homme ; et la troisième, c'est l'attrait dont vous parliez.

Le prince allait répondre ; mais, en voyant la princesse prête à prendre la parole, il se contenta de serrer la main de l'artiste.

— Les sentiments que vous venez d'exprimer, sont on ne peut plus agréables à entendre, monsieur, fit observer la princesse ; nous serons heureux de les justifier pendant votre séjour ; nous ferons au moins ce qui dépendra de nous pour cela. Et d'abord je vais avoir recours à votre indulgence, puisque vous avez si bien interprété ma lettre, pour

excuser une mère qui tient à ménager une surprise à son fils; car agiter ce dont je vais parler avant même que vous ayez pu prendre un instant de repos ne peut s'expliquer que par une urgence réelle : vous le comprendrez, j'en suis sûre, en voyant au milieu de quelle nombreuse domesticité nous vivons. Premièrement, vous êtes médecin, et même, aux yeux de nos meilleurs amis, vous êtes le docteur Delpy. Deux hommes seuls sont dans le secret : le valet de chambre du prince, homme sûr, s'il en fut, et un de mes domestiques, dont je réponds comme de moi-même, affecté à votre service pendant votre séjour ici.

— Inutile, madame, de vous assurer de mon désir de vous être agréable. Pour mon malade, ajouta l'artiste en souriant, je m'en charge; cependant, avec des étrangers, il peut se présenter des cas réellement embarrassants pour un sculpteur transformé en praticien expert dans l'art de guérir. Il doit certainement en être ici comme en France, où l'on ne se trouve pas un instant près d'un médecin sans l'interroger au point de vue de la santé. Avez-vous, madame, réfléchi à cet inconvénient?

— J'y ai parfaitement réfléchi, monsieur, mais je ne me suis pas seulement arrêtée un instant à l'idée de voir là un inconvénient. Les Français, me suis-je dit, possèdent toujours assez de ressources en eux-mêmes pour tourner une difficulté.

—La première difficulté à tourner est, madame, celle où vous me placez, et je crois ne pouvoir mieux justifier la haute opinion que vous exprimez sur mes compatriotes qu'en m'adressant à l'expérience d'un diplomate bien connu, le prince Lohanoff.

— J'étais bien sûre que vous ne resteriez pas dans l'embarras, repartit la princesse.

— Sans doute, madame, de cette manière il est facile de s'en tirer; seulement, ainsi on la tourne, mais on ne la résout pas, et, pour cela, j'attends le conseil du diplomate dont j'ai parlé.

— Vous demandez mon avis, dit le prince, sur une question embarrassante ? Ah ! docteur, vous voudriez nous faire croire que les Français n'ont de l'esprit qu'en France, alors que nous sommes sûrs du contraire.

— Eh bien ! monsieur, vous me faites entendre des choses très flatteuses pour mes compatriotes, mais je ne suis pas encore fixé sur ce que vous répondriez à une question embarrassante.

— Parbleu ! s'écria triomphalement le prince, je répondrais, en me drapant dans mon manteau d'Esculape et dans ma dignité de docteur : *Madame, je ne donne de consultations que dans mon cabinet à Paris.*

— Vous le voyez, madame, dit Philippe, après avoir beaucoup ri avec le prince de l'idée exprimée par ce dernier. Si les Français ont des ressources

pour les circonstances difficiles, que faudra-t-il dire des Russes ? Maintenant, madame, grâce au prince, vous pouvez compter sur moi ; je prendrai le rôle de médecin, mais je ne le remplirai pas d'une manière absolue.

— Pourquoi cela, monsieur? demanda la princesse.

— Comment, madame, vous exigez aussi que je tue du monde?

— Bravo ! bravo ! s'écria le prince. Parbleu, fit-il en riant, vous me faites l'effet d'un gai compagnon, et nous nous entendrons à merveille tous les deux.

— Vous allez, monsieur, dit la princesse, me trouver exigeante, mais vous connaissez mes désirs, et vous me paraissez mettre tant de complaisance à les seconder, que j'abuse peut-être.

— Je vous l'ai déjà dit, madame, disposez de moi, je suis ici pour cela.

— Combien de temps comptez-vous vous reposer ? demanda la princesse. Vous devez en avoir grand besoin.

— Me reposer? reprit Philippe. Mais je suis prêt à commencer mon travail à l'instant même, si vous le désirez.

— Oh ! non, non, ce n'est point de cela qu'il s'agit ; ce que je désirerais savoir, c'est comment vous comptez régler vos séances, à cause de M. de Lohanoff.

— La présence du prince ne sera pas utile tout le temps, madame ; il y a bien des choses que je peux faire en son absence.

— Pensez-vous pouvoir terminer pour l'époque indiquée, monsieur ?

— Comme mon intention est de prendre le chemin de fer pour m'en retourner, que j'espère être à Paris vers le 15 du mois prochain, et que vous n'attendez monsieur votre fils qu'après la fin du mois, vous n'avez, madame, nul besoin de vous inquiéter sur ce point.

— Vos calculs, cher monsieur, interrompit le prince, doivent nécessairement être exacts, puisque vous seul savez ce qui reste à faire sur le marbre. Néanmoins je vous ferai observer que vous ne pouvez guère compter sur moi dans l'après-midi ; jusqu'au déjeuner je suis complètement à votre disposition, même à quatre heures du matin, si vous le désirez. Mais les Parisiens, je le sais, ne sont pas matineux ; et, d'un autre côté, ma pauvre tête, je dois bien l'avouer, est rarement libre après le repas de la journée : aussi, à partir de ce moment, suis-je obligé de me tenir souvent au grand air.

— Cela se trouve à merveille, monsieur ; je puis d'autant plus commencer à l'heure qui vous sera agréable, que moi-même je travaille péniblement après le repas. Si le matin aux premières heures

est un moment propice à vos habitudes, il convient encore davantage aux miennes; nous pourrons donc mener ce travail rondement. Ainsi c'est aujourd'hui vendredi, je crois; nous pouvons avoir demain une séance préliminaire de mise en œuvre, afin que tout soit en place, pour nous mettre sérieusement à la besogne dimanche matin.

— Non, pas dimanche, si cela ne vous contrarie pas, fit observer la princesse. Ce jour est consacré au Seigneur, et je craindrais que ce péché ne nous portât malheur. Vous n'y voyez point d'inconvénient ?

— J'y vois au contraire, madame, un grand avantage pour moi : celui de pouvoir contenter une passion inavouable dans votre pays, mais fort prisée en France et en Angleterre.

— Votre passion, monsieur, je la devine déjà, c'est sûrement la chasse. Les Français sont, dit-on, très portés pour ce plaisir.

— J'ai le regret de vous dire, madame, que ce n'est pas la chasse.

— C'est la pêche à la ligne alors ?

— Précisément, madame.

— Je ne trouve là rien d'inavouable, le colonel en est fou. Nous avons eu dans ce pays des Anglais venus exprès pour pêcher, qui nous ont affirmé son habileté exceptionnelle. Eh bien, monsieur, le poisson, je vous l'assure, ne manque pas; même

dans les fossés qui entourent le parc, il s'y trouve, dit-on, en abondance. Du reste, dans la rivière qui passe non loin d'ici, dans les petits lacs des environs et jusque dans les pièces d'eau de la propriété, il y en a des quantités. Loin donc de critiquer cet agréable passe-temps, je suis heureuse au contraire de savoir que vous pourrez trouver de la distraction dans notre pays; car ma seule crainte, c'était que l'ennui ne vînt vous décourager. Maintenant que je suis rassurée sur tous les points et que nous avons assez abusé, on va vous conduire dans votre appartement. Si, après vous être rafraîchi, votre fatigue n'est pas trop grande, vous nous retrouverez ici, et nous vous montrerons votre futur atelier.

— Puisque vous le voulez bien, madame, je vais user de votre permission, pour revenir dans un quart d'heure, dit l'artiste en saluant et en suivant un domestique que la princesse avait sonné.

Philippe était non seulement doué d'une figure sympathique, mais il avait également toutes les manières d'un homme bien élevé; aussi avait-il fait de prime abord la conquête de ses hôtes, dont il était lui-même enchanté. Cette réciprocité de bons sentiments ne fut pas un engouement momentané, comme il arrive souvent; elle ne fit que grandir à mesure que les entretiens devinrent plus fréquents.

Malgré lui cependant, après être entré dans l'appartement où on l'avait conduit, il pensait, en faisant sa toilette, à la réflexion de son oncle quand il avait reçu la lettre de la princesse, et, comme lui, il trouvait qu'elle avait un peu jeté son mari par-dessus bord. Il était d'autant plus surpris de la froideur réelle de cette femme, que le prince était condamné par les médecins, condamnation d'ailleurs superflue : le ramollissement du cerveau et l'altération profonde de ses facultés intellectuelles, dès que l'on restait un peu de temps avec lui, devenaient plus apparents à chaque instant et ne laissaient aucun doute sur la gravité de sa situation.

— Il doit y avoir là, se disait l'artiste, quelque mystère que je tâcherai d'éclaircir, si l'occasion s'en présente.

Aucune indiscrétion malsaine n'existait dans son intention ; c'était, nous l'avons dit, un homme bien élevé et d'une excellente nature ; il se sentait même honteux de cette pensée sans cesse présente à son esprit. Mais le prince et la princesse lui paraissaient d'une condition si relevée ; il trouvait surtout à cette femme, qui avait dû être fort belle, tant de bonté naturelle empreinte sur sa figure, que l'intérêt seul pour elle lui faisait, peut-être pour la première fois de sa vie, désirer connaître la cause de ce dont il ne devait délicatement s'occuper en aucune façon. Sa toilette terminée, il revint près

de ses hôtes, qui lui montrèrent l'endroit destiné à l'achèvement de son marbre : c'était une ancienne salle de billard, dont la disposition n'était certainement pas celle d'un atelier de sculpture, mais, arrangée comme il se promettait de le faire, elle devenait suffisante. Dès le lendemain matin, le colis contenant le marbre fut apporté dans cette pièce, et notre artiste, à l'aide des deux domestiques préposés pour les besoins de son œuvre, se mit en devoir de tout disposer, afin de n'avoir le surlendemain qu'à prendre son ciseau ; il y travailla même, en l'absence du prince, une partie de l'après-midi.

XXV

LA PÊCHE A LA LIGNE.

Le dimanche, comme il se l'était promis, muni pour appât de pain tendre, de vers de terreau et de petits poissons qu'on lui avait pris, car il ignorait si c'était à l'espèce des cyprins, des cottes,

des cobites, des salmones, etc., ou à quelque autre genre qu'il aurait affaire, il partit pour la pêche, accompagné du domestique affecté à son service pendant son séjour au château, un Allemand aussi, mais à la figure sympathique, parlant bien le français, quoique avec un accent assez prononcé, et se fit conduire dans la direction des fossés les plus profonds. Après avoir choisi sa place et s'être installé, son domestique lui demanda s'il pouvait le quitter pour aller jusqu'à un groupe de maisons qu'il lui montra à une verste de distance environ, où demeurait un sien ami. Notre pêcheur, comme tous ses confrères, ne désirant d'autre société à la pêche que sa ligne, consentit volontiers. Il était là depuis plus de deux heures : tantôt dans une jubilation semblable à celle du peuple d'Israël dans le désert, lorsque Dieu fit tomber la manne du ciel, car à peine sa ligne était-elle dans l'eau qu'il faisait une capture ; tantôt au contraire, sa ligne se brisant sous l'effort de quelque énorme poisson, il faisait retentir de ses imprécations les échos d'alentour, par l'absolue nécessité où il se trouvait de la réparer ou de la remplacer. Il était justement occupé à remédier à l'un de ces accidents, lorsqu'il s'entendit héler par une voix venant de l'autre côté de l'eau :

— Monsieur ! Hé, monsieur !

Notre pêcheur, avec une figure aussi désagréable

que celle d'un employé du gouvernement, quand on lui demande un renseignement, tourna machinalement la tête sans même penser qu'on s'adressait à lui; mais grande fut sa surprise en apercevant une femme vêtue en amazone, montant avec élégance et habileté un magnifique cheval noir qu'elle tenait arrêté en face de l'endroit où il se trouvait. Cette femme, quoique n'étant pas de toute première jeunesse, lui paraissait extrêmement belle. Quittant aussitôt son siége, il s'approcha le plus près possible.

— C'est à moi, madame, que vous vous adressez? demanda-t-il en français.

— Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur, répondit-elle dans la même langue; mais j'ai appris que vous êtes un médecin de Paris venu en consultation pour le prince Lohanoff, et, si je suis bien renseignée, je désirerais m'entretenir avec vous à ce sujet.

— Ce que l'on vous a dit est exact, madame, répondit Philippe en affectant une certaine gravité dans sa réponse.

— Merci, monsieur. Pensez-vous venir à la pêche demain?

— Pourquoi cette question, madame? demanda à son tour le pêcheur.

— Parce que, comme je vous le disais, je désire vous parler en particulier, et, pour cela, vous en

conviendrez, nous sommes trop éloignés l'un de l'autre; puis, avec mon cheval, je suis trop en vue. Voilà pourquoi je vous demandais si vous viendriez à la pêche demain ?

— Je ne le pense pas, madame, répondit le rusé docteur; si cependant il vous est agréable que j'y vienne, je me ferai un devoir de me rendre à vos désirs.

— Je crains d'abuser, monsieur ! fit-elle avec une grâce adorable, qui transporta notre artiste de la région aquatique aux régions célestes.

— Vous n'abusez nullement, madame, puisque je vous l'offre bien volontiers.

— Mais qu'allez-vous penser de mon indiscrétion, monsieur, si j'accepte que vous vous dérangiez pour me rendre service, alors que vous ne me connaissez même pas ?

— Je penserai, madame, à remercier Dieu d'avoir pu vous être agréable.

— Merci, encore une fois, monsieur, de votre obligeance, et puisque vous y mettez tant d'amabilité, au risque de me faire taxer d'exigence, j'ai un autre service à vous demander : celui de nous rencontrer demain à ce même endroit, afin de m'entretenir un moment confidentiellement avec vous; pour cela il serait nécessaire de nous trouver tous les deux d'un même côté du fossé.

— Si je comprends bien, madame, vous préférez

que je me rende où vous êtes, au lieu de venir où je suis : est-ce cela ?

— C'est cela même, monsieur. A demain donc, et merci pour tant de complaisance.

Et, saluant son interlocuteur avec un sourire enchanteur dont elle connaissait toute la puissance, elle partit au galop, devançant d'une centaine de mètres seulement un domestique qui la suivait, et que Philippe n'avait point aperçu.

— Ah çà ! se dit notre artiste un peu abasourdi, après le départ de l'amazone, est-ce un rêve ou une bonne fortune tombée du ciel ? La belle et gracieuse créature, répétait-il tout bas en amorçant son hameçon. C'est certainement quelque dame de la noblesse des environs qui s'intéresse à la santé du prince. Oui ; mais, pensait-il peu après, car cette femme revenait sans cesse à son esprit, tantôt sous les douces et tendres couleurs de l'avant-coureur d'une bonne fortune en perspective, tantôt au contraire sous l'influence pure et simple d'un sentiment de curiosité, comment cette femme sait-elle que je suis médecin et que je réside chez le prince, quand j'habite dans ce pays depuis trois jours à peine ? et comment, si on l'a renseignée, ne sait-elle pas qu'en réalité je suis sculpteur ? Puis, encore, comment a-t-elle pu apprendre que je venais à la pêche et qu'elle me trouverait ici ? Si j'étais véritablement médecin, je me dirais : le

prince, voulant peut-être connaître exactement son état, m'envoie cette femme pour savoir la vérité; mais c'est de toute impossibilité, nul mieux que lui ne sait le contraire.

Ne pouvant pénétrer cette étrange énigme, il en arrivait à se dire :

— La Russie est-elle donc réellement le pays que l'on nous dépeint en France ? Sa population entière n'est-elle qu'un faisceau ne formant qu'une seule police où tout s'enchaîne et se tient, où la moitié de ses habitants espionne l'autre moitié, et réciproquement? En vérité, c'est à ne pas en douter en voyant ce qui m'arrive... Après tout, se disait-il ensuite en ferrant un poisson, je ne m'occupe ni de politique, ni de rien de nuisible à personne; pour le temps que j'ai à y rester, il m'importe peu comment elle l'a appris.

Et voyant reparaître le domestique préposé à son service, il continua sa pêche tranquillement, du moins en apparence. Le brave garçon qui revenait de voir son ami, d'un naturel économe, connaissant la misère des pauvres diables qui travaillaient près de l'endroit où ils se trouvaient, s'enquit auprès de son maître de ce qu'il voulait faire du poisson capturé, et ce dernier l'ayant autorisé à en disposer à son gré, il s'absenta un quart d'heure à peu près et ramena avec lui deux paysans qui l'emportèrent, paraissant enchantés de la bonne aubaine.

De son côté, notre artiste, suivi de son serviteur, se disposa à rentrer, content de sa journée. Chemin faisant, il aurait bien voulu prendre des renseignements sur la belle inconnue; mais il jugea plus convenable, par crainte de quelque indiscrétion, d'attendre le rendez-vous, et il garda le silence. Arrivé au château, il changea de vêtements, et, après le dîner, la soirée s'écoula, comme il arrive en pareil cas à la campagne, en causant de bien des choses. A sa grande surprise et contrairement à ce qui se passe généralement, Philippe avait remarqué chez la princesse une certaine froideur dans la conversation, quand on parlait de Paris. Il avait même semblé à notre artiste qu'elle ne tardait pas à changer l'entretien; c'est précisément ce qui venait d'avoir lieu, mais cette fois à n'en pouvoir douter.

— Êtes-vous content de votre domestique, monsieur? avait-elle demandé inopinément au moment où le prince et l'artiste venaient de commencer à parler de la France.

— Très content, madame, répondit Philippe. Celui-là est un garçon très doux et très empressé; je le crois un excellent serviteur.

— Il l'est aussi, monsieur, dit la princesse. Je m'informe de cela à cause d'une demande qu'il m'a adressée ce matin: il m'a priée de m'enquérir près de vous, si vous consentiriez à l'emme-

ner, lors de votre retour à Paris, pour le garder à votre service.

— A mon service ?... Non, madame ; mais je le prendrai volontiers pour celui de mon oncle, qui commence à être âgé, et cet homme, je crois, ferait bien son affaire. Est-ce qu'il a l'intention de vous quitter, madame ?

— Il y a longtemps qu'il m'a témoigné ce désir, et ce serait abuser que de le garder. Il parle le français, l'anglais, un peu de russe, en plus de sa langue natale, et naturellement il peut se placer avec plus d'avantage que de rester chez moi. Il paraît s'attacher à vous et apprendra cette nouvelle avec plaisir. Maintenant je vous rappelle qu'en commençant à parler de cet homme, vous avez dit : Celui-là est un garçon doux, etc... ; le cocher qui a été vous chercher à Revel ne l'a donc pas été ?

— Si, madame : pour être convenable, il l'a été ; mais...

— Bavard en diable, n'est-ce pas ? dit le prince en l'interrompant. Figurez-vous, cher monsieur, qu'il a une prétention ridicule : celle de bien prononcer le français ; quand je dis prétention, c'est manie, toquade, que je devrais dire ; enfin c'est arrivé chez lui à l'état de monomanie, et, pour prouver qu'il parle couramment cette langue, qu'il n'a nul besoin de chercher les mots, il cause avec une telle volubilité et sa prononciation est si vicieuse, si

détestable, que plus il s'égosille, moins on le comprend. En dehors de cela, c'est un brave garçon; jamais mes chevaux n'ont été soignés comme ils le sont depuis trente ans que je l'ai.

Leur entretien dura encore quelques moments; mais, l'heure du coucher étant arrivée et l'artiste avec son modèle devant se retrouver à quatre heures du matin, comme il était convenu, chacun se retira. L'un et l'autre, aussi bien ce jour-là que les suivants, furent exacts, et Philippe ne perdant pas de temps, le marbre se métamorphosait à vue d'œil, car c'étaient des demi-journées qui pouvaient compter pour des journées entières.

Notre docteur improvisé, n'oubliant pas sa promesse et voulant être ponctuel au rendez-vous, partit seul aussitôt après le déjeuner, prétextant le besoin absolu de la solitude pour la pêche. Philippe n'était point peureux; mais, dans ce pays boisé, il jugeait prudent d'être armé: étant accompagné la veille, il avait pris son revolver, et il n'eut garde de l'oublier en partant seul. Afin de ne pas se tromper de chemin, il suivit celui qu'il avait déjà parcouru, et il arriva au même endroit. D'ailleurs, ayant laissé dans un buisson près duquel il pêchait sa ligne et son siége, il lui fallait de toute façon y revenir les prendre. Chargé de ses ustensiles, il suivit intérieurement le fossé jusqu'à la première porte, par laquelle il sortit, et, repre-

nant extérieurement le chemin parallèle en retournant sur ses pas, il arriva en face de l'endroit où il se trouvait la veille, c'est-à-dire au lieu convenu.

Après s'être installé, il commença à se livrer à son plaisir favori, avec cette différence cependant que son esprit était loin de posséder sa quiétude habituelle ; il avait beau se raisonner, il lui était impossible de rester calme.

— Suis-je absurde, se disait-il ; une telle agitation, une telle impatience à propos d'une femme qui, me croyant médecin, vient s'informer de l'état d'un malade ? Je suis honteux d'être obligé de m'avouer que je manque de caractère. Allons, allons, faisait-il pour s'encourager, que diable, j'ai eu de plus mauvais moments dans ma vie.

Et il se mit à chantonner. Peu à peu, pourtant, il s'opéra un changement en lui ; car, après avoir redouté, tout en la désirant, la présence de cette sirène sortie il ne savait d'où, il commençait à s'impatienter de ne pas la voir venir, quand il lui sembla entendre des cris à quatre ou cinq cents mètres. D'abord il n'y fit pas autrement attention ; mais, continuant à percevoir ces mêmes cris et croyant même distinguer une voix de femme, il se dirigea du côté où il l'entendait, afin de se rendre compte de ce qui se passait ; et comme, par crainte de s'égarer, il ne s'éloignait que peu ou point du

fossé, il remarqua que les cris devenaient plus distincts. Certain alors de s'en rapprocher, il se mit à courir, et aperçut quelques instants après, par-dessus le taillis, trois hommes qui tenaient une femme et l'entraînaient du côté du fossé. Nul doute, se dit notre pêcheur, qu'ils veulent l'y précipiter. Mais les voyant venir de son côté, il se dissimula dans le fourré. La malheureuse, devinant sans doute leur projet criminel, criait de plus en plus; mais ces hommes, qui semblaient poussés par le démon du crime ou la soif de la vengeance, redoublaient d'efforts, et finirent par arriver tout près de notre pêcheur. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant la dame qu'il attendait. Nul doute n'était plus possible sur l'intention de ces gens, car, à défaut de comprendre leur langage menaçant, il voyait très bien leurs bras tendus montrant l'eau. S'étant préalablement assuré de l'état de son revolver, et éprouvant enfin la satisfaction de se sentir un homme en face du danger, il s'élança sur eux.

— Misérables! s'écria-t-il.

A la vue inattendue d'un homme armé, à la structure presque herculéenne, nos trois hommes lâchèrent leur victime et s'enfuirent à toutes jambes.

Le peuple russe est brave, mais craintif comme tous les opprimés, surtout quand ils le sont de

longue date. Tous les peuples qui vivent dans l'asservissement excellent dans l'art de la dissimulation : leur figure, leurs manières, leur langage, tout leur aspect enfin paraît respectueux quand il n'est que forcément résigné. Celui qui se méprendrait sur cette apparence extérieure s'exposerait à bien des mécomptes, car le désir, la soif même de la vengeance couve au fond de chaque cœur et attend avec une feinte soumission le moment de la satisfaire. C'est précisément ce qui venait d'arriver ici, ainsi qu'on le verra plus loin.

La personne si heureusement délivrée par notre artiste, aussitôt débarrassée de ses assassins, car ils allaient tout simplement la noyer, tomba évanouie ; à cette défaillance succéda une crise de nerfs d'une violence extrême et qui ne fut pas sans causer de sérieuses inquiétudes à son protecteur. L'ayant d'abord portée à l'ombre d'un sapin, il avait eu par instants beaucoup de difficulté à la maintenir ; la raideur ou la contracture de ses membres, jointe à un bruyant claquement de dents, lui fit éprouver les plus grandes craintes. Peu à peu cependant les crises devinrent moins intenses ; la lucidité de son esprit reparaissant de plus en plus, elle finit par avoir conscience de sa position. Passant alors ses mains sur son front en écartant lentement les cheveux épars sur sa figure, elle cherchait à rappeler ses souvenirs, lorsqu'en levant la tête, elle

rencontra le regard de son libérateur[1]. Était-ce la douceur expressive de ce regard qui retenait celui de l'infortunée victime ? toujours est-il qu'il y resta attaché. Était-ce un sentiment de reconnaissance, d'attendrissement, ou une force invisible qui produisait cet effet? Quoi qu'il en fût, Philippe rompit le premier le silence :

— Comment vous trouvez-vous, madame?

Pour toute réponse l'inconnue lui tendit la main.

— N'ayant plus rien à craindre, vous devez cependant vous sentir rassurée.

— Merci, mon excellent docteur; sans vous, ces misérables allaient me noyer.

— C'est vrai, dit Philippe en reprenant son rôle oublié; mais puisque tout danger a disparu avec eux, il ne faut pas se laisser aller à cet abattement. Moi qui admirais hier votre dextérité et votre vigueur à manier votre cheval, je vous vois aujourd'hui sans la moindre énergie. Allons, allons, fit-il en lui tendant la main pour l'aider à se relever, montrons un peu plus de courage. Prenez mon bras, dit-il dès qu'elle fut debout, et tranquillisez-vous; je vous accompagnerai jusqu'à votre demeure.

— Merci, monsieur. J'accepte volontiers, répon-

1. Philippe, nous l'avons vu au commencement de cet ouvrage, avait un regard d'une rare expression de douceur.

lit avec une certaine appréhension l'inconnue, qui éprouvait au bras du soi-disant médecin un trouble de jeune fille inexplicable pour elle.

Cette femme, en effet, n'était point d'un âge où l'on s'émotionne facilement; elle devait avoir la quarantaine environ, bien qu'on ne lui eût pas donné plus de trente ans; d'une belle carnation, d'une grande fraîcheur, elle possédait en outre une chevelure splendide d'un noir de jais, des yeux admirables et des dents ravissantes. C'était, en un mot, un type de beauté parfaite. Chose étrange, notre amazone, qui, la veille, avait hélé et interrogé sans la moindre gêne le pêcheur, qui lui avait même demandé une entrevue pour un renseignement à obtenir, et à laquelle ce pêcheur venait enfin de sauver la vie, ne trouvait pas un mot à lui dire; elle se sentait comme accablée par une force mystérieuse qui la paralysait, surtout depuis que cet homme l'avait aidée à se relever, que sa main s'était trouvée dans la sienne, où elle aurait voulu l'y laisser plus longtemps. Elle attribua cet état de malaise à l'accident qui venait de lui arriver et au danger qu'elle avait couru. Elle chercha à se dégager de cette atmosphère qui semblait anéantir tous ses sens; et elle allait, sans s'en expliquer le motif, jusqu'à regretter d'avoir parlé à cet homme de renseignements qu'elle avait à lui demander. Malheureusement, ou plutôt heureu-

sement, afin de sortir d'un mutisme inexplicable, Philippe se le rappela.

— Vous désiriez, je crois, madame, apprendre quelque chose de moi ; je suis à votre disposition.

— Oh! mon Dieu, monsieur, c'est une simple curiosité de femme, répondit-elle avec embarras.

— Dites toujours, madame ; je serai heureux si je puis vous être agréable.

— Je voulais vous demander, monsieur, fit-elle en affectant de l'indifférence, si la maladie du prince Lohanoff a la gravité qu'on lui attribue?

— Avec une autre personne, madame, mon devoir serait de me retrancher dans le secret professionnel ; mais en votre présence, je suis honteux d'être obligé de l'avouer, je suis impuissant à vous résister. Oui, la maladie du prince offre une certaine gravité.

— Naturellement il doit en être ainsi, puisqu'on vous a fait venir de Paris ; mais, enfin, elle n'est pas mortelle? dit l'inconnue, dont la figure et le regard perçant trahissaient le plus vif désir de connaître la vérité.

— Irrémédiablement mortelle, madame, répondit Philippe en observant à son tour attentivement son interlocutrice et en remarquant avec surprise une expression de satisfaction contenue.

— Mortelle! sans doute, nous sommes tous sous cette menace ; mais pour une époque plus ou moins éloignée?

— Hélas! madame, l'existence du prince ne peut
us se compter par années, pas même par mois,
est par journées que l'on doit procéder mainte-
int. S'il faut tout vous avouer, sa fin est imminente.

— Pauvre homme! fit l'inconnue en contenant
ne joie mal dissimulée. Je vous remercie, mon-
eur, de vos confidences. Soyez sans crainte sur ce
ecret, il sera religieusement gardé. Et avec un re-
ard significatif elle ajouta : On ne trahit jamais la
onfiance d'un homme qui vous a sauvé la vie.

— Merci à mon tour, madame, s'écria Philippe
ransporté, en lui prenant la main. Voulez-vous que
ous nous dirigions vers l'endroit où je pêchais?

— Volontiers, monsieur. Et tous deux se mirent
longer le fossé.

Arrivés à la place indiquée, Philippe ramassa ses
istensiles de pêche, et nos deux personnages ga-
gnèrent la porte qui donnait accès dans le parc et
par laquelle notre artiste était sorti. Il cacha près
le cette porte, dans l'intérieur de la propriété, tout
on attirail, et revint offrir son bras à la séduisante
imazone afin de la reconduire jusqu'à sa demeure.

— Expliquez-moi donc, madame, demanda Phi-
ippe, chemin faisant, comment est arrivé l'accident
en question? Si, comme hier, vous aviez été sur
votre cheval, ceci n'aurait pas eu lieu. Pourquoi
ne l'avez-vous pas pris?

— Il y a, monsieur, des réponses bien difficiles à

faire, et celle-ci est du nombre. Dans ce pays, comme un peu partout, la médisance, quand ce n'est pas la calomnie, fait le guet, et je ne voulais pas être remarquée; j'ai pris à cet effet un chemin détourné, et par fatalité, j'ai rencontré trois bandits qui cherchaient à me voler.

— Voler, répéta l'artiste, ne devait pas être leur seul but; ils étaient trois, et toute résistance de votre part eût été impossible.

— Ils n'en avaient pas d'autres, je vous assure; seulement, vivante je pouvais parler, tandis que morte, le silence était assuré. Grâce à vous, monsieur, je suis encore de ce monde; c'est vous dire si ma reconnaissance vous est acquise, si vous compterez désormais dans mon existence.... tous les jours de ma vie je prierai Dieu pour le remercier de vous avoir conduit ici.

— Hélas! madame, puisque j'ai été assez heureux pour vous secourir dans une circonstance où tout autre à ma place n'eût certainement pas hésité à faire de même, je ne puis que me féliciter d'y être venu. Dieu veuille hélas! que je n'aie pas à le regretter.

— Comment cela, monsieur? demanda-t-elle avec intérêt.

— Il y a des réponses, comme vous le disiez tout à l'heure, madame, répondit l'artiste avec intention, bien difficiles à faire.

Un assez long moment de silence suivit ces der-
ères paroles; mais soit que la fatigue commençât
se faire sentir pour sa compagne, soit que ce fût
r distraction, il sembla à l'artiste qu'elle serrait
ıvantage son bras.

— Songez donc, madame, dit Philippe, à la posi-
on faite quelquefois à l'homme le plus convenable,
plus respectueux. Pouvais-je faire plus que j'ai
it et puis-je faire moins? c'est-à-dire pouvais-
ne pas vous défendre et puis-je vous laisser
ntrer seule? Peut-on dans une circonstance sem-
able mettre plus de délicatesse, se conduire plus
rrectement? Non, n'est-ce pas, madame? Eh
en! la force des choses veut, si vous avez un
ari, que je ne doive plus penser à vous revoir,
uvent du moins, sans lui porter ombrage, d'une
rt, et sans exciter la médisance de l'autre, chose
ès compréhensible avec une aussi belle personne.
'un autre côté, pensez-vous que l'on sente impu-
ément à son bras une femme jolie, séduisante,
lorable enfin, sans qu'elle vous laisse la moindre
ace dans l'esprit et le cœur? Si vous réfléchissez,
ıadame, que dans quelques jours 2600 kilomètres
épareront, peut-être à tout jamais, cet homme de
ette femme, pensez-vous qu'il n'eût pas été préfé-
ıble pour lui de ne pas avoir quitté son pays?

— C'est selon, monsieur, fit-elle à demi-voix, un
eu troublée, après un moment de silence. Mais

vous-même, monsieur, ne craignez-vous pas d'être un peu cruel pour une femme?

— Pourquoi, madame?

— Parce que vous l'exposez à se laisser entraîner à certains aveux dont elle doit toujours se garder.

— Vous ignorez donc, madame, que rien n'est plus doux à apprendre que ce que l'on devrait taire? Permettez-moi d'insister, que redoutez-vous de me dire?

— Puisque vous l'exigez, répondit-elle avec une certaine hésitation, et pour vous tranquilliser, je vous apprendrai que je ne suis pas mariée; mais je ne vous cacherai pas davantage que je me demande tout bas si je ne suis pas un peu folle!

— Non, non, c'est adorable que vous êtes.

XXVI

OU UN ARTISTE SE TROUVE EFFRAYÉ PAR L'ASPECT DE CE QUI DEVRAIT FAIRE SON ADMIRATION.

En prononçant ces dernières paroles, ils entrèrent dans un parc adossé à un village. Au milieu de cette propriété, très heureusement disposée et admirablement fleurie, s'élevait une charmante habitation dont la façade se trouvait du côté opposé au village, à l'extrémité d'une belle avenue qui aboutissait à la grille du parc, de manière à pouvoir y entrer et en sortir sans être vu des habitants de la localité voisine. De chaque côté de cette grille se trouvaient deux corps de bâtiment d'une certaine importance, servant sans doute de logement à cinq ou six jardiniers que l'on apercevait çà et là ; près de la maison de maître, des communs affectés aux écuries et probablement au personnel de la maison, qui, à part deux hommes pour le service de la remise et de l'écurie, paraissait peu nombreux d'ailleurs.

L'habitation de cette propriété, tout en étant agréable à la vue, avait un extérieur simple; mais dès que le seuil en était franchi, elle offrait un tout autre aspect : le luxe s'étalait jusque dans l'antichambre, et notre artiste fut surpris d'y remarquer des œuvres d'un mérite réel. Ce fut bien autre chose en entrant dans le salon, où Philippe resta stupéfait; il se crut transporté dans un Eden. Ces magnificences, cette somptuosité, pensa-t-il avec effroi, trahissent les largesses d'une tête couronnée, et il résolut de ne pas séjourner là bien longtemps.

— Madame, dit-il à la maîtresse de la maison, qui se disposait à lui faire visiter sa demeure, il serait imprudent, après la secousse que vous venez d'éprouver et la fatigue que vous devez ressentir, de rester maintenant sans vous reposer.

— Je ne suis nullement fatiguée, monsieur, et votre présence m'a si bien rassurée, que je ne pense plus à ma mésaventure. Je désire donc, ajouta-t-elle en lui prenant le bras et avec un regard à faire rêver, poursuivre la visite de ma maison.

— Je m'y oppose, madame, répondit l'artiste, qui se sentait perdu s'il cédait: le médecin doit être prudent quand il s'agit d'épargner des complications à son malade, et j'insiste.

— Mais, je vous le répète, docteur, je n'éprouve pas la moindre fatigue et je ne me ressens plus de

rien ; nous pouvons continuer, je vous l'assure, sans inconvénient.

— Vous êtes comme tous les malades, madame ; dès que le mal ne vient pas vous rappeler qu'il est là, vous vous croyez guérie ! Et la réaction, madame, la réaction, souvent plus dangereuse que l'accident lui-même, dont elle est cependant l'émanation, vous l'oubliez !... Mais pensez-vous qu'il soit permis à l'œil vigilant du médecin de la perdre de vue ?

— Suis-je donc menacée de quelque danger ? demanda-t-elle avec une charmante minauderie, en simulant l'inquiétude. Vous me faites peur, quand vous étiez si rassurant tout à l'heure.

— En prenant les précautions nécessaires, il n'y a nul péril à craindre, madame, mais il est indispensable de ne point les négliger ; il faut donc vous résigner à un repos absolu, au moins jusqu'à demain.

— Encore une fois, mon cher docteur, je vous le certifie, je n'ai jamais été plus calme.

— Combien je voudrais pouvoir en dire autant, madame, dit l'artiste comme s'il se parlait à lui-même.

— Mais qu'avez-vous donc, cher monsieur ? vous paraissez en proie à une agitation, à un trouble inexplicable, quand j'étais si heureuse de vous montrer ma maison.

— Votre maison, madame, me rappelle au devoir de ma profession, me remet en mémoire le but de mon voyage, que je ne puis oublier; car avant tout le médecin se doit à son malade, et ici....

— Et ici, cher docteur?... fit-elle en s'appuyant sur son bras.

— Et ici, je le sens, j'oublierais tout, madame.

— Reposez-vous au moins un instant, fit-elle d'un air suppliant, en le faisant asseoir, et laissons de côté la visite de mon habitation, puisque cela vous contrarie.

— Visiter un aussi merveilleux séjour ne peut contrarier, madame; mais, je vous le répète, le devoir professionnel a ses exigences.

— Je comprends si bien le devoir professionnel, cher monsieur, que je me demande comment vous pouvez avoir l'idée de me quitter, quand mon état vous inspire la crainte d'une réaction...

— Sans gravité, interrompit notre artiste.

— Sans gravité, soit, répéta la dangereuse sirène. Conviendrez-vous au moins combien un malade se trouve heureux d'avoir le médecin près de lui en pareil cas? Et quel médecin! un homme qui vient de me sauver la vie... Vous ne me quitterez pas d'un bon moment, n'est-ce pas, cher docteur? ajouta-t-elle en lançant au pauvre artiste le charme de son périlleux regard.

— Je resterai, puisque vous le voulez, madame,

répondit Philippe d'un air résigné. Hélas! s'il faut vous l'avouer, je vous dirai que je voudrais ne jamais m'en aller; mais, je vous le répète, le devoir est là, et un honnête homme doit en être l'esclave. Si vous le désirez, qu'il n'y ait pas d'indiscrétion, je reviendrai demain voir ma malade; je reviendrai, madame, quand il serait bien plus sage de s'abstenir.

— Quelle générosité, monsieur ! vous rendez le plus grand des services, et vous voudriez empêcher qu'on ne vous en témoigne de la reconnaissance. C'est peu gracieux pour la pauvre obligée, je vous l'assure. Vous reviendrez, si je le désire, dites-vous? Puis-je avoir un désir plus sincère que celui de revoir l'homme à qui je dois l'existence? Vous ne le pensez point, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en lui tendant affectueusement la main.

— Hélas ! madame, répondit l'artiste rêveur, je reviendrai, puisque vous insistez ; mais, je vous le répète, il serait plus prudent de m'abstenir.

— Plus prudent de vous abstenir? mais que craignez-vous donc ?

— Tout, madame.

— Craindriez-vous la rencontre des hommes qui se sont jetés sur moi?

— Ces hommes ne sont pas ce qu'il y a de plus dangereux pour moi.

— Encore ! fit-elle avec son adorable sourire. Mais quel péril redoutez-vous donc tant ?

— Celui contre lequel il est difficile de se défendre, madame ; tandis que contre les hommes dont vous parlez, avec un peu de courage, on le peut toujours. Non, je ne les crains pas ; mais le danger à redouter, c'est celui qui est invisible et qui vous enlace d'autant plus sûrement que l'on éprouve un bonheur ineffable à ses premières étreintes. Elles sont si douces à ressentir, qu'elles transportent l'imagination dans des rêves de félicité. Voilà le péril qui m'épouvante, madame ; car de même que dans les forêts vierges on voit les frêles lianes, autour des arbres séculaires, les parer de leur luxuriante végétation, et les faire mourir en les enlaçant, de même, puisque vous m'y contraignez, les lianes de l'amour vous enlacent et vous tuent.

— De l'amour ? avec une femme qui a la trentaine ? Oh ! l'aimable plaisanterie ! fit la rusée coquette en riant et simulant l'incrédulité. Ce n'est pas généreux, mon cher docteur. Je le comprendrai encore pour un homme de ce pays presque sauvage, où ce que l'on nomme la plus belle moitié du genre humain est peu séduisante, j'en conviens ; mais quand on habite Paris, où l'on rencontre, dit-on, les plus belles femmes du monde, c'est de la moquerie, convenez-en.

— De la moquerie ? répéta l'artiste. Vous n'en croyez pas un mot, madame.

— Alors, cher monsieur, c'est un pur badinage,

un compliment flatteur, affectueux peut-être, destiné dans tous les cas à m'être agréable et que j'accepte volontiers comme tel.

— Vous savez bien le contraire ! dit Philippe en se levant, ses yeux passionnément expressifs attachés sur ceux de son interlocutrice, immobile et comme fascinée devant lui.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, cette femme, habituée à dominer les autres, en rencontrant ce regard qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là, venait d'éprouver un tressaillement qui l'étonna. Philippe, nous l'avons vu, était par sa physionomie douce, expressive, très sympathique; mais, dans cet instant, sous l'influence réelle de la diversité de sentiments qui agitaient son âme et qui reflétaient à la fois la passion et l'inquiétude, il s'y mêlait quelque chose d'étrange. C'est ce regard qui avait frappé l'imagination de la belle châtelaine.

— Comment voulez-vous que je sache le contraire? demanda-t-elle avec timidité et à demi-voix.

— Par la raison bien simple, madame, répondit l'artiste, honteux de sa faiblesse, que les femmes devinent ce qu'on ne leur dit pas.

Et, lui présentant sa main, il demanda la permission de se retirer, en donnant l'assurance de revenir le lendemain après déjeuner. Le soi-disant docteur

parti, l'inconnue se laissa machinalement tomber dans un fauteuil, où elle resta comme anéantie, en proie à un trouble, à une agitation d'esprit dont elle ne pouvait se rendre compte.

— Sous le regard de cet homme, se disait-elle, j'ai éprouvé une impression bizarre, étrange, que je n'avais jamais ressentie. Est-ce ce sentiment mystérieux qui pénètre notre âme, qui embrase notre cœur d'une flamme toujours dangereuse et quelquefois mortelle? est-ce l'amour enfin qui commence à m'étreindre des lianes terribles dont il parlait tout à l'heure, pour me placer sous la toute-puissance de sa volonté? ou bien les médecins auraient-ils des moyens pour arriver à de semblables résultats? Je suis folle en vérité, ajouta-t-elle d'un ton rassuré! Quels que soient leurs procédés, encore faudrait-il prendre quelque chose, et je n'ai rien pris. Puis retombant dans sa torpeur, elle se disait : — Mais pourquoi cet état de malaise? pourquoi l'aspect de cet homme revient-il sans cesse à mon esprit? Si encore je pouvais le définir ! Son œil pur et limpide, la douceur de son regard qui pénétrait mon âme, me tenaient sous le charme du suave sentiment d'une tendre rêverie; des pensées extravagantes, insensées, enflammaient mon imagination sur des espérances de félicité qui étaient loin de m'inspirer de l'effroi. Mais alors pourquoi cette incompréhensible inquiétude?

Après être restée longtemps plongée dans des raisonnements sans issue, elle se leva subitement.

— Suis-je sotte ! dit-elle d'un ton de reproche. Comment ! j'irai m'éprendre d'un homme qui m'a rendu un grand service, c'est vrai, mais qu'en somme je ne connais pas, quand j'ai toujours réussi à me faire aimer sans jamais avoir ressenti quoique ce soit pour personne ? Quand je dis pour personne ! fit-elle en levant les yeux et en poussant un soupir... Ce serait de la démence, en vérité, ajouta-t-elle avec un sourire de dédain. Je vous attends demain, cher docteur, et si vous ne sortez pas d'ici amoureux fou, si vous ne l'êtes déjà, eh bien ! je consens à m'avouer que je ne suis plus qu'une vieille femme, tout au plus digne de prendre une quenouille. Mais, Dieu merci, fit-elle en se regardant avec complaisance dans une glace, j'espère ne pas en être encore là, et je compte bien vous le prouver demain. Je ne sais au juste si vous simulez la frayeur ou si vous avez réellement peur de moi ; mais que ce soit l'un ou l'autre, je fais le serment, quoi que vous fassiez, de m'emparer de vous de telle façon que vous m'apparteniez corps et âme. Seulement, toute ma préoccupation est ce Paris maudit où je ne veux pas aller. Comment le décider à quitter cette ville, quand, sans nul doute, il doit y jouir d'une grande célébrité, puisqu'on l'a fait venir pour le prince. Après cela, je

m'exagère peut-être la difficulté. Les médecins illustres sont connus dans toutes les capitales ; le succès les y suit d'autant plus sûrement que la renommée les y a précédés. Je puis donc, encore de ce côté-là, conserver de l'espoir. Cette réussite serait pour moi un coup du ciel : elle ferait cesser mon appréhension, et j'échapperais ainsi à un danger qui augmente chaque jour par suite de l'état intellectuel du prince, ne pouvant plus me dissimuler que les attaques réitérées contre ma personne ne se produiraient pas, s'il jouissait encore de ses facultés. D'autre part, ce n'est pas sans motif que je redoute le retour du colonel, dont je suis prévenue par mon fidèle Tom, qui me rend encore des services, bien que la princesse l'ait remplacé près de son mari. Certain que j'ai à moitié ruiné son père, le colonel veut, dit-on, me tuer! Qu'il s'en prenne au prince. Est-ce moi qui ai été le chercher? Et d'ailleurs, à part les six cent mille francs que je suis parvenue à économiser et à placer en cachette, n'a-t-il pas joui comme moi de nos folies? Son reproche d'avoir ruiné sa santé, est-il mieux mérité? N'était-il pas maître de ses actions? Puis, quand je voulais obtenir quelque chose, devais-je lui être désagréable? En vérité, c'est de l'ingratitude envers une femme qui a consenti à suivre son père partout, et Dieu sait où on l'a souvent envoyé. Est-ce encore ma faute si, me

préférant à sa femme, il l'a renvoyée au château pour me garder près de lui? Que pouvais-je faire à cela? Sa haine contre moi est telle, paraît-il, que lui seul doit être l'instigateur de ces attaques odieuses à mon égard. Je ne suis pas vindicative, mais il peut se réjouir de l'éloignement où il se trouve. Je ne ferai pas, comme lui, tenter des attaques répétées : la première, je le lui affirme, serait la bonne, car j'ai toujours sur moi mon flacon de liqueur indienne, et j'aurais bien du malheur si je ne parvenais pas à lui en faire verser une goutte. Pourquoi donc, en présence des dangers qui m'entourent, resterais-je dans cet affreux pays? Aujourd'hui surtout que je n'ai plus rien à attendre du prince et que je crois m'être assez vengée, y aurait-il une plus heureuse circonstance pour en sortir? L'important serait d'ébruiter le moins possible, surtout en Russie, des relations qui semblent en bonne voie, tandis qu'ailleurs... Eh bien, nous aviserons. Je vous préviens donc, cher docteur, que votre femme, si elle peut parvenir à l'être, ou votre maîtresse, faute de mieux, compte sur vous pour lui faire quitter cet abominable pays; et vous le lui ferez quitter : c'est à vous d'en prendre votre parti.

De son côté, notre artiste n'avait pas manqué de se livrer à force réflexions. Sans être épris au point de ne plus être maître de sa volonté, il ne se dissimulait pas cependant le chemin parcouru dans

son cœur par la belle inconnue ; d'un autre côté, effrayé par le faste qu'il venait de voir, il ne savait que penser. Ce soir, se disait-il, Franck m'instruira sur l'identité de cette femme très remarquée, j'en suis sûr, dans les environs. J'ai beau chercher, me torturer l'esprit, je ne trouve qu'une explication plausible en présence d'un semblable luxe : ce doit être quelque maîtresse du czar, probablement disgraciée et exilée dans ces lieux. Dès l'instant que j'aurai cette certitude, je me garderai bien de retourner dans cette maison. Et pourtant, se disait-il après avoir réfléchi de nouveau, si c'était une favorite de l'empereur, les paysans se garderaient bien d'attenter à ses jours ; ils craindraient trop le courroux du maître tout-puissant, et, loin de chercher à s'en débarrasser par un assassinat dont les conséquences pourraient être terribles pour eux, ils ne manqueraient pas de saisir et de faire naître au besoin les occasions de lui être agréables, personne n'ignorant que dans tous les empires la maîtresse du souverain est toujours plus influente que l'impératrice même. Ma supposition me fait donc encore l'effet d'être erronée. Mais alors, ajoutait-il ensuite, comment expliquer de telles magnificences? et d'autre part, si sa vie n'était point sérieusement menacée, comment expliquer, en dehors de l'attentat dont j'ai été témoin, ce nombreux personnel en hommes, quand il est si réduit en

femmes ? Je peux être impuissant à pénétrer ce mystère, mais il est certain qu'il en existe un.

C'est avec l'esprit tout agité par ces pensées diverses pendant le trajet entre la maison qu'il venait de quitter et la demeure du prince Lohanoff, qu'il rentra au château. Les causeries entre gens d'esprit étant toujours intéressantes, en tenant compte des préoccupations de notre artiste, la soirée se passa, comme d'habitude, fort agréablement. Néanmoins le prince éprouvant un peu de lassitude, on se coucha plus tôt que dans les soirées précédentes, circonstance qui servait à merveille les projets de l'impatient amoureux ; aussi ne manqua-t-il pas de prévenir Franck de venir le trouver. Ce garçon, nous l'avons vu, désirait ardemment retourner à Paris, et, comme il nourrissait l'espoir d'accompagner l'homme au service duquel il avait été affecté, il cherchait et saisissait avec empressement toutes les occasions de lui être utile. Philippe avait donc la certitude d'être bien renseigné.

XXVII

LA COMTESSE D'ARBOIS.

— Franck, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, j'ai besoin d'un renseignement, et vous pouvez, je crois, me rendre le service de me le donner.

— De quoi s'agit-il, monsieur? demanda le brave garçon avec son accent allemand ; tout ce qui sera en mon pouvoir, je le ferai avec plaisir.

— Merci, mon ami, répondit Philippe. Il y a dans ce pays une très belle et très jolie femme qui monte à cheval et qui est ordinairement suivie d'un domestique, la connaissez-vous ?

— Celle qui a parlé à monsieur, lorsque nous sommes allés à la pêche.

— C'est cela même. Vous nous avez donc vus?

— Moi, non, je n'étais pas là ; mais je sais qu'elle a causé avec monsieur, répondit Franck.

— Eh bien, la connaissez-vous? Qui est-elle ? demanda l'artiste.

— Je la connais bien, monsieur, mais je ne sais pas qui elle est.

— Comment, vous la connaissez bien, et vous ne savez pas qui elle est? dites donc alors que vous ne la connaissez pas du tout.

— Monsieur ne me comprend pas. Je sais bien de quelle femme monsieur veut me parler; mais je ne sais pas ce qu'elle était avant de venir ici. On dit que c'est la comtesse d'Arbois; que son mari, le comte d'Arbois, un colonel français, est mort aux colonies. Nous l'appelons madame la comtesse. C'est tout ce que je sais, monsieur.

— Et l'on ne dit pas, demanda l'artiste, dans quelles circonstances elle est venue dans ce pays? comment et par quels motifs elle y a fixé son séjour? On ne vient pas habiter une semblable contrée pour son plaisir; il faut avoir des raisons, un but, que sais-je?... En connaissez-vous la cause?

Franck garda un silence absolu.

— Vous ne me répondez pas? reprit Philippe. Il y a donc quelque mystère?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit Franck avec une sorte de frayeur.

— Votre aspect au contraire indique que vous savez. Il serait plus exact d'avouer que vous ne voulez pas me renseigner. Pourquoi? qu'y a-t-il là-dessous? Il y a donc quelque chose de bien grave?

— Monsieur sait combien je serais content de lui être agréable, et pourtant monsieur doit com-

prendre aussi la difficulté de répéter certaines choses, quand on est en maison.

— Je m'explique très bien votre délicatesse, mon brave Franck, ou plutôt je me l'expliquerais, si nous avions l'un ou l'autre l'intention de faire du tort à l'excellente famille du prince ; mais cette idée est aussi éloignée de ma pensée que de la vôtre. D'ailleurs je ne suis pas de ce pays-ci, et je n'ai nulle envie d'y rester, je vous l'affirme. Vous-même, si je ne me trompe, ne devez point continuer à l'habiter. Je cherche donc en vain l'inconvénient qui pourrait résulter de me rendre le service que je vous demande. Il est dangereux, j'en conviens, de divulguer certains secrets à des gens qui seraient hostiles à la famille intéressée ; mais me prenez-vous donc pour un ennemi du prince ou de la princesse ?

— Si monsieur y tient absolument et s'il s'agit d'un service, je suis prêt à satisfaire monsieur. Du reste, il n'y a pas de secret, puisque personne ne l'ignore ; seulement j'aurais préféré ne pas le dire moi-même, principalement à cause de la princesse, car la maudite femme en question a fait son malheur.

— Comment ! la personne sur laquelle je vous demande des renseignements a causé le malheur de la princesse ?

— Oui, monsieur, oui ; et madame la princesse

est bonne, elle ne le méritait pas. Aussi verrais-je cette comtesse dans les griffes du diable et pourrais-je l'en arracher, que je ne le ferais pas.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Philippe étonné.

— Eh ! mon Dieu, monsieur, ce qui arrive bien souvent. Cette femme était, dit-on, fort belle. On assure même, ajouta-t-il à demi-voix, en regardant d'un côté et de l'autre dans l'attitude d'un homme qui a peur, qu'elle était mieux encore.

— Mieux que belle ? fit l'artiste : cela me paraît difficile.

— Monsieur ne me comprend pas. J'ai voulu dire fort belle et autre chose.

— Vous entendez, répliqua Philippe, qu'en outre de sa beauté, on lui supposait quelque maléfice, quelque don surnaturel, est-ce cela ?

— C'est cela même, monsieur : on croit qu'elle est sorcière, dit Franck à voix basse.

— Sorcière ! répéta en riant l'artiste. Diable !

— On ne rit pas de ces choses, monsieur, dans ce pays-ci.

— Et pourquoi donc n'en rit-on pas ? demanda d'un air railleur notre incrédule.

— Parce qu'il en coûte quelquefois cher, monsieur.

— Il y a donc des amendes pour ceux qui ne croient pas aux sorciers ?

— Non, monsieur, il n'y a pas d'amendes, assura Franck ; mais malheur à qui passe pour sorcier ! il le paye très souvent de sa vie.

— Comment ! cette coutume barbare, stupide, existerait encore en Russie ?

— Il n'y a pas d'année qu'on ne brûle de ces malheureux, monsieur, et souvent on les brûle vifs[1]. Aussi la femme maudite dont nous parlons, au lieu de rester dans ce pays, ferait bien mieux de le quitter.

— Mais enfin que lui reproche-t-on ? demanda l'artiste.

— C'est précisément ce que je ne voulais pas dire, monsieur. Cette femme est la maîtresse du prince ; on prétend qu'elle lui a jeté un sort pour le tenir sous sa puissance, sous sa domination, et qu'elle l'y tient réellement.

— Du prince !... répéta avec stupéfaction, à voix basse, Philippe, comme s'il se parlait à lui-même. C'est la dernière idée qui me serait venue, ajouta-t-il au comble de l'étonnement. Je m'explique maintenant la froideur de la princesse. Pauvre femme ! elle a dû bien souffrir ; j'en sais quelque chose !... Alors elle passe pour sorcière ?

1. Il ne faut pas que le lecteur se figure qu'une telle abomination existe seulement dans l'esprit des romanciers, elle est bien réellement pratiquée dans la plupart des contrées de la Russie.

— Oui, monsieur, répondit Franck. Voilà pourquoi je disais tout à l'heure qu'elle devrait quitter ce pays-ci. On affirme aussi qu'elle seule est cause de la maladie du prince ; elle l'a aux trois quarts ruiné en s'emparant d'une partie de sa fortune, et elle lui a ôté la moitié de sa raison afin qu'il ne puisse rien divulguer : c'est pour cela qu'elle le fait mourir à petit feu. Le prince est très aimé, monsieur ; il a toujours été bon pour ses paysans ; il était humain, généreux, jusqu'au moment où il a, pour son malheur et celui des siens, fait la connaissance de cette femme damnée. Quand il avait entièrement sa raison, personne n'aurait osé rien dire à cette fille de Satan ; mais aujourd'hui la princesse ne le laisse plus sortir seul, et la damnée n'a qu'à bien se tenir, car je ne donnerais pas lourd de sa vie. Non seulement elle l'a excité contre les habitants de cette contrée, mais même contre la princesse. Voilà surtout ce qu'on ne lui pardonnera jamais, monsieur. La princesse est une sainte femme, adorée dans le pays ; c'est la providence des malheureux, portant elle-même les médicaments aux malades, les consolations à ceux qui sont dans la peine, et poussant l'abnégation, elle qui aimait tant son mari, le plus bel homme peut-être de la Russie, jusqu'à le laisser aller seul quand sa mission à l'étranger ne devait pas durer longtemps, pour rester près de ceux qui avaient besoin de ses soins ou de ses se-

cours. Malheureusement c'est pendant une de ces absences que le prince fit la connaissance de ce suppôt de l'enfer. Et l'on dit, monsieur, que Dieu récompense toujours les bonnes actions! La pauvre princesse ne s'en est guère aperçue.

— Le prince n'aimait donc pas sa femme? interrogea l'artiste.

— Au contraire, il l'adorait; elle était si belle, si jolie. Monsieur verra le colonel: quel bel homme! c'est tout le portrait de sa mère; aussi comme elle l'aime, la pauvre femme!

Et le brave garçon s'arrêta un instant afin de laisser passer un moment d'émotion.

— Oui, monsieur, reprit Franck, le prince aimait beaucoup madame la princesse jusqu'au jour où la damnée s'empara de son âme. Mais à partir de ce moment, il ne voulut plus la voir; même dans les missions où il devait rester des années sans revenir, il refusa de l'emmener... Oh! la pauvre princesse! en a-t-elle versé des larmes, grand Dieu! Tout le monde connaît ses chagrins dans ce pays, et malheur au mauvais génie qui les a causés et qui semble braver comme à plaisir la haine des habitants.

— Cette femme suivait donc le prince partout où il allait?

— C'est justement pour cela qu'il ne voulait plus emmener la princesse. Et comme la pauvre femme

n'ignorait rien de ce qui se passait et qu'elle adorait son mari, elle a dû bien souffrir! Si monsieur ne connaît pas les tortures du cœur en pareil cas, il ne doit point désirer les connaître, elles sont horribles, monsieur, j'en sais quelque chose!...

— Oui, vous avez raison, Franck, répéta froidement Philippe, elles sont horribles.

Et ne perdant pas de vue la suite de ses informations, il reprit :

— Mais cette femme demeure non loin d'ici, je crois?

— Tout près, monsieur. Le prince, sentant sa santé s'altérer et comprenant la nécessité pour lui d'abandonner cette vie active dans les climats les plus divers, et ne voulant ou plutôt ne pouvant se séparer de cette infernale femme, inventa une fable indigne d'un grand seigneur, dont personne d'ailleurs ne fut dupe. N'osant pas sans doute la placer dans le parc, il fit construire, soi-disant pour un de ses amis avec lequel ils étaient convenus de se retirer et de vivre l'un près de l'autre, une maison attenante à un village voisin de sa propriété. Dire ce que le prince a dépensé dans cette maison est chose incroyable. Puis, comme tout le monde l'avait prévu, on apprit la mort du soi-disant ami, et l'on vit apparaître l'affreuse femme dont nous parlons. Sachant que le pauvre homme est retenu sous le sortilége de la sorcière, on ne lui en voulut pas

trop, mais on jura que si jamais il venait à disparaître, on la brûlerait vive. Sans avoir tout à fait disparu, il n'a guère plus sa tête, et deux fois déjà on a voulu la tuer; on prétend même qu'il y a un ou deux jours elle n'a échappé que par miracle à une nouvelle attaque. Voilà pourquoi je disais tout à l'heure à monsieur que je ne donnerais pas gros de sa vie.

Philippe, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit à des conjonctures se rattachant au récit qu'il écoute avec intérêt et même avec une certaine émotion, pensait involontairement à Mme Tamberli, à ses craintes, à ses prédictions. — Retourner, se disait-il tout bas, chez cette comtesse d'Arbois est peut-être imprudent; ne pas y revenir après l'avoir promis serait une honte, surtout si l'on savait que la peur m'en a empêché.

— Votre récit, mon brave Franck, m'a vivement intéressé, il m'a de plus appris ce que je désirais savoir; je vous suis donc très reconnaissant de vos informations. Je vais en faire mon profit, et, dans tous les cas, vous pouvez compter sur ma discrétion. Néanmoins ce que j'ai appris sur cette femme pique ma curiosité, et je ne serais pas fâché de la voir de plus près.

— Que monsieur s'en garde, répliqua vivement Franck, cette femme a un pacte avec le diable, et monsieur deviendrait sa victime aussi sûrement

que le prince, si ce n'était pire encore. Des gens du pays pleins de santé, mais qui avaient voulu la braver, se sont éteints sans que les médecins aient pu trouver la cause de leur mort.

— Ceci est mon affaire, repartit Philippe. En attendant, je vous remercie encore une fois de vos bons renseignements.

Franck s'étant retiré, l'artiste alluma un cigare et s'installa tout à son aise dans un fauteuil, en homme qui veut scruter à fond une affaire en réfléchissant à toutes ses phases possibles. S'il avait appris certaines choses imprévues, il se sentait du moins heureux d'être débarrassé d'une idée qui l'obsédait : la crainte d'apprendre que la femme désignée sous le nom de comtesse d'Arbois fût la maîtresse du czar. Il eût assurément préféré ignorer les relations qui avaient pu exister entre cette femme et le prince, qui lui paraissait un excellent homme et pour lequel il éprouvait une réelle sympathie; mais enfin, vu son état de santé, n'ayant aucun danger à redouter de ce côté, il se sentait l'esprit tranquille, faisant bon marché des balivernes de Franck relativement aux prétendus maléfices de la sorcière. — Si ces braves gens, se disait-il, connaissaient le quartier Breda, ils seraient moins étonnés de la quasi-ruine du prince, par la simple raison qu'ils verraient dans ce quartier ce genre de sorcières par centaines et leurs victimes

par milliers : sorcière en Russie dans cette circonstance, ou lorette à Paris, sont synonymes, le nom seul diffère, et, en sa qualité de Parisien, le mot ne l'effrayait point. Le docteur, pensait-il encore, pourra donc désormais aller chez cette femme et aussi soigner sa malade avec une quiétude parfaite, sans redouter de voir sortir de je ne sais où toute une légion de sbires, ces hirondelles de la Sibérie dont le nom seul, même par cette température, me glace jusqu'aux os. Voyons cependant, réfléchissons un peu aux informations de Franck. Je n'ai certainement rien à craindre personnellement de ces contes de sortiléges, mais en est-il de même de Mme d'Arbois? Cette femme, à en juger par ce que j'ai vu, semble jouer avec le danger ; car enfin si je ne m'étais pas trouvé là, c'était fait d'elle, ils l'auraient bel et bien noyée. L'engager à quitter ce pays en lui ouvrant les yeux sur les périls qui l'entourent est un devoir, et je n'hésiterai pas à le remplir demain. Elle ne peut pourtant pas ignorer les risques qu'elle court en persistant à y rester; il faut avoir des motifs bien sérieux pour braver ainsi toute une population. Quel peut être son but? voilà, je l'avoue, ce que je voudrais bien savoir. Que peut-elle espérer du prince maintenant, puisque la princesse ne le laisse plus sortir seul et que sa santé va déclinant tous les jours? A moins, comme je le disais, que ce ne soit une bravade, je

n'y comprends absolument rien. Mais une bravade n'est guère admissible. Si les femmes sont fortes en présence d'un danger imaginaire, elles sont prudentes quand il est réel, et ici il est indéniable à ses yeux. Je le répète, elle doit avoir de graves motifs. Si encore quelque indisposition pouvait venir à mon aide en lui faisant peur, en lui faisant comprendre toute l'importance de ne rien cacher au médecin, et principalement tout ce qui peut causer la moindre émotion, peut-être pourrais-je la décider à me confier ses desseins, les raisons qui la font agir, car elle doit sûrement en avoir pour s'exposer ainsi. Faire mon possible pour les découvrir doit être le but à atteindre demain, et je n'y manquerai pas ; mais réussirai-je ? Là est toute la question.

C'est en torturant son esprit de la sorte que pendant plus d'une heure notre artiste tourna et retourna toutes les phases de son argumentation, pour parvenir à connaître ce qui n'en resta pas moins à l'état d'énigme pour lui. Il remit donc au jour suivant le soin de faire tous ses efforts près de la jolie comtesse afin de savoir ce qu'il venait de chercher en vain.

Le lendemain, en effet, il franchit gaiement la distance entre le château et la maison où il se rendait. En entrant dans le parc, il aperçut, faisant face à la grille, Mme d'Arbois qui se diri-

geait de son côté comme si elle venait à sa rencontre. Cette femme, dont la beauté avait frappé notre artiste, lui parut encore plus belle que précédemment. De son côté, la séduisante comtesse, à la vue du docteur parisien, éprouva un mouvement de surprise ; la sereine figure de celui-ci, son maintien plus alerte, son aspect général enfin, si différent de la veille, causèrent de l'étonnement à Mme d'Arbois. Elle n'aurait peut-être pas été fâchée de le voir moins sombre que précédemment, mais il lui semblait qu'à ses allures dégagées, il s'était opéré quelque changement ; qu'elle le tenait moins en sa puissance, préoccupation d'autant plus naturelle que, par un ascendant irrésistible, elle se sentait entraînée vers cet homme et qu'elle craignait de tomber sous la sienne.

— Enfin !... fit-elle d'une certaine distance, voici donc mon excellent docteur.

— Mais, je ne suis pas en retard, dit-il en regardant sa montre après l'avoir saluée. Comment allons-nous aujourd'hui ? Il ne s'est pas produit d'accident après mon départ ?

— Du tout, du tout, cher monsieur, je me porte à ravir, à une petite misère près cependant, dont je vous parlerai. Et vous-même, vous n'avez rien éprouvé de la vilaine émotion que je vous ai causée hier ? Sans votre présence, cher docteur, c'était fait de moi.

— Toute autre personne, madame, aurait peut-être ressenti quelque chose à la suite de l'événement en question ; le médecin seul n'a pas ce droit, son temps ne lui appartient pas.

— Ce dévouement, monsieur, connu et apprécié de tout le monde, rehausse encore votre honorable profession ; mais enfin elle ne vous met pas toujours à l'abri d'accidents souvent fort graves. Je suis heureuse qu'il en ait été autrement cette fois.

XXVIII

LA RÉALITÉ D'UN RÊVE DE BONHEUR.

— Puisque nous parlons de cette vilaine chose, dit l'artiste en offrant le bras à la comtesse, je voudrais bien, madame, si je ne craignais d'être indiscret, vous adresser une question. Toutefois, ajouta-t-il après avoir porté son regard de côté et d'autre, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous

causerions plus tranquillement dans votre ravissant salon.

— Je vous l'aurais déjà proposé, monsieur ; mais me rappelant l'effet qu'il a paru vous produire hier, je ne l'osais pas.

— Votre salon, madame, comme celle qui le possède, en le voyant pour la première fois, m'a ébloui ; mais on s'habitue et l'on s'attache si vite à tout ce qui charme, qu'involontairement on s'y sent attiré. Ne trouvez-vous pas, ajouta-t-il en entrant dans la maison, que nous serons mieux ici, loin des regards plus ou moins discrets de vos jardiniers ?

— Je vous le répète, cher monsieur, je vous aurais déjà offert d'entrer, sans les raisons dont je parlais tout à l'heure ; nous pouvons cependant tout concilier en passant dans une autre pièce.

— Hier, madame, vous m'avez offert de visiter votre maison, et...

— Et vous avez refusé, dit M[me] d'Arbois en l'interrompant.

— C'est vrai, madame, et je vous le demande aujourd'hui.

— Autrefois, cher monsieur, les dames seules étaient capricieuses, répondit la comtesse toujours sous la préoccupation du changement qui s'était opéré chez le docteur. Mais, décidément, vous anticipez sur les droits que jusqu'ici on nous

accordait exclusivement. Voulez-vous visiter la maison avant de m'adresser votre question ou après?

— Avant, madame, avant. Ce que j'ai à vous demander peut nous mener loin, et dans les conversations sérieuses il ne faut pas de distraction, et encore moins d'interruption.

— Mais vous me faites peur, cher monsieur. De quoi s'agit-il donc?

— Il s'agit, madame, de votre tranquillité, et..., ajouta-t-il avec un peu d'hésitation, de mon bonheur! Il n'y a là, comme vous le voyez, rien de bien effrayant pour vous.

— Oh! tant mieux, fit-elle avec un visible soulagement; je ne sais pourquoi, mais j'ai été réellement impressionnée. Suis-je sotte!... Passez par ici, cher monsieur, dit-elle en ouvrant la porte d'une pièce contiguë au salon, où l'artiste, dès son entrée, poussa une exclamation.

— Oh! le délicieux boudoir! s'écria-t-il émerveillé.

En effet, cette pièce avait quelque chose de féerique. Soit que ce fût afin de modérer les rayons du soleil pour la conservation des soieries d'une richesse inouïe dont il était entièrement tapissé; soit que ce fût pour tempérer ces rayons et obtenir ainsi des tons d'une lumière amortie et mieux faire ressortir les belles nuances des étoffes; soit que ce fût contre les froids de l'hiver si rigoureux dans

ces pays; soit enfin pour tous ces motifs réunis, chaque fenêtre avait un double vitrage. Le premier, c'est-à-dire celui de l'intérieur, était diaphane, et, selon qu'il était ouvert ou fermé, il favorisait ou neutralisait celui de l'extérieur, composé de verres de couleurs différentes, et laissait à volonté pénétrer dans la pièce, en les tempérant, une diversité de nuances qui se confondaient avec celles des riches étoffes dont se composaient les tapisseries et l'ameublement de ce boudoir. L'effet de cette combinaison très heureuse, joint à une profusion de plantes naturelles des plus rares, était vraiment magique. Et comme s'il ne suffisait pas de frapper les regards, que l'on eût voulu prédisposer les sens à la rêverie, une collection d'admirables orchidées était disséminée dans toute la pièce; leurs fleurs aux mille formes plus bizarres les unes que les autres, leurs ravissantes nuances variées à l'infini et le suave parfum qui s'en exhalait, achevaient de transporter l'imagination vers de vaporeuses fictions. Aussi notre artiste se crut-il en proie à des hallucinations.

— Mais ceci tient du merveilleux, madame, et ne semble point fait pour des mortels, à moins toutefois que ce ne soit pour leur donner une idée du paradis de Mahomet. Rien n'y manque, madame, pas même l'une des houris, de ces beautés célestes promises à ses croyants par le prophète, et dont

l'espoir de la possession a un attrait si puissant pour le musulman, qu'il pousse l'abnégation jusqu'à l'abandon de lui-même.

— Votre comparaison est flatteuse pour mon boudoir, monsieur, mais beaucoup trop pour moi, avouez-le, fit la comtesse avec un sourire de satisfaction. D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous commettez une erreur en disant que rien n'y manque.

— Rien absolument, madame, répondit l'artiste en lui prenant la main avec intention et en faisant asseoir la comtesse sur un canapé à son côté, et je doute que les houris de Mahomet soient plus belles, plus séduisantes que celle-ci.

— Cependant, monsieur, demanda-t-elle presque à demi-voix, en affectant la timidité et l'embarras, où voyez-vous le musulman?

— Vous êtes un ange! fit pour toute réponse Philippe en l'embrassant avec transport.

— Je le tiens, pensa la belle comtesse.

— Elle est à moi, se dit tout bas notre artiste.

L'un et l'autre avaient donc les mêmes désirs; mais à l'inverse de bien des situations similaires, où des réflexions silencieuses se font sans autre mobile en jeu que l'amour-propre ou l'intérêt, il y avait ici, entre cet homme qui avait été d'une froideur rare avec toutes les femmes depuis son malheur, et Mme d'Arbois, chez laquelle tout sentiment, de son aveu même, avait jusqu'ici brillé par son absence,

et pour qui toute démonstration d'affection devait être calcul, comme dans la lorette du type le mieux réussi, une puissance d'entraînement réciproque invincible, dont chacun d'eux était effrayé.

— Eh bien! fit-elle avec un trouble réel cette fois, si c'est ainsi que nous visitons la maison, nous ne sommes pas près d'avoir fini. Venez, monsieur, venez, ajouta-t-elle en essayant de se lever.

— Visiter votre maison? répéta notre amoureux, en la retenant assise, pourquoi faire un pas de plus! Ce boudoir n'est-il pas le réveil, la réalité d'un rêve de bonheur? Tout s'y trouve réuni, madame, même celle qui faisait le charme du songe et vers laquelle on se sent irrésistiblement entraîné.

Mme d'Arbois, pour toute réponse, posa sa main sur celle de l'artiste et resta rêveuse.

— Convenez, madame, reprit Philippe, que l'existence réserve quelquefois d'étranges singularités. Je viens dans ce pays, appelé pour des devoirs de ma profession, et, peu de jours après, sans avoir rien fait pour cela, je me trouve sous l'ascendant d'une femme, d'une idée fixe qui ne me quitte ni jour ni nuit, sans que le plus petit indice puisse me faire présumer si je dois espérer la moindre réciprocité.

La comtesse ne répondit pas, mais son embarras augmentait visiblement.

— N'est-ce pas, madame, j'ai raison? dit-il en)aisant la main de Mme d'Arbois.

Puis, après un moment d'attente, il ajouta d'un .on mélancolique :

— Vous ne me répondez rien, madame?

— Il y a des silences qui ont leur éloquence, nonsieur, répondit Mme d'Arbois à voix basse et ıvec un trouble extrême

— Vous êtes un ange! dit Philippe en passant son bras autour des épaules de la belle comtesse pour l'attirer doucement à lui.

Mais, loin de rencontrer la plus légère résistance, celle-ci, comme si elle n'avait plus conscience de ses actions, laissa doucement obéir et incliner son corps jusqu'à ce que sa tête s'appuyât sur l'épaule de l'artiste, qui, tremblant d'émotion, en contemplation devant cette belle figure immobile dont les yeux fermés auraient pu faire croire à un doux sommeil, l'approcha lentement de la sienne comme s'il eût craint de la réveiller, posa ses lèvres sur la ravissante bouche de la comtesse, et tous deux, dans un silence absolu où l'on n'entendait que le bruit discret de leurs baisers, restaient sans bouger comme si une attraction invincible les eût empêchés d'éloigner leurs têtes. Philippe, cependant, craignant sans doute pour son adorée la gêne d'une fausse position, la releva délicatement sur le canapé et rompit le premier le silence.

— Quel langage, madame, pourrait exprimer ce que l'on ressent dans certains moments près d'une femme aimée !

— Vous parliez tout à l'heure de rêves, monsieur, fit-elle en arrangeant ses cheveux et comme si elle se parlait à elle-même, je me demande encore si je suis éveillée ou si je ne suis pas victime de quelque hallucination. Vous vous plaigniez il y a un instant de vous trouver sous l'ascendant d'une femme; mais que dirais-je donc, moi, qui ne me sens plus la force ni même le courage d'opposer la plus petite résistance à un homme qui m'était complètement inconnu il y a si peu de jours encore. Les femmes, en général, sont plus ou moins coquettes, monsieur; mais toutes, quel que soit le sentiment qui les agite, les entraîne, sentent dans certaine situation ce besoin de retenue, de respect de leur propre dignité, qui les empêche de se laisser aller même à ce qu'elles désirent le plus ardemment. Vous l'avouerai-je? j'ai peur. De quoi, me direz-vous? Je l'ignore, mais je me sens craintive !...

Philippe, jugeant une diversion opportune, et trouvant le moment peu favorable, dans l'état de trouble où se trouvait la comtesse, pour lui parler des dangers qu'elle courait, lui rappela que lors de son entrée dans le parc, elle lui avait parlé d'une consultation.

— D'une consultation ? répéta-t-elle dans l'atti-

tude d'une femme qui cherche à se souvenir ; vous devez vous tromper, cher monsieur ?

— Nullement, dit l'artiste. Après avoir répondu à ma demande sur l'état de votre santé, vous avez ajouté : « A une petite misère près, dont je vous parlerai. » Vous voyez, madame, que j'ai bonne mémoire.

— C'est vrai, monsieur, je me souviens à présent; mais...

— Mais... ? fit l'artiste.

— Je n'ose plus, monsieur, répondit la comtesse embarrassée.

— Comment, vous n'osez plus ? Quand il s'agit de maladies, l'homme disparaît devant le médecin, madame, et l'on ne doit pas avoir de secret pour lui. Je désire donc connaître la nature de votre indisposition, par la simple raison qu'une futilité est souvent un signe avant-coureur d'une affection sérieuse, et aujourd'hui plus que jamais, ajouta-t-il en l'embrassant de nouveau, j'ai le devoir de veiller sur la santé d'un être chéri.

— Je vous en supplie, pas aujourd'hui, fit-elle avec le même embarras et avec un regard si caressant, qu'il transporta de bonheur notre artiste. D'ailleurs il s'agit seulement de quelques boutons sous l'aisselle; cela ne peut avoir de gravité, n'est-ce pas, monsieur ?

— D'abord, mon ange bien-aimé, je ne veux plus

entendre ce mot de *monsieur*, suranné pour nous maintenant. Ensuite il est indispensable que je m'assure de la nature de ces boutons, qui pourraient n'être que l'indice d'un léger eczéma, mais néanmoins être aussi un signe d'anthrax prochain : il y a nécessité de juger par moi-même.

Pour toute réponse la comtesse leva encore ses grands yeux noirs sur son amoureux et posa de nouveau sa charmante tête sur son épaule.

— Eh bien ! fit l'artiste en baisant la jolie bouche qui se trouvait à sa portée, ouvrez donc votre corsage.

— Demain !..... mon ami, dit la comtesse à demi-voix, son regard passionnément attaché sur celui de Philippe... Êtes-vous content ? demanda-t-elle avec intention, après un moment de silence, en passant ses doigts dans la barbe de l'artiste, comme si elle jouait avec.

— Vous me demandez si je suis content ! Si je feignais de ne pas l'être, que penseriez-vous? dites, mon ange adoré ? fit-il en prenant des deux mains les joues de Mme d'Arbois et attirant vers lui sa belle tête.

— Je penserais, mon ami, ce que vous pourriez dire si je cherchais à vous dissimuler mon bonheur. Tout à l'heure je vous disais que toutes les femmes étaient plus ou moins coquettes ; vous ne supposez pas, j'imagine, que j'ai la prétention de faire ex-

ception à cette règle; non, ce serait une erreur: rien n'a autant d'attrait pour elles que de plaire, même pour l'unique satisfaction de préoccuper l'esprit d'un homme. Pure coquetterie, rien de plus, car il serait difficile d'admettre qu'une femme jolie puisse s'attacher à tous ceux qui la recherchent. La coquetterie dont je viens de parler est donc chose naturelle; seulement il faut distinguer la femme qui plaît par l'aspect seul de sa beauté, de ses charmes, sans rien faire pour attirer l'attention d'un homme, de celle qui a recours à des stratagèmes qui ne sont en réalité que des agaceries plus ou moins directes. Cette dernière, il ne faut pas s'y tromper, joue gros jeu. Car, en ceci comme dans bien d'autres actes, il arrive souvent qu'en voulant prendre son adversaire, on se trouve pris soi-même. Vous voyez devant vous une victime de son imprudence. Me pardonnerez-vous ma franchise, mon ami ?

— Comment, démon adoré, vous avez voulu vous emparer de mon pauvre esprit ? Mais vous y avez réussi à merveille, je vous assure.

— Sais-je moi-même ce que j'ai voulu faire ? Une seule chose semble m'apparaître claire, celle-là...

— Laquelle, ange chéri ?

— La folie, mon ami.

— Oh ! l'aimable plaisanterie ! s'écria l'artiste.

— Je ne plaisante pas, croyez-le... Mais, dit-elle, comme si une réflexion soudaine lui était venue, vous devez pouvoir expliquer l'état d'exaltation où je me trouve, vous qui, pour les besoins de votre profession, avez dû étudier la physiologie et les phénomènes de la vie qui s'y rattachent.

— Je ne vois là, ma bien-aimée, que des choses très naturelles; et au risque de vous faire rire de ma crédulité, je vous demanderai ce que vous voyez donc de si extraordinaire qu'en présence de l'attraction irrésistible qui m'attire vers vous, inexplicable, j'en conviens, il se trouve un peu de réciprocité?

— Non, cette réciprocité ne m'étonnerait point, mon ami, si d'autres symptômes ne me faisaient douter de ma raison. Tout à l'heure je vous faisais conna`tre la propension des femmes en général en matière de coquetterie; j'ai eu la franchise d'avouer que je n'en étais pas exempte et la sincérité de vous faire connaître mon intention de l'exercer contre vous. Eh bien! à moins que vous ne me preniez pour une femme galante, c'est-à-dire pour une femme que je ne suis pas, il me paraît difficile de voir quelque chose de normal dans ma disposition d'esprit.

— Mais, mon ange adoré, je ne vois là rien d'anormal : votre cœur aimant a deviné dans le mien un amour sincère, et il s'est établi un cou-

rant magnétique qui tend mystérieusement à les rapprocher l'un de l'autre. Rien de plus ordinaire.

— Rien de plus ordinaire, dites-vous? Mais alors vous n'avez pas saisi mes paroles et encore moins compris ma pensée ! Comment, vous trouvez naturel que, voulant me faire aimer de vous et conserver à mon cœur toute son indépendance, pour ne pas dire son indifférence, j'en sois venue à l'état de démence où je me sens? car j'en suis à ce point, tant je voudrais vous convaincre de ma sincérité, à ne plus pouvoir cacher même mes vilains desseins. Ayant appris l'arrivée d'un médecin de Paris, j'en fus immédiatement instruite; il en a été ainsi de l'endroit où vous deviez pêcher. Et comme j'ai de graves motifs pour suivre la maladie du prince, je résolus de m'emparer de votre cœur afin de faire servir votre amour à mes projets. J'ai si bien réussi, que vous tenez aujourd'hui tout mon être. Il est, hélas ! sous votre dépendance. Vous le voyez, mon ami, on ne peut avoir plus de franchise.

— Je vous en supplie, madame, dit l'artiste, dont la figure trahissait l'agitation de son âme, ne continuez pas ainsi; il y a des moments où un pareil langage dans la bouche d'une femme adorée peut égarer la raison humaine.

— Après vous avoir vu, reprit la comtesse inattentive aux observations de son amant, je ne sais ce qui envahit mon esprit; mais je n'eus qu'une idée,

un désir : vous revoir. Depuis ce moment, quel mobile mystérieux me pousse, je l'ignore ; seulement je sais que, loin d'avoir gardé cette indépendance de sentiment qui aurait fait ma force, j'ai indissolublement enchaîné ma liberté ; et désormais, je ne peux me le dissimuler, dominée par l'idée fixe dont je parlais, sous l'influence d'une puissance invincible qui m'entraîne, je me sens bercée de douces espérances qui ne sont peut-être que les illusions de la folie occasionnée par mon grand désir d'aimer un homme dont je ne pourrais plus me séparer maintenant.

— Adorable enchanteresse, ange du ciel ! exclama l'artiste avec frénésie en l'attirant à lui, vous êtes donc l'idéal, la personnification d'un songe de bonheur ! Oh ! je vous en supplie, redites-moi vos tendres et magiques paroles !

Et tous deux, l'œil passionnément ardent, reflétant une même pensée, elle par une exaltation outrée, inconsciente, lui par une imagination surexcitée, enflammée, ils confondirent leur âme dans un élan de délire où la raison sombre dans une suprême volupté ; sentant mutuellement battre leur cœur, les lèvres de l'un frénétiquement pressées contre celles de l'autre, chuchotant des mots inintelligibles, ils restèrent en extase le temps que dure un rêve de félicité.

— Il y a un moment, mon ange bien-aimé, dit

enfin l'artiste après un assez long silence, vous assuriez que rien ne pourrait à présent vous séparer de moi; je vous fais ici la même promesse : désormais je m'attache à vous pour ne plus nous quitter.

— Merci de cette bonne parole, mon ami, répondit la comtesse un peu honteuse en relevant timidement sa tête appuyée sur l'épaule de son amant, comme si elle avait voulu cacher sa figure. Vous croyez donc à mon amour ? demanda-t-elle avec une certaine crainte.

— Votre sincérité, mon ange chéri, m'impose la même franchise, et je croirais manquer à tous mes devoirs d'honnête homme, si, pour cacher ce que je ressens près de vous, j'avais recours à la dissimulation. Oui, femme adorée, oui, j'y crois, et j'avouerai même que cette croyance me fait éprouver un indicible bonheur! En douter maintenant, serait pour moi une terrible déception.

— Oh! mon ami! fit-elle d'un ton de reproche.

— J'y crois tellement, reprit l'artiste, que je veux vous en donner une preuve immédiate.

— Laquelle, mon ami? fit-elle avec un sentiment de satisfaction marqué.

— Mais peut-être ne consentirez-vous point à ma demande? dit Philippe.

— Exprimer un doute sur mon consentement à l'un de vos désirs, c'est mal, répliqua la comtesse :

j'adhère d'avance à tout ce qui peut vous être agréable. De quoi s'agit-il?

— Il s'agit, répondit l'artiste, de quitter ce pays pour toujours ; y consentirez-vous ?

— C'est si peu de chose pour moi, que mon intention était de vous faire la même proposition. Si vous aviez pu lire dans mon cœur cette nuit, ou plutôt dans cette longue insomnie, car j'ai vainement attendu le sommeil, vous auriez jugé alors si vous me demandez un sacrifice. Vivre loin de ce pays maudit que j'abhorre, me disais-je, passer ma vie avec cet homme à qui je donne mon cœur, mon âme, mon existence, dans un endroit retiré, loin de toute tentation.... Oh ! non, je ne veux pas qu'on me le prenne maintenant, fit-elle avec transport en serrant la tête de l'artiste dans ses mains et en la baisant avec effusion ! *Non*, reprit-elle avec une énergie d'expression où il y avait presque de l'égarement, je ne veux pas que *tu* appartiennes à une autre femme, ou je la tuerai impitoyablement... Pardonnez-moi, mon ami, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée et comme si elle était effrayée d'elle-même, vous voyez bien que je suis folle...

— Calmez-vous, cher ange ! Pourquoi cette vaine frayeur ! ne vous ai-je pas promis de ne jamais vous quitter ?... Oh ! pardon, je me trompe, reprit-il en avançant ses lèvres sur celles de sa maîtresse, j'ai

voulu dire : ne *t'ai-je* pas promis de ne jamais *te* quitter ?

— J'aime mieux cela, mon ami ; il me semble que vous m'appartenez davantage.

— Eh bien ! c'est donc à votre tour d'oublier? demanda Philippe.

— Je ne sais plus où j'ai ma pauvre tête, mon ami ; j'ai voulu dire : il me semble que *tu* m'appartiens davantage. Mais ces mots, en y réfléchissant, ne sont-ils pas encore la preuve de ma démence ? Je m'attache passionnément à un homme, je veux qu'il m'appartienne exclusivement, et je ne sais seulement pas s'il s'appartient lui-même. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit-elle avec désespoir... Si tu allais m'apprendre que tu es marié, cette idée seule m'effraye..... Tiens, sens cette main tremblante. Aie pitié de moi, je t'en supplie ; ne trompe pas une malheureuse qui n'a probablement pas conscience de sa position, car, je suis forcée de l'avouer, je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve.

Et pâle, craintive, dans une grande agitation, en proie à des crises intermittentes de surexcitation et d'accablement extrême, elle se laissa retomber sur le dos du siége où elle se trouvait.

— Mais c'est de l'enfantillage ! s'écria Philippe effrayé. Comment, quand je suis garçon, libre comme l'air, se bouleverser ainsi ? Calme-toi, ma bien-aimée, disait l'artiste en lui prodiguant toutes

sortes de caresses ; tu sais bien que je suis à toi, à toi seule, mon ange chéri. Tu ne peux pas ignorer que je suis le plus heureux des hommes...

— Cela va un peu mieux, dit-elle d'une voix mélancolique en pressant la main de son amant, mais toujours dans la même immobilité. Cette idée à laquelle je n'avais pas songé!...

— Tranquillise-toi, ma bonne amie, reprit l'artiste, rien ne s'oppose au genre de vie qu'il nous plaira d'adopter. Je te le répète, entièrement libre, nous avons le choix d'arranger notre existence au gré de nos désirs.

— Peut-être, demanda la comtesse d'une voix faible, me trompes-tu pour calmer mon tourment?

— Quelle erreur ! répliqua l'artiste. Je te le jure devant Dieu, qui nous entend, je suis entièrement libre. Me croiras-tu maintenant?

— Oui, mon ami, répondit-elle en essayant de sourire. Comme j'ai chaud, fit-elle en passant sa main sur son front.

Philippe, en effet, aperçut sur la figure de sa maîtresse une innombrable quantité de gouttelettes; c'était une transpiration abondante qui annonçait la fin de la crise.

— Êtes-vous contente, êtes-vous rassurée cette fois, mon bel ange? demanda l'artiste d'un ton à lui faire remarquer combien ses alarmes étaient vaines.

— Oui, mon ami, je suis très contente de ce que vous m'avez appris, et pourtant je ne puis me défendre d'une vague inquiétude. Il y a de bons et de mauvais pressentiments : Dieu veuille que les premiers seulement me soient réservés.

— N'êtes-vous pas, ma bien-aimée, d'un esprit un peu chagrin? J'ai compris tout à l'heure, par votre incertitude sur ma position, une appréhension légitime; je pouvais en effet être marié, rien de plus ordinaire; mais complètement rassurée sur ce point, je cherche en vain vos motifs d'angoisses. D'un autre côté, consentant à vivre aussi retiré que vous le désirerez, où voyez-vous matière à se tourmenter? Naturellement, je ne peux penser à habiter un pays comme celui-ci, et vous vous montrez aussi éloignée que moi-même d'une semblable idée; tout est donc pour le mieux, et vous devez avoir une quiétude parfaite. Mon bonheur, c'est facile à comprendre, ne peut exister qu'à cette condition.

— Vous auriez raison, mon ami, si, gardant ma dignité comme toujours une femme a souci de le faire, j'avais pu rester maîtresse de moi-même; mais trouvez-vous naturel que la vue seule d'un homme ait porté un trouble tel dans tout mon être, et qu'au risque de me faire mal juger par lui, j'aie voulu, dans un moment d'incompréhensible démence, m'assurer la possession de cet homme, au risque, comme je vous le disais, de m'attirer son

mépris? Voir là une chose naturelle, c'est ne pas connaître les femmes en général, et moi en particulier. Mon caractère se trouve-t-il faussé par mes malheurs, ou bien suis-je comme ces êtres issus de deux races différentes, qui portent avec eux les qualités et les défauts de l'une et de l'autre? Je ne sais; mais ce que je ne peux ignorer, c'est que je sens en moi, dans ce moment, deux femmes distinctes dont l'une rougit de l'autre. J'en suis arrivée à ce point de me demander si ce qui s'est passé est une réalité ou le songe d'une âme malheureuse!... Enfin, mon bien-aimé, fasse le ciel que ce rêve, ce bonheur inespéré qui dure depuis si peu de temps ne soit pas pour moi d'un mauvais augure!

— Je ne puis m'expliquer, mon bon ange, vos idées noires. Vous avouez vous-même votre bonheur et vous vous fatiguez l'esprit de je ne sais quelle chimère : ce n'est point là de la raison ; et il en faut, si vous ne voulez pas être grondée par cet homme qui vous aime tant.

— J'avoue mon bonheur, mais je garde le sujet de mes appréhensions, et, si vous y tenez, je vais vous en faire toucher une du doigt. Nous sommes d'accord pour nous éloigner de ce vilain pays, mais le serons-nous sur le choix de notre future résidence? C'est ce qui me tourmente, mon bien-aimé.

— Où pourrions-nous avoir la pensée d'aller, mon ange, si ce n'est à Paris?

— C'est justement le seul endroit où je ne voudrais pas habiter. Trouvez-vous maintenant que mes appréhensions sont des chimères? Paris! la ville maudite où l'on vit dans une atmosphère de tentations; où l'inexpérience devient la proie de la rouerie; où l'honnête homme se laisse souvent détourner d'affections vraies par des intrigantes qui font commerce de leurs charmes et les livrent à tout venant, s'il est un enchérisseur sérieux; où la jeunesse sans fortune se laisse séduire par la ruse, qui fait adroitement miroiter à ses yeux la richesse et les jouissances qui en dépendent, dont toutes les jeunes femmes sont avides. Je n'ai jamais pu comprendre, mon ami, que deux êtres qui s'affectionnent, consentent à établir leur résidence dans une ville où l'existence se passe sans avoir le temps de s'aimer. Et je t'aime, moi, vois-tu? mon bon ange! Ton amour sera désormais ma vie, et cette vie, oh! je te la donne bien volontiers.

— Mais, ma bien-aimée, tu ne réfléchis pas à ma profession. C'est à Paris, et non ailleurs, que je peux l'exercer avantageusement. Puis ma famille, mes affections, y songes-tu?

— Vous voilà bien tous, messieurs les Français : pour vous, il n'y a que Paris; hors de là, c'est le néant. Il semble, à vous entendre, que nulle grande réputation n'existe dans les autres capitales de l'Europe. Et d'ailleurs que m'importe une profession?

Ne suis-je pas assez riche pour nous deux? Quant à vos affections, je ne veux que les miennes. Tu n'en auras pas d'autres, n'est-ce pas, mon bien-aimé? ajouta-t-elle en lui témoignant toutes sortes de caresses.

— Tu es une adorable créature, répliqua l'artiste, et je t'aime plus que je ne saurais te le dire; mais tu dois bien comprendre qu'il y a affection et affection. Je suis si heureux de te réserver sans partage l'une d'elles, que les autres ne peuvent et ne doivent te porter le moindre ombrage. Quant à ta fortune, dont tu viens de parler, c'est ta propriété, et tu peux naturellement en disposer selon tes désirs. A ta place, je l'emploierai en bonnes œuvres, au soulagement des malheureux, par exemple, ou à toute autre œuvre charitable ou philanthropique; seulement, ajouta-t-il, avec force ménagements et force caresses, il ne doit jamais plus en être question entre nous. Ton ami n'est pas riche, il a cependant une aisance et une profession qui suffisent à une vie simple et modeste; il t'offre de la partager avec lui.

Philippe fut doublement satisfait de la circonstance qui venait de se présenter sans provocation de sa part; il avait trouvé une occasion qu'il guettait : d'abord, afin de juger du degré de sensibilité qui existait chez cette femme; puis il n'était pas fâché de la mettre à même de lui faire des confi-

dences si tel était son désir, ou de la forcer à parler au besoin, ainsi qu'on le verra plus loin. Son souhait avait pleinement réussi sur le premier point; la rougeur était montée au front de sa maîtresse, sa figure était devenue cramoisie, et nul doute qu'elle n'eût vivement ressenti l'amertume de sa position.

— Prendrez-vous encore mes appréhensions pour des chimères, mon ami? demanda-t-elle toute confuse, d'une voix tremblante. Croyez-moi, cependant, ne condamnez jamais les malheureux sans les entendre, sans connaître leur passé.

— Je n'accuse nullement, cher ange, et je n'ai rien à voir dans le passé; c'est vous dire que l'avenir seul m'intéresse. Il me préoccupe à ce point que je vous engage fortement à ne plus résider dans ce pays, où vous courez les plus grands dangers. Et si vous vouliez être agréable à votre ami, vous le quitteriez dès ce soir ou demain au plus tard; vous iriez m'attendre à Revel, où je vous rejoindrai dans trois ou quatre jours, dernière limite pour mon séjour au château.

— Vous n'y pensez pas, mon ami; croyez-vous donc que je puisse laisser ma maison ainsi? il me faut bien le temps d'apprêter et de faire emballer ce que je dois emporter. Mais nous causerons de tout cela demain, il est trop tard aujourd'hui; et comme le jour baisse, que je ne veux pas avoir

d'inquiétude après votre départ, j'aime mieux ne pas vous voir vous attarder. Quant au danger me concernant, dont vous m'avez parlé, ne craignez rien, il n'est pas au point de vous en préoccuper.

— C'est là une erreur dans laquelle je ne puis vous laisser; non seulement il y a péril pour vous à prolonger votre séjour ici, mais ce péril est encore plus grand que vous ne le supposez. La présence du prince vous protégeait, était en quelque sorte votre sauvegarde; tandis qu'aujourd'hui, touchant au terme de sa vie, ses jours pouvant se compter, le nombre, n'en doutez pas, en est restreint. Il peut encore vivre une semaine, comme il peut aussi mourir avant, peut-être demain; et le jour de sa mort, croyez-le bien, serait celui de la vôtre. Il y a donc urgence à quitter au plus vite cette maison, sur laquelle, si vous suivez mes conseils, je vous propose de veiller et même de faire emballer tout ce que vous me désignerez.

— Il me serait difficile, sinon impossible, mon ami, de te faire comprendre mon agréable impression, ma reconnaissance en présence de l'affection que tu me témoignes; je t'en remercie : tu verras par la suite si j'en étais digne. Les souffrances morales, vois-tu, et Dieu sait si j'en ai eu ma part, surtout de celles qui touchent à la fierté d'une femme, rendent un cœur, quand on lui marque de la tendresse, de l'attachement, capable du plus

grand dévouement, et si jamais l'occasion s'en présentait, tu pourrais juger de celui de ta future compagne. C'est te dire, mon bien-aimé, combien je suis sensible à l'affectueux intérêt que tu me portes. Cependant, calme tes craintes quant au danger que je cours et que tu t'exagères. Tu te bases sur le péril réel, celui que j'ai couru lors de ton heureuse intervention; mais ce jour-là j'ai été surprise : ils ont probablement entendu notre conversation et ils m'auront guettée. Comme je cherchais à éviter les rayons du soleil, je longeais tout près la lisière d'un petit bois, lorsqu'ils ont sauté sur moi à l'improviste, sans que j'aie eu le temps de me défendre. Les lâches, fit-elle avec indignation, ils se mettent trois pour attaquer une femme. Il est vrai, ajouta-t-elle avec une certaine satisfaction, que les deux fois qu'un seul s'est présenté, je lui ai ôté l'envie de recommencer.

— Mais qui te prouve, ma bonne amie, qu'ils ne recommenceront pas?

— La terre qui les recouvre, répondit fièrement Mme d'Arbois.

— Tu as raison pour ceux-là, dit Philippe, qui n'avait pu s'empêcher d'admirer ce qu'il y avait d'énergique dans le regard de sa maîtresse, mais d'autres peuvent les remplacer, tu en as eu la preuve.

— Demain, je te le répète, mon ami, nous ar-

rêterons le jour de notre départ; je ne demande pas mieux que de m'éloigner au plus tôt de ce pays maudit, crois-le bien, cependant faut-il encore le temps nécessaire.

XXIX

L'ILLUSION DÉTRUITE PAR LA RÉALITÉ. — STUPÉFACTION.

Notre artiste, au comble du bonheur, ravi d'une journée qui devait marquer dans son existence, prit congé de la charmante comtesse et retourna au château, où il arriva un peu plus tard que d'habitude. La princesse, toujours bonne, gronda le coureur d'aventures.

— Je ne crois pas, lui dit-elle, à des risques sérieux; néanmoins il est plus prudent de ne pas rentrer si tard.

— Le prince va-t-il mieux, madame?

— Non, répondit la princesse, au contraire; son état s'aggrave. Et vous, monsieur, vous avancez, m'avez-vous dit?

— Il n'y a plus lieu de s'occuper de moi, madame : à la rigueur, je pourrais me passer de la

présence du prince; mais comme je veux terminer entièrement demain, j'aime autant, si sa santé ne s'y oppose pas, l'avoir dans la matinée pour un coup d'œil général.

— Nous vous garderons, monsieur, dit la princesse, une bien grande reconnaissance pour votre complaisance, et mon fils n'oubliera jamais le service que vous lui aurez rendu.

— Le service que vous lui aurez rendu, répéta à part l'artiste. Eh bien, ce service ne la concerne donc pas? Décidément mon oncle avait raison : elle l'a jeté par-dessus bord.

Ce qui ne l'étonnait pas outre mesure depuis qu'il avait appris les souffrances morales endurées par cette femme.

— J'avais bien juré de tuer l'auteur de mes malheurs, si jamais je parvenais à le connaître, et je le tuerais encore, dit-il en s'animant, s'il me tombait sous la main; le ressentiment de cette pauvre femme est donc bien naturel.

Le prince ayant été obligé de se coucher dans l'après-midi et ne se sentant pas assez bien pour se lever à l'heure du dîner, notre artiste resta seul toute la soirée avec la princesse, ce dont il était enchanté; appréciant tous les jours davantage les grandes qualités de cette femme, il se plaisait dans sa société.

La conversation avec elle avait un charme qui

faisait oublier son âge. Aussi vit-il arriver avec regret l'heure du coucher, et si les convenances ne l'en avaient empêché, il aurait volontiers prolongé cet agréable tête-à-tête où il trouvait un véritable plaisir. Néanmoins, en homme bien élevé, il n'hésita pas, et après avoir présenté ses civilités à la princesse, il se retira. Rentré dans son appartement, il s'étendit sur son lit, mais pour se relever peu après ; ayant pris un cigare, il ouvrit une fenêtre, et là, dans ce calme absolu de la nuit à la campagne qui porte à la rêverie, en humant tout à son aise le havane qu'il venait d'allumer, il réfléchissait à sa délicieuse journée, aux étrangetés que le destin semble nous réserver. Comme son intention était de terminer son œuvre dans la matinée, il revint se coucher et finit cependant par s'endormir. En proie à une agitation sans motifs apparents, il dormit mal; aussi, dès la première lueur du jour naissant, il se leva et se rendit à son travail, auquel il se livra avec acharnement. Le prince ne se trouvant pas mieux, il dut se passer de sa présence, ce qui ne le contraria nullement : il n'était point fâché de rester seul pour examiner d'abord les moindres détails, et ensuite pour jeter un coup d'œil général sur l'ensemble. Après avoir bien considéré son sujet dans toutes ses positions, avoir tourné autour avec une attention soutenue, il prononça ces mots familiers à l'artiste quand il a

donné le dernier coup à son œuvre : « Je n'y touche plus. »

Après le déjeuner, Philippe, pas n'est besoin de le dire, s'esquiva au plus vite; il serait encore plus superflu de se demander de quel côté il porta ses pas. Où aurait-il pu aller dans sa disposition d'esprit, si ce n'est chez cette femme, objet de toutes ses préoccupations, qui s'était emparée à ce point de son esprit, de tout son être, qu'il commençait à se demander si Franck n'avait pas un peu raison en l'engageant à s'abstenir de la voir, car déjà la vie lui paraissait impossible sans elle, quand, lors de la disparition de sa Julietta, il avait fait serment de ne plus vivre avec aucune femme. L'amour à quarante ans serait-il donc pire qu'à vingt? se disait-il, effrayé de lui-même. C'est assailli par toutes ces réflexions qu'il arriva dans la demeure de la belle comtesse. En entrant dans le salon où elle se trouvait, et avant qu'un seul mot ait été prononcé, un élan réciproque les jeta dans les bras l'un de l'autre. Et dans cette étreinte passionnée, d'un long moment, leurs tendres embrassements seuls rompaient le silence qui régnait autour d'eux.

— Je te regardais venir, murmura-t-elle à voix basse, son regard caressant attaché sur cet homme qu'elle tenait toujours enlacé ; mais par crainte, en me trouvant près de toi, de ne pouvoir me contenir, je n'ai pas osé sortir, et j'ai préféré t'attendre ici.

— Tu es un ange! ma bien-aimée, un ange qui fera mourir son pauvre ami d'amour et de bonheur. Moi qui avais juré de ne jamais m'attacher à aucune femme, qui voulais vivre libre, indépendant de tout sentiment d'affection, et conserver ainsi ma liberté d'esprit et de corps, je ne me sens plus la force de te quitter un instant. Si tu savais combien cette nuit dernière m'a paru longue! impossible de m'endormir, ou si je m'assoupissais quelques instants, c'était pour faire des rêves dorés ou avoir d'affreux cauchemars.

— Eh bien! tu crois peut-être que j'ai dormi davantage, répliqua Mme d'Arbois en faisant asseoir son amant sur un canapé à côté d'elle, détrompe-toi, mon bien-aimé : j'ai passé une partie de la nuit à la fenêtre qui donne du côté du château. Comprends-tu un pareil enfantillage? il me semblait toujours que tu devais être dans le parc; je restai là plus ou moins longtemps, et naturellement je ne pouvais rien voir. Portant alors mon regard dans la direction où se trouvait cet homme chéri, ajouta-t-elle en l'embrassant avec tendresse, je me disais : Il dort lui, il ne pense pas à cette pauvre femme qui l'adore, l'ingrat! Oui, mon ami, je t'appelais ainsi. Faut-il te l'avouer, je t'en voulais, ou plutôt je m'en voulais à moi-même en me reprochant ma faiblesse, et je me recouchais, péniblement impressionnée, pour me relever peu de temps après. Car, sous

l'influence d'une agitation dont je n'étais pas maîtresse, mon imagination errante, insensée, te cherchait sans cesse... Tout à l'heure tu as prononcé une bien bonne parole, mon ami. Oh ! je t'en supplie, redis-la-moi encore ! j'ai tant besoin d'y croire.....

— Laquelle, mon ange ? demanda l'artiste.

— Celle que tu m'as dite pour m'assurer que tu n'as plus la force de me quitter un instant. Est-ce bien vrai? est-ce bien là ta pensée? Répète-la, je veux encore l'entendre de ta bouche chérie.

Et l'enlaçant de nouveau dans ses bras, en le dévorant des yeux, elle le comblait de ses caresses les plus tendres.

— N'en doute pas, mon ange bien-aimé, dit Philippe fou de bonheur, ton amant t'adore ; les battements de mon cœur, que tu dois sentir, n'en sont-ils pas l'irrécusable preuve ?

— Oui, répondit la comtesse, c'est vrai, je le sens, ce cœur chéri ! Oh ! pourquoi ne pas mourir dans un pareil moment !... Crois-tu que jamais on puisse rêver quelque chose de plus enviable ? dis ! fit-elle en redoublant ses caresses : s'endormir du sommeil éternel en sentant le cœur d'un homme adoré battre pour vous... Tu prendras ces paroles pour un effet de l'agitation d'une nuit d'insomnie ; il n'en est pas ainsi cependant, crois-le bien, car celle qui t'aime tant n'a pas la pusillanimité des femmes en gé-

néral ; néanmoins, je dois l'avouer, toutes les pensées qui sont venues assaillir ma pauvre tête cette longue nuit ont fini par me causer de l'épouvante, et comme je suis convaincue que tant de bonheur inattendu ne peut être chose naturelle, je me demande, malgré moi, si ce ne serait pas le chant du cygne !

— Es-tu folle, cher ange ? répliqua vivement l'artiste tout impressionné, en la pressant dans ses bras. De semblables idées quand un avenir plein de charme nous sourit ; que désormais nous devons passer notre existence à nous aimer ; lorsque dans quarante-huit heures nous quitterons cet affreux pays que j'ai en horreur. Apprête-toi, prends tes dispositions en conséquence, nous partons après-demain. J'ai tout arrangé dans ma tête cette nuit. Il y a au château un domestique affecté à mon service, c'est un homme sûr, et comme il doit venir avec moi à Paris, car je le prends au service d'un de mes parents, nous pouvons avoir toute confiance en lui ; il fera emballer ou il emballera lui-même, selon tes désirs, tout ce que tu voudras emporter, et nous l'attendrons à Revel. Il me tarde d'y être, vois-tu.

— Tu crois donc à des dangers sérieux, mon ami ?

— Oui, d'abord, répondit l'artiste, qui remarquait avec satisfaction l'heureux changement pro-

duit sur la figure de sa maîtresse en lui parlant du départ ; mais ensuite plus d'éloignement l'un de l'autre, ni nuit ni jour, la nuit surtout, si propice aux amoureux. Vois-tu la différence, ma bien-aimée ? au lieu d'être séparés par une distance de trois kilomètres, n'avoir plus qu'une même chambre, et le lendemain matin, en se réveillant, croyant sortir d'un songe, voir à son côté la réalité, et pouvoir se dire : Ce n'était donc pas un rêve!...

— Oh! oui, tu as raison, il faut partir sans retard : demain, si tu veux. La pensée seule de la vie en commun avec toi, du tableau que tu viens de tracer, pourrait égarer mon pauvre esprit. Différer le bonheur dont on peut jouir présentement, n'est-ce pas de l'aberration? Que t'importe que le prince vive ou meure; c'est de nous et non de lui qu'il s'agit. L'idée de me trouver seule avec toi demain au soir, en tête à tête à table, partout, et..... Mais conviens donc que je suis folle, fit-elle en lui prodiguant toutes sortes de tendresses.

— Non, je te l'ai déjà dit, loin d'être folle, tu es un ange. Mais tu viens de prononcer un mot qui me rappelle au devoir professionnel : tes marques d'affection, tes caresses, me feraient oublier Dieu lui-même, et m'empêchent de penser à la seule chose peut-être dont je n'aurais point dû perdre le souvenir. Otez votre corsage, madame, dit-il en jouant l'homme sérieux et en commençant à lui

dégrafer le haut de sa robe. Montrez-moi le bobo dont vous m'avez parlé. C'est sous le bras, je crois?

— Eh bien, monsieur! fit-elle sur le même ton de plaisanterie, dégrafer ma robe sans me demander la permission!.....

— Pardonnez-moi, madame, j'use de mes derniers priviléges de docteur... Voulez-vous me permettre... ?

— Tout ce que tu voudras, mon bien-aimé, répondit la comtesse en continuant à dégrafer elle-même son corsage, qu'elle ôta ensuite.

— Oh! les admirables épaules! s'écria l'artiste en les embrassant avec transport, dès qu'elles furent à découvert.

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon ami, dit Mme d'Arbois en levant son bras et en montrant son aisselle. C'est là que par moments je ressens l'irritation dont je t'ai parlé.

— Avec la meilleure volonté, madame, je ne puis rien voir, votre corset monte trop haut, je vous l'assure.

— Eh bien... Mais comment faire alors?

— Le moyen est des plus simples, madame, il n'y a qu'à l'ôter.

— Je le sais bien, monsieur; mais... Oh! mon Dieu, mon Dieu, que ces médecins sont exigeants, dit-elle en se rendant aux désirs du docteur. Êtes-vous satisfait, monsieur? demanda-t-elle avec un

peu d'embarras en levant son bras, après avoir posé son corset à côté d'elle.

— Ton bobo n'est rien, mon ange chéri, répondit l'artiste, moins occupé de l'endroit désigné que des alentours. Tu me demandes si je suis satisfait! mais quel mortel pourrait, même dans un songe, rêver quelque chose de plus beau que ce qui s'offre à ma vue en ce moment! C'est l'idéal de la perfection, mon adorée.

— Si tu pouvais lire dans mon cœur, tu serais heureux, mon ami, de voir la douce impression que je ressens quand tu me parles ainsi. Jamais je n'ai éprouvé un si vif désir de plaire, d'être belle. Je voudrais être la plus séduisante des femmes; l'idée seule de t'en voir regarder une autre me ferait mourir de jalousie. Tu n'auras pas d'attention pour d'autre, n'est-ce pas, mon ange bien-aimé?... Je serai à toi corps et âme; je n'aurai jamais une pensée que pour songer à ce qui peut t'être agréable. Me le rendras-tu un peu, dis, mon ami?

— Si je te le rendrai un peu!... Mais, je te le répète, quel mortel pourrait rêver un ensemble de perfection comparable à celui que j'admire! Quel homme resterait insensible, ne se sentirait pas transporté en contemplant tant de beauté dévoilée à ses regards! Joins à cela ta voix douce et affectueuse, tes paroles pleines de tendresse, et tu comprendras ce charme enchanteur où ton regard ca-

ressant et voluptueux me plonge! Je te le répète encore, tu feras mourir de bonheur ton amant, qui t'adore, t'idolâtre.

Et les lèvres de l'artiste, comme il en avait été de ses yeux passionnément animés, s'égarèrent autour de cet admirable buste dont la beauté des formes aurait surexcité l'imagination de l'homme le plus froid. En proie à une véhémence, à une exaltation compréhensible, il savourait son bonheur avec délice! le contour de l'épaule vers le dos lui paraissait si beau, qu'il ne pouvait se lasser de l'embrasser. Mais comme si quelque chose d'inattendu avait frappé ses yeux, il écarta davantage les garnitures de dentelle et regarda avec plus d'attention. C'était un signe ovale assez grand, placé au-dessous de l'omoplate. L'ayant examiné de plus près, sa figure devint cramoisi, pour se couvrir ensuite d'une pâleur inquiétante. La comtesse, s'en étant aperçue, parut effrayée :

— Qu'y a-t-il donc, mon ami? demanda-t-elle avec émotion.

— Rien, répondit froidement l'artiste, tout préoccupé de sa découverte.

— Comment, rien! Penses-tu donc que je suis aveugle, que je ne vois pas ta figure? Tu remarques donc quelque chose de grave dans mon affection, et tu veux me le cacher? avoue-le, mon ami, ajouta-t-elle visiblement impressionnée.

Philippe, qui cherchait déjà un moyen pour arriver à voir le pied de sa maîtresse sans lui donner l'éveil, saisit avec empressement l'occasion qu'elle-même lui offrait.

— Pas précisément, répondit l'artiste. Cependant, sans qu'il y ait de la gravité, il ne faut pas perdre de vue cette éruption. Tu n'as jamais éprouvé par ici, fit-il en touchant près de l'omoplate, de démangeaison, de cuisson, comme sous le bras?

— Jamais, mon ami.

— Et au pied, du même côté? demanda encore l'artiste.

— Pas davantage, je t'assure, répondit Mme d'Arbois.

— Tu dois pourtant y avoir remarqué une rougeur?

— Je ne m'en suis pas aperçue; mais nous pouvons nous en assurer, ajouta-t-elle en ôtant son bas. Tu le vois, il n'y a rien.

— Malédiction !..... se dit-il au comble de la stupéfaction, en saisissant convulsivement son revolver dans sa poche.

Mais le souvenir de son cher petit ange, lui étant venu aussitôt, lui donna le courage et la force de se contenir. C'était Julietta qu'il venait de reconnaître dans la comtesse d'Arbois, au moment, à coup sûr, où il y pensait le moins; et comme nous

l'avons vu au commencement de cet ouvrage par la remarque du père sur le même défaut de conformation d'un doigt du pied de la mère et de la fille, il avait voulu s'assurer de la réalité. La malheureuse femme, ne comprenant rien à ce qui arrivait, ne voyant dans le trouble de son amant qu'un indice de la gravité de sa position, se multipliait en caresses comme pour le tranquilliser. Lui au contraire, sentant tout son chagrin passé remonter à sa tête, la liaison du prince et de sa Julietta se présentant à son esprit, il éprouvait le supplice de la jalousie qui enflamme le cœur d'une soif de vengeance difficile à contenir; aussi avait-il une peine infinie à dissimuler ses ressentiments. La plus simple prudence cependant lui en faisait une loi. Comprenant que par la ruse seulement il pourrait découvrir où sa fille se trouvait, il parvint à se maîtriser; car à l'idée seule de revoir cette enfant âgée maintenant de dix-huit ans, quand il l'avait crue perdue à tout jamais, il sentait sa raison l'abandonner. Tantôt il lui prenait envie de se jeter à ses pieds, de se faire connaître et de la supplier de lui indiquer où était sa fille; tantôt, au contraire, il avait de la peine à se retenir pour ne pas la saisir d'une main, et son revolver en face, à hauteur de la tête, la forcer à dire ce qu'elle était devenue. Puis, réfléchissant qu'en définitive elle seule était maîtresse de son enfant, qu'elle

pouvait même, en exploitant l'amour paternel pour sa fille, s'en faire une arme contre lui, afin de le tenir à sa discrétion, il résolut, grâce à sa position supposée de médecin, d'avoir recours à la dissimulation et d'arriver ainsi à son but. Prenant donc tout à la fois un air soucieux, ce qui ne lui était point difficile, et un ton affectueux, ce qui l'était davantage, il continua à l'interroger en faisant en sorte d'agir sur son imagination.

XXX

L'INTERROGATOIRE.

— Mon bon ange, reprit l'artiste, sans vouloir t'effrayer, je dois cependant t'avouer que cette rougeur me fait soupçonner quelque chose d'assez grave; certes c'est guérissable, et j'espère bien en venir à bout. Je n'ai pas besoin d'ajouter, je pense, si je ferai mon possible; cependant je suis dans la nécessité de te prévenir que toi seule peux seconder ou neutraliser mes efforts. Extérieure-

ment, nous ne voyons qu'un léger symptôme de l'affection interne; ne pouvant pas juger *de visu* de son développement, il me faut trouver dans mes recherches, par tes indications, son degré d'intensité. Cette maladie, pour un médecin, ne peut être que le résultat d'émotions vives, sérieuses; il faut donc, par tes renseignements, me fixer sur ce qui a pu causer cet état de choses. Me promets-tu d'être sincère, afin de m'orienter d'une manière certaine? Réfléchis que ce n'est pas chez moi une question de curiosité, mais bien la possibilité de m'éclairer dans ton intérêt. Me tromper, serait tout simplement te tromper toi-même et rendre vains tous mes efforts.

— Je te promets, mon ami, de te répondre sans artifice, mais je te supplie en même temps de ne me questionner que sur ce qui est indispensable à tes recherches. Tu m'as dit que le passé ne t'occupait pas, que l'avenir seul t'intéressait. Si donc tu trouvais dans mes réponses quelque chose de pénible pour toi, tu me le pardonneras en songeant que j'aurais pu le dissimuler, et que c'est uniquement pour te prouver si tu peux compter sur celle qui t'aime, que je dirai, s'il le faut, même ce qu'une femme n'avoue jamais. Interroge-moi maintenant selon tes désirs. Gagner ton estime est toute ma préoccupation, et la sincérité est, je crois, un titre en pareil cas.

Philippe, en proie à une agitation extrême, commença ainsi :

— As-tu été mariée?

— Jamais.

— As-tu aimé quelqu'un... jadis?

Un silence absolu succéda à cette demande.

— Tu ne me réponds pas, malgré ta promesse, dit l'artiste, que l'oppression empêchait de respirer, car il aimait toujours cette femme.

— Non, répondit-elle hésitante, à demi-voix et tremblante d'émotion. Je t'ai promis de ne pas mentir, mais je ne veux pas te faire de la peine... O mon Dieu ! mon Dieu! ajouta-t-elle d'une voix étouffée en cachant sa figure dans ses mains, ayez pitié de moi !

— Tu as aimé alors... le prince, bien entendu? Mais je ne vois là aucun motif d'émotion, puisqu'il t'est resté fidèle.

— Non, ce n'est pas le prince, dit-elle en s'essuyant la figure, je le hais et je l'ai toujours haï. Je t'en supplie, cesse de m'interroger, j'aime mieux mourir que de dissimuler la vérité sur ce point. Je craindrais que Dieu ne me punisse. Et comme en la disant je te causerais du chagrin, je ne puis m'y décider.

— Je t'en supplie à mon tour, réponds-moi, il s'agit de ta santé, dit-il en lui prenant dans ses deux mains la sienne, je veux tout savoir.

— Tu ne réfléchis pas, mon bien-aimé, à ce que tu exiges de moi... Forcer une femme à dire à un homme dont elle est folle, qu'elle en a aimé un autre avant lui, c'est infliger un supplice à cette malheureuse, et ma raison, à l'idée de te perdre, crois-le, n'y résisterait pas.

— Mon unique préoccupation étant ta guérison, plus tu me mettras à même de connaître l'origine de ta maladie, plus tu auras des titres à ma reconnaissance. Parle donc sans crainte : je ne peux pas être jaloux de ce qui a existé autrefois, alors que je ne te connaissais point.

— Puisque tu le veux, mon ami, je me rends à tes désirs. Tu m'as demandé tout à l'heure si j'ai aimé jadis. Oui, et comme on aime à l'âge des illusions. J'étais la plus heureuse des femmes ; j'avais fait la connaissance d'un jeune homme, un artiste sculpteur. Il m'adorait, et je l'aimais de toute mon âme, si j'en juge par ce que j'ai souffert. Oh ! il aura été bien malheureux de son côté....

A ce souvenir, ne pouvant maîtriser son émotion, elle s'arrêta un instant.

— Tu le vois bien, je te fais de la peine, reprit-elle, frappée de l'aspect étrange de son amant.

— Non, non, dit l'artiste. Et, saisissant la tête de Mme d'Arbois en la couvrant de baisers, il exigea qu'elle continuât.

— Tu vois, mon ami, que le prince n'était pas

homme que j'aimais; bien au contraire, c'est lui unique cause de mon malheur. La fatalité voulut u'il fît faire son portrait. Et un jour, près de l'ate-.er où j'attendais celui qui devait être mon mari, ı'ayant remarquée, il s'acharna après moi; car, à ıartir de ce moment, je ne pouvais point faire un ıas sans le rencontrer. Il finit par m'écrire, et, lans cette lettre, m'apprenant à la fois qu'il était ımbassadeur de Russie et libre de toute union, l m'offrait sa main. Le prestige des richesses, les honneurs, me voyant déjà ambassadrice, me ourna la tête sans doute, car je commis, non ɔas la faute, mais le crime de quitter le meil-.eur des hommes. Hélas! il y avait à peine quarante-ıuit heures que j'étais dans le piège qui m'avait été si habilement tendu, que je m'aperçus de ma faute et, je peux ajouter, de mon malheur. Ne soupçonnant pas moi-même tant d'amour dans mon cœur pour l'homme que j'aimais, ce fut seulement quand je ne le vis plus, quand je le sentis perdu à tout jamais pour moi, que ma douleur fut à son comble. Ne pouvant plus effacer ma honte à ses yeux, je me résignai à mon sort, et dans mon désespoir je voulus conserver quelque chose de lui qui me le rappelât, et je ne vis rien de mieux que de porter son nom, afin de garder en secret le souvenir de mon bonheur perdu. Je ne l'ai jamais quitté : dans ce pays même on ne me connaît pas sous d'autre nom. Voilà, mon

ami, ce que je dois au prince Lohanoff; aussi restera-t-il dans sa mémoire des marques de ma reconnaissance. Depuis le lendemain de sa victoire lâchement achetée par le mensonge, je lui ai voué une haine qui ne s'éteindra qu'avec mon dernier souffle. Faut-il te le dire ? c'est la première fois que je me suis senti une méchante nature: j'ai fait le mal pour l'unique plaisir de le faire, j'ai à moitié ruiné cet homme simplement pour le ruiner; et si je ne l'ai pas impitoyablement tué à mes côtés, c'est que tout finit avec la vie, même la vengeance, dont je suis toujours avide, malgré les dix-sept ou dix-huit ans écoulés....

Et s'animant de plus en plus, accentuant chaque parole, sa belle figure devint à la fois sublime et effrayante. Philippe, fasciné, oubliant ses ressentiments, restait en admiration devant cette tête altière où se peignait le désespoir d'une âme énergique, fortement trempée, mais impuissante et écrasée devant un fait accompli.

— Veux-tu toute ma pensée? ajouta-elle en appuyant encore davantage sur chaque mot : La mort du prince m'affligerait, oui, mais uniquement parce qu'il échapperait ainsi à ma juste et sainte vengeance. As-tu réfléchi à l'acte de cet homme qui vient poursuivre une femme jusque dans ses occupations, afin de les lui faire prendre en dégoût, de la décourager d'une situation où elle se trouvait heureuse;

ui cherche à l'éblouir enfin en faisant sans cesse
iroiter à ses yeux l'assurance d'une brillante po-
ition, si éloignée de sa pensée, qu'elle n'y aurait
ssurément jamais songé; sans souci de l'avenir,
lu bonheur de cette femme qu'il va briser, de
'homme qui l'aime, dont il va faire le malheur;
l'une famille qu'il va peut-être plonger dans la
lésolation, sans compter les catastrophes dont il
peut être la cause? as-tu réfléchi, dis-je, à l'infamie
le cet homme, et rois-tu que la vie soit assez
longue pour en tirer vengeance? Ainsi, faire litière
du bonheur de tant de personnes n'est pas trop pour
l'amour-propre satisfait d'un grand seigneur. Qui
donc pourrait trouver à redire que ce monsieur dé-
sire avoir une belle femme à montrer? N'a-t-il pas un
beau cheval, un beau chien? Ne lui faut-il pas une
maîtresse qui flatte son orgueil. Un nom roturier ne
suffit même pas, il m'a fait passer pour comtesse.
Quant aux conséquences qui peuvent en résulter
pour la malheureuse, peut-on, doit-on s'en occuper
plus que des moyens à employer pour obtenir
le succès? Enfin, ne faut-il pas des hochets pour
tous les âges? Et y en a-t-il de plus amusants que
la tranquillité, le bonheur, l'honneur même des
autres? Ne me dis donc pas que les jours du prince
sont comptés; tu vois bien qu'il doit vivre afin que
j'aie le temps de satisfaire mon juste ressen-
timent!... Pardonne-moi, mon ami, je suis peut-

être allée trop loin ; mais, sachant combien il me serait difficile de garder mon sang-froid, j'aurais préféré ne pas répondre.

— Oui, dit l'artiste fortement impressionné, tu dois en effet avoir été bien malheureuse, et je te plains de toute mon âme ! Je suis convaincu que le jeune homme dont tu parles, qui t'aimait tant, a dû être aussi bien affecté ; mais le temps aura fini par guérir les blessures de son cœur, et il se sera consolé.

— Non, pas plus que moi, répondit Mme d'Arbois avec certitude. Si tu l'avais connu, tu penserais différemment.

— Et tu ne t'en es jamais informée ?

— Jamais : j'aurais trop souffert d'apprendre son chagrin, et je serais morte de douleur si je l'avais su consolé.

— Tu as dit tout à l'heure : « sans compter les catastrophes dont il peut être la cause. » Je ne saisis pas ta pensée ; qu'entends-tu par là ? demanda l'artiste dans une perplexité indescriptible.

— J'ai, mon ami, par ma franchise, gagné ou perdu ton estime ; mais sur ce point je ne dirai pas un mot. Dans le premier cas, je remercierai le ciel de ton insistance ; dans le second, je mettrai fin à une existence devenue inutile, indifférente à tout le monde et à charge à moi-même.

— Tu vas retirer ces dernières paroles, dit vive-

nent l'artiste avec autorité, en pressant sa maîtresse ans ses bras.

— Tu m'aimes donc encore? demanda timide- nent et tremblante d'émotion Mme d'Arbois, qui enait seulement de s'apercevoir de l'état d'exal- ation survenu chez son amant.

— Je ne suis pas assez édifié sur les causes de ta naladie, fit l'artiste, affectant de la tranquillité, nais en réalité dans une agitation délirante qui i'échappait pas à la comtesse et qui l'effrayait. Tu i'as jamais eu d'enfant?

Mme d'Arbois, ne s'attendant pas à une pareille question, resta terrifiée.

— Je ne puis répondre, balbutia-t-elle, en se cachant la figure dans ses mains.

— T'es-tu donc aperçue que ta sincérité te nui- sait dans mon esprit? Je tiens déjà quelques fils de 'origine de ton mal, mais il me les faut saisir tous pour agir sûrement. Ce n'est pas un homme que tu as levant toi, c'est un médecin, c'est-à-dire un con- 'esseur, qui ne se souviendra de rien dès qu'il saura ce dont il a besoin. Et, lui prenant ses mains lans les siennes, il ajouta : Refuserais-tu à ton ami, qui n'a rien à te refuser, lui, la première chose qu'il te demande?

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, fit- elle d'une voix sanglotante, son regard fixé sur le parquet.

— Mais que vois-tu donc, ma bien-aimée, de si extraordinaire dans ma question ? continua l'artiste de sa voix la plus tendre ; n'était-ce pas une conséquence naturelle de ta position ? Calme-toi donc, et réponds-moi comme tu l'as fait jusqu'ici. Tu as eu des enfants, n'est-ce pas ?

— Un seul, répondit-elle avec hésitation et à voix basse.

— Nous arrivons, mon ange bien-aimé, au point le plus intéressant pour moi, à cause des émotions, des chagrins occasionnés souvent par les enfants à leurs parents. Cet enfant a-t-il été pour toi un sujet de tourments ? dans ta position, tu aurais pu être forcée par les circonstances de t'en séparer. Et quand on connaît le cœur d'une mère, qui presque toujours ferait des sacrifices inimaginables afin de conserver son petit être près d'elle ; quand on voit ces mères dévouées, dans des maladies aussi dangereuses pour ceux qui les soignent que pour les malades eux-mêmes, exposer leur propre vie avec abnégation dans l'espoir, presque toujours vain, de sauver leur petit être chéri, il n'y aurait rien d'étonnant.....

— Grâce ! grâce ! murmura la malheureuse en l'interrompant et fondant en larmes. Je t'en supplie, ne torture pas mon âme par ces cruels souvenirs.....

— Loin de moi, ma bonne amie, l'idée de vou-

ɔir te faire de la peine, se hâta de dire l'artiste, oupçonnant quelque chose d'insolite; mais il faut ıien que je me rende compte. Est-ce que tu as été ıbligée de te séparer de ton enfant? on l'a peut-ıtre exigé de toi? Qu'est-il devenu enfin? demanla-t-il en affectant l'indifférence, mais en réalité lans un état d'anxiété et de frénésie qui glaçait l'effroi la pauvre femme.

— Ma fille est morte! murmura-t-elle épouvantée.

— Morte! exclama Philippe avec désespoir en portant instinctivement la main sur son cœur. Morte! répéta-t-il, abîmé dans une sorte de prostration pénible à voir.

— Mais... demanda Mme d'Arbois d'une voix entrecoupée et lente, ses yeux hagards fixés sur l'artiste, quel intérêt peux-tu donc avoir.....

— ... à connaître ce qu'est devenue ta fille? dit Philippe en l'interrompant et en sortant de sa torpeur : j'ai l'intérêt sacré de la nature, celui qu'a toujours un père de savoir ce que l'on a fait de son enfant.

— La nature!... son enfant!... balbutia étrangement, vaguement Mme d'Arbois en promenant un regard effaré sur ce qui l'entourait et comme si elle était en proie à une espèce de délire.

Philippe, d'une nature aimante, malgré son chagrin, pris de pitié à la vue de cette infortunée

vaincue par la douleur, le repentir, n'ayant plus conscience d'elle-même, céda à un élan de généreuse compassion.

— Ta sincérité, ton récit véridique, dit l'artiste en ne perdant pas de vue le but à atteindre, sont autant de titres à l'oubli de mes souffrances. Tranquillise-toi donc, continue avec la même franchise, et n'ignore pas plus longtemps que l'homme qui est devant toi n'est autre que le jeune et malheureux artiste délaissé, le père de ton enfant.

Julietta, car c'était bien elle, debout, immobile, d'une pâleur mortelle, dans un visible égarement d'esprit, fixant sur Philippe des yeux hébétés, fit des mouvements de lèvres comme si elle parlait, mais aucun son ne sortit, et elle s'affaissa inerte sur le parquet.

Philippe, effrayé, la releva et, non sans peine, la déposa sur le canapé. Malgré tous les moyens employés en pareil cas pour faire reprendre connaissance à la pauvre femme, elle restait dans un état d'immobilité, d'anéantissement, qui faisait craindre pour ses jours et qui plaçait notre artiste dans une grande perplexité. Appeler les gens de la comtesse quand elle était à moitié déshabillée, aurait paru au moins étrange; envoyer chercher un médecin alors qu'il passait pour tel, était pis encore; il résolut donc de lui continuer seul ses soins. Mais, après plus d'une demi-heure d'angoisses inexprimables,

oyant tous ses efforts inutiles, il se décida à appe-
er du secours. L'une des femmes de chambre, déjà
gée, ayant longtemps soigné des malades, parvint
nfin à la ranimer. Malheureusement, à cette syn-
ope prolongée succéda une crise de nerfs d'une
iolence inouïe, non moins inquiétante, au point
u'il fut impossible à Philippe, bien qu'aidé de la
lomestique, de maintenir la malade sur le canapé,
t qu'il dut la laisser glisser sur le parquet. Plus de
leux heures s'écoulèrent avant de pouvoir obtenir
lu calme, qui revint pourtant graduellement.
Enfin ses idées devenant moins confuses, elle cher-
chait à se rappeler; mais l'incohérence continuait
à régner dans son esprit : son regard, parfois ten-
dre, dirigé vers son amant, n'exprimait encore que
l'étonnement. Il était évident que, par moments,
elle avait conscience de quelques souvenirs vagues
de la scène précédente, tandis que l'instant d'après
elle croyait probablement sortir d'un affreux cau-
chemar; les changements subits de sa physionomie
ne laissaient pas le moindre doute à cet égard.

Philippe, nous l'avons dit, était d'une excellente
nature; il lui prodiguait ses caresses, et ces marques
d'affection semblaient la rassurer; car — chose
étrange, incompréhensible — cette nature altière,
d'un courage viril, était devenue craintive devant
cet homme, dont elle supportait même difficilement
le regard. Il ne fallait ni un œil ni un esprit bien

pénétrants pour lire dans le cœur de la pauvre femme ! Que n'aurait-elle fait pour racheter, pour effacer ce passé que ses remords ramenaient sans cesse à son esprit ! Elle le voyait avec épouvante se dresser devant elle comme s'il devait être une punition divine, et marquer en même temps le terme de sa vie, de cette vie qui lui apparaissait aujourd'hui sous un aspect si différent. Combien elle ambitionnait à présent la position des femmes qui peuvent recevoir les caresses d'un homme et les lui rendre sans craindre de provoquer des arrière-pensées, d'autant plus pénibles qu'elles empoisonnent l'existence.

— A force de soins pour ses moindres désirs, de tendresse et d'abnégation, se disait-elle mentalement dans les moments de lucidité, je pourrais peut-être parvenir à amortir les phases les plus aiguës d'un passé que j'abhorre. Mais il reviendra à son enfant ; j'aurai beau lui répéter que notre fille est morte, il voudra savoir où et comment. Oh ! plutôt cent fois le supplice le plus cruel...

C'était le choc de toutes ces idées dans son esprit troublé qui produisait les alternatives de calme ou d'excitation. Cependant une tranquillité relative, en apparence du moins, finit par remplacer l'état d'agitation fiévreuse, inquiétante, qui l'avait dominée jusque-là, et la conversation, ou plutôt leur causerie, tantôt empreinte d'un tendre attachement,

antôt sur leur projet de départ pour le lendemain, prit un cours plus régulier, c'est-à-dire sans ces interruptions répétées qui dénotent jusqu'à la dernière évidence un cerveau fortement ébranlé.

— Ainsi donc, dit Mme d'Arbois, tu m'assures que ce n'est pas un effet de mon imagination, que c'est bien une réalité, que je puis espérer enfin de passer le reste de mon existence avec le seul homme que j'ai aimé et que je n'ai cessé de porter dans mon cœur. Vois-tu, mon Philippe adoré, pourvu que je sois avec toi, que nous ne nous quittions plus, je serai la plus heureuse des femmes. Conduis-moi où tu voudras, excepté à Paris pourtant... Oh! je t'en supplie, fais-moi cette concession, ajouta-t-elle en lui enlaçant ses bras autour de son cou, aie pitié d'une malheureuse ! En échange, dispose de moi comme tu l'entendras, pourvu que je reste près de toi, que je puisse passer ma vie à te faire oublier le mal que je t'ai causé ; tu me verras sinon heureuse, du moins satisfaite. Tu te figures peut-être que, de nous deux, c'est toi qui as le plus souffert. Combien ton erreur serait grande si tu le croyais, mon ami : une offense gratuite, imméritée, peut faire souffrir ; mais qu'est-ce cela à côté de celui qui l'a faite, à côté du remords, de ce chancre rongeur qui vous dévore et vous consume... N'en doute pas, je n'aurais pas survécu à mon crime sans le stimulant de la vengeance ! Tant que dure

l'ivresse de l'illusion, de la folie qui s'est emparée de votre esprit, ou plutôt que l'on y a adroitement, perfidement fait pénétrer, on se trouve aveuglé au point d'être privé de toute clairvoyance; mais peu à peu le voile tombe, le sang-froid revient, et la raison, éclairée enfin par la réalité, vous laisse voir dans toute sa laideur l'acte criminel de votre conduite. Oh! alors, mon ami, on éprouve de véritables souffrances; celui-là seul qui en a fait la triste et dégradante expérience peut en parler. La vie sans honneur est, dit-on, un fardeau tellement lourd, qu'il finit toujours par briser une âme honnête; et si tu joins à cela que de tous les biens de ce monde l'honneur perdu est peut-être celui qu'on ne retrouve jamais, tu comprendras la haine d'une femme et sa soif de vengeance contre celui qui l'a déshonorée.

— Je vois à la fois, répondit Philippe, ton repentir et combien tu as été malheureuse; jetons donc un voile sur un passé désormais pardonné, et laissons le temps atténuer des souvenirs pénibles sur un acte flétrissable, qui nous a fait tant de mal à l'un et à l'autre. Je ne veux plus qu'il soit répété un mot de ces vilaines choses. Dis-moi seulement, ajouta-t-il les larmes aux yeux, où repose mon petit ange adoré, notre petite fille chérie, si gentille et...

L'infortunée père, vaincu par la douleur en s

rappelant son enfant, ne put continuer, et, se cachant la figure, il fondit en larmes. Après avoir laissé un moment libre cours à son chagrin, il essuya ses yeux, et aperçut Julictta pâle, tremblante, l'œil fixé sur lui, près de perdre encore une fois connaissance.

— Ne parlons plus de cela, puisque ce souvenir est si pénible pour toi, se hâta de dire notre artiste en l'embrassant, et calme-toi.

Puis, jugeant sans doute une diversion nécessaire, ou bien impuissant à contenir plus longtemps son ressentiment, il dit à sa maîtresse :

— Les émotions de la journée t'ont fatiguée, repose-toi tranquillement, je vais m'en aller...

— Je ne veux pas que tu me quittes, dit-elle en l'entourant de ses bras, le monde m'importe peu. Si tu le désires, je vais sonner, faire venir mes domestiques et leur dire : Voilà, maintenant, votre seul maître ici...

— Non, répondit Philippe, demain je viendrai te prendre et nous nous éloignerons de ces lieux. Je suis entièrement libre, n'étant pas plus médecin que toi ; je te ferai connaître la cause pour laquelle je dois l'être pour tous, excepté pour toi. Ceci dit, je rentre au château.

— Mais pourquoi me quitter? fit-elle d'un air suppliant.

— Pourquoi ? répondit Philippe. Parce que si tu

as voulu te venger de l'homme qui a fait notre malheur, moi, j'ai fait serment de le tuer, si jamais je parvenais à le découvrir.

— Je t'en supplie, mon bien-aimé, tu connais mes ressentiments sur ce point ; mais songe que cet homme est tout-puissant ici, et je craindrais les suites de ton imprudence. Crois-moi donc, éloignons-nous sans bruit de ce pays maudit.

— Calme tes appréhensions, répliqua l'artiste, et tranquillise-toi ; j'ai appris à être circonspect. A demain !

XXXI

L'INCENDIE.

A demain ! est bien le mot usité dans ces circonstances, et nul ne songe que *demain* est toujours l'inconnu, souvent une pénible surprise et quelquefois le néant, l'éternité. Voici en effet ce qui se passait pendant que ce mot plein d'espérance était prononcé. Tom, l'ancien valet de chambre du

prince, remplacé par la princesse près de lui, mais néanmoins resté à son service et l'âme damnée de Mme d'Arbois, ayant appris dans la journée qu'un complot existait pour assassiner cette dernière la nuit suivante, était venu trouver le maître jardinier, qu'il savait tout dévoué à sa maîtresse et de plus un gaillard robuste et courageux sur lequel il était certain de pouvoir compter, s'il disait oui.

— Veux-tu gagner mille roubles et probablement trois ou quatre mille ? lui dit-il après l'avoir pris à part.

— Farceur, répondit celui-ci, comme si on lui eût adressé une plaisanterie.

— C'est très sérieux, reprit Tom.

Et sans lui répondre, notre jardinier le regardait avec des yeux écarquillés.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il enfin.

— Il s'agit de sauver la comtesse, que l'on doit assassiner : veux-tu être avec moi ?

— A la vie, à la mort ! répondit notre homme en lui tendant la main.

— Écoute-moi alors, dit Tom.

Et il lui conta ce qui se tramait.

— Infamie ! murmura le jardinier. Et comment comptes-tu agir ?

— Voici. Mais sois bien attentif ; une fausse manœuvre pourrait tout compromettre, tout faire échouer, et nous serions perdus l'un et l'autre.

La propriété étant déjà soigneusement gardée, nous ne devons plus penser à faire sortir la comtesse, maintenant elle serait infailliblement massacrée ; et comme ils veulent la brûler vive, il faut, dans l'impossibilité de faire autrement, laisser mettre le feu. Tu vas me donner ton costume de travail avec ton grand chapeau de paille, nous allons en faire un paquet, et le prenant avec moi, je vais entrer dans la maison prévenir la pauvre femme qui ne se doute de rien, et après lui avoir montré le danger, j'ajouterai : « Madame le voit, elle ne peut leur échapper ; cependant, si elle le veut, je vais tenter avec son maître jardinier de la sauver. Mais, comme nous allons risquer notre vie ou tout au moins nous exposer à des accidents de nature à nous rendre tout travail impossible, nous désirons que madame nous donne mille roubles à chacun ; en outre, sachant que le prince mort, madame ne veut plus habiter ce pays, elle nous donnera par écrit sa propriété telle qu'elle restera après l'incendie. Que penses-tu de cette idée ? lui demanda-t-il.

On doit se figurer s'il l'apprécia.

— Explique-moi bien mon óle, se hâta-t-il de dire dans sa jubilation, car il faut réussir coûte que coûte.

— Tu vas d'abord montrer à tes garçons jardiniers, afin de les empêcher de se coucher, les hommes qui rôdent et veillent autour de la grille,

et quand on entourera la maison, faisant semblant d'être du complot, tu les placeras près de la petite porte de sortie, à droite, pratiquée dans le mur qui clôture la propriété, avec ordre, dans le cas où la sorcière essayerait de fuir par là, d'appeler au secours en criant avec force. Tu leur recommanderas de ne point l'approcher de trop près, afin d'éviter tout maléfice. Inutile d'ajouter que la sorcière, ce sera moi avec un costume de femme quelconque. Après avoir placé tes jardiniers, tu entreras dans la maison, où tu trouveras la comtesse vêtue de tes habits ; je partirai alors comme si je cherchais à fuir vers la petite porte de sortie, et nul doute qu'aux cris de ceux qui la gardent, craignant que leur proie ne s'échappe, tous se précipiteront de ce côté. Profitant de ce moment propice, tu mettras un matelas étendu à plat, ou toute autre chose de ce genre, sur la tête de la comtesse, tu te chargeras aussi d'un fardeau, et vous sortirez tous les deux comme si vous cherchiez à sauver quelque chose du mobilier. Vous entrerez les déposer dans l'écurie, où vous vous rechargerez de harnais placés sur la tête et sur les épaules, en ayant soin qu'il s'y trouve deux selles et deux brides que vous intercalerez pêle-mêle avec le reste ; puis chacun prenant un cheval par le licou comme pour les éloigner du danger, vous les conduirez hors de la grille. M'as-tu bien compris ?

— Parfaitement, répondit le jardinier; et si quelqu'un dit un mot, je répondrai sans m'arrêter : Brûlez la sorcière, si vous voulez, mais je ne veux pas que l'on fasse du mal aux animaux..... Et le signal pour commencer la manœuvre?

— Dès que le feu sera mis, parbleu!

— Viens prendre un verre, dit le jardinier.

— Non, répondit Tom, j'aime mieux entrer dans la maison tout de suite.

Et après s'être serré la main, ils se quittèrent.

Pendant que ceci se passait, Philippe était retourné au château.

Chemin faisant, notre artiste avait réfléchi à la découverte inattendue qu'il venait de faire. D'une part, il ne pouvait se dissimuler son amour pour cette femme, et il éprouvait une véritable satisfaction du bonheur de Mme Tamberli à la nouvelle du retour de sa fille. D'autre part, et involontairement, il ressentait un froissement dans sa délicatesse d'homme. Il retrouvait bien cette femme adorée pour laquelle il avait tant souffert, mais son amour pour elle n'était plus le même ; ce n'était plus cet attachement pour ce que l'on possède seul, sans arrière-pensée : elle avait été la maîtresse d'un autre, et bien qu'il eût pardonné, cette idée, malgré lui, revenait dans son esprit. Il était même étonné de surprendre parfois, sans le vouloir, cette pensée, fugitive il est vrai : — Puisque mon petit ange est

mort, peut-être eût-il mieux valu pour moi ne point la retrouver. Mais faisant aussitôt appel à sa générosité et à sa promesse; pensant au remords, au repentir sincère de la malheureuse, à l'amour, à l'abandon sans bornes qu'elle lui témoignait, et par-dessus tout à cette attraction mystérieuse qui les avait rapprochés, son esprit recouvrait alors presque toute sa sérénité. Par exemple, il n'en était plus de même pour ce qui concernait sa petite fille. Il avait beau se représenter le chagrin, la douleur d'une mère comme chose bien naturelle au souvenir de l'enfant qu'elle a perdu, il ne pouvait se défendre d'un sentiment étrange en se rappelant l'effet, plus étrange encore, produit sur cette femme par un seul mot prononcé sur la mort de son enfant. Sur ce point, il se sentait impuissant à maîtriser son ardente imagination, qui errait de chimère en chimère.—Il ne peut y avoir là, finissait-il par se dire, que la conséquence d'une surexcitation du cerveau. Dans tous les cas, demain, quel qu'en puisse être le résultat, j'en aurai le cœur net.

C'est sous l'inévitable obsession de ces accablantes pensées qu'il était arrivé au château. Le trouble et l'agitation de son esprit l'avaient empêché de remarquer un va-et-vient inaccoutumé. Il se dirigeait vers une porte latérale donnant accès vers son appartement, quand il rencontra Franck. Ce dernier, frappé de l'aspect de l'artiste, prit le change :

— Il ne faut pas, monsieur, s'affecter au point de se rendre malade, dit-il respectueusement à Philippe : c'était prévu.

— Prévu, quoi ? demanda l'artiste d'un air indifférent.

— La mort du prince, monsieur.

— Le prince est mort ! répéta Philippe stupéfait.

— Il y a plus de trois heures, monsieur.

— Tant mieux, répliqua froidement l'artiste, après avoir réfléchi un instant. Où est la princesse ?

— Elle doit être dans ses appartements, monsieur.

— Faites-lui demander si elle peut me recevoir.

— Bien, monsieur, fit Franck en s'inclinant. Et il rentra dans le château.

Un instant après, il revint lui annoncer qu'il pouvait venir la trouver.

— Madame, dit l'artiste après l'avoir saluée, je viens d'apprendre le malheur qui vous a frappée par la perte du prince Lohanoff. Tout en comprenant les égards dus à la meilleure des femmes en pareille circonstance, je ne puis m'empêcher de vous engager à modérer vos regrets ; car j'étais bien éloigné de penser, en venant dans ce château, que son propriétaire, pour lequel j'éprouvais une si vive sympathie, était l'homme que j'avais fait serment de tuer un jour, et que j'aurais impitoyablement tué en rentrant, si Dieu n'en avait disposé autrement.

— Vous êtes fou, monsieur! s'écria la princesse interdite et effrayée du ton résolu de l'artiste. Un semblable langage dans un pareil moment!

— Calmez-vous, madame, et vous allez voir que la folie n'a rien à voir dans tout ceci. Les tribunaux punissent toutes les sortes de vols, excepté celui du bien le plus précieux, celui précisément qui tient le plus au cœur de l'homme et qu'il ne retrouve jamais quand une fois on le lui a ravi : le bonheur. Le prince Lohanoff m'avait volé le mien, madame, et il l'aurait payé de sa vie, si Dieu, comme je vous le disais, n'en avait disposé différemment, car c'est aujourd'hui seulement que j'ai tout appris en découvrant par hasard, dans M[me] d'Arbois, la mère de mon enfant.

— Je connais, monsieur, ces souffrances, surtout celles dont la femme en question a été volontairement ou involontairement la cause.

— Peut-être, madame, n'est-elle pas aussi coupable que vous pourriez le supposer; dans tous les cas, vous allez en juger.

Et il lui raconta dans ses moindres détails, depuis le commencement jusqu'à la fin, y compris les péripéties de la journée, l'histoire de ce qui s'était passé.

— Comment! fit la princesse indignée, mon mari lui avait promis de l'épouser? Êtes-vous sûr d'une semblable énormité?

— Je me porte garant de ce qu'elle affirme, madame.

— Songez donc, monsieur, à ce que vous avancez : le prince était gentilhomme, et un semblable mensonge dans sa bouche, pour tromper indignement une jeune femme et arriver ainsi à ses fins, c'est-à-dire pour la déshonorer, serait tout simplement une infamie digne tout au plus du dernier de nos paysans ; mais un homme de qualité ne peut s'oublier à ce point.

— Hélas ! madame, il semblerait, d'après votre langage, qu'un méfait soit chose naturelle pour une classe et inadmissible pour une autre. Ainsi, que le roturier commette une mauvaise action, cela se comprend, c'est ou ce doit être un homme de rien; mais qu'un gentilhomme, qui a son brevet d'honnêteté par cela seul qu'il a été anobli, soit malhonnête, c'est impossible. Vous ne pouvez douter, madame, de ma respectueuse sympathie pour la princesse de Lohanoff, ma présence ici en est la preuve ; car il était facile de juger par votre lettre la délicatesse de sentiments d'une excellente mère, et depuis mon séjour dans ces lieux j'ai été à même d'apprécier combien, en les devinant, j'étais resté au-dessous de la vérité. Je me réjouis tous les jours de m'être rendu à vos désirs ; c'est vous dire si je voudrais prononcer un mot qui puisse vous être désagréable. Mais, comment peut-il se

faire qu'une femme d'un jugement si sain, d'un esprit aussi distingué que le vôtre, puisse s'attarder à de semblables préventions. La dissolution des mœurs dans tous les pays n'a-t-elle pas toujours commencé par les classes élevées? Permettez-moi de vous faire observer qu'en Russie seulement, ou chez toutes les autres nations aristocratiques qui ont de tels préjugés, on peut comprendre un pareil langage. Je suis d'un pays, madame, où l'homme au contraire n'a d'autre valeur que celle qui lui est propre, et il ne peut ni ne doit en être autrement. L'acte dont nous parlons le démontre surabondamment. Non, madame, non, l'absence d'un titre de noblesse chez un homme ne prouve pas plus son infériorité que le titre lui-même ne prouve sa supériorité. Et s'il est vrai que certaines familles ont le droit d'être justement fières de ce qui leur a valu cette distinction, il est non moins vrai que souvent tel qui fait parade et tire vanité de la possession et de l'ancienneté de son titre, doit s'estimer heureux que le temps ait fini par voiler et cacher à ses contemporains l'action honteuse et dégradante à laquelle sa famille est redevable de cet honneur.

— Je suis forcée d'avouer, monsieur, qu'il y a malheureusement de l'exactitude dans votre raisonnement; mais vous conviendrez aussi que vos réserves relativement à l'honorabilité de certains

titres est juste. Je reviens à ce que vous me disiez tout à l'heure, vous m'assuriez que la vengeance seule était le mobile de cette femme ?

— Son unique, madame. N'ayant pas d'autre moyen de la satisfaire, elle voulait ruiner le prince ; elle m'a même avoué qu'elle possédait en bonnes valeurs une somme de six cent mille francs environ : si cette somme se trouve dans sa maison, ce que je crois, j'espère vous la faire tenir demain.

— Comment, me la faire tenir ?

— Oui, madame, je compte partir demain dans la journée.

— J'espérais au moins, dit la princesse, que votre travail terminé, vous passeriez quelques jours avec nous.

— Me trouvant aujourd'hui, non plus chez le prince Lohanoff, où je n'aurais pas voulu rester une heure, mais chez vous, madame, je l'aurais fait volontiers ; seulement, des travaux à finir me forcent à rentrer au plus tôt. Puis j'ai promis à cette malheureuse femme, dont le repentir paraît si sincère, de l'emmener, et comme je connais les absurdités de sortilége dont on l'accuse et la haine qu'on nourrit à son égard dans ce pays, je craindrais, aujourd'hui que le prince est mort, qu'il ne lui arrivât quelque malheur.

— Hélas ! monsieur, s'il en est ainsi, je me garderai bien d'émettre une opinion contraire ; nos

basses classes sont peu instruites, et partant très arriérées. Or, quand elles ont sur une personne quelconque cette croyance, si absurde qu'elle paraisse, je n'hésiterais pas un instant à l'engager de quitter ces contrées.

— C'est ce que j'ai fait, madame, et demain nous partons pour Revel.

— Vous agissez sagement pour la sûreté de la personne menacée. Ne voulant pas, devant ces considérations, insister sur la prolongation de votre séjour ici, je désirerais, après vous avoir témoigné toute ma reconnaissance et prié de recevoir mes vifs remerciements pour tant de complaisance, m'acquitter envers vous : auriez-vous l'obligeance de me dire ce que je vous dois ?

— Je suis ici pour le compte de mon oncle, madame, vous pourrez, à l'occasion, le lui demander. Quant à moi, malgré ma pénible découverte dans ce pays, je me trouve largement dédommagé par l'accueil bienveillant, plein de délicatesse, de la princesse Lohanoff. Ce souvenir, madame, sera pour moi d'un tout autre prix que ne l'aurait été la plus large des rétributions.

— Ceci est assurément très flatteur pour moi ; cependant cela ne me suffit pas, monsieur. Je réglerai mon compte avec votre oncle, puisque vous le désirez, mais je tiens à ce que, personnellement, vous vous souveniez d'une femme qui a été comme

vous bien malheureuse. Le peu d'attrait qu'a pour les artistes notre Russie, bien-aimée pourtant de ses enfants, joint à votre désagréable aventure dans ce pays, me donne peu d'espoir de vous revoir parmi nous, et, connaissant par expérience les réminiscences qui viennent souvent réveiller en nous des pensées pénibles, je désire les adoucir en vous rappelant une personne dont les souffrances ont été au moins égales aux vôtres. Veuillez donc, je vous prie, accepter ce portrait que je destinais à mon fils.

Et la princesse offrit à l'artiste une charmante miniature entourée de diamants. Philippe, extrêmement flatté de ce procédé, devint rouge comme une pivoine et se confondit en remerciements.

— Le côté précieux, appréciable pour moi d'une si aimable gracieuseté, d'une si grande largesse, dont je ne suis certainement pas digne, sera de me conserver le plus agréable des souvenirs, rendu plus précieux encore par la ressemblance frappante de ce portrait, sans compter son mérite artistique, car c'est l'œuvre d'un homme de talent. Il y a là, madame, fit-il en l'examinant attentivement, des détails ravissants. Permettez-moi donc de vous exprimer toute ma reconnaissance, tout le bonheur que je ressens d'une si délicate attention. Ce témoignage d'estime et l'honneur que vous me faites

seront pour moi un titre de gloire dont je ne cesserai d'être fier.

Et baisant respectueusement la main de la princesse, il se retira pour aller préparer ses bagages, afin de n'avoir rien à faire le lendemain. Franck l'attendait, et tous deux se mirent résolument à la besogne. Dès qu'ils eurent à peu près terminé, ce dernier se retira, et Philippe, resté seul, se coucha. Il lui semblait que dans son lit il serait plus tranquille pour penser tout à son aise à la journée d'émotions qu'il venait de passer ; ses réflexions étaient de nature si diverse, qu'elles finirent par lui être désagréables, et il aurait voulu s'y soustraire par le sommeil. Bien que son agitation fût extrême, la fatigue finit cependant par amener cet état de somnolence où l'on s'endort par instants pour se réveiller presque aussitôt, effet inévitable du trouble resté dans l'esprit à la suite de violentes commotions morales. C'était précisément le cas de notre artiste ; aussi la nuit ne fut pour lui qu'une intermittence d'assoupissement et de réveil. Dans un de ces moments, voyant une légère clarté dans sa chambre, il éprouva un véritable sentiment de satisfaction. — Enfin, se dit-il, voilà donc l'aube du jour. Et comme si la fin de cette pénible nuit devait calmer son agitation, il se leva. Peu de temps après, on frappa à la porte et Franck entra.

— C'est vous, mon garçon ? demanda Philippe en se disposant à allumer une bougie ; vous ne venez pas pour les bagages ?

— Oh ! non, monsieur, c'est trop tôt ; j'ai voulu seulement prévenir monsieur de ce qui est arrivé cette nuit.

— Et que s'est-il donc passé ?

— L'autre jour, monsieur ne voulait pas me croire quand je lui disais que, le prince mort, la d'Arbois n'en aurait pas pour longtemps.

— Que voulez-vous dire ? demanda l'artiste avec anxiété.

— Je veux dire, monsieur, que la sorcière ne doit pas avoir froid en ce moment, attendu qu'elle aura été rejoindre Satan en enfer.

— En enfer ! répéta Philippe de plus en plus inquiet ; et qu'entendez-vous par ces mots ?

— Eh bien ! monsieur, j'entends qu'on l'a brûlée vive dans sa demeure, cette nuit.

— Malheureux ! que dites-vous là ? s'écria Philippe en s'habillant en toute hâte. C'est impossible, puisque les gens de la maison, les jardiniers, étaient là ; ils l'auraient défendue, ils n'auraient pas laissé assassiner une femme !

— Ils se sont tous sauvés, dit Franck, et j'affirme à monsieur que j'en aurais fait autant. J'arrive de voir l'incendie, et de cette belle habitation il ne reste que les murs.

Rien ne saurait donner une idée du désespoir de notre artiste en entendant ces dernières paroles. Lui qui avait résolu d'éclaircir le lendemain, coûte que coûte, ce qui avait trait à la mort de son petit ange, il se trouvait maintenant en face du néant.

— Misérables ignorants ! dit-il en prenant son revolver et en s'assurant minutieusement de son bon état. Venez vite ! ajouta-t-il.

— Je veux bien accompagner monsieur, mais c'est tout à fait inutile.

Et tous deux se dirigèrent vers la demeure de Mme d'Arbois, où ils arrivèrent en moins de vingt minutes. Le spectacle tout à la fois navrant et effroyable qui s'offrit à leur vue était indescriptible. Dès qu'ils furent entrés dans le parc, en approchant de cette fournaise, ils virent çà et là des meubles, des voitures, des harnais, même deux ou trois chevaux attachés à des arbres.

Le désordre qu'on remarquait dans l'entassement de tous ces objets témoignait de la précipitation mise par les serviteurs à les soustraire aux flammes. Notre artiste avait espéré arriver à temps pour sauver l'infortunée ; mais, dès le premier coup d'œil, il reconnut l'impossibilité d'exécuter son dessein ; on ne pouvait même pas approcher de ce foyer ardent, tant la chaleur et la fumée qu'il projetait au loin étaient intenses. Rien, hélas !

n'avait été exagéré : toutes les merveilles admirées par lui les jours précédents, au milieu desquelles devait se trouver le cadavre calciné de la victime, n'étaient plus qu'un amas fumant autour duquel stationnait une foule hideuse, stupide, abjecte. L'âme brisée par la douleur, en face de l'impuissance absolue où il se trouvait, la rage dans le cœur, il sentait une colère de désespoir envahir tout son être.

— Ignoble valetaille! se dit-il, votre âme basse, rampante, vile et méprisable, ne se montre dans sa réalité que si l'infortune vient accabler ceux qui vous font vivre, et dont la sottise est de croire qu'en vous traitant convenablement, on trouvera chez vous la moindre reconnaissance, car vous n'avez rien fait pour sauver la malheureuse femme. Soyez maudits, puisque vous êtes partout les mêmes! Comme je ne puis rien désormais, j'attendrai que ce brasier soit refroidi; ne voulant pas que ton corps soit exposé aux outrages de ces brutes qui entourent d'un cordon humain cette maison enflammée, je te donnerai une sépulture digne de notre amour! Car si cette abomination, s'écria-t-il dans un sublime désespoir, n'est pas une punition divine, c'est le plus lâche, le plus épouvantable des forfaits!

Il jeta un dernier regard sur ce foyer de criminelle et inepte vengeance, sur les murs noircis

par l'incendie, encore debout comme pour protéger les restes de celle qui les avait possédés, et, tout bouleversé de ce qu'il venait de voir, il revint tristement au château. Franck, ne l'ayant pas perdu de vue, le suivait à une certaine distance, et, quand il le vit prêt à entrer, il s'approcha afin de prendre ses ordres.

— Je ne pense pas partir aujourd'hui, répondit laconiquement l'artiste ; vous me préviendrez dès que la princesse sera levée.

XXXII

UN BILLET INATTENDU.

Philippe monta dans son appartement, où il resta abîmé dans une prostration profonde, réfléchissant aux vicissitudes humaines, aux tristesses de la vie !

— Et dire, pensait-il, que certaines gens ne croient point à la destinée ! cependant peut-on voir des exemples plus frappants que celui-ci ?

Même après sa mort, cet homme a été une fatalité pour cette femme. Du reste, superstitieuse comme sa mère, elle avait le pressentiment d'une catastrophe. Tu avais raison, pauvre Julietta ! ajouta-t-il tristement, notre bonheur ne devait être qu'un songe, mais un songe au réveil affreusement terrible !...

C'est dans une indicible situation d'esprit et sous la pénible impression des événements de la veille, qu'il attendait le moment de voir la princesse, quand il crut entendre et reconnaître le pas de Franck.

— Enfin ! se dit-il... La princesse est visible ? demanda-t-il dès que celui-ci fut entré.

— Je ne pourrais le dire à monsieur, répondit le domestique.

— Vous ne venez donc pas pour me prévenir ?

— Si, monsieur, mais pour autre chose : c'est le maître jardinier de feu la sorcière qui demande à parler à monsieur.

— A moi ! que me veut-il ?... Puis, si vous avez l'intention de venir avec moi en France, je vous défends de désigner ainsi feu Mme d'Arbois.

— Du moment que cela contrarie monsieur, je m'en abstiendrai, mais monsieur a tort de penser qu'elle ne l'était pas.

— C'est bien. Dites au jardinier que je descends dans cinq minutes... Que peut-il bien me vouloir ?

se demandait notre artiste en passant un vêtement : quelque confidence ou quelque recommandation dont la pauvre femme l'aura chargé avant de mourir.

Et mettant toute la hâte possible, il sortit de sa chambre et se dirigea vers l'endroit indiqué; mais grand fut son désappointement de trouver Franck au lieu du jardinier.

— Cet homme, dit le domestique, n'a voulu rester chez la princesse que le temps nécessaire à faire la commission dont il était chargé ; il se trouvera en face de la grille de la grande avenue, de l'autre côté du fossé. Faut-il accompagner monsieur ?

— Non, je n'ai pas besoin de vous, j'irai seul.

Et Philippe se dirigea immédiatement vers la grille désignée, où il vit en effet un homme qui attendait.

— Qu'y a-t-il ? demanda sèchement notre artiste, la figure courroucée. Comment, vous êtes huit à dix personnes dans la propriété, et vous laissez lâchement assassiner une femme ? C'est une infamie !

Au lieu de répondre, le jardinier regardait avec de grands yeux celui qu'il prenait pour un médecin : il ne comprenait pas un mot de français ; et tirant un papier de sa poche, il le lui remit, puis, après, avoir salué, il s'éloigna. A peine

Philippe avait-il jeté les yeux sur le billet écrit au crayon, que l'étonnement, la stupéfaction, se peignirent sur sa figure.

— Est-ce encore un rêve ? suis-je bien éveillé ? semblait-il se dire tout ahuri.

Et voici ce qu'il lut :

« Mon bien-aimé, je t'attends au plus vite à
» l'hôtel de l'Amirauté à Revel. Pas un mot de cet
» avis à personne, tu perdrais les deux braves
» serviteurs qui m'ont sauvée.

» Je ne sais si tu pourras me lire ; je t'écris la
» nuit sur la route, sans descendre de cheval. »

Notre artiste, au comble de la surprise, de la joie, ne cessait de relire le papier. Mais comprenant en effet le danger auquel, par la moindre indiscrétion, il exposerait ces braves gens destinés à rester dans le pays, il se promit bien d'être muet comme un mort sur cette périlleuse aventure ; et, après avoir lu et relu de nouveau le précieux billet, il allait repasser la grille, lorsqu'il aperçut à quelques pas un homme qui s'avançait vers lui. C'était Tom.

— Monsieur a reçu le papier ? demanda-t-il à demi-voix, après avoir prudemment jeté un regard de tous côtés.

— Un papier ? fit l'artiste feignant l'étonnement ; je n'ai rien vu. De quel papier voulez-vous parler ?

— Monsieur a raison dans notre intérêt ; mais

avec moi la discrétion est inutile. J'ai envoyé cet écrit par mon unique associé dans cette entreprise, pour éviter d'éveiller tout soupçon, car j'étais littéralement couvert de poussière et j'ai voulu changer d'habits.

— Alors, demanda Philippe, c'est donc vous qui... Mais vous avez l'air bien fatigué ?

— Je ne tiens plus sur mes jambes, et il y a vingt heures que je n'ai rien pris : vingt heures sans manger ! fit-il avec désespoir. Pour un Anglais, c'est une vilaine action et une affreuse position.

— Ce n'est agréable pour personne, mon ami ; venez donc vous asseoir, ajouta-t-il en lui montrant le mur d'appui de la grille, et comptez-moi ce qui s'est passé.

Tous deux s'étant assis tant bien que mal sur le siége moins douillet que solide, notre homme commença ainsi :

— Comme je le disais à monsieur, je suis Anglais, et de même qu'un juif ne va jamais pour la première fois dans un pays sans s'informer si cet endroit n'est pas propre à un *petit brin* de commerce, de même un Anglais est toujours à l'affût ou en quête d'une bonne affaire. Je ne m'en cache pas, monsieur, je suis patriote et j'aime les souverains qui règnent sur mon pays, mais jamais ils ne me flattent aussi agréablement la vue qu'en les admirant sur une guinée ou sur une livre sterling.

— En d'autres termes, interrompit l'artiste, vous aimez l'argent?

— Il serait plus exact, répliqua Tom, de dire que j'aime le bien-être qu'il procure. D'une part, je voyais tous les jours la santé du prince de plus en plus chancelante, et il n'était pas nécessaire d'être médecin pour prévoir une fin prochaine. D'autre part, connaissant les maléfices que ce peuple ignorant attribuait à Mme la comtesse et les colères et les menaces qui en étaient la conséquence, dans un moment donné, me disais-je, il doit y avoir là un service à rendre et une petite spéculation à faire. J'ai rendu le service, et mon calcul a réussi. Sachant que certains paysans, passablement voleurs, dont la demeure est à proximité du château, accusaient Mme la comtesse de rendre le prince plus sévère à leur égard, je fis bonne garde de ce côté, et ayant appris qu'ils s'étaient mis à la tête d'une conspiration, je ne doutais point que leurs acolytes, dès la mort du prince, viendraient tenir des conciliabules chez le plus influent. Je me rendis chez lui pendant son absence et me cachai sous un tas de fagots, d'où je pouvais tout entendre. Aussitôt que le prince se fut éteint, sous prétexte de deuil, mais en réalité pour s'occuper de leur complot, tout travail cessa. Mes prévisions avaient été justes. Tous les conjurés se rendirent chez celui que je soupçonnais, et, après s'être mis d'accord sur leur

abominable dessein, ils s'arrêtèrent à ceci : faire surveiller la maison dès le crépuscule, à une certaine distance, afin de n'éveiller aucune méfiance, et vers onze heures, quand tout le monde aurait été prévenu, l'entourer d'une manière effective par un cordon d'hommes placés à trois ou quatre pas de distance les uns des autres, pour avoir la certitude que le feu allumé, personne ne pourrait sortir de ce cercle humain, car non seulement ils voulaient incendier la maison, mais leur projet bien arrêté était d'y brûler vive l'infortunée comtesse. Tel était leur plan. Aussitôt que j'en eus connaissance, je pris mes dispositions, et je leur ai montré qu'ils ne tenaient rien.

— Alors Mme d'Arbois est sauvée, et cela grâce au dévouement de deux braves serviteurs! Je retire, dans ce cas, des paroles que la colère m'avait fait prononcer, et je vois qu'il y a encore quelques bons domestiques. Mme d'Arbois, je suppose, vous a l'un et l'autre convenablement récompensés?...

— J'ai eu l'honneur de dire à monsieur que je suis Anglais, et dans mon pays les enfants, en naissant, savent déjà qu'ils ne doivent jamais oublier leurs intérêts. C'est dire à monsieur qu'en homme prudent, j'ai fait mes conventions d'avance. J'étais convenu avec mon associé de demander à Mme la comtesse, en outre de sa propriété, mille

roubles pour chacun de nous ; mais comme il faut toujours de la loyauté dans les partages, je lui abandonnerai les deux mille, car enfin il a couru de plus grands risques que moi, et puis, ainsi que je le disais tout à l'heure, en tout il faut être juste.

— A la bonne heure ! pour un homme surtout qui aime l'argent, c'est beau, c'est généreux. De sorte que préalablement vous aviez demandé à Mme d'Arbois deux mille roubles ?

— Je n'ai point dit un mot de cela ; monsieur ne m'a pas compris. J'ai dit que j'étais convenu avec mon associé d'obtenir deux mille roubles de Mme la comtesse, mais naturellement j'en ai demandé six.

— Diable ! diable ! fit Philippe, vous parliez tout à l'heure de justice, de loyauté dans le partage ; il me semble que vous donnez une légère entorse à ces deux déesses.

— Oh ! monsieur !... est-il possible de mettre plus de franchise ?

— J'en conviens. Mais entre franchise et loyauté, il me semble qu'il y a une nuance. Vous donnez deux mille roubles et vous en gardez quatre mille : où donc voyez-vous la justice ?

— Monsieur n'a certainement pas réfléchi. Dans toute entreprise n'y a-t-il pas l'architecte et le maçon ? le génie qui conçoit et le manœuvre qui

exécute ? Ne sont-ils pas l'un et l'autre payés à part ? N'est-il donc pas de toute justice que moi, qui ai été tout à la fois le génie et l'un des manœuvres, je touche les deux parts du salaire, qui doit être partagé en trois ?...

— Bravo pour cette excellente idée, s'écria jovialement notre artiste, vous ferez votre chemin, mon garçon ; cependant, si vous étiez Français, je vous ferais observer que c'est un peu le partage de Montgomery que vous faites là. Mais enfin vous avez conçu le plan, et la pauvre femme, grâce à vous, est sauvée : cela vaut assurément quelque chose.

— J'étais bien sûr que je finirais par être compris. Monsieur part, je crois, aujourd'hui ; si oui, il ne faudrait pas que ce fût de trop bonne heure.

— Pourquoi cela ? demanda Philippe.

— Mme la comtesse est à peine vêtue : les deux femmes de chambre s'étant sauvées aux premières lueurs de l'incendie, elle n'a que ce qui m'est tombé sous la main en rentrant de la fausse alerte que je venais de donner près de la petite porte gardée ; et comme le jardinier, après avoir mis madame en sûreté hors de la grille, est retourné au plus vite dans la maison, il a pu encore sauver différentes choses parmi lesquelles pas mal d'objets de toilette, et j'en voudrais faire une ou deux caisses

que j'aurais apportées et que monsieur aurait prises en passant.

— Dans ce cas, dit l'artiste, sous prétexte de la chaleur, je ne partirai qu'à cinq heures. J'aime mieux aussi, de mon côté, n'arriver à l'hôtel que dans la soirée.

Et, après avoir fait ses recommandations au soi-disant docteur pour les soins à donner au cheval dont s'était servie Mme d'Arbois dans sa fuite, et qui était naturellement le meilleur de l'écurie, Tom s'éloigna. Philippe, tout en redoutant la longueur de la journée, tant il avait hâte de quitter ce pays, rentra au château. A cinq heures précises, après avoir fait ses adieux à la princesse, il quittait, accompagné de Franck, cette demeure où désormais il ne devait plus rentrer, mais dont il garderait des souvenirs si dissemblables. La chaleur tombait; les chevaux, n'étant pas sortis depuis que la maladie du prince s'était aggravée, avaient une vigueur inaccoutumée: aussi, dès qu'à la grille les caisses pour Mme d'Arbois eurent été chargées, prirent-ils un train de vitesse peu en harmonie avec la prudence; mais l'automédon, le sempiternel bavard dont nous avons précédemment fait la connaissance, était sûr de ses bêtes, et tout se passa sans accident.

Arrivés à Revel, ils se rendirent à l'hôtel indiqué, où Philippe demanda Mme d'Arbois; et comme

il était attendu, on lui indiqua le numéro de la chambre, car la mise de la pauvre femme ne lui permettait point de descendre ; et, bien qu'il soit de convention qu'une jolie femme est belle sous tous les costumes, celui-ci, composé d'objets si disparates, qu'à l'hôtel on avait hésité à la recevoir, ne faisait pas précisément ressortir sa beauté. Les bagages rentrés, le cocher parti vers l'auberge où il allait ordinairement, Philippe donna ordre à Franck de porter au numéro que l'on venait d'indiquer la valise dans laquelle il avait soigneusement placé le médaillon offert par la princesse, et il entra au bureau afin de prendre des renseignements sur le passage du paquebot pour le Havre. Il s'entretenait avec le propriétaire de l'hôtel, lorsqu'un tapage diabolique se fit entendre dans l'escalier. Voici ce qui était arrivé. Franck, chargé de porter la valise de son maître, était entré dans la chambre désignée, sans remarquer Mme d'Arbois couchée dans le lit. Cette pièce, assez vaste, était éclairée seulement par une bougie placée sur la cheminée à l'autre extrémité de la chambre. Il se dirigeait de ce côté pour y déposer sa valise, quand Mme d'Arbois lui indiqua un endroit où elle devait moins gêner. Notre homme, naturellement poltron, et de plus fervent croyant de la sorcellerie, resta interdit en entendant une voix qu'il croyait reconnaître, alors qu'il n'avait vu personne ; il tourna vivement la tête

et aperçut la comtesse : — « La sorcière ! » s'écria-t-il tremblant de peur, et, laissant tomber son colis, il se sauva à toutes jambes. Il descendait l'escalier avec une telle rapidité, qu'il heurta un serviteur de l'hôtel qui montait une caisse, et la fit tomber; de là le vacarme qu'on venait d'entendre.

— Qu'y a-t-il ? demanda Philippe sortant du bureau et voyant la figure de Franck tout effarée.

— La sorcière !... répondit celui-ci en se précipitant sur sa malle.

Et la chargeant aussitôt sur ses épaules, il disparut avec tant de promptitude, qu'il eût été impossible de lui faire entendre raison. On ne le revit plus.

Notre artiste, ayant appris à sa grande satisfaction que le paquebot passait précisément le lendemain, ne laissa monter des bagages que le strict nécessaire, et il put enfin aller embrasser celle qu'il avait crue morte. Leur joie était d'autant plus grande que l'un et l'autre avaient cru ne plus se revoir; tandis que désormais libres, débarrassés de tout péril, ils avaient la certitude de ne plus se quitter. Julietta surtout, qui avait conscience du réel danger qu'elle avait couru, savourait avec délices son bonheur. Elle aurait été la plus heureuse des femmes, si elle n'avait redouté ce qui en effet était bien à craindre dans sa situation : le renouvellement des questions touchant la mort de sa

fille, et le lieu où son bien-aimé voudrait fixer leur séjour. La première de ces préoccupations n'était pas la principale, car, malgré le désir qu'elle aurait eu de ne point mentir à cet homme, elle pouvait à la rigueur répondre selon sa volonté. Malheureusement il n'en était pas de même pour la seconde. Elle ne pouvait se dissimuler le parti pris de Philippe de retourner à Paris, et c'était là son épouvantail. Il y a des pressentiments qui ne trompent pas, et ceux-ci étaient du nombre. Bien qu'accablée moralement et physiquement par une lassitude compréhensible après la terrible nuit précédente, celle-ci se passa encore sans sommeil. Philippe, ne perdant pas de vue la promesse qu'il s'était faite d'aller au fond des choses, n'y manqua pas. Sa maîtresse, de son côté, avec ses plus tendres caresses, avait en vain voulu éluder des explications pénibles; ne pouvant y parvenir, elle avait même essayé de réagir sur l'esprit de son amant, mais elle ne tarda pas à s'apercevoir de l'inutilité de ses efforts : son passé faisait sa faiblesse. Ne pouvant plus se dissimuler l'ascendant, la toute-puissance de cet homme sur son âme, elle cessa de lutter et se résigna à ses volontés. C'est qu'en effet sa position en aurait fait réfléchir bien d'autres. La haine provoquée, accumulée chez toute une population ; la mort presque miraculeusement évitée, qui en était la conséquence, l'impressionnaient péniblement. Sa grande situa-

tion, plus ou moins factice, il est vrai, mais à laquelle on s'habitue si facilement; sa fortune, réelle celle-là, anéantie et restée dans le brasier de sa maison; un peu aussi ces mots de comtesse, toujours agréables à l'oreille d'une femme : tout cela venait de s'évanouir à la fois. Il ne restait de ce rêve de près de vingt ans, où le remords avait tenu la plus grande place, que le souvenir de sa famille délaissée, dont elle n'avait pas entendu parler depuis la même époque; son passé, qu'elle aurait voulu racheter au prix de son existence, et l'homme au cœur loyal dont elle avait empoisonné la vie. Voilà les pensées qui avaient obstinément envahi son esprit pendant cette longue journée d'attente qui suivit l'affreuse nuit. —Oh! si les femmes, se disait-elle dans son désespoir, savaient ce que coûte et où conduit une légèreté souvent futile, combien elles l'éviteraient avec soin! Dans cette disposition d'esprit, se voyant revenue à son point de départ, avec la honte en plus, et, par-dessus tout, ne se sentant pas le courage de supporter l'existence sans l'homme qu'elle venait de retrouver, elle céda; elle ne fit même d'opposition sérieuse que sur son retour à Paris, auquel elle finit par se résigner. Quant au lieu où reposait leur enfant, elle apprit à son amant qu'elle était morte en Perse, pendant un voyage avec le prince. Jusque-là Philippe ne croyait avoir d'autres griefs contre M. de Lohanoff que

celui relatif à sa maîtresse; mais dès qu'il eut connaissance qu'il avait encore été la cause de la mort de son enfant, il éprouva un ressentiment d'autant plus pénible, que désormais tout espoir de vengeance était inutile. Faisant alors appel à son courage, à sa générosité, à sa parole donnée, il promit, sur les supplications de Julietta, de tout oublier. L'amertume de ces explications étant non seulement désagréable, mais nuisible à sa santé, Philippe résolut d'en finir une bonne fois, et il fit connaître à sa maîtresse que sa mère habitait Paris et par quelles circonstances elle avait été amenée à s'y fixer, en lui cachant toutefois ce qu'il crut convenable de lui taire. Ce mot de mère, qu'elle n'avait pas entendu depuis si longtemps, lui produisit un effet singulier : par instants, elle semblait heureuse, et dans d'autres, comme si elle eût craint des réminiscences de son passé, il semblait qu'elle aurait autant aimé ne plus la revoir.

XXXIII

DÉPART POUR LA FRANCE.

Cette femme, qui jusqu'ici avait été d'une indomptable fierté, d'une énergie et d'un courage enviables pour beaucoup d'hommes, semblait affaissée sur elle-même; elle ne résista plus et accepta toutes les propositions de son amant. Celui-ci ne perdant pas de vue l'impressionnabilité de Mme Tamberli et voulant lui épargner de trop vives émotions, imagina un stratagème en harmonie avec son secret désir : celui de ne point paraître rentrer à Paris avec une femme. Il fut donc convenu que Julietta descendrait dans un hôtel; que notre artiste parlerait d'une dame qu'il avait connue en Russie, dans une famille qui la lui avait recommandée; cette dame, venant par raison de santé passer cinq ou six mois en France, serait présentée à son oncle et naturellement à ses amis. C'est avec ce dessein arrêté que nos amis prirent le paquebot pour le

Havre et de là se rendirent à Paris. Tel leur projet avait été conçu, tel il fut exécuté. Par malheur la rentrée de notre artiste se faisait dans des circonstances peu propres à l'égayer; il trouva tous ses amis dans l'affliction : Verdier était à toute extrémité. Delpy surtout en était particulièrement affecté. Philippe, ayant lui-même une sincère amitié pour l'ancien magistrat, en ressentit un véritable chagrin; aussi se rendit-il sans retard à Port-Marly, où Verdier avait un pied-à-terre et où il se trouvait en ce moment. Cet empressement à lui serrer la main était sans doute un sinistre pressentiment, car il mourut le soir même. Delpy, ne voulant pas quitter son ancien camarade, resta près de lui avec Louise, cette jeune fille du pêcheur dont nous avons conservé le souvenir, qui l'avait soigné comme un père et qui éprouvait pour lui une réelle affection filiale. Le lendemain, les amis du vieil artiste arrivèrent et s'arrangèrent pour ne pas le laisser seul. L'inhumation ne devant avoir lieu que vingt-quatre heures plus tard, et l'appartement du défunt n'étant pas assez grand pour recevoir tous ceux qui viendraient de Paris, ils descendirent chez Delpy, pour venir ensuite, chacun à leur tour, passer un laps de temps plus ou moins long auprès de lui. Il se trouvait avec Mme Tamberli, lorsqu'à son grand étonnement Verdier fils entra.

— Que venez-vous faire ici? demanda avec virulence et d'un ton de reproche le vieux sculpteur, en se levant comme s'il eût été mû par un ressort.

— Mais, monsieur Delpy, c'est moi qui aurais le droit de vous faire une semblable question. Je la trouve raide, celle-là : me demander ce que je viens faire chez moi! car enfin, je suis chez moi ici, répéta-t-il avec suffisance, d'un air passablement insolent; et puisque vous le prenez sur ce ton, que personne ne vous retient...

— ... vous pouvez vous en aller, ajouta Delpy en l'interrompant. C'est ce que vous vouliez dire. Mais du moment que vous êtes chez vous, vous devez au moins en faire convenablement les honneurs, et le premier devoir d'un maître de maison, c'est d'être poli. Aujourd'hui que votre pauvre père dort du long sommeil, qu'il ne peut, hélas! m'entendre, je veux vous dire ce que depuis longtemps j'ai sur le cœur. Et d'abord votre présence en ce lieu, dans cette circonstance, n'est-elle pas une insulte à la mémoire de cet excellent homme, du meilleur des pères? Il faut être sans entrailles pour ne pas le sentir. Tout à l'heure je vous demandais ce que vous veniez faire ici, et maintenant je vais vous le dire. Après avoir, grâce à son inconcevable faiblesse à votre égard, que sa bonté seule explique, réduit à la gêne cette généreuse et aimante nature; après l'avoir, pour réparer vos

sottises, vous sauver du déshonneur, fait descendre d'échelon en échelon jusqu'à sa ruine complète, vous veniez voir si, mort, il ne restait point quelque bribe. Mais vous n'avez donc pas le sens moral?

— Ah çà! est-ce que vous avez bientôt fini de m'accabler d'injures? répliqua d'un air fanfaron Verdier fils.

— Des injures? répéta Delpy; mais ce sont des vérités, au vu et au su de tous ceux qui vous connaissent. D'ailleurs, avec votre suffisance, votre outrecuidance, pouvait-il en être différemment? Avec votre sotte vanité, votre désir immodéré de paraître riche, pouviez-vous arriver à autre chose qu'à votre propre ruine et à celle de ceux qui avaient la simplicité de vous écouter? Mais comment peut-il se faire que vous, si présomptueux, qui avez une foi si robuste dans votre haute intelligence, qui visez tant à l'esprit, vous ne montriez même pas un peu de sens commun? Pensez-vous sérieusement en imposer à quelqu'un avec votre verbiage, avec ce besoin de pérorer qui vous caractérise, où l'on peut admirer votre complaisance, votre satisfaction à vous écouter vous-même. Vous prenez donc pour bon argent cet encens moqueur que l'on n'envoie qu'aux imbéciles?

— Du coup, c'est trop fort! s'écria Verdier au paroxysme de la colère.

— Je comprends la dureté de ces vérités, reprit

Delpy; mais à qui la faute? Enfin, avec vos grandes capacités, à quoi êtes-vous arrivé? A la misère, aux expédients, après avoir ruiné votre malheureux père. Ce résultat final inévitable n'était certes pas difficile à prévoir.

— Mais de quel droit me dites-vous des choses blessantes chez moi? demanda Verdier furieux. Ne croyez-vous pas que j'y ai mis assez de patience et que vous en avez assez abusé? Je regrette que vous me forciez à vous répéter...

— ... de sortir de chez vous, fit Delpy en l'interrompant une deuxième fois. Voyons, cependant, peut-on juger assez sévèrement la conduite d'un fils qui ne vient voir son père que quand il le sait mort?

— C'est encore là une inexactitude, répliqua brusquement Verdier; je suis venu plusieurs fois pendant sa maladie.

— Je le reconnais, dit Delpy avec une tranquillité apparente; mais, ajouta-t-il, le regard fixé sur son interlocuteur, était-ce bien par intérêt pour la santé de votre père que vous veniez dans la maison?

— Pourquoi donc y serais-je venu? repartit Verdier un peu embarrassé.

— Pourquoi?... Pour donner une preuve de plus de la délicatesse de vos sentiments et de la sensibilité de votre cœur. Il n'y a donc rien de respectable pour vous, ni rien qui puisse vous émouvoir. Ainsi,

une jeune fille, presque une enfant, s'est dévouée aux soins à donner à un vieillard malade, dont ne s'occupe pas son propre fils, et, sans doute par reconnaissance pour tant d'abnégation, ce fils cherche, pendant que son père est mourant, à se porter sur cette jeune fille aux plus odieuses extrémités.

— Qui a pu inventer une pareille calomnie? s'écriaVerdier hors de lui. En tout cas, retenez bien ceci, si c'est cette fille, elle me le payera.

— Vous savez que je connais depuis longtemps la valeur de vos dénégations et de vos menaces; elles ne peuvent rien changer à ce qui existe, pas même à cette triste réalité d'un sot qui, avec sa prétendue et incomparable intelligence, en est arrivé aux ressources précaires et honteuses des plus tristes expédients. Tout à l'heure vous aviez l'impertinence de me mettre à la porte; à mon tour, je vous prie de sortir d'ici, car vous êtes chez moi.

Quelques instants après l'arrivée de Verdier, Philippe se rendait près de son oncle, afin de remplacer Mme Tamberli, lorsqu'il entendit la conversation que nous venons de faire connaître. Il s'était arrêté et n'avait eu garde de se montrer; mais en présence de l'insolence croissante de son ancien camarade, surtout après que le vieil artiste l'eut congédié, il entra, et d'un geste qui n'admettait

point de réplique, il lui montra la porte. Celui-ci, en homme prudent qui connaissait de longue main Philippe, s'esquiva au plus vite.

Le lendemain, les obsèques de Verdier père eurent lieu, et, après la cérémonie, le vieux pêcheur, qui s'était fait un devoir d'y assister, fit part à Delpy de son désir d'emmener sa fille avec lui, son séjour parmi eux n'ayant désormais plus de raison d'être. Notre artiste pria le père Aubigan de différer de quelques jours.

— Mon pauvre ami, lui dit-il, s'était attaché à votre fille comme si elle eût été sa propre enfant, et, ne sachant comment reconnaître ses soins dévoués, il s'imposait des privations pour faire quelques petites économies et éviter ainsi de la laisser rentrer chez vous sans aucune ressource. J'ai toutes les notes à Paris, où d'autres affaires m'appellent; je les prendrai demain ou après-demain, et je vous remettrai tout cela. Voilà notre pays, mon brave Aubigan, on est obligé de se cacher pour payer la plus sacrée des dettes : la reconnaissance. Heureusement, dans l'intérêt même de l'humanité, nous sommes la seule nation où un père, délaissé par des enfants ingrats, soit forcé de prendre des détours, répugnants toujours à un honnête homme, pour récompenser une nature généreuse, une âme charitable qui, par dévouement, par affection ou par pitié, a bien voulu lui prodiguer

es soins indispensables à sa triste situation. Un our, et ce jour n'est pas loin, on rougira à la seule pensée qu'une loi aussi barbare et aussi dénaturée ait pu exister; car elle empêche un père de aisser après sa mort à celui qui est venu le secourir lans son malheur ce dont il ne pouvait, par la nécessité de vivre, se dessaisir de son vivant, et, chose pire encore, le forcer de le laisser à un fils indigne de ce nom. Si une pareille loi n'est pas une monstruosité, c'est que les mots n'ont plus de sens et toutes les notions de ce qui est juste ou injuste sont confondues.

Le père Aubigan approuva doublement le raisonnement de l'artiste, d'abord parce qu'il comprenait tout l'odieux d'une semblable loi; ensuite, en homme intelligent, il entrevoyait une petite ressource pour sa fille, qu'il affectionnait tout particulièrement. Ils convinrent du jour où il reviendrait, et le vieux pêcheur quitta son hôte, tout heureux de ce qu'il venait d'apprendre. Philippe, ne perdant pas de vue son dessein relativement à ce qui était convenu avec Julietta, lui avait fait adresser une lettre pour l'inhumation, et naturellement elle n'avait pas manqué de s'y rendre. Le père Aubigan parti, il la présenta à son oncle et à tous les autres amis réunis. Avait-elle assez d'empire sur ses sens pour dissimuler l'inévitable émotion qu'elle devait éprouver, ou bien s'était-il

opéré dans son esprit un réel changement? Toujours est-il qu'elle fut adorable et conquit toutes les sympathies. Delpy, ravi d'avoir fait sa connaissance, profita de l'occasion qui s'offrait à propos du départ de Louise pour lui faire une invitation.

— Madame, lui avait-il dit, connaissant et ayant été à même d'apprécier les soins affectueux, délicats, désintéressés, de la fille d'un pêcheur que mon vieil ami avait prise avec lui, je veux, afin d'éviter toute méprise avec une condition servile et rester dans les traditions, les désirs du défunt, que son éloignement, au lieu de ressembler à celui d'une femme à gages, soit le départ d'une personne qui est obligée de se séparer de ses amis. Pour cela j'ai eu l'idée de réunir tous ceux qui la connaissent à un dîner en son honneur le jour où son père doit venir la reprendre.

Et il lui demanda si elle voulait lui faire l'honneur d'être des leurs ce jour-là. Julietta se garda bien de refuser cette invitation ; elle accepta d'autant plus volontiers, qu'elle croyait lire un encouragement sur toutes les figures. Le parfum d'honnêteté, de bonne compagnie qui s'exhalait de cette réunion ; la présence de sa mère, de cette femme qui semblait instinctivement lui témoigner une sympathie toute particulière, lui faisaient éprouver un indicible bonheur : il lui semblait renaître à une autre vie. Aussi c'est la joie dans l'âme qu'elle rentra dans

sa demeure en comptant les jours qui la séparaient de celui où elle devait se retrouver avec eux. Delpy, de son côté, comme il en avait le projet, se rendit à Paris le lendemain, et rapporta avec lui le petit pécule que Verdier père avait formé par petites sommes au fur et à mesure que ses besoins limités lui avaient permis de les distraire. Ces économies, soigneusement serrées dans le coffre du vieil artiste, avec un papier indiquant, en cas de mort, le propriétaire de cette somme, formaient un total d'un peu plus de sept mille francs. Delpy, qui aimait cette enfant, ajouta la balance pour arriver à dix mille; il prit le tout avec lui afin de le déposer en lieu sûr à la campagne, jusqu'au jour convenu avec le vieux pêcheur. Ce moment arrivé et afin que la journée fût complète, tout le monde, sur les instances du maître de la maison, s'était rendu pour le déjeuner, moins M. et Mme Nessini, qui ne pouvaient venir qu'un peu plus tard.

XXXIV

COMMENT D'ACCUSATEUR ON DEVIENT ACCUSÉ.

Dans l'après-midi, M. et Mme Tamberli, avec Philippe, proposèrent, dans l'intention de montrer le pays à Julietta, une promenade dans l'île de la Loge et se dirigèrent vers cet endroit. Le père Aubigan, à propos d'un nouveau règlement sur la pêche, était parti à la recherche d'un de ses confrères ; tandis que Louise, le cœur gros de quitter ses amis, pour cacher son chagrin, était venue dans le parc, se reposer sous l'ombrage de tilleuls séculaires. Delpy, voyant approcher l'heure du train qui devait amener M. et Mme Nessini, et désirant se trouver chez lui à leur arrivée, avait pris son journal, quand on vint lui dire que le maire de Port-Marly, accompagné de deux gendarmes de Marly-le-Roi, demandait à lui parler. La visite du maire seul ne l'aurait point surpris, c'était un de ses amis, un

habitué de la maison ; mais accompagné de deux gendarmes, cela l'étonna.

— Faites entrer ces messieurs, se contenta-t-il de répondre tranquillement.

Malgré cet ordre, le maire seulement se montra, laissant les deux gendarmes devant la grille.

— Mon cher voisin, dit l'officier municipal après les compliments d'usage, vous avez devant vous un homme bien ennuyé.

— Ennuyé ? répéta Delpy. Et de quoi donc ?

— Je viens pour arrêter une jeune fille, Mlle Louise, je crois, la personne qui a soigné M. Verdier pendant sa maladie.

— Arrêter cette jeune fille ! s'écria le vieil artiste stupéfait. Allons donc, c'est une plaisanterie ; heureusement que la pauvre enfant est au jardin, elle serait morte de frayeur en entendant vos paroles. Voyons, êtes-vous bien sûr de ne pas être un peu fou, mon cher voisin ?

— Du tout, du tout, fit le maire. Je me disposais à venir vous voir, lorsqu'on m'a annoncé le brigadier de Marly avec un de ses gendarmes.

— Ah çà ! c'est donc sérieux ? demanda Delpy dont le front commençait à se rembrunir.

— Très sérieux, je vous assure. Voici ce qui s'est passé : j'ai reçu du fils de M. Verdier une dénonciation...

— Du fils de Verdier ? s'écria Delpy rouge de

colère. Le misérable !... voilà la vengeance dont il a menacé cette pauvre enfant...

— Écoutez-moi donc jusqu'au bout, mon cher, dit, en l'interrompant, l'officier municipal.

— Comment voulez-vous que je garde mon sang-froid en présence d'une pareille infamie? Est-ce possible?

— Je vous disais, reprit le maire, que j'avais reçu une accusation de vol portée contre cette demoiselle comme ayant soustrait des valeurs appartenant à la succession. Cela me paraissait si étrange, après tout le bien qu'on avait dit d'elle, tous les éloges que j'avais entendu faire de sa personne ici, que je me disposais à venir vous voir avant de rien ébruiter, lorsque j'ai reçu la visite des gendarmes de Marly, dont nous sommes une dépendance, comme vous savez, et qui avaient reçu la même plainte. Naturellement j'ai préféré les accompagner, afin de pouvoir m'entretenir avec vous auparavant, et avoir votre avis sur cette accusation d'une gravité à faire le plus grand tort à cette jeune fille, si elle est innocente.

— Innocente! s'écria Delpy avec indignation. Mais le moindre doute serait une injure pour cette enfant, qui est l'honnêteté même.

— Enfin, mon cher ami, vous comprenez ma position et surtout ma responsabilité. Du moment que vous vous portez garant, je vais appeler le

brigadier et lui apprendre que vous prenez tout sur vous.

— Non seulement je prends tout sur moi, mais dès demain je fais poursuivre et condamner ce malheureux comme calomniateur. D'abord, ajouta-t-il, avant de faire entrer le brigadier, je tiens, aujourd'hui que son père est mort, à vous faire connaître ce monsieur, c'est-à-dire l'accusateur.

Et Delpy, approchant sa chaise de son interlocuteur, narra la vie du fils de l'ancien magistrat sans en omettre son odieuse tentative sur la fille du vieux pêcheur. Parfaitement fixé sur le compte du susdit personnage, le maire, accompagné de Delpy, sortit pour instruire les gendarmes de ce qu'il venait d'apprendre; mais grande fut leur surprise de ne plus les trouver et de les apercevoir sur le quai, près de la rivière, au milieu d'un groupe de personnes.

— Qu'y a-t-il donc là-bas? demanda l'officier municipal à un habitant du village qui venait de cet endroit.

— C'est une jeune fille qui, dit-on, s'est jetée à l'eau. Par bonheur, une dame descendant du train, l'ayant aperçue, a couru sur la berge, et, plongeant comme un homme, elle est parvenue à la remonter à la surface. Seulement sa toilette mouillée, paraît-il, paralysait si complètement ses mouvements pour soutenir la noyée, que, sans l'aide d'un pê-

cheur attiré par les cris de ceux qui se trouvaient présents et qui s'était élancé dans l'eau, elles auraient péri toutes les deux. Heureusement il a pu aider à maintenir la jeune fille asphyxiée jusqu'à l'arrivée de deux bateaux avançant à force de rames.

— Et vous ne savez pas si la jeune personne est encore vivante? demanda le maire.

— Je ne pourrais le dire au juste, monsieur, répondit le passant; mais l'ayant vue sans mouvement quand on la portait, je crains qu'elle ne le soit plus; cependant elle est entre les mains d'un médecin qui, par bonheur, venait de quitter le train.

Ils conversaient ainsi, lorsque le vieux sculpteur fut étonné de voir arriver Tamberli avec une vitesse inusitée pour un homme de son allure, généralement lente, suivi de loin par Philippe, dont la marche non moins précipitée lui parut étrange. Pensant aussitôt à l'accusation de vol, dont ils pouvaient avoir eu connaissance, il crut que c'était là le motif de leur rentrée en toute hâte.

— Rien ne presse, cria Delpy, dès que Tamberli fut à portée de la voix; c'est arrangé avec monsieur, je prends tout sous ma responsabilité.

— Sous votre responsabilité! répéta Tamberli sans chercher à comprendre et sans ralentir sa marche, quand le médecin ne peut parvenir à la ranimer?

— La ranimer ? reprit à son tour Delpy, l'inquiétude peinte sur la figure. Vous connaissez donc la personne tombée à l'eau ?

Tamberli, au lieu d'écouter et encore moins de répondre, était entré chez l'artiste pour en ressortir un instant après avec des effets de femme sur son bras et revenir sans s'arrêter vers le lieu de l'accident. Pendant ce temps Philippe était arrivé près de son oncle, dont le trouble augmenta en voyant celui de son neveu ; ce dernier, comme Tamberli, avait couru à la maison pour revenir presque aussitôt également avec d'autres vêtements de femme sur les bras.

— Mais que vient-il donc de se passer ? demanda Delpy.

Philippe apprit à son oncle que c'était Louise que l'on venait de retirer de l'eau.

— Louise ! s'écria celui-ci avec stupéfaction. Mais elle est au jardin.

— Non, mon oncle, non, c'est bien elle ; et si le médecin parvient à la ranimer, c'est à cette courageuse Mme Nessini qu'elle devra la vie. Celle-ci l'a vue, en descendant du chemin de fer, courir vers la rivière et se jeter à l'eau ; c'est seulement par les cris de la foule que nous avons été avertis du malheur. J'ai sauté dans un bateau et nous avons traversé à la hâte, mais on l'avait déjà déposée sur la berge. Je vous prie de m'excuser, ajouta-

t-il en s'adressant au maire; vous devez comprendre mon impatience à connaître le résultat des efforts du médecin pour ranimer cette jeune fille.

Et il s'éloigna en toute hâte.

Delpy et le maire restés seuls, ce dernier ne put s'empêcher de faire remarquer l'étrange coïncidence de cette tentative de suicide avec l'accusation.

— Ne vous semble-t-il pas, ajouta le magistrat municipal, voir là quelque chose de grave pour cette jeune personne ?

— C'est vrai, mais je n'en soutiens pas moins que soupçonner cette enfant serait tout simplement une iniquité; et, loin de me plaindre de cette coïncidence, je m'en réjouis, à moins que la malheureuse jeune fille ne succombe, ce que Dieu ne permettra point, je l'espère.

Ils s'entretenaient ainsi depuis un moment, lorsque les gendarmes revinrent, apportant la nouvelle de l'heureuse issue du dévouement du persévérant docteur. Mais bien que le brigadier témoignât sa satisfaction en apprenant que Delpy se portait garant de l'innocence de la jeune malade, il n'en fit pas moins la même observation que le maire.

— J'ai déjà dit à monsieur, répliqua Delpy, que loin de regretter cette coïncidence, je m'en félicitais. Je n'ai jamais éprouvé de haine pour per-

sonne, mais je suis bien décidé à faire payer à ce misérable le prix de son infamie. Et il conta aux représentants de l'autorité ce dont il avait fait part à l'officier municipal. Maintenant, messieurs, ajouta-t-il en les conduisant dans la pièce occupée par Louise, voici la chambre qu'elle habite depuis la mort de mon vieil ami, puis voici la clef du logement occupé par lui de son vivant, et où elle n'est pas entrée depuis sa mort. Je désire, j'exige même qu'il soit fait une minutieuse perquisition partout, et, avec votre procès-verbal constatant le résultat de vos recherches, je me charge d'agir comme il convient.

Les gendarmes se mirent tout de suite à l'œuvre, et, après avoir opéré avec leur zèle habituel chez Delpy, ils se dirigèrent vers l'ancienne demeure de M. Verdier, où ils recommencèrent soigneusement leur perquisition. Le résultat de leur visite dans les deux endroits, qui ne dura pas moins de deux heures, fut entièrement négatif quant à l'accusation de vol, mais on ne peut plus compromettant pour l'accusateur; car, outre plusieurs écrits ayant trait à ses vues sur la jeune fille, il s'en trouvait un où il la menaçait de se venger, si elle ne cédait pas. Complètement édifiés sur la valeur de la plainte portée contre la pauvre enfant, ils engagèrent M. Delpy à sévir avec sévérité contre le calomniateur. Ils allaient se retirer, quand Philippe

entra, annonçant la jeune fille qu'on portait, suivie du docteur qui l'avait soignée. Delpy, craignant les effets fâcheux d'une trop vive impression causée par la vue des gendarmes et voulant l'interroger sur les motifs qui l'avaient déterminée au suicide, les fit entrer dans une chambre située à côté de celle de la jeune fille et d'où ils pouvaient tout entendre. Le brancard sur lequel se trouvait la pauvre enfant fut amené jusqu'au pied de l'escalier; elle était accompagnée des amis de Delpy, du médecin et du père Aubigan, dont la bonne et honnête figure, si contrite, faisait peine à voir. Le digne homme, en cherchant son confrère, avait tout appris dans le village et s'était rendu directement où sa fille avait été portée.

En arrivant chez Delpy, la malade avait été montée dans sa chambre et, sur l'ordre du docteur, couchée sans retard, non qu'il redoutât des complications, elle était tout à fait hors de danger, mais c'était une précaution que ce dernier voulut qu'on observât. Mme Tamberli, très aimée de la jeune fille et qui ne l'avait point quittée un instant depuis l'accident, fut laissée près d'elle. Delpy, en présence de tout le monde réuni dans le salon, demanda s'il y avait quelque risque pour la malade en l'interrogeant sur les motifs qui l'avaient poussée au suicide.

— Il n'y a aucun péril, répondit l'homme de

l'art, et, si vous le désirez, je vais lui demander de me les faire connaître.

— J'accepte volontiers, dit Delpy reconnaissant.

Mais revenant quelques instants après, le médecin avoua son impuissance à lui faire prononcer un seul mot sur ce point.

— Elle se renferme, ajouta-t-il, dans un mutisme complet.

Mme Tamberli elle-même ne fut pas plus heureuse.

— Il faut cependant qu'elle parle, que nous sachions ce qui l'a poussée à cette extrémité, dit Delpy.

Et, se tournant vers le père Aubigan, il l'engagea à multiplier ses efforts pour la décider à parler. Le brave vieillard, promettant de faire son possible, fut conduit dans la chambre de sa fille et laissé seul avec elle :

— Voyons, mon enfant, dit-il d'une voix caressante, pourquoi ne veux-tu pas répondre ? songe donc qu'il s'agit de ta réputation et de la mienne. Peut-être, sans avoir eu l'intention de mal faire, as-tu commis quelque imprudence ?

— Quelle imprudence veux-tu que j'aie commise ?

— Mais alors comment expliquer ce que tu as fait ?

— Je ne me l'explique pas moi-même ; tout ce

que je puis te dire, c'est ceci. Sachant que je quittais cette maison aujourd'hui, j'étais allée au jardin afin de faire un bouquet pour M. Delpy et un autre pour Mme Tamberli, toujours si bons pour moi. Ayant oublié de prendre du fil pour attacher les fleurs, je suis revenue pour en chercher. Lorsque j'ai entendu que l'on m'accusait de vol et qu'on venait m'arrêter, j'ai sans doute perdu la tête; car je ne me rappelle plus rien.

— Voyons, mon enfant, dit le père Aubigan d'une voix altérée par l'émotion et en prenant doucement la main de sa fille, on peut avoir quelquefois une mauvaise pensée qu'on regrette : avoue-le à ton père, si...

— Oh !... fit la jeune fille avec indignation, tranquillise-toi, mon pauvre père, tu n'auras jamais à rougir de ton enfant : cette accusation est la vengeance dont m'avait menacée un misérable que j'ai été obligée de repousser par la force, et.....

— Tout cela est vrai, très vrai! cria d'une voix pleine de colère le brigadier en sortant de la chambre où on l'avait placé. J'en ai les preuves dans la main; et si je rentre, ajouta-t-il en cherchant l'escalier, sans avoir arrêté le gredin, qui est, m'a-t-on assuré, dans le village, je consens à perdre mes grenades de gendarme. Venez, dit-il à son camarade. Tout est exact, monsieur le maire, affirma-t-il en apercevant ce dernier; et comme

'ai été prévenu que ce beau monsieur est dans la ocalité, pour jouir sans doute de son triomphe, je ais tâcher de mettre la main dessus.

Les gendarmes et le médecin partis, Mme Tamberli emonta, et, remarquant une pâleur extraordinaire ur la figure du bon vieillard resté près de sa fille, elle l'engagea à retourner près des autres personnes ; de nombreuses gouttelettes de sueur sur son front attestaient les vives émotions qu'il venait le ressentir. Arrivé dans le salon, accompagné de Mme Tamberli, il avait été obligé de s'asseoir ; il lui semblait par instants qu'un brouillard passait devant ses yeux, et dans d'autres il croyait voir tourner les objets qui l'entouraient. Pour dissiper ce malaise, on l'engagea à prendre l'air, et Philippe avec Tamberli l'accompagnèrent. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que les gendarmes, entre lesquels on voyait Adrien Verdier, rentrèrent. La mine piteuse de ce dernier en ce moment contrastait singulièrement avec l'aspect présomptueux et le ton de ridicule prétention qui lui étaient habituels.

— Ah ! vous voilà, monsieur, fit le maire, dès que l'on eut introduit le prisonnier. Vous avez porté une plainte de vol, je suppose que vous la maintenez ?...

— Non, monsieur, dit à voix basse Adrien, pâle et tremblant.

— Plus haut, monsieur, plus haut, dit le maire, il faut que tout le monde ici entende vos réponses. Vous dites que vous ne persistez pas ?

— Non, monsieur; j'avoue même que cette plainte est un mensonge, et j'en ai le plus grand regret.

— Il m'est tellement pénible, interrompit Delpy, en s'adressant au maire, de voir dans une situation pareille ce triste garçon qui porte un nom si honorable, qu'après avoir exigé des excuses pour la jeune personne offensée, je vous prie de le renvoyer, si vous n'êtes obligé de sévir.

— Je suis tout prêt à faire les excuses que l'on exigera, monsieur, répliqua Adrien de plus en plus penaud, mais qui cependant semblait commencer à respirer.

— Puisqu'on a la générosité de se désister, dit le maire, on va cesser les poursuites, à la condition toutefois que vous promettrez de ne jamais recommencer.

— Je veux bien le mettre en liberté, dit le brigadier peu satisfait, mais je fais mes réserves pour l'arrêter de nouveau, s'il y a lieu; je ne crois même pas que nous ayons le droit de le relâcher.

— Peut-il demander pardon à la jeune personne? dit le maire en s'adressant à Delpy.

— Nous l'en dispensons, répondit Philippe, qui venait de rentrer ; mon oncle renonce à cette réparation pour la jeune fille.

Adrien Verdier, reconnaissant de la honte que lui épargnait son ancien camarade, s'avança en lui présentant sa main; mais celui-ci la refusa avec dédain et lui montra la porte, que le fils de l'ancien magistrat franchit prestement.

XXXV

LE RÉCIT DU PÈRE AUBIGAN.

Philippe et Tamberli, qui avaient accompagné le père Aubigan dans le parc, ne rentrèrent qu'après lui. Dès que le vieux pêcheur reparut, chacun s'empressa de lui témoigner d'autant plus d'intérêt que sa figure gardait encore la trace de ses précédentes émotions. Après l'avoir fait asseoir, on lui apprit l'aveu de la fausse accusation portée contre sa fille; mais, soit par suite d'une agitation de son âme trop longtemps contenue, ou d'une réaction causée par un sentiment de joie trop vive, on craignit un instant qu'il n'éprouvât de nouveau un évanouissement, ce qui n'était point sans danger à son âge.

— Accuser de vol cette enfant ! dit-il enfin, après avoir retrouvé un peu de calme; mais la pauvre créature est donc vouée au malheur ! elle si bonne, si aimante.

— Rien n'est plus exact, interrompit Mme Tamberli; c'est un caractère adorable.

— En effet, ajouta Julietta, j'ai rarement vu une jeune fille aussi sympathique.

— Réfléchissez donc, madame, reprit le vieux pêcheur, moi qui viens pour la chercher, voyez-vous que je la trouve morte?... et de quelle mort?... noyée... C'est que vous ne savez pas... Oh ! cette idée...

Et sa voix, paralysée par l'émotion, l'empêcha de continuer.

— Voyons, voyons, père Aubigan, dit Delpy en lui pressant affectueusement la main, puisque tout danger a disparu maintenant.

— C'est vrai, monsieur Delpy, mais la pensée seule !... Heureusement que ma pauvre femme n'est pas venue. Songez donc, c'était la joie de la maison chez nous; car il a fallu que ce fût M. Verdier pour nous en séparer. Après cela, me direz-vous, on ne doit pas aimer les enfants pour soi seulement, surtout dans certaines circonstances... Vous allez juger s'il se passe parfois de tristes et abominables choses dans la vie.

Il y a eu dix-sept ans le 12 juin dernier... ce

sont là des dates que l'on n'oublie pas, allez; c'était une journée orageuse, étouffante, et...

— C'est très vrai, interrompit Philippe, dont le regard rencontra furtivement celui de sa maîtresse, que la date citée venait d'impressionner désagréablement.

— Et, reprit le père Aubigan, bien que la pêche ne fût pas encore ouverte, le temps me paraissait si favorable pour prendre des anguilles, qu'il me vint une idée : tendre mes lignes de fond. J'en fis part à ma femme, qui par crainte d'une contravention s'y opposait. Mais quand six enfants demandent du pain, que l'on n'a que son bateau et ses filets pour leur en procurer, la tâche est rude, allez; aussi n'hésitai-je point à exécuter mon projet. « Je partirai seul, lui dis-je, pour éviter le moindre soupçon, et aussitôt les enfants rentrés de l'école, que tu leur auras donné à goûter, tu viendras me trouver; tu passeras non avec le bac de la commune, où l'on pourrait te remarquer, mais par celui de l'île de la Borde, et je serai de l'autre côté dans le bateau, blotti sous les épaisses oseraies de la berge du grand bras. — Si le garde te voyait, me répondit-elle, et s'il visitait ton bateau? — Je défie bien, lui assurai-je, que personne me découvre là-dessous. » J'étais sous les saules depuis une demi-heure environ, le soleil baissait du côté du Mesnil, lorsque j'entendis dans l'île un enfant qui pleurait; mais,

comme je voulais rester caché dans cet endroit, que naturellement je ne pouvais pas supposer cet enfant seul, j'eus garde de me montrer. Cependant la persistance des cris, des pleurs, dans un silence absolu, finit par me paraître étrange. Je fis sans bruit avancer mon bateau entre deux oseraies jusqu'à ce qu'il touchât la rive, et, après l'avoir quitté, je remontai doucement la berge, très haute à cette place; levant la tête alors avec prudence, je regardai dans toutes les directions, mais je n'aperçus qu'un pauvre petit être tout seul.

A ces derniers mots, un bruit ressemblant assez à celui que produiraient des castagnettes faiblement agitées se fit entendre; mais le récit du père Aubigan captivait à ce point tout le monde, que l'on n'y fit pas attention. Philippe surtout semblait attaché aux lèvres du pêcheur. Julietta éprouvait par instants un claquement de dents convulsif, elle était d'une pâleur livide.

Le père Aubigan, reprenant sa narration, continua ainsi :

— Cet enfant, me disais-je dans mon étonnement en allant à lui, n'est pourtant pas tombé du ciel! lorsqu'en me retournant du côté du bac, j'aperçus, sur le chemin qui conduit de la ferme de l'île à la grande route, une dame me paraissant bien mise, qui fuyait à toutes jambes. Ma surprise augmenta encore en la voyant monter dans une voiture

qui l'attendait, pour se diriger ensuite vers le Mesnil et gagner la forêt. — Nul doute, me dis-je, c'est un crime; car abandonner un enfant dans un lieu aussi désert que l'extrémité de cette île, c'est évidemment vouloir le faire périr, et j'en fus d'autant plus peiné, que c'était une ravissante petite fille, un vrai chérubin du bon Dieu.

— La misérable !... exclamèrent nos amis avec indignation.

— Dix-sept ans le 12 juin dernier... une petite fille..., murmurait lentement Philippe dans l'attitude d'un homme qui réfléchit en parlant sans s'adresser à personne. La figure effarée, il dirigeait par moments sur sa maîtresse un œil hagard, comme un lion prêt à s'élancer sur sa proie. Celle-ci, clouée dans son fauteuil, frappée d'épouvante et de terreur, semblait d'ailleurs ne plus avoir conscience d'elle-même.

— Et cette femme, demanda-t-il en maîtrisant son agitation, était-elle vieille ou jeune?

— Comment voulez-vous, monsieur Philippe, que j'aie pu voir si cette dame était jeune ou vieille, quand toute la largeur de l'île et en outre un demi-kilomètre au moins me séparaient d'elle; sans compter que le second bras de la Seine était entre nous deux, et, pour comble de fatalité, le bac dont elle s'était servie pour repasser l'eau se trouvait naturellement de l'autre côté. Traverser à

la nage n'était rien pour moi, mais je ne pouvais espérer l'atteindre. Puis comment laisser le petit être qui avait d'abord paru effrayé à mon approche, et ensuite, comme s'il avait conscience de la réalité, m'étreignait le cou de ses petits bras et semblait se cramponner à moi comme pour me retenir? La pauvre enfant a toujours été depuis celle qui m'a témoigné le plus de caresses! ajouta-t-il tristement. Je pris donc le parti d'attendre ma femme, qui arriva en effet une demi-heure après.

— « Oh! la jolie créature, s'écria-t-elle en apercevant la petite fille. » Et la prenant dans ses bras, elle lui relevait ses cheveux, dont elle ne pouvait se lasser d'admirer la beauté.

Je lui contai alors ce qui venait de se passer.

— Ses cheveux, fit Philippe, de plus en plus troublé, elle avait de si beaux cheveux? Est-ce qu'ils ne tombaient pas en longues boucles?

— C'est, je crois bien, ce qui séduisit ma femme, à ce point qu'elle ne consentit à s'en séparer que pour la confier à sa sœur. « — Vois-tu, mon homme, me disait-elle, un enfant de plus ou de moins à nourrir... nous en viendrons à bout tout de même. Et puis, quelle abomination! faut-il de la perversité pour avoir seulement l'idée d'abandonner un si joli chérubin, et tout élevé encore. »

Philippe immobile, la tête en feu, en proie à une oppression qui l'étouffait, semblait attendre un peu

de calme afin d'oser se risquer à adresser une question au pêcheur.

Mme Tamberli, tout entière au récit du père Aubigan, ne remarquait rien de ce qui se passait à ses côtés.

— Et cette enfant? demanda-t-elle.

— Cette enfant? répéta le pêcheur, dont le regard s'était porté par hasard vers Julietta... Mais je crois que voici une dame qui se trouve indisposée.

En effet, la malheureuse était tombée en syncope; elle avait, depuis un moment déjà, perdu connaissance sans que l'on s'en fût aperçu. On s'empressa autour d'elle, et comme on ne pouvait parvenir à la faire revenir, Delpy, ne voyant là qu'un effet d'une grande sensibilité, croyant à une simple défaillance causée par le récit émouvant du vieux pêcheur, la fit porter dans sa chambre. Mais Philippe, dont l'esprit restait frappé des circonstances qu'il venait d'apprendre, et qui semblaient coïncider si étrangement avec la disparition de sa fille, se garda bien de quitter le salon.

— Et cette enfant, demanda-t-il dès qu'ils furent seuls, qu'est-elle devenue?

— Ce qu'elle est devenue, répondit le père Aubigan, mais vous venez d'entendre son histoire.

— Son histoire!... répéta-t-il d'un air égaré, le regard fixé sur le parquet, dans l'attitude d'un

homme qui cherche à rassembler ses idées. Comment, ce récit concerne Mlle Louise... Mais alors elle n'est donc pas votre fille?. .

— Mon Dieu ! non, et la pauvre enfant est loin de s'en douter.

Philippe porta un instant la main à son front ; puis subitement, sans adresser une seule parole au pêcheur, il s'élança vers la porte et disparut. Montant l'escalier en quelques enjambées, il se précipita dans la chambre de Louise, près de laquelle veillait en ce moment Mme Nessini.

— Ma chère enfant, dit-il d'une voix altérée par l'émotion, vous allez être étonnée de ma demande, mais je voudrais voir votre pied gauche.

Louise, rougissant à vue d'œil, ne voulut point consentir à le montrer.

— Quelle idée! monsieur Philippe, fit Mme Nessini un peu embarrassée elle-même et qui ignorait le récit du vieux pêcheur. Y songez-vous !... quand mademoiselle est couchée !

— Le monde entier, répliqua l'artiste d'un ton résolu, ne m'empêcherait pas de voir à l'instant son pied gauche.

Soit que Mme Nessini voulût épargner des émotions à Louise, qu'elle n'aurait pu manquer d'éprouver si Philippe avait agi lui-même; soit qu'elle fût inquiète de l'aspect décidé de ce dernier, malgré le refus obstiné de la jeune fille d'accéder

la demande qui lui était faite, elle releva le bas le la couverture et montra à Philippe le pied qu'il ıvait désigné. Il n'y eut pas plutôt porté son regard, que, saisissant dans ses deux mains la tête de la pauvre enfant, il la couvrit de baisers en lui témoignant ses plus tendres caresses.

— Mais que faites-vous donc, cher monsieur, dit Mme Nessini en cherchant doucement à l'éloigner, vous ne réfléchissez pas que mademoiselle a besoin le calme?

— Qu'y a-t-il? demanda la jeune fille, dont les larmes de l'artiste inondaient la figure.

— Ce qu'il y a, tu le sauras plus tard; mais, en attendant, laisse-moi t'embrasser encore.

Mme Nessini, entendant tutoyer Louise par Philippe, toujours si convenable, eut peur; elle crut à un véritable accès de folie sérieuse.

— Calmez-vous, monsieur, dit-elle toute tremblante, votre agitation est telle, que vous vous oubliez avec mademoiselle.

— Je comprends votre étonnement, chère madame, repartit notre artiste, s'apercevant de la frayeur qu'il venait de causer à Mme Nessini; seulement, lorsque vous saurez ce que l'on vient d'apprendre, tout s'expliquera pour vous. Désormais, fit-il en se rapprochant du lit, il n'y a plus pour moi de Mlle Louise, il n'y aura qu'une enfant adorée...

Philippe, interrompu par l'apparition subite de Mme Tamberli qui venait d'ouvrir brusquement la porte, ne put achever.

— Venez vite ! venez ! dit celle-ci sans entrer et se retirant aussitôt.

Notre artiste, tout entier à son bonheur, surpris comme dans un rêve où l'on serait réveillé en sursaut, eut un instant d'hésitation, puis se dirigea en toute hâte vers la chambre de son oncle. Là le plus triste, le plus terrible même des contrastes l'attendait : il sortait d'une félicité d'autant plus grande qu'elle était imprévue, alors que l'aspect de la mort lui apparaissait en entrant dans cette pièce. Cédant à un élan généreux, oubliant tous ses griefs à la vue de la moribonde, il se précipita vers le lit en demandant un médecin.

— C'est inutile, dit d'une voix faible la patiente en prenant la main de Mme Tamberli pour la porter à ses lèvres et la garder ensuite dans la sienne.

Cette dernière, ne voyant dans ce fait que le résultat d'une espèce de délire, était très troublée.

— Si vous preniez encore, madame, un peu de votre liqueur qui vous a fait du bien tout à l'heure, disiez-vous.

— De sa liqueur ! exclama Philippe avec effroi.

— Oui, répondit Mme Tamberli ; madame a demandé un verre d'eau et y a versé quelques gouttes d'une liqueur.

— O fatalité! s'écria l'artiste avec désespoir en se laissant tomber dans un fauteuil près du lit : la malheureuse s'est empoisonnée!...

— Empoisonnée ! répétèrent avec épouvante les assistants.

— Il faut savoir se soumettre à la justice de Dieu, mon ami! S'il n'a pas voulu que je meure dans l'incendie auquel je n'ai échappé que par miracle, c'est qu'il ne jugeait pas ma punition suffisante. Il a voulu me montrer le bonheur qui m'était échu, dans lequel je pouvais vivre si heureuse, quand le mauvais destin est venu me prendre par la main pour me conduire du déshonneur au crime!... au crime, répéta-t-elle en sanglotant, inexplicable pour moi, que j'ai payé par dix-huit ans de remords et de larmes. Le Tout-Puissant a jugé bon, afin que mon forfait ne restât pas ignoré, que le secret n'en fût pas emporté dans la tombe avec moi, et il a décidé que je ne devais pas mourir dans la solitude. En m'infligeant le double martyre d'une si grande honte en présence de toutes mes affections et celui de voir ma victime sauvée par sa puissance tutélaire, il m'a condamnée à la plus terrible et à la plus douloureuse des expiations. Je me résigne, ô mon Dieu! mais je vous demande la grâce de ne pas être maudite par ceux que j'aime tant... Je vous vois à peine! fit-elle d'une voix affaiblie en cherchant à distinguer ceux qui l'en-

touraient. Je vous supplie de me faire embrasser ma fille avant de mourir !

— Sa fille !... répéta avec stupeur Mme Tamberli.

— Julietta ! ma Julietta ! s'écria Philippe en délire et prenant sa maîtresse dans ses bras. Tu ne mourras pas ! disait-il en la couvrant de baisers ; tu vois bien que je ne veux pas que tu meures !...

— Julietta ! s'exclama de son côté, Mme Tamberli de plus en plus stupéfaite ! Oh ! je comprends tout maintenant. Et, levant les yeux au ciel, elle s'agenouilla et resta dans une sorte d'extase, abîmée dans sa douleur.

Mme Nessini, superstitieuse comme on l'est généralement en Italie, où l'on se croit menacé d'un malheur quand on refuse d'accéder à la demande d'un moribond, avait, dès le premier désir exprimé par la malade, fait lever Louise en toute hâte ; mais au moment même où elles entraient, un bruit inarticulé tout particulier se produisit : c'était le hoquet de la mort que l'on venait d'entendre.

— Dieu n'a pas voulu lui accorder la grâce qu'elle souhaitait, dit-elle dans le profond et glacial silence qui régnait. Prions, mon enfant ! ajouta-t-elle en faisant agenouiller Louise à son côté, prions dans l'espoir d'obtenir son pardon.

Philippe et Tamberli, fortement impressionnés,

descendirent et firent connaître au père Aubigan les tristes incidents qui étaient survenus. Le pauvre homme en demeura consterné.

— Je reviendrai vous voir dimanche, dit-il en se levant tout contrit du malheur qu'il venait d'occasionner sans le vouloir, mais néanmoins intérieurement heureux de la découverte qui en était la conséquence. J'ai hâte, ajouta-t-il, de faire part à ma femme de ce qui est arrivé.

Et moins occupé de la morte que du résultat inattendu, le brave homme reprit le chemin de son domicile après avoir renouvelé à Delpy sa promesse pour le dimanche suivant.

Mais ce dernier, n'oubliant jamais les convenances, n'attendit pas son retour, et quatre jours après, au moment où il sortait de déjeuner, le père Aubigan vit entrer le vieil artiste.

— Ah ! parbleu, monsieur Delpy, fit-il en l'apercevant, je devais vous voir aujourd'hui.

— Comment cela? demanda l'artiste en s'asseyant après lui avoir serré la main.

— Je disais, il n'y a pas une demi-heure encore, si je savais trouver M. Delpy, j'irais à Port-Marly; car, après tout ce qui s'est passé, nous étions désireux d'avoir des nouvelles de la gamine.

— Je voulais l'amener avec moi, dit l'artiste, mais Philippe s'y est opposé ; il veut d'abord venir

lui-même avec elle. Du reste, je le comprends, c'est son devoir.

— Oh ! nous ne sommes pas des gens à façons, vous le savez bien, monsieur Delpy; cependant vous ne sauriez croire le froid que ces événements ont jeté ici, surtout chez les enfants, qui ne savaient rien et qui pensaient que la chère petite était réellement leur sœur. Et puis, faut-il vous l'avouer, ajouta-t-il en baissant la voix, cela me fait quelque chose aussi. Nous sommes tous enchantés de ce qui est survenu d'heureux pour elle, mais nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible, comme on en éprouve quand on perd un des siens.

— Tout en le comprenant, je vous rappellerai vos propres paroles : On ne doit pas aimer les enfants pour soi seulement. D'ailleurs ne la verrez-vous pas aussi souvent que précédemment ? La mort si récente de sa mère l'oblige à rester à la maison; mais je crois qu'elle n'a jamais eu tant d'envie de venir, elle ne cesse de parler de la famille qui l'a recueillie, et surtout de papa Aubigan.

— Vrai? dites-vous vrai, monsieur Delpy ?

— Parfaitement vrai, je vous l'assure ; et, s'il faut tout vous apprendre, elle m'avait prié d'obtenir de son père qu'il la laissât venir avec moi. Vous pensez s'il a quelque chose à lui refuser ; mais

ongez donc, on n'a enterré sa mère qu'avant-hier ; et puis, je vous le répète, Philippe veut vous la conduire lui-même. Je comprends d'autant plus ce sentiment, qu'il a, je crois, à vous entretenir d'autres choses.

— Je ne sais de quoi il veut parler, répliqua le vieux pêcheur un peu ému de ce qu'il venait d'apprendre, mais rien ne m'est plus agréable que l'assurance du désir de Louise de venir nous voir.

— Je reconnais bien là votre délicatesse ; je vous ferai cependant observer que ceci ne peut suffire à mon neveu. On ne paye point, on ne cherche même pas à s'acquitter d'une action comme la vôtre, ce sont là des dettes que l'on est heureux de devoir toute la vie ; néanmoins on ne peut oublier combien il en coûte d'élever un enfant.

— Oh ! quant à ça..., je vous le disais l'autre jour encore, un de plus ou de moins, allez, il n'y a pas grande différence, et, si vous aviez vu autrefois toute ma marmaille à table, vous auriez pu juger que l'on n'a pas besoin de richesses pour être heureux.

— Marmaille..., s'écria l'artiste en riant aux éclats, des gaillards bâtis en hercule !... le mot est joli.

— Pour ce qui est de cela, reprit le bonhomme avec une satisfaction marquée, c'est exact ; l'étoffe

n'a pas manqué. Eh bien, si en les voyant le soir réunis, vous les eussiez entendus pendant le souper se raconter leur bonne ou mauvaise chance de la journée, vous auriez dit comme moi : décidément la fortune n'est pas indispensable au bonheur ; et permettez-moi d'ajouter : l'estime générale la remplace avec avantage. J'attendrai donc M. Philippe, mais pour lui poser une condition, car, s'il est le premier père, je suis le second, et j'ai autant de droit que lui.

— Et cette condition, père Aubigan, ne puis-je la connaître ?

— Je n'y vois aucun empêchement, répondit le vieux pêcheur, la voici. C'est l'engagement formel, sauf le cas de force majeure, que Louise viendra passer une journée entière, chaque semaine, dans son ancienne famille. A défaut de cette promesse, je reprends mon enfant, rien ne pouvant prouver qu'elle soit à lui.

— Diable !... fit notre artiste ayant l'air de réfléchir ; et si Louise en exige deux ?

— A notre âge, monsieur Delpy, il faut être sérieux, ne me donnez donc pas de fausses espérances.

— Puisque vous me rappelez au sérieux, dit l'artiste, causons raison. Tout à l'heure vous aviez l'air de faire bon marché des questions d'intérêt. Eh bien, j'y reviens pour vous rappeler une somme

de dix mille francs dont je vous ai parlé, qui est le fruit des économies ou plutôt des privations de mon pauvre ami et destinée à Louise. N'en ayant plus besoin maintenant, la pauvre enfant, j'en suis sûr, serait heureuse de vous la voir prendre comme à-compte des dépenses que vous avez dû faire pour elle. Auriez-vous le courage de lui ravir une telle satisfaction ? Alors il faudrait admettre un parti pris de lui faire de la peine. Comprenez donc, mon cher Aubigan, combien ce refus de votre part lui serait pénible, elle qui a tant d'affection pour vous et qui n'a point d'autre moyen de vous prouver sa reconnaissance. Non, vous ne ferez pas cela. D'un autre côté, pensez-vous en être quitte avec mon neveu? Il a assurément trop de cœur et trop de tact pour ignorer que d'offrir à payer certaines actions paraîtrait vouloir en amoindrir le mérite ; mais, en dehors de ceci, avez-vous pu croire qu'il souffrirait que vous ayez élevé sa fille sans que vous soyez indemnisé de vos peines et de vos dépenses ? Vous n'avez certainement pas pu le supposer.

— J'avoue, monsieur Delpy, que je ne suis pas riche, et peut-être, avant ce que vous m'avez appris sur nos lois de succession, aurais-je accepté quelque chose. Aujourd'hui je ne le voudrais pas ; mais je puis, avec M. Philippe, faire une transaction.

— D'abord, répliqua l'artiste, en quoi la loi de succession peut-elle vous gêner pour accepter, et ensuite quelle transaction voudriez-vous faire avec mon neveu ? Vous pouvez parler à cœur ouvert, je suis ici pour le remplacer.

— Mon refus de la somme en question est motivé par la crainte de jeter une pomme de discorde dans ma famille. Ne m'avez-vous pas dit que, de par la loi, tous mes enfants, même contre ma volonté, avaient droit au partage égal de mon héritage, moins un quart, dont je peux disposer en faveur de l'un d'eux ?

— Certainement, répondit Delpy.

— Eh bien, avez-vous réfléchi que du moment où je ne pourrais plus travailler, cette somme peut devenir une gêne, un embarras, peut-être même un malheur pour moi et ma femme ? Je connais mes enfants. Si je ne possède rien, ils s'entendront pour me venir en aide et ne me laisseront pas manquer, j'en suis sûr. Tandis que, possédant la somme en question, lorsque tout travail sera devenu impossible pour moi, il faudra bien que je dispose du quart, c'est-à-dire de 2500 francs en faveur de celui qui nous recueillera, ma femme et moi chez lui. Et les autres, en présence de ce qui leur paraîtra un avantage, se croiront dispensés de faire quelque chose pour leurs vieux parents. Or, je vous le demande, est-ce avec le revenu

de 2500 francs, joint à celui d'une part égale à celle des autres, que l'on peut subvenir aux besoins, si modiques qu'ils soient, de deux personnes

— Voyons maintenant la transaction? demanda tranquillement l'artiste.

— La transaction? répéta le pêcheur un peu embarrassé et comme s'il l'avait oubliée. Eh bien... mais la voici. Si M. Philippe insiste, je lui répondrai franchement. Comme je viens de vous le dire, je suis aussi sûr de mes enfants qu'on peut l'être; cependant, si je venais à ne plus pouvoir travailler et qu'ils ne se conduisissent pas convenablement, dans ce cas, mais dans ce cas seulement, j'accepterai l'offre de Louise. Heureusement je puis encore conduire mon bateau, et tant que Dieu m'en donnera la force, je n'ai besoin de personne.

— Vous pouvez conduire votre bateau, c'est très bien, dit l'artiste; vous conviendrez pourtant que vous n'êtes plus jeune, que la fatigue à votre âge peut devenir nuisible, et puisqu'une circonstance aussi favorable qu'inattendue se présente, pourquoi ne pas vous reposer? Tout en comprenant votre délicatesse, je ne l'approuve point; elle est inadmissible dans le cas présent. D'ailleurs je vous prédis que vous n'êtes pas au bout, que vous allez avoir affaire à forte partie, et ils auront raison, car enfin, encore

une fois, pourquoi ne pas vous reposer quand vous le pouvez ?

— Pourquoi ?... Parce que la pêche, vous le savez, n'est pas comme un autre travail ; et, bien que ce soit un métier aussi pénible que peu lucratif, qu'il soit généralement exercé par des hommes vigoureux, robustes, capables de faire autre chose, on ne citerait que fort peu d'exemples d'individus ayant quitté cette profession. Et cela se conçoit : il y a dans ce travail un attrait qui tient de la passion ; car jamais un pêcheur ne lève un filet ou tout autre engin de pêche sans éprouver cette émotion, cette appréhension que donne l'inconnu, l'incertitude au moment du succès ou de l'insuccès. Quand il réussit, il se trouve encouragé ; s'il ne réussit pas, loin de se dépiter, il recommence de nouveau, craignant toujours que d'autres ne s'emparent du poisson que lui seul espère prendre.

— Lui seul, lui seul, fit Delpy d'un air goguenard. J'espère bien que la première fois que nous nous rencontrerons sur la Seine, vous me montrerez les meilleurs endroits.

— Monsieur Delpy, on ne doit jamais demander à un homme plus qu'il ne peut donner.

— Comment, plus qu'il ne peut donner, quand vous êtes jour et nuit sur la rivière !...

— Vous ne me comprenez pas, répliqua le père Aubigan.

— Je vous comprends très bien au contraire, dit Delpy.

— Alors vous connaissez le vieux dicton : *On peut faire griller vif un pêcheur de profession pour lui arracher certains secrets; mais en obtenir des renseignements exacts sur les endroits où l'on peut prendre du poisson... jamais!*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimeries réunies, B.



